Glen Cook

Soumettez-vous à la Nuit

Les Instrumentalités de la Nuit

Livre III tome un

L'Atalante

Glen Cook

Soumettez-vous à la Nuit

L'Atalante

GLEN Cook

LES INSTRUMENTALITÉS DE LA NUIT

SOUMETTEZ-VOUS À LA NUIT
Tome I

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR FRANK REICHERT

L'ATALANTE
Nantes

Aux bonnes gens qui ont créé la merveilleuse World Fantasy Convention d'Austin. Merci !

La fabrication d’un révisionnisme historique

PRÉFACE DE L’AUTEUR

Je suis fasciné par l’histoire, ses événements, ses personnages ainsi que le processus qui façonne à la fois le présent qu’elle engendre et ses malléabilité et capacité à muter à mesure que l’avenir laisse le passé de plus en plus loin derrière. J’aime à me pencher, en passant, sur les idéologies et les raisonnements communs aux époques où je situe mes romans. Cela peut parfois perturber les éditeurs et les lecteurs d’aujourd’hui, qui se refusent à croire que nos ancêtres procédaient réellement de manière différente. Oui, ils croyaient effectivement à ceci. Et, oui, ils procédaient effectivement ainsi. Ils se croyaient sincèrement dans le vrai. Bien plus, ils seraient révoltés par votre mode de pensée actuel.

Que la torture et le bûcher puissent sauver votre âme égarée !

Mais je suis avant tout un homme du divertissement. Un conteur. Pas un penseur ni un philosophe. Si d’aventure vous rencontriez ce genre d’attitude dans mes récits, c’est que vous l’y auriez apportée dans votre bagage en entrant. Je donne en quelque sorte une soirée en forgeant des mensonges avec un immense plaisir. Vous êtes invités à partager ces bons moments avec moi. Ce que vous trouverez en y participant ne dépend que de vous.

Tous démentis et protestations d’innocence quant à la confection d’une littérature engagée publiés, j’avoue aborder des thèmes qui me tiennent à cœur. Mais je ne cherche pas à vous en faire accroire.

J’en reviens donc à mon engouement pour l’histoire.

Dans chacune de mes séries de *fantasy*, je me suis efforcé de faire de l’histoire non seulement un cadre et un décor, mais aussi un élément déterminant. C’est encore plus sensible et délibéré dans « Les Instrumentalités de la Nuit ». L’histoire y est forgée par des gens qui se savent pris dans les remous de ses courants tumultueux – de sorte qu’ils s’efforcent si désespérément de garder la tête hors de l’eau qu’ils ne parviennent jamais à mener leur barque selon leurs vœux. Tous ont un projet précis en tête. Aucun ne dispose d’assez de tirant d’eau pour la guider

dans la voie – la trame, soigneusement balisée d'intrigues – qu'il voudrait lui faire emprunter.

Les personnages de premier plan des « Instrumentalités » sont délibérément picaresques et baignent dans la confusion d'une sorte de simulacre, de rappel convenu d'une Europe méridionale et d'un Moyen-Orient évoquant peu ou prou le XII^{e} siècle de notre ère. Le récit part du principe que tous les dieux – dont certains sont plus puissants ou influents que d'autres – existent et interfèrent. Nombre d'éléments politiques et religieux rappellent l'époque des croisades. Géographie et climat y sont aussi des présupposés critiques. La Méditerranée est fermée à son embouchure, Gibraltar. Sans apport de l'océan Atlantique, le niveau de ses eaux y est beaucoup plus bas que dans notre monde. La mer Noire aussi est isolée, comme elle le fut peut-être jadis, de sorte que cette Europe et cette Asie mineure sont reliées par plusieurs isthmes.

Ces « patrons » aident à bâtir le récit. Les protagonistes en sont pour la plupart des personnages de basse classe entraînés à jouer un rôle de premier plan. Et cela éclaire peut-être un autre aspect déterminant de mon écriture. Mes héros sont en général des êtres ordinaires pris dans les tribulations de leur époque. La plupart souffrent de tares suicidaires comme tant de gens de notre connaissance. Ce sont fréquemment des individus très talentueux dans un domaine restreint, mais qui ont parfois tendance à commettre de grosses bourdes sans même savoir pourquoi. Il leur arrive souvent de faire le mauvais choix, la plupart du temps dans la pire des conjonctures. Ils n'ont que très rarement une idée précise de leur but et de leurs motivations. Comme vous et moi.

Prenez plaisir à la lecture de ce volume des « Instrumentalités » et guettez-en la suite : *Working God's Mischief*(*).

Glen Cook, septembre 2011.

La glace arrive. Ce pourrait être la fin du monde. Mais les mortels n’entendent que leurs appétits du moment.

1
Empire du Graal, la Forêt de la Nuit

Des soixante-dix Choisis qui avaient quitté la glaciale Sparmagen ne restaient plus que dix-huit chasseurs sacrés en route vers le sud. La plupart étaient ou avaient été blessés. Cinq d'entre eux devaient rester attachés à leur selle. Une fois le portail franchi, ils s'étaient rendu compte que Drengtin Skyre avait trépassé depuis si longtemps que son cadavre était déjà glacé. Son poney était dans un état d'angoisse surnaturel.

Le portail ne présentait rien de remarquable. Ce n'était qu'une ouverture dans une palissade. De l'autre côté, il y avait de la glace et un verglas de flocons durcis. Un vent démentiel chassait aléatoirement les feuilles mortes. Derrière la palissade, le monde serait peut-être plus chaud. Les feuilles y étaient détrempées. Le vent ne parvenait pas à les soulever.

Hâves et dépenaillés, les pèlerins aux cheveux ornés d'ossements et de petites têtes de mort observaient les bois dépouillés par l'hiver. On pouvait tout juste distinguer une sorte d'édifice de pierre grise à travers les arbres squelettiques. Chaque assassin sacré espérait y trouver leur gibier, afin que cette rude quête touchât à sa fin.

Parmi eux venait Crêpenuit, l'Élu. Il avait plus ou moins forme humaine. C'était un artéfact divin. Il arborait sept doigts à la main gauche, six à la droite. Ses orteils obéissaient au même décompte. Son corps était entièrement glabre, sa peau d'un vert morveux nauséeux, mouchetée de plaques irrégulières d'un profond rouge brunâtre, donnait l'impression d'être invraisemblablement tendue et luisante. Ses pommettes saillaient exagérément. Ses yeux étaient ceux d'un félin, ses nombreuses dents aiguës et dentelées.

Crêpenuit, l'Élu, était sorti pleinement formé de l'imagination de Kharoulke. Il n'existait que pour un unique objectif. Sa cible ne se trouvait qu'à une portée de flèche, juste devant lui.

Crêpenuit, l'Élu, pressa sa monture d'avancer. Il ignora le panneau qui, près du portail, disait GARDEZ-VOUS DES LOUPS ET DES VOUIVRES en capitales brothiennes effacées. De toute manière, il ne savait pas lire.

Pas plus, d'ailleurs, que la plupart de ses compagnons. Aucun, en tout cas, dans la langue de cette contrée.

Crêpenuit, l'Élu, s'arrêta au bout de quatre cents pas. Il faisait face à un castelet, quelque cent pieds plus loin. Le pont-levis abaissé enjambait une douve large de huit pieds.

Crêpenuit, l'Élu, ne pouvait traverser l'eau vive sans assistance. L'eau coulait dans le fossé.

L'eau n'entrait pas en ligne de compte.

Une flèche se planta dans la poitrine de l'artéfact. Elle s'y enfonça jusqu'à ressortir dans son dos sur quatorze pouces. Sa hampe de chêne était massive et pourvue d'une tête de fer apte à percer les armures. Crêpenuit, l'Élu, vacilla en arrière sous l'impact puis resta pétrifié sur sa selle.

Un air vif et mordant tourbillonnait autour de lui. Il en ressentait le moindre souffle.

Il ne pouvait rien faire.

Deux vieillards traversèrent le pont-levis. L'un d'eux portait une pelle de fer et l'autre une serpette rouillée. L'homme à la pelle s'empara des rênes de la monture du divin artéfact et l'emmena ; le cheval tremblait de terreur. Au bout d'une centaine de mètres, au bord du fossé, l'homme à la serpe se servit de son instrument pour désarçonner le cavalier, qui bascula dans les douves.

Les deux vieillards se mirent à pelleter pour recouvrir de terre, de bouts de bois, de pierres et de feuilles mortes son corps inerte.

Le jour déclina. Un long moment s'écoula. Les corbeaux observaient en silence du haut des arbres. Les loups venaient contempler l'artéfact abattu et se gausser de son infortune.

Au bout d'un certain temps, les compagnons du pèlerin trouvèrent le divin artéfact. Ils le déterrèrent. L'un d'eux brisa la lourde flèche et en arracha la hampe. Crêpenuit, l'Élu, secoua la terre et les feuilles puis se remit sur pieds. Au-dessus de lui, les corbeaux jacassaient avec éloquence à propos de cette énorme farce. Les loups gardaient leurs distances, mais leur langage corporel trahissait un cruel mépris.

Il y avait des shamans parmi les Choisis. Ils restèrent à proximité de Crêpenuit, l'Élu, tandis qu'il reprenait sa progression vers le château. Ils ôtèrent son pouvoir à l'eau. Une douzaine d'hommes se trouvaient assez près de l'Élu pour le toucher quand il franchit le pont-levis pour porter la volonté de son dieu à l'intérieur de la citadelle rustique.

Un éclair aveuglant. Un monstrueux rugissement. Un millier d'aiguilles de souffrance. Une mort irrévocable pour Crêpenuit, l'Élu, et ceux qui l'accompagnaient.

Pendant que les corps frémissaient encore et se tortillaient, les loups frappaient chaque homme qui avait dépassé le panneau d'avertissement.

Trois jeunes cavaliers que leur capitaine avait laissés dehors filèrent rendre compte du désastre.

Suivis par les corbeaux. Railleurs.

La Nuit ne voue aucun amour particulier à ceux qui se regardent comme lui appartenant. De ces trois hommes, deux furent la proie d'impitoyables Instrumentalités inférieures. Le survivant, quand il arriva à destination, était trop pris de démence pour rapporter quoi que ce fût d'utile.

Son retour était une information amplement suffisante.

Son dieu le remercia à la manière des dieux. Il le dévora.

2
Lucidie, dans l'œil de Gherig et l'ombre de l'Idiam

Le vent avait le mordant d'une scie rouillée. Nul homme vivant ne se rappelait avoir connu un tel froid dans le désert lucidien. Avant que le plein hiver n'arrivât, à tout le moins. Quelques-uns avaient déjà vu la neige – dans le lointain, sur les sommets les plus élevés des plus hautes montagnes.

La tour de pierre surplombant Tel Moussa offrait un fabuleux panorama sur des lieues à la ronde. Bâtie par les croisés pour surveiller les envahisseurs venus de Qasr al-Zed, la tour de guet avait été investie par Indala al-Sul Halaladin, Porteur de l'épée de Dieu, après qu'il avait écrasé les croisés au puits des Jours. Elle servait à présent d'asile aux réfugiés désespérés de Dreanger qui s'étaient mis au service de Muqtaba Ashef al-Fartebi ed-Din, le khaïf de Qasr al-Zed.

Le vent cruel fouettait la barbe et les cheveux grisonnants de Nassim Alizarin. On l'appelait La Montagne. C'était un homme si imposant que seuls les destriers occidentaux pouvaient le porter. Et il lui en fallait toute une cordée quand il voyageait. Il les épuisait très vite.

Nassim se retourna lentement. Les incroyants avaient très bien choisi ce site, bien qu'ils l'aient construit sur des fondations abattues depuis des siècles. Une centaine d'armées avaient fatigué la route en contrebas, dans un sens ou dans l'autre, depuis que les hommes savaient guerroyer. Nassim se disait que d'autres viendraient encore et repartiraient avant longtemps.

Un cavalier solitaire approchait, venant du sud, misérablement courbé sur sa selle. Ce devait être Os, le vieil homme, retour d'une tournée dans les avant-postes sha-lugs, le long des lointaines frontières des États croisés. Derrière Os, accroupie sur l'horizon comme un sphinx malfaisant, se dressait la sombre silhouette de Gherig, la forteresse croisée que nul mortel ne pouvait rêver d'investir. La Fraternité de la Guerre tenait Gherig. Ces hardis moines guerriers s'approchaient parfois de Tel Moussa dans l'espoir d'attirer quelque sha-lug fugitif hors de ses murs. La Montagne ne marchait pas dans la combine. Aux meilleurs moments, il disposait d'un peu moins de quatre cents fidèles éparpillés dans tout le Royaume de la Paix. Sa guerre

avec son ex-ami Gordimer le Lion, maréchal des sha-lugs, ne se déroulait pas très bien. La plupart des sha-lugs convenaient sans doute que le meurtre de Hagid, le fils de Nassim, avait été une abomination. Pourtant ils n'y voyaient pas une justification suffisante à des bains de sang entre frères guerriers.

L'essence même d'al-Prama était la soumission. Et celle de la condition de sha-lug la discipline.

Al-Azer er-Selim, maître des esprits, rejoignit Nassim. Il maudit ce vent à glacer la moelle des os. Sourdement. La Montagne ne tolérait ni les blasphèmes ni l'invocation de démons. « Est-ce Os ? » s'enquit Az. Ses yeux étaient bien moins bons que ceux du général.

« Oui. Et il n'apporte pas de bonnes nouvelles.

— Hum ? »

Az jeta un regard vers le nord et légèrement vers l'est et Idiam, le plus aride des déserts. Az redoutait les mauvaises nouvelles. Si la situation tournait vraiment mal – assez pour que Muqtaba al-Fartebi ne vît plus aucun intérêt à soutenir une maigre faction sha-lug contre le khaïf d'al-Minphet –, leur seul salut résiderait peut-être en Andesqueluz. La cité hantée.

La Montagne le lut dans ses yeux. « Nous ne serons jamais à ce point désespérés. Les Lucidiens ont besoin de toutes les épées. Les Hu'n-taï At menacent le Nord et l'Est. Quand Tsistimed le Doré aura fini de dévorer l'empire ghargarlicien, il se tournera vers la Lucidie. »

En contrebas, le cavalier épuisé entreprenait de gravir la pente vers la tour. Y parviendrait-il ? Lui restait-il assez de forces ?

Os était vieux, mais ceux qui le connaissaient ne pariaient jamais contre lui.

« Comment fait-il pour rester en vie ? s'interrogea Nassim.

— Hum ? » Le maître des esprits fixait à présent un ou deux points au sud de la ligne qui coupait l'Idiam en deux. Vers le fleuve Abhar et l'extrémité septentrionale du lac d'eau douce que les indigènes appelaient la mer de Zebala. À un jour de marche à peine. On le voyait étinceler les jours de grand soleil. Près du lac, au sud, s'étendait le village de Chaldar, berceau de l'hérésie chaldaréenne. Un des puits d'Ihrian s'ouvrait près de Chaldar. Az avait oublié son nom.

Il commençait à avoir des problèmes de mémoire.

« Tsistimed, Maître de l'Esprit. Comment peut-il être encore en vie ? Il est le Roi des Rois des Hu'n-taï At depuis deux siècles. » Et il continuait d'engendrer des princes qui se rebellaient contre lui en grandissant.

Az haussa les épaules. « Sorcellerie. » La réponse à toutes les questions. « Allons accueillir Os près d'un bon feu.

— Tout à l'heure. » Nassim regardait à présent du côté de Gherig. Et, un peu au nord de cette forteresse, vers le Puits des Jours, où les croisés avaient connu le pire désastre de toute leur histoire. Il montra rapidement les puits d'Ihrian, çà et là, en les désignant par leur nom : « Le puits de la Remembrance. Le puits de l'Expiation », et ainsi de suite. « Si tu les relies par des lignes, elles délimiteront presque parfaitement la plaine du Jugement. » Où une centaine de batailles avaient été livrées au cours des âges. Où, selon les quatre religions qui prenaient leurs racines dans les Terres Saintes, l'ultime conflit entre Dieu et l'Adversaire se tiendrait.

« Vraiment ? » répondit Az. C'était certes un érudit, mais guère plus pieux qu'il n'était de mise pour survivre au milieu de féroces croyants. « Y aurait-il un rapport avec l'affaiblissement des puits ? N'aurait-il pas mieux valu qu'Indala massacrât les croisés dans la plaine plutôt que dans les friches surplombant le puits des Jours ?

— C'est une idée. Du moins pour un homme qui serait lié plus que moi à la Nuit. » Nassim entreprit de dévaler les marches.

Os méritait bien son surnom. Il n'avait plus guère de chair sur les os et son teint était d'une pâleur maladive. Az craignait que la vieille compagnie ne se remît bientôt à fondre. Il n'en restait déjà plus qu'une petite poignée. Et son capitaine était au loin, dans la peau d'un autre. Sans autre choix que le ciel ou l'enfer.

Quelqu'un apporta du bouillon pour Az, Os et Nassim. Les lieutenants de La Montagne se rassemblèrent. Os était le plus proche du feu mais il n'arrêtait pas de trembler. La Montagne ordonna qu'on apportât davantage de bois. Os étreignit sa tasse de ses doigts bleuis de froid et but une gorgée. Il commença enfin à se réchauffer, à regarder le monde alentour, à constater avec soulagement qu'Az se tenait tout près.

« Je n'apporte rien de gai, affirma le vieil homme d'une voix rauque. Ils nous ont oubliés. » Mais ce n'était pas là le message qu'il venait transmettre. « Je me suis mal exprimé. Ils ne nous ont pas oubliés. Ils n'arrivent pas à se soucier assez de nous pour se retourner contre le

maréchal. Le Rascal est une autre paire de manches. Ils le faucheraient volontiers s'ils parvenaient à l'attirer hors de sa cachette. Le Lion lui-même s'en chargerait. Mais nul ne désespère assez de la direction de Gordimer pour se dresser contre lui. Nos amis secrets commencent à s'estomper. Ils disent que nous ne leur avons pas laissé d'autre choix que la fin de ce qui résiste encore. »

Vautré sur un divan bas, La Montagne soupira. C'était la stricte vérité. Il avait pris les armes contre Gordimer et er-Rashal al-Dhoulquarnen. Si mauvais que fussent ces deux-là, ils avaient représenté la loi dans le khaïfat d'al-Minphet. C'était encore vrai de Gordimer. Les sha-lugs et la Foi étaient plus grands que la somme de tous les crimes. Et, avant tout, il fallait qu'il y eût un maréchal. Et une loi. Sinon la Dreanger sombrerait dans le chaos. Et les Terres Saintes seraient perdues.

La Lucidie – le khaïfat de Qasr al-Zed – ne pouvait pas mettre un terme aux agissements des étrangers. Indala al-Sul Halaladin était vieux. Contrairement à Gordimer, il était trop honorable pour s'emparer du pouvoir pour le pouvoir. Il accueillait les caprices de son khaïf en courbant la nuque. Et devait avant tout se concentrer sur la menace toujours grandissante des Hu'n-taï At.

« C'est vrai, déclara La Montagne. Je suis anéanti par l'émotion. Et je vous ai tous entraînés avec moi. Nous sommes devenus la Fraqueuse Gisela de Muqtaba al-Fartebi. » La Fraqueuse Gisela faisait partie des plus méprisés des croyants : des pramans qui avaient servi les ennemis de la Foi moyennant une rétribution. La Fraqueuse Gisela patrouillait le long des frontières de Rhûn et les défendait avec le soutien des armées de métier de l'empereur d'Orient.

Les anciennes rivalités tribales conduisaient certains des fidèles à se comporter en Fraqueuse Gisela. Avant la révélation apportée par la Famille fondatrice, la religion participait de façon cardinale à l'identité tribale. De part et d'autre de l'éventail des tribus désormais soumises à la Foi, elles se divisaient à parts égales entre Dévédiens, chaldaréens et animistes.

Dans la bouche de Nassim Alizarin, « Fraqueuse Gisela » sonnait encore plus hideusement qu'« apostats ».

« Si nous avons encore un khaïf », fit remarquer Nomun. Nomun s'était rebellé contre le Lion quand celui-ci avait enfermé sa fille dans le palais des Rois d'al-Qarn. Il avait été un brillant capitaine sur le terrain. Plus tard, il s'était plongé dans les lectures et avait acquis une réputation de chirurgien

émérite. Ce seraient les Nomun des sha-lugs, dont le nombre ne cessait de croître, qui mettraient fin à la tyrannie d'al-Qarn.

« Si nous avons encore un khaïf ? demanda Nassim.

— Al-Fartebi est à nouveau malade. Les rumeurs parlent d'empoisonnement. » Comme c'était le cas chaque fois qu'un homme de pouvoir tombait malade. Et plus fréquemment encore à propos de Muqtaba al-Fartebi. Muqtaba avait empoisonné son prédécesseur. On avait parlé de l'évincer, à cause de la menace des Hu'n-taï At, de la résurgence des États croisés et de la pression croissante exercée par al-Minphet. Et Muqtaba ne serait sans doute plus de ce monde sans Indala al-Sul Halaladin. Tout le monde craignait le mécontentement d'Indala. D'aucuns pensaient que les Hu'n-taï At ne réprimaient leur fureur que parce que personne ne tenait à réveiller le génie de la bataille du puits des Jours.

« On débat de l'identité du successeur d'al-Fartebi. Indala refuse de jouer ce rôle. Mais deux de ses fils ne cracheraient pas dessus. »

Une guerre civile ? C'est toujours une éventualité quand la succession ne se fait pas par la voie du sang. « Indala a formé ses fils pour en faire des guerriers, déclara Nassim. Le khaïf doit être un saint homme. »

Plusieurs hommes ricanèrent. Tous des Lucidiens de naissance. Peu des récents khaïfs avaient été de saints hommes. D'aucuns prétendaient que les fréquentes indispositions de Muqtaba étaient le fruit de sa vie dissolue. Et, en particulier, de son penchant pour l'absinthe.

La Montagne scruta Os. Celui-ci semblait être rentré en lui-même. « Tout cela ne signifie rien pour nous. Notre univers, c'est Tel Moussa et la surveillance de Gherig.

— Reste l'option d'un éventuel retour dans l'Ouest, fit observer al-Azer er-Selim.

— Pas pour Nassim Alizarin. Je reste. Si je dois m'enfuir dans l'Idiam, je le ferai. Je jouerai l'araignée piégeuse. Mon heure viendra. Dieu livre les méchants entre les mains des justes. Je serai patient comme la montagne. »

Az et Os s'agitèrent, mal à l'aise. Tous deux connaissaient l'Idiam. Ils avaient visité Andesqueluz, sa cité hantée. Tous deux savaient que « La Montagne » était la traduction du nom du dieu dominant qu'on vénérait localement avant l'avènement des religions modernes. Et de défunts déments qui avaient tenté de ressusciter les dieux détrônés.

Seuls d'antiques bas-reliefs, notamment sur les murs d'Andesqueluz, se souvenaient encore d'Asher et d'Ashtoreth, l'Épouse de La Montagne. Mais

il suffirait d'un seul mage, d'un seul manque de conscience, pour invoquer le Mal ici-bas. Er-Rashal al-Dhoulquarnen avait tenté lui-même de ressusciter l'antique horreur de la Dreanger : Seska, l'Infinie.

« Az ? s'enquit La Montagne. Quelque chose te ronge l'esprit ?

— Seulement ce qui l'a toujours rongé. La peur des machinations des Instrumentalités de la Nuit. Et des pions humains de la Nuit. »

La Montagne inclina légèrement la tête. « Merci de me le rappeler. L'égoïsme est mon plus grand péché. Je songe à mes propres désirs au lieu de veiller au salut de nos âmes. »

3
Alten Weinberg. Célébrations

On avait affecté au capitaine général, pour sa visite au siège de l'empire du Graal, une monstruosité en pierre calcaire de trois étages et dix-huit chambres. Avec une domesticité de douze personnes. La maison appartenait à Bayard va Still-Patter, fils et héritier du grand-duc Ormo va Still-Patter. L'impératrice Katrin en personne avait ordonné à Bayard de l'évacuer en faveur du premier soldat de l'Église.

Le capitaine général Piper Hecht et sa suite s'étaient rendus à Alten Weinberg en compagnie du roi Jaime de Castauriga. Lequel avait attiré dans son sillage, depuis des centaines de lieues, un nombre assez considérable de ses sujets afin de célébrer son mariage avec la plus puissante souveraine d'Occident. Le capitaine général avait, semblait-il, les faveurs de l'impératrice, bien qu'ils ne se fussent rencontrés qu'à deux seules reprises, et ce sans jamais s'adresser la parole.

Deux jours avant son arrivée, Hecht avait entendu Kaït Rhuk lui dire « Nous n'arrivons pas vraiment à les déterminer, mais cette femme a indubitablement des projets à ton sujet. »

Fébrile, Hecht faisait les cent pas en se demandant si le jeu que jouait Katrin impliquait Helspeth, la princesse héritière. Il ne pouvait partager ses pensées avec nul autre. Il avait laissé ses intimes au Connec afin de diriger l'offensive de l'Église contre la Nuit revenante. Ceux qui l'avaient accompagné étaient ses gardes du corps, clercs et espions de l'équipe de Titus Consent, ou bien appartenaient à celle de Kaït Rhuk chargée de la fabrication des armes – au cas, pour cette dernière, où la Nuit lui réserverait de désagréables attentions. Et il y avait également Pella, son fils adoptif. Plus Algrès Drear, un brancequenet (ou garde impérial) qui avait été exilé à Viscesment pour avoir offensé l'impératrice et les membres de son Conseil privé.

« J'ai fouiné autant que je l'osais, avait confié à Hecht le capitaine Drear. Il a raison. Elle médite quelque chose. Le Conseil privé est concerné. »

L'impératrice Katrin était une Ege. La fille crachée de son père. Le féroce Petit Hans les effrayait encore alors qu'il était mort depuis des années. L'imprévisible fille de Johannes les terrifiait encore plus.

« Je m'étonne qu'ils ne vous aient pas cloué au pilori.

— Les gens ne voient pas ce qu'ils ne s'attendent pas à voir. Algrès Drear est banni à Viscesment où il protège l'antipatriarche. Les rares personnes qui me reconnaissent m'affirment que j'ai été maltraité. »

Hecht avait parcouru les rues lui-même. Il n'avait pas appris grand-chose. Il ne connaissait pas assez bien la langue. Pas plus qu'il n'avait le temps de s'y atteler. D'autant qu'il ne parvenait pas à persuader Madouc, le chef de ses gardes du corps, qu'il pouvait se promener impunément.

Mais Pella, lui, avait grandi dans les rues de la ville et pouvait aisément échapper à ses gardiens. Son seul gros problème était la barrière de la langue.

De mémoire de citadin, Alten Weinberg n'avait jamais été plus peuplé ni excité. Le prochain mariage défrayait la chronique. Ces noces seraient sans doute les plus importantes du siècle. Elles permettraient peut-être un rapprochement permanent avec Brothe, mettant ainsi fin à des siècles d'hostilités entre la patriarchie et l'empire. Si Katrin mettait au monde un fils susceptible d'endosser l'hermine impériale, cela autoriserait également l'empire à mettre un pied en Dirécie. Tout en fournissant à Jaime un bouclier contre les ambitions du roi Pierre de Navaya.

« Nous l'avons sauvé d'une bande de voleurs », déclara Presten Reges à Hecht. Le garçon était crasseux et ses vêtements déchirés. « Nous ne croyons pas que ce soit politique. La soldatesque locale ne m'a pas autorisé à amener ici ces coupe-jarrets aux fins d'interrogatoire.

— Raconte, Pella. »

La version du garçon corroborait l'hypothèse de Presten. Il s'était intéressé de trop près à quelque chose puis s'était trahi, révélant son identité d'étranger. Une invitation transparente. « J'ai foiré, p'pa. J'ai oublié où j'étais.

— Tu retiendras la leçon, j'espère ?

— Je serai plus prudent.

— Tu as découvert quelque chose pour ta peine ?

— Ce mariage déplaît à un tas de gens. Mais ce n'est pas un secret. » Katrin Ege était impopulaire à cause de ses compromis avec l'Église brothienne.

« Ce n'en est pas un. » Hecht s'inquiétait pour la sœur de Katrin. Certaines factions cherchaient à placer Helspeth en première position dans l'espoir qu'elle reprendrait la politique de son père. Ce qui valait à la princesse héritière la dangereuse inimitié des amis de Katrin.

Helspeth s'évertuait à rester neutre et à conserver l'amour de sa sœur. Mais sa seule existence en faisait un pivot et un point de ralliement.

Il était encore tôt. Jusque-là, Hecht avait consacré son temps, depuis son réveil, à briser le jeûne et étudier les messages en provenance du Connec et des garnisons patriarcales de Firaldie. Rien de ce qu'il avait appris ne l'avait mis en joie.

Carava de Bos s'approcha, portant un petit plateau de bois noir chargé de trois lettres au sceau encore intact. De Bos occupait les fonctions de clerc de la délégation de jour. Rivademar Vircondelet le remplaçait la nuit. Chacun se doublait d'un espion. Tous deux étaient des protégés de Titus Consent, chef des espions et conservateur des archives des forces patriarcales. Et ami du capitaine général.

« Des missives récentes, général, dit-il. Elles sont classées par ordre d'arrivée. En outre, un gentilhomme du nom de Renfrow a demandé à vous voir. Dois-je convenir d'un rendez-vous ?

— Vous savez qui il est ?

— Lui se croit très important.

— C'est sans doute vrai.

— Dois-je fixer un rendez-vous ?

— Non. Faites-le entrer. Vous autres, dégagez. Madouc. Je ne veux pas de domestiques qui écoutent aux portes. » Bayard va Still-Patter s'attendait à ce que ses gens espionnent. Ils s'y efforçaient âprement. Et se montraient farouchement inaptes.

Renfrow échappait à toute description. Il portait les mêmes vêtements de saison que neuf hommes sur dix, était de taille moyenne avec un visage passe-partout. Ses cheveux présentaient quelques touches de gris. Hecht s'était trouvé à plusieurs occasions assez près de lui pour renifler son haleine, mais il n'aurait su dire la couleur de ses yeux.

Il le regarda s'approcher. Renfrow parut surpris de voir Algrès Drear. Pella se souvenait de Renfrow pour l'avoir vu quelque deux ans plus tôt au Chevalier aux Verges, crut-il deviner.

Le garçon avait la mémoire dangereuse.

Hecht observa les lettres. Il ne reconnaissait aucune des écritures. Un des sceaux était celui du patriarche. Les autres appartenaient respectivement à l'impératrice et à sa sœur.

Ces réunions matinales prenaient place autour d'une table où pouvaient s'asseoir une douzaine de personnes. Hecht replia une ou deux cartes et retourna deux rapports restés bien en vue. Renfrow enregistra le tout d'un seul regard, en s'attardant un instant sur les lettres des deux sœurs impériales.

« Asseyez-vous, déclara Hecht. Vous serez plus à l'aise. Je compte bien faire de même. » Il s'installa.

« J'apprécie votre promptitude à me recevoir.

— Nos conversations sont toujours passionnantes. Et je commence à m'ennuyer. J'aurais mieux fait d'attendre et de n'arriver qu'une semaine après le roi Jaime.

— J'ai peine à croire qu'on puisse trouver ennuyeux le climat politique actuel.

— Il ne me concerne en rien.

— Vous pourriez bien vous tromper. Il y a des secrets que moi-même je ne saurais débusquer. Des secrets qu'on cache plus particulièrement à Ferris Renfrow.

— Je peux le comprendre. »

Renfrow se fendit d'un sourire de conspirateur. « Si je vous posais la question, m'expliqueriez-vous ce qu'Algrès Drear fait ici avec vous ? J'ai usé de mon influence afin d'obtenir sa réhabilitation, assez pour en faire un des gardes brancequenets de Belliqueux.

— C'est Belliqueux lui-même qui l'a prié de venir.

— J'ai cru comprendre que Belliqueux et vous vous vouiez une sorte d'admiration mutuelle.

— C'est vrai. Est-ce cela qui vous amène ?

— Non. Je tenais à vous conseiller la prudence. »

Hecht arqua un sourcil.

« De noires créatures s'éveillent. Des rumeurs me parviennent – de seconde ou troisième main, voire de sources qui ne sont absolument pas fiables. Ce que vous faites dans le Connec perturbe effroyablement la Nuit.

— Ça ne me surprend guère.

— Vous avez de puissants ennemis. Ici même. »

Pas entièrement convaincu, Hecht se contenta d'opiner.

Renfrow sortit de sa chemise une feuille de papier pliée. Hecht tiqua, s'attendant plus ou moins à un carreau d'arbalète. Madouc serait aux aguets. Madouc détestait les mouvements brusques à proximité de son patron.

Renfrow déplia la feuille et la lissa. Un artiste de talent y avait dessiné un visage, un profil, et une paire de mains peu courantes.

« Grandeur nature, affirma Renfrow. Leur propriétaire a été tué voilà quelques semaines au nord d'ici, en même temps que plusieurs barbares portant des ossements et des crânes d'animaux dans les cheveux.

— Qu'est-ce ?

— J'espérais que vous le sauriez. C'est vous qui venez de Duarnénie. Vous qui êtes un vétéran du combat contre les païens.

— Erreur. Je l'ai quittée avant d'être assez vieux pour visiter les Marais. Mais les Shéardes n'ont aucun allié de cette espèce.

— Vous êtes un mystère qui se dissimule derrière la cape de l'énigme, capitaine général. Les hommes qui accompagnaient ce monstre appartiennent plus ou moins à Kharoulke, Celui-qui-marche-avec-le-vent.

— En ce cas, vous vous trompez de dieux païens. Les Shéardes n'ont rien à voir avec Kharoulke. Ni avec aucun dieu de sa génération. Kharoulke vient du Grand Nord. Du pays des Seatts. Et au-delà. Kharoulke a été déporté par les dieux que le nôtre a défaits quand les chaldaréens ont catéchisé le Grand Nord. J'ai entendu des rumeurs sur le retour de Celui-qui-marche-avec-le-vent.

— Votre niveau d'information ne manque pas de me surprendre encore.

— J'ai des amis dans les bas-fonds.

— Ça ne fait aucun doute.

— Pardon ?

— J'ai découvert que, si nul ne se souvient d'un garçon du nom de Piper Hecht qui serait descendu dans le Sud pour s'engager dans les armées patriarcales, il existe en revanche des traces de son passage dans les archives de plusieurs garnisons locales. Il ne s'est jamais attardé quelque part bien longtemps.

— Certains capitaines tiennent ces archives de façon obsessionnelle. J'en ai moi-même pris le pli. Mes gens ne peuvent pas rendre compte de chaque pièce de cuivre qui leur passe entre les mains. Des archives bien tenues vous permettent de montrer à vos employeurs ce que vous avez accompli et pourquoi cela a coûté autant.

— Ce qui ne les empêche pas de se plaindre.

— Bien entendu. Cette créature… » Hecht tapota les dessins. « Vous devriez en rapporter le cadavre ici. Ça ferait du bruit. » Et attirerait peut-être l'attention sur les plus graves menaces qui pesaient sur le monde.

« La chair s'en est corrompue et putréfiée en quelques heures, alors qu'il restait de la neige par terre et des glaçons dans les arbres. Ni les corbeaux ni les loups n'ont accepté d'y toucher.

— Une chose de la Nuit ?

— Indubitablement. Mais quoi ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. Mais je connais l'homme à qui poser la question. » Le Neuvième Inconnu. Cloven Februaren, seigneur du royaume silencieux. Sans doute le plus puissant sorcier vivant. Et le plus fantasque. « Hélas, il est à Brothe. Où il attend la mort de Boniface, à l'instar de la majorité du Collegium.

— Que savez-vous à ce sujet ?

— Hugo Mongoz pourrait survivre à la moitié de ceux qui l'ont élu. » Hugo Mongoz, le principaté qui, lorsqu'il était devenu patriarche, avait choisi de régner sous le nom de Boniface II.

« Belliqueux n'est-il pas censé lui succéder ?

— C'est effectivement le marché qui a été conclu. J'ai ordre de le faire appliquer si le Collegium tente de revenir dessus. Je ferai ce que veut Boniface. Belliqueux est un homme très bon. Qui ne durera peut-être pas autant que Boniface, bien qu'il soit plus jeune de trente ans.

— Drear devrait être avec lui. Pas ici.

— La santé de Belliqueux le contraindra à rentrer. Pas les assassins. Il a envoyé Drear à Alten Weinberg pour le représenter à ce mariage. Tout comme je représente Boniface. »

Ferris Renfrow garda son opinion pour lui.

Hecht comprit. « Belliqueux savait ce qu'il faisait en dépêchant Drear ici. En raison du traitement qu'il y a reçu quand il était encore évêque. »

Renfrow gloussa. « Les partisans de Brothe tâtaient le terrain.

— Est-ce tout ? J'ai du pain sur la planche.

— J'ai dix mille questions en réserve. Dont neuf mille neuf cents auxquelles vous ne voudriez pas répondre. Je vais donc vous laisser en vous conseillant de nouveau la prudence. Peut-être avez-vous des ennemis dont vous ignorez tout.

— Tu entends cela, Madouc ? Tu peux maintenant me harceler avec le rapport du maître-espion impérial lui-même. » Hecht éprouvait moins de liesse qu'il n'en affichait. Madouc ferait bel et bien allusion à la mise en garde de Renfrow chaque fois qu'il en aurait l'occasion. Il trouvait exaspérant que Hecht refusât d'y prêter l'oreille. Le capitaine général était exposé ici. Et certaines personnes croyaient sincèrement que le monde se porterait mieux sans Piper Hecht.

Madouc se contenta de sourire. Le garde du corps aspirait encore plus que Hecht à laisser Alten Weinberg derrière eux pour retourner massacrer les Instrumentalités de la Nuit.

« J'ai fait ce que j'avais à faire ici, déclara Ferris Renfrow. Vous prévenir de ne surtout pas vous détendre.

— Il m'arrive parfois de me détendre. Jamais à Madouc. Madouc est une Instrumentalité en soi.

— Chérissez-le, en ce cas. Honorez-le. Et surtout écoutez-le.

— Tu lui as fait la leçon, Madouc ? » s'enquit Hecht.

Hecht réunit Carava de Bos, Madouc et Rivademar Vircondelet dès que Ferris Renfrow fut parti. Ce joli blondin de Vircondelet ne cessait de bâiller. Hecht fixait les lettres sur le plateau en languissant de se plonger dans leur lecture. « Qu'avons-nous découvert sur Renfrow ? Quelqu'un ? »

De Bos et Madouc se tournèrent vers Vircondelet. Le Connécien assoupi (un Résocastrien) avait un potentiel susceptible de lui faire surpasser son mentor. « Un certain Ferris Renfrow s'implique depuis plus d'un siècle dans la politique de l'empire du Graal. Celui que nous venons de voir se prétend le fils du Renfrow qui a servi sous les deux Friedrich, et le petit-fils de celui qui a servi sous Otto, Lingard, Johannes et l'autre Otto. Tous les Ferry Renfrow ont terrifié leur entourage. Les gens n'aiment pas beaucoup en parler. Si un mortel pouvait être regardé comme une Instrumentalité, Ferris Renfrow ferait un bon candidat. C'est le vivant fantôme du patron tutélaire de l'empire du Graal.

— Y a-t-il une femme dans l'existence d'un de ces Renfrow ? demanda Hecht.

— Je n'ai pu relier aucun Renfrow à une femme en particulier. Peut-être qu'ils vous apprécient et vous adoptent. » Pella venait de passer la tête par la porte. Il se rendit compte qu'il n'était pas le bienvenu.

La famille de Renfrow était peut-être semblable à celle des Delari. Chaque génération, l'une après l'autre, était engendrée en dehors des liens du mariage.

« Les princesses Katrin et Helspeth sont les seules femmes dans sa vie ces derniers temps, reprit Vircondelet. Cela parce qu'il est l'exécuteur testamentaire de Johannes Bottenoire et le garant de sa Loi de succession.

— En partant du principe que tous les Ferris Renfrow ne sont qu'un seul et même homme. Continue de creuser. Découvre qui sont ses ennemis. Ils pourraient se répandre.

— Personne ne s'y est beaucoup attardé, déclara Carava de Bos, mais Renfrow est apparu à la cour, sale et blessé, en apportant la nouvelle de la victoire quelques heures à peine après la bataille de Los Naves de las Fantas. »

Cela stupéfia Hecht. Il espéra que ça ne se voyait pas. « Comment est-ce possible ?

— C'est la question cruciale, non ?

— Tenez-le à l'œil. » Il jeta un regard aux lettres. Il ne pouvait plus attendre. « Vous tous, retournez vaquer à vos affaires. Vircondelet. Retourne te coucher. »

Le capitaine général se torturait l'esprit. Il ouvrit d'abord la lettre de Boniface II. Il n'y accordait qu'un intérêt limité. Son auteur avait eu la prémonition que son heure était venue, lui apprit-elle. Et il le suppliait de veiller à ce que les accords avec le patriarche de Viscesment fussent honorés. De force s'il le fallait.

Selon Hugo Mongoz, la plupart des principatés du Collegium seraient des fouines visqueuses ne s'intéressant qu'à se remplir les poches. Ils feraient fi des accords s'ils croyaient le pouvoir.

Hecht brûla la lettre. C'était du papier gaspillé en vain. Mais Boniface ne pouvait être certain que sa volonté serait respectée. Sauf à surveiller son capitaine général du haut du ciel pendant qu'il exaucerait ses vœux à la pointe de l'épée.

Il lut ensuite celle de l'impératrice. Il redoutait ce que lui apprendrait la missive de la princesse héritière.

Katrin Ege, impératrice du Graal (titre assorti d'une litanie d'autres, subsidiaires, qui remplissaient une page entière), priait le capitaine général du patriarche de l'Église épiscopalienne de Brothe de se présenter…

La brosse à reluire n'en finissait plus. Piper Hecht n'était pas homme à se laisser retourner et influencer par des flatteries. Mais il glissa là-dessus. Et pondit une réponse tout aussi ampoulée, hypocrite et insincère. Oui, il verrait Sa Grâce l'impératrice Katrin… À elle de décider du lieu et de la date.

La brève missive de la princesse Helspeth faisait écho à la requête de Katrin. Il la lut et la relut plusieurs fois, en quête de la plus infime nuance.

Dans une heure, Hecht se présenterait à la femme qui, pour le moment, était la souveraine la plus puissante du monde occidental. Il était comme empêtré dans des spéculations quant à ce qu'elle pouvait bien lui vouloir. Et seul. Pella déambulait en ville avec l'un de ses gardiens. Madouc avait exprimé de sérieuses réserves.

Seul il était peut-être. Du moins dans sa chambre à coucher. Mais un des hommes de Madouc était planté juste devant la porte.

Certaines choses n'ont pas besoin de portes pour entrer.

Hecht relisait la lettre d'Helspeth quand les flammes de ses chandelles vacillèrent fugacement. « Cloven Februaren ?

— Tu gagnes en sensibilité. Si tu passais un peu plus de temps dans la Structure, tu finirais par flairer mon irruption. »

Hecht se retourna vers la voix. Il ne vit strictement rien jusqu'à ce que l'homme, en tournant le visage vers lui, se fut matérialisé. Il était vieux, petit, ridé et entièrement vêtu de brun. Ses yeux, d'une couleur indécise dans cette lumière, brillaient d'une lueur espiègle. Il aurait eu besoin d'une coupe de cheveux. Et d'un bon coup de peigne.

Cloven Februaren. Le Neuvième Inconnu. Grand-père du Onzième, Muniero Delari. Et aussi, prétendait-il, grand-père naturel de Piper Hecht. Cloven Februaren était plus que centenaire. Sans doute avait-il même dépassé les cent cinquante ans. Mais il mentait énormément. Et il avait l'humour d'un gamin de dix ans.

Hecht jeta un regard vers la porte. Qui donc était de faction ? Les hommes de Madouc savaient que leur patron entreprenait parfois des discussions échauffées avec lui-même. Seul Madouc osait entrer pour s'assurer qu'elles ne débouchaient pas sur de la violence physique.

« Eh bien ? fit le vieillard.

— Hum ?

— Ça va donc encore être un de ces débats intellectuels ? »

Hecht sourit. Ce qui lui fit tout drôle. « Philosophique, peut-être. Je viens de m'apercevoir que je souris rarement.

— Ton sens de l'humour s'est atrophié. Qu'y a-t-il ?

— Monsieur ?

— Tu m'as convoqué. Tu as sûrement une raison. »

Hecht réussit à tenir sa langue. Il n'avait rien fait de la sorte. Mais il avait souhaité la présence du vieil homme.

« Je ne l'ai pas fait, mais je suis content de vous voir. Vous pouvez m'aider pour deux ou trois choses. » Hecht raconta. Il parla plus particulièrement de ce qu'avait dit Ferris Renfrow. « Tout cela m'intéresse. Et encore plus de découvrir qui est Ferris Renfrow. » Il informa Cloven du peu qu'avaient déterré de Bos et Vircondelet.

Plus il se répandait et plus Cloven Februaren devenait agité.

« Vous êtes troublé. Pourquoi ça ?

— Un méchant soupçon. Quelqu'un aurait-il accusé cet homme de sorcellerie ?

— Non. Mais il fait peur à tout le monde. Et cela depuis aussi longtemps que vous. Et il fait des trucs qu'il ne devrait pas pouvoir faire.

— Ce dont tu m'accuserais sûrement à la même enseigne. Je vais me renseigner sur lui, en ce cas. Tout comme il semble s'être renseigné sur toi.

— Il m'a affirmé plus d'une fois qu'il me croyait être Else Tage, un capitaine des sha-lugs qu'on lui a montré du doigt à al-Qarn alors qu'il rendait visite à Gordimer le Lion et son sorcier dément.

— C'est sans doute là qu'il a fait l'acquisition du garçon. Armand.

— Oui. Osa Stile. L'ex-esclave sexuel de Muniero Delari. Qui pratique maintenant des jeux nocturnes avec Hugo Mongoz en personne. »

Petit éclair d'espièglerie februarenienne. « Et sans plus rien livrer à ses amis hors du Krois. Les Dreangériens le croient mort. »

Hecht se raidit. « Avez-vous vu Anna ? Et les filles ?

— Non. Mais Muno les invite régulièrement chez lui. Tu manques à Anna. Héris et elle sont devenues amies. Et Héris est adepte de la Structure. »

Hecht s'étonna de l'émotion que soulevaient en lui ces allusions à sa petite famille de bric et de broc. Anna Mozilla n'était pas son épouse, mais il se languissait d'elle. Vali et Lila n'étaient pas la chair de sa chair, mais elles lui manquaient davantage que si elles avaient été ses vraies filles. Qui existaient d'ailleurs réellement, presque oubliées toutes les deux. Et dont il

ne parvenait même plus à se dépeindre le visage. Il ne les avait pas revues depuis des années et déjà, à l'époque, ne les entrevoyait que fugacement entre deux missions mortelles que lui confiait le Lion.

« Tu n'es pas un méchant homme, Piper Hecht, lui affirma Cloven Februaren. Pas plus que ne l'était Else Tage. Nous sommes tous esclaves des circonstances. Et elles peuvent être plus cruelles qu'un démon. »

Hecht comprit. C'était précisément ce qu'il voulait entendre sur le moment. Sauf : « L'Adversaire est résolu à me dépraver.

— Et ? Comptes-tu te réserver une place spéciale sur les Rouleaux de la Tentation ?

— Helspeth. » Il ne s'en était jamais ouvert à personne jusque-là. « La princesse héritière. Elle m'obsède. Depuis la première fois où je l'ai vue, captive à Plemenza. Je lui ai sauvé la vie à al-Khazen. Cette folie est réciproque. Nous avons échangé des lettres secrètes. Je suis maintenant ici, à Alten Weinberg. Alors qu'Helspeth se trouve à moins d'une demi-lieue de moi. » Hecht était sidéré. Il était en train de confesser ce qu'il peinait à s'avouer à lui-même. « Je crains de faire une bêtise. Et de courir à ma ruine en entraînant la princesse avec moi. »

La lueur espiègle s'éteignit dans les yeux de Cloven Februaren. « Wouah ! Les germes d'une épopée internationale. Je ferais bien de remiser mes soucis les moins importants pour me concentrer sur ce mariage. Est-il encore à l'ordre du jour ? »

L'aimable sarcasme échappa à Hecht.

« Katrin vénère le sol que foule Jaime. Mais Jaime aurait besoin de se faire copieusement botter le cul, pour reprendre une expression de Pinkus Ghort.

— Lequel engraisse à la tête du régiment de la Ville. Bronte Doneto et lui font une fameuse équipe. Les rois de Brothe, maintenant, que ces deux-là. Qu'est-ce qui cloche chez Jaime ?

— Il est bien trop impressionné par le "roi Jaime". Il vénère ce type. Et pense que le reste du monde devrait l'imiter. »

La soirée du vieil homme s'en illumina. « Une occasion en or, dirait-on.

— Il se pourrait… »

Madouc s'invita dans la chambre du capitaine général. Il jeta autour de lui des regards suspicieux. « À qui parlez-vous ?

— Madouc ? »

Le chef des gardes du corps était déjà passé par là. « Gerzina a entendu des voix.

— L'une d'elles a-t-elle appelé à l'aide ?

— Non, général. Mais tout le monde sait que l'homme que nous gardons n'aurait jamais l'idée de le faire. »

Hecht était agacé. Mais il n'avait pas la force de conviction d'expliquer à Madouc qu'il se trompait ou qu'il pétait plus haut que son cul.

Il fallait faire quelque chose. Ils se prenaient trop souvent le bec, laissaient leur caractère prendre le pas sur le sens commun. Un de ces quatre, il finirait par réaliser les pires craintes de Madouc en faisant sottement fi de ses conseils. Cela dit, Madouc grossissait légèrement les risques dans sa tête.

Frictions. On devait les surmonter. D'une manière ou d'une autre. Madouc était un bon soldat, gâché par son affectation actuelle.

« Si tu étais le grand maître de la commanderie du Castella, quel poste te semblerait le mieux approprié à tes compétences, Madouc ?

— Général ?

— Si tu pouvais choisir tes fonctions, quelles seraient-elles ? »

Hecht ne s'attendait pas à une réponse. Sauf sous la forme d'une phrase toute faite. La Fraternité de la Guerre avait d'innombrables règles qu'elle ne partageait pas avec les non-initiés.

« Si j'avais le choix, je serais le grand maître d'une des commanderies des Terres Saintes.

— Et tu protégerais les pèlerins ? Intéressant. Tu as postulé ?

— La Fraternité commence à regarder vers l'Occident. Peut-être parce que l'Occident s'est détourné des Terres Saintes. Nous avons participé à deux croisades, vous et moi. Aucune outremer. »

La colère de Madouc contre son patron s'était retournée contre lui-même.

« As-tu postulé ?

— Non.

— Tu devrais. Un homme doit faire l'œuvre de Dieu en suivant une voie qui réconforte son âme. Il n'en travaille que mieux. »

Madouc n'avait rien à y redire.

« Je dois commencer à me préparer, j'imagine ?

— Général ?

— La lettre de l'impératrice. M'ordonnant d'assister à son audience privée. Après le souper. Je n'en sais pas plus.

— Il y a une chose que vous devez évoquer. On a surpris ce type, Bo Biogna, en train d'essayer d'entrer ici en douce. Je sais que vous vous connaissez depuis longtemps, alors je m'en remets à votre jugement. Il a posé un tas de questions sur vous, ici, à Hochwasser et un peu partout.

— Le principaté Delari m'avait mis en garde à ce sujet. Le principaté Doneto me regarde comme un traître à sa cause. Il aimerait découvrir des éléments incriminants sur l'homme que j'étais avant que nous ne le sauvions pour la première fois au Connec. Depuis, je ne lui ai fourni aucune munition. Sauf en servant fidèlement chacun de mes employeurs au lieu de devenir son agent secret.

— Découvrira-t-il quelque chose ?

— J'en doute. Je ne suis resté nulle part très longtemps. Dès que j'avais planté ma tente, je m'enfonçais un peu plus profondément dans le Sud. Euh… Minute ! J'ai effectivement dérobé une fois un sac de panais, juste après mon départ. Des rustres m'avaient volé mon couteau et mon fromage… » Hecht s'arrêta net. Madouc était stupéfait de l'entendre si brusquement s'ouvrir à lui. « Où est Bo ? Je sais très exactement ce qu'il manigance. »

« Les temps sont durs ? » demanda Hecht à l'entrée de Biogna. Bo n'avait jamais été bien gros. Les haillons qu'il portait pendillaient sur sa personne. Hecht se souvenait d'une époque où Biogna les remplissait.

« Ouais, Pipe. Comment ça va ?

— Tu as perdu du poids.

— J'ai vu pas mal de coins froids et éprouvants.

— C'est ce qu'on m'a dit. Tu sais que tu as prodigieusement inquiété les gars de Madouc ?

— Je voulais juste voir Joe. J'ai appris qu'il était venu avec toi.

— Je m'en doutais. Je l'ai envoyé chercher. Tu ne m'en voudras pas si nous ne te faisons pas faire le tour du propriétaire. Les autres ne te connaissent pas comme moi. »

L'espace d'une seconde, le regard de Biogna se fit furtif.

« Tu es tombé sur quelque chose d'intéressant, là-haut dans le Nord ? demanda Hecht. Comme des cavaliers aux cheveux ornés de crânes d'animaux, par exemple ?

— Rien d'aussi scandaleux. Juste la Nuit qui s'affaire un peu plus que d'habitude. Tu ferais bien de te munir de quelques sortilèges si tu comptes sortir après la tombée du jour. Plus tu montes vers le Nord et plus ça empire.

— Rien trouvé d'intéressant non plus à mon propos ? »

Biogna fit la grimace. « Tu n'es jamais resté assez longtemps quelque part. Mais les archives disent toujours du bien de toi.

— Je voulais me rendre à Brothe. Je travaillais quand j'avais besoin d'argent. Quand je suis tombé sur vous, c'était la première fois que je me laissais distraire de mon objectif.

— Ça a payé, en tout cas. Pour nous tous. Surtout pour Ghort et toi. »

Sa bonne humeur déserta brièvement le capitaine général. Ça n'avait guère été bénéfique pour la plupart des hommes de leur petite troupe. Ils étaient enterrés près d'Antieux.

« Ouais, reprit Biogna. Pour ceux qui ont survécu à cette folie. Et à Plemenza ensuite. On s'est pas trop mal débrouillés. Eh ! J'ai rencontré ton frère. »

Hecht n'aurait pas tressailli plus violemment si Biogna avait sorti un couteau. « Quoi ?

— Ton frère, Tindeman. Tu as fait allusion à lui une ou deux fois.

— Mais… il est mort.

— M'a plutôt l'air en bonne santé. Bon, il a un peu grisonné. Mais la vilaine balafre qui le défigure ne lui facilite pas l'élocution. Cela dit, il est bien vivant. Il est ingénieur d'artillerie à Grumbrag. »

Hecht était par trop stupéfait pour improviser. Comment le Neuvième Inconnu avait-il bien pu poster des personnes vivantes pour étayer sa fable ?

« Tu m'as l'air sur le cul, fit remarquer Biogna.

— Je le suis. Je ne l'ai jamais autant été. Je me suis toujours cru le seul qui restait. Les combats furent effroyables cette année-là. Presque tous les gens de l'ordre du Graal ont été tués. Même si l'on a brisé les Shéardes. »

L'arrivée de l'ami de Bo épargna à Hecht la nécessité de broder davantage : Joe tout-court.

Joe était un grand type lent et laconique, doué d'un certain génie pour soigner et dresser les bêtes. Bien qu'il fut un soldat – Joe ne voulait plus de responsabilités –, Hecht le classait parmi la petite douzaine de ses hommes clés. Joe connaissait bien les animaux. L'armée patriarcale n'aurait pas pu

opérer sans d'innombrables bêtes, du moins si Hecht tenait à ce qu'elle restât moderne et efficace.

Joe avait fait sa toilette. Ce qui expliquait pourquoi il avait tant tardé.

« Regarde qui voilà ! fit Hecht.

— Ouais. On m'a dit. Hé, Bo ! T'approche pas trop. Je ne suis pas si propre que ça.

— Regarde-moi, Joe. J'ai l'air prêt pour la parade, selon toi ? »

Hecht ordonna qu'on servît un en-cas et des rafraîchissements. Ses gardes du corps surveillaient, le visage soigneusement impassible, pendant que l'un des hommes les plus puissants de l'empire se délassait avec un valet d'écurie et un délinquant en puissance.

Hecht avait tissé des liens très forts avec ces deux hommes, Pinkus Ghort et les autres rescapés de leur petite bande. Les fortunes diverses qu'ils avaient connues par la suite n'avaient pas brisé ces liens. Même lorsqu'ils œuvraient les uns contre les autres.

Carava de Bos apparut. « Je regrette de devoir vous interrompre, général, mais vous avez rendez-vous avec l'impératrice dans deux heures. Il vous faut dîner et vous habiller.

— Merci. Joe, Bo, le devoir m'appelle. Amusez-vous bien tous les deux. Cederig… (s'adressant à un de ses gardes du corps) monsieur Biogna peut rester autant qu'il le souhaite. Mais il ne doit aller nulle part, sauf ici et aux écuries. »

Biogna tiendrait certainement à aller saluer Fer de Porc, le mulet tutélaire de Joe. Fer de Porc accompagnait Joe depuis le début.

Hecht regardait cet animal comme une sorte de balise philosophique. La bête avait un comportement spécifique vis-à-vis du monde. Elle le servait bien.

Hecht se voyait lui aussi comme rétif et cabochard. Cela étant, il lui restait encore à mordre dans le gras du bras d'un de ses amis.

Cloven Februaren réapparut en pivotant alors que Hecht s'habillait. Sans aucune aide. Il insistait pour se vêtir tout seul autant qu'il le pouvait, en dépit de la condition qu'il avait atteinte. C'était presque aussi suave que d'avoir une esclave lui chuchotant à l'oreille.

« J'ai entendu le rapport de ton ami, déclara le vieil homme. À Propos de ton frère Tindeman qu'il a retrouvé à Grumbrag. Je n'en suis pas responsable. Ma seule contribution à ta fable se résume à de fausses entrées

sur des registres comptables sans importance. Bégonia a-t-il dit quelque chose qu'il n'aurait pas pu tirer de ce que tu lui as raconté sur ton passé ?

— Oui. Que quelqu'un que j'ai inventé de toutes pièces serait bien vivant, dans une ville à mi-chemin entre ici et les glaces éternelles.

— Il a dit la vérité, d'après toi ?

— Bo ? Je n'en sais rien. Il pourrait jouer une comédie que lui souffle Bronte Doneto. Pour voir comment je réagis. Mais je serais plutôt enclin à soupçonner Ferris Renfrow.

— Tu as si souvent raconté les mêmes fables que tu finis par y croire toi-même… sauf si tu cesses de cogiter. Muno lui-même doutait de faits indubitables tant tu mentais avec conviction. »

Piper Hecht n'était pas convaincu à cent pour cent que sa « véritable » origine ne lui eût pas été transmise par le même canal.

« C'est vrai, j'imagine. Et Renfrow a des espions partout.

— Ou du moins aimerait-il nous le faire croire.

— Peut-être pas autant que du vivant de Johannes, mais beaucoup. Il est entièrement dévoué à l'empire du Graal.

— J'essaierai de voir ce Tindeman Hecht.

— Je vais devoir appeler quelqu'un pour m'aider à nouer ces quelques derniers lacets. Je ne peux pas y arriver tout seul.

— Je sais saisir une allusion. »

Pour le trajet à pied jusqu'au palais d'Hiver, le manoir des Ege à Alten Weinberg, Madouc avait insisté sur une escorte incluant les deux fauconniers de Kaït Rhuk et leurs armes chargées de mitraille d'argent. Chaque homme trimballait une brassée de faucons portables et une mèche lente allumée. Madouc s'attendait fermement à une attaque. Un ennemi n'aurait pas de meilleure occasion.

Madouc ne songeait pas seulement à surveiller son patron, mais encore à ce que d'éventuels spadassins espéreraient réellement accomplir.

Selon Madouc, les assassinats ont une valeur hautement symbolique et sont destinés à envoyer un message puissant. S'il parvenait à deviner ce que serait ce message, il pourrait aussi déterminer où et quand frapperait le tueur.

Et il n'avait pas tort. Bien que le tueur en puissance de ce soir ne fût qu'un lancier affamé, à l'esprit dérangé, qui surgit en glapissant des ténèbres, bien décidé à propulser son arme.

« Qu'a-t-il dit ? demanda Hecht une fois l'homme neutralisé, assommé, ligoté et remis aux troupes locales attirées par les aboiements empressés d'un faucon à main.

— Il a fait allusion à Castrerésone. Nous y avons fait quelque chose qui lui a déplu. »

Le palais d'Hiver ressemblait à la demeure de Still-Patter, mais en plus vaste. Pourquoi l'impératrice tenait-elle à le rencontrer hors de son palais impérial ? La magnificence des lieux aurait pourtant de quoi intimider un cafard de l'espèce de Piper Hecht.

Madouc opina : « Elle sait que vous avez vu le Krois, le palais Chiaro et le Castella dollas Pontellas. Le sien ne saurait vous impressionner. Et elle tient peut-être à se soustraire aux yeux de tous les espions qui hantent un palais impérial. Ici, elle pourra vous parler sans que d'innombrables nez se fourrent dans ses affaires. Et loin de son fiancé. »

Le bruit courait que le roi Jaime s'était rendu très impopulaire en se conduisant comme s'il tenait les rênes. Katrin était censée ne pas reconnaître ces écarts, mais elle avait pris des mesures pour y mettre le holà.

« Il ne sera pas inintéressant de voir jusqu'à quel point elle gardera le contrôle après son mariage », déclara Hecht. Katrin Ege avait pris l'habitude de n'en faire qu'à sa tête. En dédaignant souvent les objections de son Conseil privé.

« Absolument, répondit Madouc.

— Qu'est-ce que c'est ? » demanda Hecht en montrant l'édifice devant lequel ils passaient. On le distinguait mal à la lueur des torches.

« Un bâtiment construit par les banquiers des États impériaux de Firaldie. Leur forteresse privée. On en voit de plus en plus dans la Firaldie du Nord. Des tours de pierre rondes avec seulement quelques fenêtres en hauteur et une unique petite entrée, quelque quinze pieds au-dessus de la rue. Suffisantes dans le cadre de la politique familiale urbaine, qui n'implique ni armes lourdes ni sièges de longue haleine. »

Hecht se souvint d'avoir investi une citadelle semblable à Clearanza, quand Sublime V avait voulu châtier le duc local. Mais elle avait une entrée de plain-pied. Et une plus large base.

Le capitaine général dut laisser la majeure partie de son escorte devant le palais d'Hiver. Et toutes ses armes. Madouc fut autorisé à l'accompagner jusqu'à la porte d'une salle de taille respectable, où l'impératrice avait

choisi de rencontrer Hecht, mais désarmé. Il resta donc dehors avec une poignée de brancequenets moroses.

La salle, tout en coussins aux couleurs vives, sortait tout droit de l'imagination fantasque d'un potentat oriental. L'air était saturé de l'odeur d'un encens rare. Six femmes se trouvaient là. Hecht reconnut l'impératrice et sa sœur. Katrin avait mal vieilli. Les autres lui étaient inconnues. Sans doute des suivantes, épouses ou filles de nobles importants.

Éviter de croiser le regard de la princesse héritière lui fut une torture.

Une des femmes présentes en paraissait consciente. Elle le fixait droit dans les yeux, moqueuse et aguichante.

« Approchez, capitaine général », ordonna l'impératrice.

Hecht se força à avancer. Il était capable, sous une pression féroce, de se plier à un cérémonial. Il fit ce que l'impératrice attendait de lui, mais, une fois ses respects présentés, il osa déclarer : « Cela est irrégulier à l'extrême, Votre Grâce. » Il pouvait comprendre que ces honneurs plussent à Katrin, mais ils auraient mieux convenu à un prince de l'Église.

« En effet. Oui. Asseyez-vous. Prenez vos aises. »

Le capitaine général obtempéra. L'impératrice avait acquis une attitude régalienne en même temps que ce regard hagard. Quant à Helspeth, elle avait acquis… un côté dangereux. Davantage de magnétisme que dans ses fantasmes timorés.

« J'aimerais soulever certaines questions avec vous, poursuivit Katrin. Ailleurs, ce m'eût été impossible. Mon Conseil privé va déjà fulminer et tempêter en l'apprenant. Jaime sera mort de rage. Mais pas assez pour mettre en péril ses chances de devenir le consort impérial. »

La femme qui le défiait du regard s'approcha du capitaine général. Elle apportait du café dans une petite tasse, si fine qu'on en distinguait le niveau au travers. L'arôme signalait un excellent ambonyspgien, passé en contrebande à travers la Dreanger et si onéreux que seuls rois et princes pouvaient le déguster.

Le seul aspect de cette tasse était un message. L'impératrice en savait très long sur Piper Hecht. Y compris son penchant pour le café.

« Avec les compliments de la princesse », murmura la femme.

Elle savait.

Un regard à Helspeth : la main de la princesse héritière n'était pas derrière ce message. Elle avait tout intérêt à espérer que cette femme fût une véritable amie.

« Merci pour le café, Votre Grâce. Je n'ai pas eu ce plaisir depuis bien longtemps. En quoi puis-je vous être utile ? »

Les rencontres de cette espèce pouvaient parfois s'étirer en longueur sans que personne n'entrât dans le vif du sujet, chacun cherchant plus ou moins à prendre barre sur l'autre.

« Dans au moins deux affaires, capitaine général. Peut-être davantage, mais plus tard. Tout d'abord, la passe de Remayne. Vous êtes venu par cette route ?

— Je suis arrivé avec le roi Jaime. Qui a pris la route du Nord. Il élevait des réserves quant à la passe.

— Parce que le monstre que ma sœur y a écrasé a repris vie. Sous une forme plus humble. Il crée des problèmes, mais je ne puis déchaîner contre lui ma féroce petite sœur Helspeth. »

Bon. Elle avait eu vent des rumeurs désignant Helspeth comme la véritable enfant du féroce Petit Hans.

Helspeth n'était pas contente. C'était visible. Mais, ainsi qu'elle l'avait mentionné dans plusieurs missives prudentes, elle comptait bien rester une parfaite sœur cadette et princesse héritière.

« Et ?

— Seul le capitaine général des forces patriarcales a le pouvoir et les moyens d'éliminer cette nuisance. L'empire supportera tous les frais. Dont les indemnités aux familles en cas de mort d'hommes durant cette traque. »

Hecht sirota une gorgée de café. Tout cela aurait pu être arrangé par des intermédiaires. Même si Katrin montrait ses muscles impériaux pour la gouverne d'hommes qui l'avaient bousculée d'une façon ou d'une autre. Et qui risquaient d'être tentés de la bousculer davantage, plus vigoureusement cette fois, durant les quelques derniers jours qui précédaient ses noces.

La triviale opposition de naguère, relativement au choix de son époux, avait pris d'assez spectaculaires proportions depuis que le roi Jaime s'était montré ouvert à une évaluation directe.

Or Katrin en était toujours éprise.

Elle donna la preuve qu'elle était capable de couper court quand elle le voulait : « C'est là le cadet de mes soucis. J'ai plus grave en tête. Mais, avant tout, je veux que vous me juriez de ne jamais y faire allusion hors de cette salle. Cela si nous voulons parvenir à un arrangement. »

Hecht se dit que l'impératrice devait être bien naïve pour s'imaginer que rien de ce qui serait débattu ici ne transpirerait à l'extérieur. Les

suivantes avaient toutes un mari qui voudrait savoir. Quelqu'un le confierait à quelqu'un sous le strict sceau du secret.

Hecht triturait ses longs cheveux blonds, qu'il avait laissés pousser. Et qui commençaient à se dégarnir. Quelques mèches grises apparaissaient déjà. « Je peux m'y engager. Mais mon silence seul n'en préservera pas le secret.

— Sans nul doute. L'aigle est l'emblème de l'empire. Mais il est entouré de vautours.

— Désolé de l'apprendre.

— Mais pas surpris ?

— Le revers de la médaille, Votre Grâce. Plus haut on s'élève, plus on draine de parasites. »

Katrin se leva de ses coussins, imitée par Helspeth. « Suivez-nous, dit l'impératrice. Il y a une chambre insonorisée là-derrière. »

Les gardes du corps et les suivantes s'agitèrent tous, prêts à protester. « Ma féroce petite sœur me gardera contre le méchant Brothien ! » aboya Katrin.

Quelques instants plus tard, l'impératrice claquait la porte de la plus austère petite chambre qu'eût jamais vue Hecht. Les murs étaient faits d'une pierre nue que les sortilèges ne pouvaient pénétrer. Il n'y avait pas d'ameublement.

Hecht étudia le revêtement de roche laiteuse.

« Capitaine général ? C'est tout à fait réel, je vous le promets. La meilleure pierre, extraite de la carrière où travaillaient Aaron et son père.

— Je cherchais des fissures. Une certaine accointance – qui appartient au Collegium – est capable d'espionner une chambre insonorisée lorsqu'elle en présente.

— Muniero Delari.

— Lui-même. Oui.

— Helspeth. Cesse. »

La jeune femme tremblait.

« Très bien. » La princesse héritière feignit de s'intéresser prodigieusement à l'intégrité des parois de pierre.

« J'irai droit au but, déclara Katrin. On ne tardera pas à forcer cette porte sous un prétexte quelconque. Capitaine général. Je veux vous engager et vous arracher à l'Église. Vous-même, votre état-major et tous vos professionnels. »

Helspeth hoqueta. « Katrin ?

— Votre Grâce ?

— J'ai prêté un serment lors de mon couronnement. Seul mon confesseur le sait. Je compte faire un pèlerinage aux Terres Saintes. À la tête d'une croisade. Je veux que vous la commandiez. »

Que Katrin envisageât de lancer un jour une croisade n'était pas un secret. Mais… « Je ne sais que dire.

— J'ai été entourée toute ma vie durant par de grands hommes de l'empire du Graal. Les meilleurs, tel le grand-duc, sont mesquins, égoïstes, et ils planteraient volontiers un poignard dans le dos de tous ceux que je choisirais pour champions. »

Hecht s'apprêta à protester.

« Je me suis mal exprimée, capitaine général. Pas pour champion. Pour commandant suprême. Général des généraux. Au même titre qu'on vous a fait commandant du régiment de la Ville à Brothe. Vous n'êtes lié à aucune faction.

— Si bien que tous vos ducs, grafs et ritters se ligueraient contre le métèque que je suis.

— Mon père a créé des instruments pour manipuler les gens de cette sorte. Je ne les ai pas encore déployés. Une fois ce mariage terminé, je compte créer un nouveau Conseil privé. Jaime et le patriarche me soutiennent.

— Peut-être. Je soupçonne Jaime d'être une gêne à venir, bien résolue à vous contrôler. »

Katrin s'enflamma. C'était vrai. Elle ne supportait pas qu'on dît du mal de Jaime.

Hecht jeta à Helspeth, restée jusque-là silencieuse, un coup d'œil à la dérobée. Elle tressaillit. « Vous vous rendez certainement compte que vous ferez un grand pas en avant en vous mettant au service de l'empire du Graal, capitaine général », déclara-t-elle dans un souffle. D'une voix chevrotante.

Katrin apprécia sans doute le soutien qu'elle lui apportait, mais la timidité de sa sœur l'intrigua.

« Je n'en doute pas, répondit Hecht. Je ne conçois guère plus grand honneur, ni défi plus passionnant que celui de seigneur de la guerre dans une aussi sainte entreprise. Mais…

— Mais ?

— Une croisade serait extrêmement onéreuse. Même si tous les combattants se portaient volontaires, il faudrait malgré tout leur payer des gages. Les hommes doivent manger. Il faut acheter des armes. Des armures…

— Notre trésorerie devrait y suffire, capitaine général. En dépit du coût élevé de la croisade calzirine, mon père était un homme frugal. Il a laissé un trésor considérable. Mon frère ne s'est pas contenté de le préserver, il l'a encore augmenté. En dépit de tous les chacals qui l'entouraient. À l'instar, d'ailleurs, de l'actuelle impératrice. Qui s'attend à bientôt toucher des richesses supplémentaires. » Elle ne s'étendit pas.

« J'ai un contrat avec le patriarche, déclara Hecht. Cela dépendra de sa volonté. En effet, je reste sien jusqu'à ce qu'il n'ait plus foi en moi. Pour l'heure, je suis engagé dans une féroce campagne dont le but est d'exterminer les Instrumentalités revenantes dans la Fin du Connec. Elles refusent de se laisser faire.

— Et pour le monstre qu'a vaincu Helspeth ?

— Je ferai de mon mieux.

— Mais… quand Boniface partira ? Serez-vous libre alors ? s'enquit Helspeth d'une voix plus ferme.

— Non. Belliqueux de Viscesment sera le prochain patriarche. J'ai prêté le serment de rester auprès de lui afin de réunir l'Église. Au cas où le Collegium tenterait de revenir sur les promesses de celle-ci. Il est bien dommage que Boniface soit devenu patriarche si tard. S'il avait disposé de davantage de temps, il aurait sûrement pris une place dans l'histoire. C'est le meilleur patriarche que j'aie connu.

— Belliqueux ne fera pas long feu, n'est-ce pas ?

— Boniface pourrait même lui survivre. Il est de santé fragile. »

On tambourinait à la porte. « Ç'a été moins rapide que je ne l'aurais cru, dit Helspeth. Tu commences à leur faire peur, Katrin.

— Ils auront une bonne raison de me craindre après cela. Capitaine général. Comment pourrais-je vous faire venir ici ? Boniface ou Belliqueux me permettraient-ils de vous acheter à eux ? »

Hecht réussit à ne pas lorgner la princesse héritière. « Pas en l'état actuel des choses. Tous deux ont besoin de moi.

— Seriez-vous aussi loyal à mon service ?

— Oui. C'est mon intégrité que je vends. Ces gens commencent à s'impatienter, là-dehors.

— Ils vont le regretter. » L'acier Ege tintait dans sa voix.

L'espace d'une fugace seconde, le bout des doigts de la princesse Helspeth effleura le dos de la main droite de Hecht. L'effet fut électrique. Lui sursauta. Helspeth suffoqua. Katrin n'y prêta pas attention. La porte venait de s'ouvrir. Elle piqua droit dessus, en proie à une bouillante fureur.

Le Neuvième Inconnu était d'humeur grave. Il ne fit aucun bruit pour attirer le garde du corps hors de la chambre à coucher de Hecht. « Réveille-toi et lève tes fesses, mon garçon, chuchota-t-il. On a des problèmes. »

Hecht émergea d'un rêve où Helspeth et lui se livraient à des activités compromettantes, ne fut-ce que pour le trône du Graal lui-même. Le vieillard avait plaqué la main sur sa bouche. C'était superflu. « Quoi ? marmotta le capitaine général.

— Boniface a eu un accès. Tu dois regagner Brothe.

— Je suis coincé ici jusqu'au mariage.

— Il pourrait bien y avoir un coup d'État. Belliqueux n'est pas encore arrivé à Brothe. Et ni Muno ni moi ne pouvons nous approcher assez près de Boniface pour améliorer sa santé.

— Malédiction ! » jura Hecht à voix basse. Ça tombait horriblement mal. « Vous ne pourriez pas vous déguiser ?

— Quoi ?

— Vous réussissez à passer complètement inaperçu. Je le sais. Ne pourriez-vous pas vous faire passer pour un autre ? »

Le vieillard rumina la question en se renfrognant, à la chiche lumière d'une unique chandelle.

« Pourriez-vous livrer du courrier sans vous faire remarquer ?

— J'écoute.

— Je peux envoyer des ordres aux garnisons proches de la ville. Et mes gens sont tous dans le Connec. Si vous vous appuyiez ces longs trajets, mes forces pourraient les devancer sur place.

— Fais quérir une plume et de l'encre. Je trouverai un moyen. » Februaren se tourna de profil et disparut.

Hecht appela le garde de faction. « J'ai besoin de plumes d'oie, d'encre, de papier et de sable. Tout de suite. » Il avait déjà la cire et une chandelle.

Une fois en possession des outils appropriés, il se mit à rédiger des instructions.

Cloven Februaren réapparut. « Dommage que tu n'aies pas passé davantage de temps à la Structure. Tu aurais pu te charger de cela en personne.

— Laisser croire aux gens que je peux me trouver à deux endroits en même temps ne serait pas très malin.

— Bien pensé. Mieux que ça. Que fabriquais-tu avec la jeune Ege dans cette chambre insonorisée ? »

Hecht oublia sa promesse dès la première question. « Katrin veut que je conduise une croisade de l'empire du Graal en Terres Saintes.

— Misère. Misère de misère. Ce palais devenait timbré de fond en comble, à force de se demander ce qui pouvait bien se passer là-dedans. Mais personne n'avait envisagé cela.

— Il y a eu des remous ?

— Le roi Jaime et le Conseil privé sont blêmes. Ils blâment la princesse Helspeth. Mais seul Jaime a dit quelque chose à portée d'ouïe de Katrin. Elle a congédié tous ceux qu'elle apercevait au sortir de la chambre insonorisée.

— Tant mieux pour elle. J'espère qu'elle va faire le ménage. Auriez-vous appris quelque chose à propos de cette créature de la Nuit dont parlait Renfrow ? Ou de mon prétendu frère ?

— Quand donc en aurais-je eu le temps ?

— C'est vrai. On a vite fait de prendre un atout pour acquis, n'est-ce pas ?

— Libre à toi. Je m'en abstiens. Scelle les lettres que tu as déjà rédigées. Je vais les emporter. Laisse les autres ici avec l'adresse de leur destinataire. Et assure-toi que personne n'entre chez toi pendant ton absence. »

Hecht poussa un grognement, plia les lettres puis les scella à la cire. Une minute plus tard à peine, le Neuvième Inconnu disparaissait à nouveau.

Hecht s'installa à côté de Kaït Rhuk. « Qu'est-ce qu'on a, patron ? » Hecht ne prit pas garde à l'absence de formalités. Rhuk faisait son travail. Et bien.

« Tu as beaucoup parlé avec Prosek du monstre de la passe de Remayne ?

— Ouais. On a conçu notre stratégie d'attaque en nous basant sur ce qu'il avait appris là-bas. Pourquoi ? Quelque chose sur le feu ?

— Cette entrevue que j'aie eue avec l'impératrice ? Elle m'a appris que le monstre était de retour. Et elle espère que nous pourrons nous en charger.

— On peut. Nos munitions sont de loin supérieures à celles dont disposait Prosek quand il l'a traqué. Un seul coup bien ajusté devrait en venir à bout.

— Parfait. Bon. On s'en occupera. Après le mariage.

— Il n'y a pas grand-chose à faire ici. Pour nous.

— Alors ?

— Alors j'ai pas mal traîné mes guêtres en compagnie de gars qui sortent en ville avec les puissants.

— Et ?

— Il y a d'incroyables ouvertures de carrière pour les gars dans ma branche. Surtout dans le Nord.

— Kharoulke. Celui-qui-marche-avec-le-vent.

— Pas encore. Pas directement. Mais son culte est en train de renaître. Bizarre, non ? Les puits du pouvoir se tarissent et, tout soudain, on se retrouve infestés par dix mille Instrumentalités de plus. J'aurais plutôt cru le contraire.

— Doucement. » Rhuk avait un accent marqué. Qui s'épaississait encore quand il s'excitait. « Tu saurais quoi faire si nous devions affronter une Instrumentalité comme Kharoulke ?

— Plus sophistiquée que Seska. Je me plierais probablement en deux en lui demandant de me lécher le cul.

— Parce que ?

— À un moment donné, une Instrumentalité devrait devenir suffisamment puissante pour anticiper les embuscades. Alors elle risque d'esquiver et de vous faire bobo. Avec un peloton de sorciers de première bourre, je pourrais sans doute l'attirer dans un piège qui n'en aurait pas l'air jusqu'à ce qu'on commence à tirer. Si la première salve était bien ajustée, je pourrais l'achever avant qu'elle n'ait eu le temps de rassembler ses esprits. Mais, si je ne la touche pas du premier coup, je n'en aurai plus jamais l'occasion.

— Pas franchement ce que j'espérais entendre. Mais plus ou moins ce à quoi je m'attendais.

— Vous m'avez demandé, patron. Si vous tenez vraiment à vous en prendre à une émanation démoniaque comme Celui-qui-marche-avec-le-vent, il vaudrait mieux mettre le patriarche et Dieu dans le coup. Demander

au Seigneur d'apparaître et de montrer ses muscles comme aux temps d'antan. »

Intéressante suggestion. Mais pas très utile.

Hecht soupçonnait Dieu de n'être guère enclin à se montrer.

Sa foi avait souffert d'une sérieuse ablation ces temps derniers. « Réfléchis au problème Kharoulke. Si nous devons un jour affronter aussi puissant que lui, il ne serait pas mauvais d'avoir préalablement mis une stratégie au point.

— Bien sûr, général. »

Rhuk était zélé. Il le ferait. Quand il ne s'emploierait pas à lever des catins.

Cloven Februaren revint et repartit. Entre-temps, il apportait de bonnes nouvelles. Buhle Smolens se dirigeait vers Brothe avec cinq cents chasseurs montagnards. Les garnisons patriarcales étaient en état d'alerte dans toute la Firaldie. Addam Aif, grand maître de la commanderie et nouveau chef de la Fraternité au Castella dollas Pontellas, y hébergerait des troupes patriarcales, ce qui indiquait que la Fraternité les soutiendrait.

La Fraternité n'existait que pour guerroyer en Terres Saintes. Mais elle ne le pouvait qu'avec le soutien de l'Occident. Où qu'elles se produisissent, des querelles intestines se traduisaient, pour ceux qui étaient résolus à libérer le pays natal de Dieu, par une diminution des ressources disponibles.

Le capitaine général était satisfait, car tout ce qu'il était possible de faire était en train. Si Boniface s'accrochait encore une semaine, sa succession s'opérerait sans à-coups. Buhle Smolens serait proche de la Ville Mère. Le capitaine général redescendrait dans le Sud.

Le Neuvième Inconnu avait affirmé que le patriarche tiendrait encore un mois.

Il en était capable, maintenant qu'il avait commencé à y consacrer ses efforts.

La tension qu'infligeait à Cloven Februaren sa tentation de tout maîtriser commençait à se voir. Hecht lui conseilla de mettre la pédale douce. Puisque tout se présente bien, laissons donc les choses suivre leur cours. Qu'elles se débrouillent toutes seules.

Conseil qu'il lui fallait bien reprendre à son compte. Il ne pouvait guère s'éloigner avant le mariage.

Le mariage finit par arriver, encore que l'attente eût paru interminable. En sa qualité de représentant de Boniface, le capitaine général y assista avec les membres du clergé présents. N'étant pas dans les ordres, il n'y joua lui-même aucun rôle. Pella ne fut pas autorisé à se joindre à lui. Le garçon resta à l'extérieur de l'église des Saints Kelam et Lalitha, surveillé par Presten Reges et Shang « Sacs » Berbach. Les gardes du corps étaient fébriles. Si l'on cherchait à atteindre le capitaine général à travers son fils, c'était le moment ou jamais.

L'église des Saints Kelam et Lalitha était une des plus grandes de l'empire du Graal superbe architecture, ameublement opulent, décoration riche en détails. Des reliques des deux fondateurs éponymes étaient ensevelies sous l'autel. Les estropiés et les malades venaient y allumer un cierge et adresser une prière à Lalitha, qui, de son vivant, avait opéré des guérisons miraculeuses.

Le capitaine général ne consacra que peu d'attention à ces merveilles. Il la concentrait sur les invités. En particulier sur la princesse Helspeth et le roi Jaime. L'intérêt qu'il portait à la princesse héritière n'avait rien de mystérieux. L'Adversaire avait trouvé un marchepied menant à son âme. Mais il se demandait, en revanche, pour quelle raison le monarque de Dirécie l'obsédait à ce point.

Son comportement ? Cet homme allait assurément créer des problèmes. Tous ceux qui l'observaient se rendaient compte qu'il était pressé d'en finir avec ces absurdités. Qu'il attendait avec impatience de montrer ses muscles.

Jaime pouvait s'attendre à un monde de déceptions. Peut-être Katrin s'était-elle entichée de lui et lui faisait-elle fête, mais c'était la fille de Johannes Bottenoire. Nul bellâtre dirécien ne s'emparerait par le mariage du contrôle de l'empire du Graal.

Et si elle abdiquait toute raison ?

Le Conseil privé interviendrait. Une douzaine de sinistres vieillards et leurs épouses encore plus lugubres. Ils l'observaient depuis la nef, redoutant qu'elle se fût trompée en consentant à cette union.

Ils voyaient bien que les faits avaient exacerbé les ambitions du Castaurigan. Il comptait éclipser Pierre de Navaya en s'appuyant sur la fortune et le pouvoir de sa nouvelle épouse.

Était-il donc à ce point aveugle ? L'entretien privé de sa fiancée avec le commandant militaire de Boniface l'avait ulcéré. Il n'avait certes aucune idée de ce qui s'y était dit, mais il restait conscient que l'Église ne

s'intéressait guère à glorifier Castauriga ni son roi. L'Église était à l'aise avec Pierre de Navaya.

Avec l'Église, le roi Jaime se sentirait à l'étroit. La caractéristique dominante de son épouse était sa dévotion à Brothe. C'était ce qui faisait sa force à l'étranger et la rendait si politiquement fiable à l'intérieur de l'empire.

Hecht se pencha pour se rapprocher de l'archevêque Elmiro Conventi, assis prés de lui. « Il faudra surveiller ce roi. Il complotera avec les antibrothiens s'il ne peut rudoyer l'impératrice. »

L'obèse trahit d'abord son agacement puis saisit le conseil au vol : « Excellente observation. Je ferai passer le mot. »

La cérémonie s'éternisa. Elle ne se contentait pas d'unir un homme à une femme ; elle officialisait une alliance et fondait une dynastie.

Piper Hecht songeait qu'il avait vécu assez longtemps dans l'Ouest pour s'être habitué aux rites les plus singuliers. Il découvrit avec effroi que les grandes dames de la cour se pavanaient encore, à cette heure tardive, dans l'espoir d'être choisies pour assister à la défloration de l'impératrice. Elles seraient cinq. La tradition assignait généralement cet honneur aux deux mères respectives et aux tantes de l'épousée. Jaime n'avait pas amené avec lui assez de femmes castauriganes suffisamment enthousiastes. Il tenta de décliner ce rite. Les harpies de la cour ne cédèrent pas d'un pouce.

Elles voulaient voir la petite Ege humiliée.

Quoi qu'il en fût, l'impératrice, Alten Weinberg, l'empire du Graal et le monde survivraient à cette nuit. Tout comme les forces patriarcales du capitaine général.

« Seule l'aînée y est contrainte, lui affirma Madouc. Avant la conversion au chaldaréanisme, les filles perdaient très tôt leur virginité. Elles se mariaient rarement avant d'avoir donné la preuve de leur aptitude à enfanter. Mais la noblesse juge impératif qu'il ne subsiste aucun doute quant à la paternité. Nul ne tient à léguer son patrimoine à un enfant qui ne serait pas de lui.

— Je comprends. » Sans comprendre totalement. « Pourtant la plupart des femmes présentes assez jeunes pour être concernées par cette coutume semblent se satisfaire d'une liaison avec un homme qui n'est pas leur mari. Certaines mêmes avec plus d'un. Tandis que des hommes sont liés à des femmes qu'ils n'ont pas épousées.

— La logique sous-jacente échappe souvent aux étrangers. » Le ton de Madouc était caustique. « Il faut en blâmer le romantisme des baladins.

— C'est-à-dire ?

— Ils affirment que le mariage n'est qu'un arrangement financier. À la différence de l'amour. »

Le monde praman avait aussi ses histoires d'amour. Ses fables sur la tromperie, la trahison et les cocus, qui toujours illustraient la veulerie du cocu. Dans la vie réelle, le seul soupçon d'adultère pouvait vous valoir une mort horrible. Ici, tout le monde clignait de l'œil, même ceux dont la propre épouse était concernée.

Pourtant Pipe Hecht, lui, ne pouvait pas fréquenter Helspeth Ege et devait, en toute bienséance, garder ses pensées pour lui.

Les fêtes postnuptiales durèrent pendant des jours. Deux s'écoulèrent avant que le capitaine général pût s'éclipser sans offenser ses hôtes. Il laissait la maison qu'on lui avait prêtée en meilleur état qu'à son arrivée, en même temps qu'une lettre exprimant chaleureusement sa reconnaissance au jeune va Still-Patter.

Le capitaine brancequenet Algrès Drear chevauchait en sa compagnie. « Ma plus chaleureuse gratitude pour les efforts que vous avez accomplis en mon nom, capitaine général, lui déclara-t-il sur la route, au sud d'Alten Weinberg. La princesse héritière me reprendrait sans doute si elle le pouvait. Mais jamais sa sœur ne me pardonnera. Ni tous ces vieillards qu'elle a fait passer pour des imbéciles et des couards dans la passe de Remayne. » L'allusion à la passe parut rendre nerveux le capitaine Drear.

« Je suis content que vous nous accompagniez. Vous êtes déjà allé là-bas. Vous pouvez nous aider à échafauder notre plan.

— Vous comptez réellement affronter le monstre ?

— Je l'ai dit à l'impératrice. Kaït Rhuk affirme que nous sommes mieux préparés aujourd'hui que Prosek ne l'était à l'époque. »

Il jeta un regard par-dessus son épaule. Quatre fauconniers qui avaient survécu à la dernière embuscade arrivaient derrière. Ils avaient été blessés puis capturé par les Impériaux, qui espéraient leur extorquer le secret des faucons. Ils n'avaient rien révélé puisqu'ils ne savaient rien.

« Je devrais m'excuser, lâcha Drear en suivant son regard. Mais vous verriez aussitôt que je ne suis pas sincère. La princesse héritière était livide. Son sens de l'honneur est exagérément développé.

— Un peu comme son père ?

— Johannes Bottenoire pouvait le rengainer quand les enjeux étaient suffisamment élevés.

— Je soupçonne la princesse d'en être tout autant capable, pourvu que le besoin s'en fasse sentir. Nous sommes bien peu nombreux à nous montrer moralement inflexibles. Ceux qui acquièrent la plus grande réputation sont précisément ceux qui le montrent le moins.

— Cynique ?

— Peut-être. Plutôt réaliste, selon moi. J'avais oublié que ces montagnes étaient si hautes. »

Les Jagos escaladaient le ciel ; chaque sommet était coiffé d'une cape de glaces éternelles.

« Elles ont beaucoup changé de mon vivant. Il y a bien plus de glace et de neige à présent. »

La petite folie de la princesse Helspeth dans la passe ne lui avait valu aucun détracteur dans la population locale. Sa survie même dépendait des voyageurs qui l'empruntaient.

Le capitaine général fit halte pour reposer les bêtes et préparer son équipement avant d'entrer dans la passe. Le village s'appelait Aus Gliden. Sa seule renommée était qu'il faisait office de tremplin.

Une estafette du Connec y rattrapa le capitaine général.

Il réunit sa troupe dans la soirée. « J'ai reçu un message du lieutenant Consent. Nos frères au Connec ont connu une semaine très productive pendant que nous languissions à Alten Weinberg. »

Rires. Chaque homme avait saisi l'occasion de tout faire sauf languir.

« Prosek a acculé et éliminé Crosse et Kint en deux nuits consécutives. Il est à présent sur les talons de Mort.

— Espérons que ça se passera bien, cria quelqu'un.

— Hagan Brokke a détruit à deux reprises d'importantes bandes de brigands avec l'aide du comte Raymone. Clej Sedlakova a purgé plusieurs villes et tendu une embuscade à Freux. Qui, hélas, a de nouveau réussi à s'échapper. Ne reste plus qu'Ombre, en liberté et indemne. » Skilen et quelques moindres revenants étaient d'ores et déjà tombés.

Les hommes n'applaudirent pas. Ce n'était pas dans leurs habitudes. Mais ils étaient fiers de leurs succès. « Espérons que la suite sera facile, déclara Kaït Rhuk.

— Tu prévois des difficultés ? Le monstre ne pourra jamais être aussi menaçant que lorsque Prosek l'a affronté.

— Je préfère m'attendre au pire. »

Opinion que partageait Hecht ; quand on s'attend au pire, on n'est pas souvent pris de court.

Le Neuvième Inconnu apparaissait de temps à autre, mais ils n'avaient guère l'occasion de converser.

Savoir que le vieil homme observait était réconfortant.

« Nous arrivons là où ça s'est passé », prévint Drear.

Ceux qui accompagnaient Prosek la première fois commencèrent à pointer du doigt et se lancer dans des explications.

Hecht envoya la majeure partie de la troupe préparer le campement sur l'ancien site de Prosek. Une caravane montant dans le Nord ne tarda pas, de toute façon, à encombrer la passe. Hecht et les vétérans de la première expédition se frayèrent un chemin, avec Madouc, à travers la cohue.

Ils ne trouvèrent guère d'indices de la première rencontre. Même les balafres des rochers s'étaient effacées.

« Démarrons de bonne heure demain matin », déclara le capitaine général.

En rentrant au camp, il découvrit que les voyageurs qui arrivaient du sud campaient non loin. Il envoya Kaït Rhuk leur demander s'ils n'avaient rien vu d'anormal.

Non. Ils étaient trop nombreux pour que le monstre prît cette peine.

« Tout comme nous », avança Rhuk.

C'était bien ce que craignait Hecht. Il ignorait comment débusquer la créature. « Je n'avais pas songé à ça. »

Les patriarcaux avaient pris des mesures à ce point étendues pour résister à la Nuit que les Firaldiens faillirent se gausser. Tous les pavillons avaient été dressés. Chaque homme portait au moins une arme à poudre. Les deux faucons étaient chargés de mitraille divine composée d'argent et de fer. Les fauconniers assis à côté dorlotaient des mèches lentes. D'énormes brasiers illuminaient le camp.

Et pourtant le désastre faillit se produire.

Un sévère prurit rongeait le poignet gauche de Hecht. Il se savait assoupi mais restait malgré tout conscient que cette démangeaison était bel

et bien réelle. Il devait absolument se réveiller. Ça lui était impossible. Une impression de déjà-vu le taraudait. Il était déjà passé par là. Pas en ce lieu même mais dans cette situation. Lucide mais incapable de réagir alors que quelque chose d'horrible approchait.

La raison reprenait le dessus. Cela s'était effectivement produit dans le Nœud Ownvidien. Il s'était assez réveillé pour secouer Bronte Doneto et l'arracher au sortilège qui le paralysait.

Un faucon aboya. Un ahurissement irrépressible, pareil à une force vive, l'engloutit tout entier. Puis une noire souffrance, immédiatement suivie par la fulgurante révélation que l'impossible (l'extinction) allait se produire. Puis par une chute vertigineuse dans un puits de néant.

L'impact fut si brutal que c'est à peine si Hecht parvint à s'arracher à sa tente. Il tremblait, poissé de sueur. Son poignet gauche lui faisait aussi mal que s'il était brisé.

C'était pire encore pour ses compagnons. Eux ne portaient pas d'amulette de protection. La pâle lueur des feux mourants éclairait faiblement des hommes en train de se tordre par terre ou à ce point prostrés qu'ils gisaient comme morts sur le sol, en riboulant des yeux révulsés. À quelques pas de la gueule fumante d'un faucon, de la vapeur s'élevait d'un cercle de terre noircie. Un œuf reposait au centre, assez brûlant encore pour se nimber d'une lueur rougeoyante.

« Beau boulot, les gars », essaya-t-il de dire. Aucun mot ne sortit de sa bouche. Elle était trop sèche. D'autant que rien, se rendit-il compte, ne méritait vraiment ce compliment. Les fauconniers de service étaient allongés dans une position suggérant qu'ils s'étaient assoupis.

La créature du Nœud Ownvidien s'était également fait précéder d'une vague de torpeur.

Cloven Februaren. « Merci, grand-père. » Il lui fallait maintenant aller s'enquérir de Pella.

« Quoi ? » Algrès Drear surgit en titubant. Il fit signe à Hecht de sa main levée.

« Mes ancêtres veillaient sur moi. » Affirmation bien peu chaldaréenne.

« Peut-être. La même chose que cette autre nuit au Nœud, n'est-ce pas ?

— C'est ce qu'il me semble.

— Et il ne s'agissait pas du monstre que nous sommes venus détruire.

— J'en doute. Plutôt de ce qu'on appelle un bogon. Une sorte de prince de la nuit. Ainsi qu'on me l'a expliqué naguère. Pourquoi êtes-vous aussi

ingambe ? Comparé aux autres.

— Je dormais derrière ce gros rocher. Il a dû m'abriter du pire. »

Hecht fixa le rocher. Il ne lui trouva rien de particulier. Peut-être était-il strié de veines de fer ou d'argent. Peut-être en avait-il été criblé lors du premier passage de Prosek et avait-il ensuite dévalé la pente montagneuse. Peu importait. « Voyons ce qu'on peut faire pour ces gens.

— Comment avez-vous pu vous réveiller si vite ?

— J'ai des amis au Collegium. Ils m'ont donné des protections contre ces sortilèges. Mais, après ça, je leur en réclamerai davantage. Je ne me sens pas à ce point satisfait d'être encore en vie.

— Un soldat qui grogne est un soldat heureux. »

Hecht réussit à ricaner.

Il n'y avait aucun mort. Personne ne présentait de fractures ni de lacérations. Nul n'avait besoin d'être recousu. Mais cœurs et âmes avaient été violentés. La peur avait trouvé où se nicher. La foi avait été soumise à rude épreuve.

« N'oubliez jamais, leur dit Hecht. Nous avons survécu. C'est la Nuit qui devrait prendre peur. Le Nuit qui doit débarrasser le plancher. »

Ce discours pugnace fit son effet. Petit.

Hecht décida de consacrer une autre journée à la récupération. Il espérait un signe de Cloven Februaren. Aucun ne vint.

Le lendemain matin, le capitaine général ébranla tout son monde dès qu'il fit assez jour pour y voir clair.

Il se querella avec Madouc. Il voulait prendre la tête et Madouc ne voulait rien savoir. Le garde du corps l'emporta.

Hecht avait décidé de céder quand ses propres désirs ne coïncidaient pas de façon cruciale avec le travail à exécuter. Il n'était pas nécessaire qu'il prît la tête, il en avait seulement envie. Cet acquiescement huilerait leurs rapports et lui permettrait d'outrepasser plus facilement les recommandations de Madouc lorsqu'une prise de risque se révélerait réellement primordiale.

Pella le lorgnait d'un œil suspicieux. Il ne posa aucune question. Hecht le soupçonnait d'avoir compris. Le garçon était vif et futé. Dommage que Madouc fût aussi futé que lui, et encore plus vif.

La colonne progressait lentement. Les hommes n'étaient pas pressés de trouver ce que les voyageurs venant du Sud avaient manqué. Leur capitaine

général ressassait fréquemment l'argument.

La passe de Remayne s'élargit légèrement. Ses pentes s'incurvaient de part et d'autre, couvertes de broussailles et d'arbrisseaux à feuilles persistantes au milieu de rochers dégringolés de leur sommet. Les pics montagneux accrochèrent les premiers les rayons du soleil levant. Ils virèrent très vite de l'orange à un blanc presque aveuglant.

Un torrent grondait le long de la route, charriant l'eau glacée issue de la fonte des neiges.

L'air se fit plus rare et plus froid.

Hecht ralentit jusqu'à se laisser rejoindre par le train de charge, Joe tout-court et Fer de Porc. Il ne dit pas grand-chose. Joe tout-court non plus. Fer de Porc gardait son opinion pour lui. Hecht aurait été infoutu d'expliquer pour quelle raison il avait besoin de passer un peu de temps avec Joe.

Joe tout-court était l'une de ses plus vieilles connaissances, du moins de ce côté-ci de la mer Utérine. Sa rencontre avec Pinkus Ghort et Bo Biogna datait du même jour, et il n'avait croisé Redfearn Bechter que quelques jours plus tard. Seule Anna Mozilla remontait à une époque antérieure.

Joe n'avait pas de projets définis. Joe vivait au jour le jour. Il facilitait la vie aux animaux. Hecht pouvait se détendre en sa compagnie. Il n'avait pas besoin de tout expliquer, de pressentir, de planifier, d'être un autre homme que celui que connaissait Joe.

Joe était d'humeur sociable. « T'es vraiment très pressé, Pipe ? demanda-t-il au bout de quinze minutes.

— Toujours. Mais ça ne sert sans doute à rien.

— Je n'arrête pas de regarder ce torrent en me disant qu'il doit y avoir de bons trous à truites là-dedans. Dans une de ces canardières où l'eau se jette avant de se remettre à couler.

— Tu as envie d'une friture de poisson ?

— Ça fait un bout de temps que je n'ai pas mangé une plâtrée de bons poissons d'eau vive. Sont bien meilleurs que ceux qu'on trouve dans la plaine.

— Quel est le meilleur moment ?

— L'après-midi ? Quand le soleil a un peu réchauffé l'eau et que les insectes fourmillent. Le début de soirée est encore plus propice, parce que les moucherons sont toujours plus nombreux.

— Si on arrive quelque part qui te paraît convenable, tu n'as qu'à pousser un cri. Ces gars ont bien besoin d'un peu de répit.

— Ils sont salement inquiets, hein ?

— Le monstre avait une fâcheuse réputation à l'époque. Mais j'ai l'impression qu'on va avoir du mal à le trouver maintenant.

— Ce n'était pas lui l'autre nuit ? Les chevaux ont très mal supporté.

— On l'a tous mal supporté. Non. C'était un de ces bogons, comme celui du Nœud Ownvidien que Bronte Doneto a chassé.

— Hum. » Joe rentra en lui-même et se détendit. Une demi-heure plus tard environ, il émergea de nouveau pour discuter brièvement des moyens d'enrayer les épidémies frappant les montures de l'armée.

Une petite troupe qui montait elle aussi dans le Nord n'avait vu aucun signe du monstre, mais elle leur apprit que toute la Firaldie retenait son souffle en attendant la mort de Boniface. Le patriarche avait fait quelques progrès pendant plusieurs jours puis souffert de graves rechutes. Dans ses bons moments, il poursuivait farouchement son œuvre. Il avait même bien avancé avec l'Église orientale. Il approchait d'un *modus vivendi* qui apaiserait les factions du Connec. L'ancienne paix de ces provinces serait bientôt restaurée.

Du moins si Boniface en avait le temps.

Cette seule perspective devait multiplier les aspirants empoisonneurs, se disait Hecht. Trop de gens, tant dans l'Église qu'à l'extérieur, s'étaient profondément mouillés dans les abus perpétrés dans la Fin du Connec. Tous des voleurs, hormis une petite poignée de fanatiques.

La colonne fit halte. Kaït Rhuk et les hommes de tête se déployèrent, prêts à affronter des problèmes. Hecht piqua des deux pour les rejoindre. Ses gardes du corps se rapprochèrent mais ne cherchèrent pas à l'arrêter. C'était nécessaire.

« Rhuk. Qu'est-ce qui se passe ?

— Un blessé devant. Peut-être mort. »

Rhuk avait fait couvrir le blessé sous plusieurs angles de tir, toujours à plus de vingt pieds. Un faucon trônait là, dans une position lui permettant de faire feu sur tout ce qui risquait de surgir du seul couvert à proximité.

« Il respire, déclara Rhuk. Je le vois. »

L'homme était prostré parmi les rochers comme s'il était tombé du ciel. Il était large d'épaules et ne portait qu'une épaisse tignasse de cheveux

rougeâtres. Le nid de rats broussailleux qui entourait sa tête et son visage était strié de gris par endroits. Il n'avait pas bien mangé récemment.

« L'a pris quelques bonnes raclées, lâcha Madouc. Jamais vu autant de cicatrices.

— Il lui manque aussi la main droite, dit Rhuk. Vous voulez que je le réveille ?

— Non. Personne ne se met dans la ligne de tir. »

Tous scrutaient la broussaille à flanc de colline. S'agissait-il d'un appât ?

« J'ai déjà vu cet homme, déclara Hecht. Mais où ? J'essaie de me le rappeler. » Les souvenirs affluèrent brusquement. Il refusait de les reconnaître. « Au pied de la muraille d'al-Khazen. C'était un des possédés. » Dont le combat mortel contre Ordban et Celles-qui-choisissent-les-égorgés s'était soldé par son ascension au statut d'Instrumentalité. « Braquez les deux faucons sur lui. Que toutes les armes de poing soient prêtes à tirer.

— Général ?

— C'est notre gibier. L'homme qui est devenu le monstre. »

Effervescence immédiate. Et préparatifs fébriles.

« Choisissez le moment, général, fit Rhuk, une mèche lente à la main.

— Pas encore. Seulement s'il fait un geste menaçant. » L'affaire méritait un examen plus attentif. Il n'était instruit d'aucune occurrence où ce possédé aurait repris forme humaine. Il devait y avoir une raison. « Pella. J'ai une tâche à te confier.

— P'pa ?

— Ramasse des cailloux. Entasse-les ici. Tâche de le frapper à la tête.

— D'accord.

— Rhuk. Vous tous. Ne tirez que sur mon ordre. »

Pella s'exécuta. Il ne rata pas son coup. Le corps tressaillit.

Où donc était le Neuvième Inconnu ?

L'homme hirsute frissonna. Il se contraignit à s'écarter des jets de pierre. Sa peau nue montrait de fraîches lacérations, parfois étendues et visiblement douloureuses. Il se mit en position assise, frissonna de nouveau puis posa mains et menton sur les genoux.

« Et maintenant ? s'enquit Kaït Rhuk.

— Attends. Pella. Ça suffit. »

Il n'y eut pas longtemps à attendre. L'homme nu finit par frissonner de nouveau, relever la tête et regarder autour de lui, les yeux chassieux. Il montra faiblement ses mains vides en réponse à leur déploiement martial.

« Que personne ne se détende, conseilla Hecht. Ne prenez surtout pas ça pour argent comptant. Parle ! » ordonna-t-il à l'homme nu.

Hecht ne parvint pas à déchiffrer la réponse. Il ne se rapprocha pas. Le possédé avait été créé dans le but spécifique de l'anéantir. Peut-être était-il incapable de renoncer à sa mission.

« Capitaine général ? » Rhuk attendait des ordres. De nouveau…

« Attends.

— Manger », hoqueta le possédé. C'était intelligible.

« Balancez-lui une miche. Et une saucisse sèche. Quelqu'un. Ne vous interposez pas dans la ligne de tir. »

Algrès Drear se porta volontaire. Il s'approcha de l'homme nu par-derrière, en descendant la colline et en évitant la ligne de mire des faucons. Il jeta une miche de pain et une saucisse sur les genoux de l'homme.

Le possédé les dévora avec une hâte glaçante. Une petite troupe arrivait du Sud. Le danger la poussait en avant. Les nouvelles qu'elle apportait n'étaient guère encourageantes. Résolues à enrayer l'ascension de Belliqueux, les Cinq Familles de Brothe avaient lourdement manœuvré. Elles risquaient d'interdire l'entrée du palais Chiaro aux principatés étrangers afin de les empêcher de participer à la prochaine élection patriarcale.

La nouvelle fit fulminer Hecht. L'envie le prit de regagner précipitamment la ville mère. Les imbéciles ! Leur était-il donc impossible de se conduire honorablement ? De s'en tenir aux accords passés ?

Mais il lui fallait d'abord résoudre cette première énigme.

Sans doute aurait-il pu déchiqueter le possédé. Sous cette forme, il ne résisterait pas longtemps aux faucons. Il devait y avoir une raison à cette métamorphose.

« Ça risque de prendre un moment. Quelqu'un connaît-il cette passe ? Y aurait-il plus haut un site propice au campement ? J'ai oublié. »

Algrès Drear intervint de nouveau. « Il y a une prairie marécageuse à une lieue et demie environ d'ici. C'était un camp avant l'arrivée du monstre.

— Il faut vêtir cet homme, fit observer Hecht. J'achète des vêtements à tout homme prêt à les céder. Quelque chose qui lui ira, Carolans. »

Le possédé était grand. Le soldat Carolans lui arrivait tout juste à la poitrine.

La taille du possédé, jointe au fait que rares étaient les soldats qui s'embarrassaient de vêtements de rechange, rendait pratiquement impossible la tâche de le vêtir.

L'homme nu engloutit jusqu'à la moindre miette. Il reprit des couleurs. Se remit debout. S'habilla.

Il se laissa faire lorsqu'on lui entoura le cou d'argent puis qu'on lui lia les poignets derrière le dos, en même temps qu'on lui entravait les chevilles d'une lanière de cuir.

« Tu avais une raison de faire ce que tu as fait ? lui demanda Hecht avant de reprendre la marche. À part tenter de fomenter mon meurtre ?

— Faut qu'on parle », grogna le captif. Mais il n'en dit pas plus ce jour-là.

Ils ne disposaient ni de fers ni de chaînes. On n'avait pas prévu le cas. Le prisonnier devait se débrouiller pour marcher avec son entrave de cuir. Au camp, ses gardiens attachèrent une corde à un pieu planté dans la terre et l'autre extrémité à sa cheville gauche. Une autre corde lui ceinturait la taille. Un faucon prêt à tirer était braqué sur lui – même après qu'il se fut mis à pleuvoir.

Le capitaine général fit dresser une tente pour abriter le faucon qui montait la garde.

Le prisonnier, lui, resta sous l'averse.

Une fois le campement installé, les sentinelles postées, les hommes nourris et les animaux au repos, Hecht alla trouver son invité. Ses gardes du corps se tenaient non loin, avec des armes à poudre chargées contre la Nuit.

Hecht apportait un tabouret. Il s'installa à l'écart de la ligne de tir. « Je suis prêt à parler. » Il tombait une sorte de crachin.

Le prisonnier repoussa ses bols vides à bout de bras. Aucun ne bloquait une ligne de mire. « Ça va prendre un bout de temps. Le changement m'a davantage vidé que je ne le croyais possible. J'avais oublié la condition de mortel. »

Hecht était sidéré. L'homme s'exprimait bien. Mais son accent était rugueux.

« Tu savais que nous arrivions ?

— Oui. Et aussi pourquoi. Il y a peu de secrets pour la Nuit. Mais les Instrumentalités n'entendent rien au temps des mortels. Si c'était le cas, le tueur de dieux ne serait jamais né. La Nuit n'en a d'ailleurs eu la certitude que lorsqu'il a agi pour la première fois. »

Hypothèse précédemment avancée par Muniero Delari et Cloven Februaren.

« Si la Nuit connaît l'avenir, pourquoi tenter de le contrôler ?

— Il y a d'innombrables futurs. Certains événements sont inéluctables. En même temps, il faut éliminer une infinité d'éventualités. »

Hecht réfléchissait. Le captif se contentait d'attendre. Indifférent aux intempéries. Il se pencha en arrière et ouvrit la bouche pour capter les gouttes qui s'abattaient sur lui.

On ne lui avait rien donné à boire.

« Je ne peux m'empêcher de penser que tu t'exprimes trop bien pour être Asgrimmur Grimmsson l'Andorayen.

— Svavar a souffert pour son frère et ses dieux. Comme une épée qu'on plonge maintes et maintes fois dans la fournaise puis qu'on martèle rudement sur l'enclume. La majeure partie de cet Asgrimmur-là provenait de ces dieux et avait été engrangée sans son consentement à leur mort. Cet Asgrimmur-là en avait vu beaucoup plus que cet Asgrimmur-ci.

— Si la Nuit ne connaît pas le temps des mortels, comment as-tu pu te dresser contre moi au bon moment ?

— Je ne suis pas à ce point détaché de l'humanité. » Parler était un pensum. L'homme n'avait jamais été très disert, et encore moins un penseur. Mais, avec le temps, l'eau la plus lente peut creuser de profondes ravines.

« Entrons dans le vif du sujet. Pourquoi t'es-tu livré à moi ?

— Kharoulke. Celui-qui-marche-avec-le-vent. Les puits du pouvoir se tarissent dans trop de futurs potentiels. La terre se refroidit. Kharoulke se renforce. Il devient plus grand qu'il ne l'a jamais été. Certaines Instrumentalités sont capables de s'opposer à ce qu'il risque de devenir.

— Comment est-ce possible ? » Hecht avait bel et bien hoqueté d'incrédulité. Dieu en personne écraserait le démon.

Sauf que le dieu des chaldaréens, des pramans, des Dévédiens et des Dainshaukins était fragmenté, morcelé en ces milliers de sites où il était vénéré. D'aucuns pensaient qu'il n'aurait plus jamais les moyens de se reconstituer dans son intégralité.

« La glace continuera de s'étendre. Un jour, nulle puissance en ce monde ne pourra plus défier Kharoulke. Il a déjà trouvé des âmes qui consentent à œuvrer à ses fins mauvaises par-delà les glaces. Les dieux des terres chaudes s'affaibliront à mesure que mourront leurs adorateurs et que leurs temples seront broyés par la progression des glaces.

— Et tu t'en inquiètes. Pourquoi ?

— Le retour de Celui-qui-marche-avec-le-vent est largement de mon fait. Les événements qui ont contribué à la création de mon être actuel m'emplissent de fureur et de rage. Ils m'ont poussé à me venger des dieux qui ont fait de mon frère et de moi des possédés et assassiné le reste de notre bande. »

Hecht hocha la tête. « Tu les as claquemurés dans un univers de poche, à l'intérieur du royaume qu'ils avaient créé pour eux-mêmes. En affranchissant Kharoulke des chaînes qui le retenaient prisonnier depuis des millénaires.

— Oui. Mais Kharoulke n'est pas seul. Il s'est uniquement réveillé le premier. Il contraint les autres Instrumentalités à devenir les appendices de sa propre volonté.

— Pourquoi venir à moi ?

— Tu es qui tu es. Tu es ce que tu es. Le seul moyen pour moi de rectifier mon erreur. J'ai affreusement soif. » Cette dernière affirmation semblait avoir été émise par une seconde et différente personnalité.

Hecht fit venir un seau d'eau.

« Je ne peux absolument pas te rassurer, lui dit le prisonnier un peu plus tard. Tu dois te méfier de moi par essence. Mais je te promets que j'ai retenu la leçon de l'embuscade qui a failli me coûter la vie. Tous ces tirs, tout cet horrible argent, ont comme consumé toute la folie en moi. Depuis, je n'ai fait que ce qu'il fallait pour survivre et récupérer. Nul voyageur n'a trouvé la mort par ma faute. »

Hecht le fixa pensivement. Ces propos sonnaient comme ceux d'un homme éduqué et de bonne naissance, plutôt que d'un pirate arraché à son époque par les machinations de dieux pris de démence.

« En quoi peux-tu aider ?

— Je dois remonter dans le Nord. Et retrouver le chemin du royaume des dieux. Pour les libérer. D'une certaine façon, ce sera salubre pour moi. Une fois élargis, ils n'auront pas d'autre choix que de combattre Celui-qui-marche-avec-le-vent. Il ne leur en laissera pas l'occasion. Ils l'ont maintenu

enfermé pendant des millénaires, bien plus longtemps que je ne les ai emprisonnés.

— Ça fait beaucoup de choses à étudier. Et d'autres s'y ajouteront probablement.

— C'est vrai. Vaquez à vos obligations. Il n'y a pas de précipitation. Kharoulke est encore faible. Même si cette faiblesse est relative. Et il se renforcera avec l'avancée des glaces. Un jour, il sera assez fort pour intervenir au-delà. Quand cela se produira, les jours de ce monde seront comptés. »

Qu'il fut bon praman ou bon chaldaréen, Piper Hecht n'entendait rien dans tout cela que les convictions et les préjugés de son expérience personnelle pussent embrasser.

« Tu n'as pas besoin de me faire confiance. Je ne m'y attends pas. Mais je vais t'accompagner à Brothe sans tenter de te nuire. Parce que j'y serai examiné par ceux qui pourront séparer le vrai du faux.

— Peux-tu voyager dans cet état ?

— Je guéris vite. »

Mais pas suffisamment pour régénérer une main manquante.

« De quoi s'agissait-il ? s'enquit Madouc dès que son patron fut assez éloigné.

— Il a un message pour nos maîtres. De la part de la Nuit.

— Quoi ?

— Il déserte. La Nuit. En raison des atrocités qui risquent de se produire. Si nous ne sommes pas prévenus et préparés.

— Quoi ? » Incrédule cette fois.

« Je te répète ce que j'ai entendu. Il m'a convaincu de l'amener au Collegium aux fins d'examen.

— C'est le monstre qui a infesté la passe de Remayne.

— Et d'autres secteurs encore des contreforts méridionaux des Jagos. Oui. Mais il se tient tranquille depuis que Prosek l'a mutilé. »

Le monstre avait raison. Il guérissait vite. Et il se rendit utile une fois rétabli. Mais nul ne se fiait à lui. Jamais. Pas même Joe tout-court, pourtant incapable de voir le mal en son prochain. Fer de Porc ne voulait pas avoir affaire à lui. Et quand Fer de Porc décidait, les autres animaux suivaient. Asgrimmur arpenta à pied tout le trajet jusqu'à Brothe.

Il tenait à ce qu'on l'appelât Asgrimmur. Il ne voulait plus être Svavar, bien qu'on le surnommât ainsi depuis son enfance.

Asgrimmur Grimmsson avait au moins fait une chose qui emportait l'adhésion des anciens de Snaefells. Deux siècles après que le dernier d'entre eux eut passé le pont.

La route du Sud traversait de nombreux comtés, duchés, cités-États et autres royaumes de poche. Dont certains États patriarcaux. Et d'encore plus nombreux États impériaux. Les plus audacieux se targuaient d'être des républiques libres. Les garnisons patriarcales Se composaient de vétérans des croisades calzirine et connécienne. Hecht se les adjoignait à mesure qu'il progressait.

Trois mille hommes entrèrent dans le camp des collines au nord-est de Brothe ; les troupes avaient reçu l'ordre de ne pas endommager les vignobles, oliveraies, charrettes, fermiers ou filles de fermiers. Elles ne devaient ni offenser ni exciter la population, à quelque classe qu'elle appartînt.

Les gardes des portes de la ville avaient reçu l'instruction d'interdire l'entrée aux patriarcaux. Toutefois, ils n'étaient nullement suicidaires. Lorsque Pinkus Ghort leur remonterait les bretelles, bien plus tard, ils seraient encore en assez bonne santé pour se réjouir de sa fureur.

Hecht se rendit directement au Castella dollas Pontellas. La forteresse des Petits Ponts était la commanderie de la Fraternité de la Guerre à Brothe. Les moines guerriers avaient tissé des liens étroits avec le capitaine général. Jusque-là.

Asgrimmur accompagnait Hecht. « Une chose cruelle est tapie sous cette ville, déclara-t-il quand les monuments et palais bordant le Teragi leur apparurent. Un être maléfique qui se nourrit de la peur.

— Je croyais que le principaté Delari s'en était débarrassé, p'pa ? s'étonna Pella.

— C'est ce qu'il a dit, non ?

— C'est ce qu'il a dit.

— Il se trompait peut-être.

— Quand pourrons-nous voir m'man ? » Pella ne feignait même pas de s'abstenir de manipuler ceux qui l'avaient emmené. Hecht ne lui en voulait pas.

« Bientôt. Je dois d'abord rencontrer le colonel Smolens. Et installer notre nouvel ami là où on n'aura plus à le redouter. »

Si quelqu'un faisait le lien entre cet homme et les Nordiques qui avaient saccagé Brothe durant la préparation de la croisade calzirine, on pouvait s'attendre à des problèmes. La Fraternité de la Guerre, en particulier, leur vouait une rancune tenace.

« Presten et Sacs t'y conduiront si tu ne peux pas patienter. Mais, une fois là-bas, tu devras demeurer à l'intérieur. Ils ne peuvent rester pour te surveiller. Eux aussi ont une famille.

— Je peux ? J'ai hâte de revoir Vali et Lila.

— Va. Mais rappelle-toi. Tu ne dois pas quitter la maison. Interdit.

— Compris, p'pa. Compris. »

4
Stranglhorm, à Guretha. À l'ombre de la glace

Stranglhorm était resté pendant deux siècles le siège du grand maître de l'ordre du Graal. Vaste forteresse de la taille d'une petite ville, elle n'avait jamais affronté une menace sérieuse, bien qu'elle ait été assiégée une bonne douzaine de fois. Ses fortifications s'étaient agrandies au fil des décennies. Elle n'avait cessé de croître que lorsque les chevaliers du Graal avaient repoussé si loin les limites de la Foi qu'il avait fallu bâtir d'innombrables places fortes secondaires pour protéger routes et chapelles, et fournir des sanctuaires locaux. Les païens surnommaient leurs territoires perdus la Terre des Châteaux.

Stranglhorm s'accroupissait sur une moraine, en surplomb d'un des méandres de la Turuel, laquelle se déversait presque aussitôt dans la mer Basse. Le front de mer avait jadis grouillé d'activité. Une cité, Guretha, avait vu le jour au bord du fleuve, puis l'avait enjambé d'une enfilade de ponts de pierre. Mais la ville de Guretha était désormais à l'agonie.

La mer Basse s'était tarie davantage. Les Grands Marais s'étaient asséchés ou gelés. De nouvelles terres avaient surgi avec le recul des eaux. La navigation était devenue impossible, sauf épisodiquement, quand la marée était favorable. Une nouvelle génération de bateaux était apparue. Larges, à fond plat et faible tirant d'eau, et assez robustes pour survivre à de périodiques enlisements. Du moins quand la mer n'était pas prise par les glaces.

Les golfes septentrionaux de la mer Basse ne dégelaient plus. Les colonies de marins et de pêcheurs, à l'est du détroit de l'Ormo, avaient disparu. De fait, la mer était pratiquement morte, à l'exception de quelques établissements, très diminués, qui survivaient dans la mer andorayenne autour de quelques puits du pouvoir sous-marins qui suintaient encore faiblement.

La majeure partie de l'Andoray était sous la glace. Tout comme la Friesland septentrionale. En hiver, le détroit de l'Ormo menaçait de se recouvrir de grands ponts de glace.

Les courants des marées étaient trop forts dans le détroit pour que lui-même gelât. Leur vigueur ne serait domptée que quand le niveau des eaux tomberait un peu plus bas.

Là où subsistait un peu de chaleur, des hommes endurcis continuaient de tenir, persuadés que Dieu corrigerait les saisons. Que les puits du pouvoir redeviendraient généreux. Comme ils l'avaient déjà fait, à ce que disait la légende.

Les chaldaréens de Duarnénie et des principautés sises à l'est de la mer Basse s'étaient réfugiés à Guretha et dans d'autres cités côtières fondées par l'ordre du Graal. Nombreuses étaient celles qui continuaient encore, désespérément, à descendre le cours de la Shurtsula vers le sud pour gagner des contrées où, précisément en raison de leur désespoir, ils ne seraient pas les bienvenus. Quelques rois et princes intelligents les employaient à défricher des terres abandonnées et dévastées par la peste, depuis les derniers jours de l'Ancien Empire, quand la population était tombée de moitié.

Une étrange petite armée venue des déserts de glace arriva à Guretha. Rien que des gens décharnés aux cheveux ornés de crânes et d'os, portant des étendards faits de peau humaine et des totems édifiés à partir d'ossements et de têtes de mort. Il n'y avait pas d'anciens parmi eux. Ils amenaient leurs femmes et leurs enfants jusqu'à la lisière des combats. Leurs orbites étaient vides et creuses. Ils rappelaient à leurs ennemis, les *draugs* du mythe, les morts qui se soulevaient contre les vivants. Ils ne parlaient pas. Ils attaquaient. Ils se nourrissaient de ce qui leur tombait sous la main.

Guretha résista. Bien sûr. Les chevaliers du Graal combattirent. Ils commirent de grands massacres. Mais, partout où la résistance se durcissait, quelque chose d'irrésistible surgissait. Ça avait forme humaine, mais sept doigts à la main gauche et six à la dextre. C'était immonde, vert pâle avec des plaques brunes. La peau semblait polie. Ç'avait les yeux d'un chat et ça puait la vieille mort récemment libérée par la glace. Ça portait une épée à deux mains, si antique qu'elle était faite de bronze. Bien que d'un métal mou, elle ne cédait pas devant le meilleur et le plus moderne acier. Elle transperçait les écus et les pectoraux les plus robustes.

Les chevaliers du Graal étaient les vétérans de très longues guerres. Ils ne perdirent pas de temps à se nourrir de vains espoirs. Deux batailles

suffirent à les convaincre qu'ils ne pourraient pas vaincre Crêpenuit, l'Élu, en combat singulier.

Ils renoncèrent à se battre. Les Gurethiens les plus vifs se réfugièrent à l'intérieur de Stranglhorm. Les traînards s'enfuirent par les ponts vers la rive méridionale de la Turuel. Les milices de la ville tenaient ces ponts. Les envahisseurs tentèrent de les prendre de flanc en traversant sur des bateaux réquisitionnés.

Crêpenuit, l'Élu, fila les chevaliers du Graal jusqu'à leur forteresse. Archers et arquebusiers tenaient les sauvages à distance. Ce n'était pas une armée mais une populace. Qu'est-ce qui les poussait ? Ils étaient affamés mais se laissaient rarement distraire par la nourriture ou le butin.

Les chevaliers du Graal se replièrent par le grand pont-levis enjambant un fossé à sec devant le portail de leur forteresse. Au sommet des murs, des machines de guerre balançaient des projectiles enflammés sur les assaillants. Crêpenuit, l'Élu, fut touché plusieurs fois. Les sauvages arrachèrent de son corps les hampes meurtrières. Il chargea de nouveau, imperturbable.

De féroces hurlements paniqués s'élevèrent à l'intérieur du portail. Le pont-levis ne s'était relevé que d'un pied, bloqué par ses chaînes. Puis les herses extérieures tombèrent de cinq pieds mais refusèrent de descendre plus bas.

Ordres affolés et glapissements s'élevèrent dans Stranglhorm. Abaissez la herse intérieure ! Mais la herse de renfort refusait aussi de bouger.

Des décennies s'étaient écoulées depuis la dernière fois où la machinerie avait été sollicitée. Elle rouillait depuis.

Les assaillants hurlaient des prières à Kharoulke. Ils voulaient submerger le pont-levis. Mais ils ne s'aventureraient pas plus loin que Crêpenuit, l'Élu.

Crêpenuit, l'Élu, leur ouvrirait la voie.

L'étrange créature posa le pied sur le pont-levis et le franchit en dévoilant triomphalement ses dents pointues. Un chevalier du Graal en grande tenue de combat, monté sur un énorme coursier, surgit derrière la herse partiellement descendue. Il ordonna d'un beuglement qu'on la relevât afin qu'il pût abaisser sa lance pour pourfendre le monstre. Mais la herse refusa aussi de remonter. Le chevalier du Graal fit volte-face en jurant sur les reliques des Fondateurs qu'il éventrerait la créature dès qu'elle serait entrée dans l'avant-cour.

Crêpenuit, l'Élu, avançait avec l'assurance d'une catastrophe annoncée. Stranglhorm, Guretha, et ces faibles champions d'un veule dieu méridional connaîtraient aujourd'hui leur fin.

Crêpenuit, l'Élu, baissa la tête pour passer sous la herse et continua d'avancer, en sondant de son épée ensorcelée les ténèbres du tunnel.

Un rugissement s'éleva, évoquant tous les coups de tonnerre d'un orage titanesque grondant au même instant. Une fumée pâle qui faisait venir les larmes aux yeux se déversa hors du portail. Des dizaines de sauvages s'abattaient, aussitôt taillés en pièces.

Les chevaliers du Graal et leurs plus hardis fantassins s'engouffrèrent sous les herses miraculeusement réparées puis traversèrent un pont-levis brusquement retombé en bonne place. La boucherie commença hommes faits ou adolescents, mères ou enfants, il ne fut fait aucun quartier. Les barbares eux-mêmes s'étaient montrés impitoyables. Rares furent ceux qui en réchappèrent. Seul un garçon du nom de Boogha survécut pour, ensuite, colporter la nouvelle d'une inexplicable défaite. Et, pour avoir déçu Celui-qui-marche-avec-le-vent, il mourut d'une mort cruelle.

5
Lucidie, Tel Moussa. Triste vérité

Assis de l'autre côté d'une table basse, Nassim Alizarin faisait face à son visiteur. Le repas qu'on leur servait était le meilleur qu'il pût lui fournir. Un lamentable échec en ce domaine en aurait appris trop long au garçon. Et lui aurait permis d'emporter des informations en s'en retournant.

La Montagne faisait soigneusement bonne figure. Son âge et son ancienne condition ne lui avaient certes pas appris à accepter pour son supérieur un gamin de seize ans. La naissance n'avait guère d'importance parmi les sha-lugs. Les guerriers esclaves partaient égaux et seuls leurs actes définissaient leur statut. Mais il s'agissait d'Azim al-Adil ed-Din, petit-neveu d'Indala al-Sul Halaladin, et La Montagne dépendait de ses bonnes grâces. Le grand Indala ambitionnait (ce n'était pas un grand secret) d'unifier tout le monde praman en un seul khaïfat, qui pourrait alors pleinement se concentrer sur la libération des Terres Saintes.

Une fois achevées les politesses d'usage, il fallut bien entrer dans le vif du sujet. Mais le garçon témoigna d'un sens des convenances bien précoce pour son jeune âge. « Les Arnhandais de Gherig. Comment se conduisent-ils ?

— S'agissant du lot actuel, plutôt en pirates qu'en saints guerriers. Ils extorquent une rançon à toutes les caravanes qui passent sur leur territoire en venant de la Dreanger ou du littoral. Et ils appellent cela un impôt. »

Le garçon s'esclaffa. « Nous faisons la même chose. Et nous prélevons une taxe à tout chaldaréen pour le seul fait d'en être un. »

Nassim ne comprit pas. C'était une sorte de « Et alors ? ». De « Dieu le veut ». « Pèse mes mots. Un de ces jours, Rogert du Tancret trébuchera. Il ne respecte ni Dieu ni al-Prama. » Ce disant, Nassim n'affirmait rien d'autre que ce que les seigneurs croisés eux-mêmes ne prenaient plus la précaution de chuchoter entre eux.

Rogert du Tancret était un guerrier puissant, mais il n'était guère enclin à réfléchir aux conséquences de ses actes. Il était le suzerain d'un bastion frontalier à l'importance stratégique majeure, en contact permanent avec les

ennemis de sa foi. N'ayant aucunement la bosse de la diplomatie, il n'était guère fait pour exercer des fonctions aussi délicates. Tous les seigneurs croisés en convenaient.

Cela étant, ils ne pouvaient strictement rien faire pour ôter Rogert de l'équation. Peu importait qu'il fut un dangereux imbécile ou un crétin écumant. On pouvait difficilement mettre en doute ses droits de naissance. En outre, Rogert avait des liens consanguins avec les grandes familles des États croisés, dont de nombreuses arnhandaises. Sans rien dire de la grande affection que lui portait la Fraternité de la Guerre, car, à sa mort, le fief de Gherig et ses dépendances passeraient à l'Ordre des moines guerriers.

De bon droit, évidemment, ainsi que ces gens le concevaient. La Fraternité avait choisi elle-même le site de Gherig, elle avait conçu la forteresse et fourni les artisans captifs pour la bâtir.

Nassim s'arracha à ses réflexions. Rogert aurait son heure en temps voulu. C'était écrit. Il lui fallait détourner l'attention de ce jeune godelureau du clan du seigneur de la guerre.

« Il n'appert pas que l'Incroyant puisse se révéler de sitôt une menace significative. Les agents de mon grand-oncle à Rhûn et dans l'Ouest affirment que le patriarche est trop coulant et indécis pour tenter ici un quelconque méfait. Et l'empire du Graal est dirigé par une femme.

— Le moment est donc bien choisi pour bouter l'étranger hors des Terres Saintes.

— En effet. L'impudent ! Mais Dieu, dans son infinie miséricorde, éprouvera peut-être différemment notre foi.

— Les Hu'n-taï At. » La Montagne avait entendu dire que les peuples du cheval ne se satisfaisaient pas de la destruction qu'ils avaient semée dans l'empire ghargarlicien. De lointains avant-postes du khaïfat avaient déjà, très récemment, souffert de leurs attentions. Plusieurs troupes d'éclaireurs avaient sillonné les dépendances du Nord-Est. Les montagnes et les déserts de cette région l'avaient sans doute mieux protégée que les armées locales. Mais, à présent, les Hu'n-taï At pouvaient frapper directement à l'ouest depuis l'empire ghargarlicien conquis.

« Tsistimed le Doré. Il viendra. Et, une fois qu'il aura décidé d'ajouter une ville à son empire, rien ne pourra l'arrêter. »

Les Hu'n-taï At n'ajoutaient pas de villes à leur empire. Ils les pillaient, les détruisaient, ne laissant derrière eux que cendres, ruines et famine.

« Les nomades souffrent de l'altération du climat, reprit le garçon. Neige et glace revendiquent toujours plus de pâturages chaque année. »

Rien de neuf. « On entend cela depuis ma naissance. Une troupe d'éclaireurs hu'n-taï at a été capturée voilà quelques années dans les Terres Saintes. Près du bois d'Esther. » Et croisés, Lucidiens et Dreangériens s'étaient ligués pour l'exterminer.

Le garçon inclina la tête. « Un jour, il s'agira d'une troupe de reconnaissance. Tsistimed envisage d'envoyer un de ses petits-fils avec dix mille vétérans. »

Nassim était frappé par la qualité de l'intelligence du jeune seigneur de la guerre. Il le laissa paraître.

« Il y a des fidèles parmi les caravaniers qui empruntent la route d'Orient. Ils parlent aux croyants parmi les Hu'n-taï At. Et Tsistimed ne dissimule guère ses ambitions. Peu lui chaut que ses ennemis connaissent ses plans. Ils seront écrasés de toute façon. »

La Montagne connaissait bien ce genre d'arrogance. Son ex-ami Gordimer le Lion en débordait.

Il ne serait pas inintéressant de voir s'affronter le Lion et le Doré. Bien qu'aucun des deux ne fut plus dans sa prime jeunesse.

La grande Terreur de l'Orient était devenu un guerrier en chaise à porteurs, disait-on. C'était un vieillard.

Nulle âme vivante ne se souvenait de l'époque où Tsistimed le Doré et ses Hu'n-taï At ne représentaient pas encore une tempête prête à se lever à chaque instant à l'horizon du nord-est. Nulle âme vivante ne se rappelait un temps où rois et capitaines ne se désintéressaient pas encore de leurs querelles locales pour se préparer au carnage à venir.

« En quoi est-ce que ça nous concerne ? demanda Nassim.

— Tel Moussa sous-estime les routes que les armées arpentent dans les deux sens entre Dreanger et les terres séparant les fleuves. Les routes que les armées empruntent vers le nord ou le sud croisent celle qui s'éloigne de Gherig vers le sud-ouest, à la lisière de la plaine du Jugement, près du puits de la Remembrance. »

Nassim hocha la tête. Jeune, il avait connu des vétérans de la bataille des Quatre Armées, que les Arnhandais appelaient la bataille du puits de la Remembrance. Une rancune tenace continuait d'empoisonner les relations entre Lucidie et Dreanger. « Un site important. Les croisés le défendaient quand ils sont tombés dans le piège tendu par ton illustre parent.

— Toute armée hu'n-taï at suivra la route traditionnelle.

— Toute armée doit passer là où se trouve l'eau.

— C'est vrai. Et, pour des raisons qui ont précisément à voir avec l'eau et l'herbe, mon illustre parent, comme tu dis, a convaincu le khaïf de se retirer de Mezket et Begshtar vers Shamramdi. La plaine autour de Shamramdi est herbue. Les guerres futures exigeront plus de chevaux qu'aujourd'hui. Les montures deviendront un problème en soi si nous ne pouvons plus les acheter aux peuplades tombées sous la coupe de Tsistimed.

— Je vois. » Nassim s'était trouvé plusieurs fois en présence du khaïf de Qasr al-Zed. « Que pense le khaïf de ces changements ? »

Les khaïfs de Qasr al-Zed régnaient à Mezket depuis des siècles. Et les chefs religieux ont partout la réputation de résister aux changements.

« Il était réticent. Mais il a obtempéré. »

Tout comme Karim Kassim al-Bakr à al-Qarn. Le Lion rôdait derrière toute fatwa émise par le khaïf d'al-Minphet. Mais le soupçon de La Montagne selon lequel Rashal al-Dhoulquarnen dicterait encore ses décisions à Gordimer, qu'il fût ou non banni, était encore plus troublant.

« Ainsi qu'il est de rigueur en temps de guerre.

— Nous nous fions certes à Dieu, mais nous n'oublions pas qu'il aide davantage ceux qui échafaudent les meilleurs plans. »

Nassim éclata de rire ; ce garçon lui plaisait décidément. Il tenait beaucoup de son grand-oncle. Il aurait aimé que Hagid lui ait ressemblé. Mais Hagid avait été fort à sa manière. Il avait traversé seul la mer Blanche pour prévenir Else Tage de la perfidie du Rascal. Cet élan de bravoure ne lui avait valu que la mort.

Cet élan de bravoure avait également enfoncé un coin mortel entre Gordimer le Lion et son ami d'enfance Nassim Alizarin, La Montagne. Le retour de bâton consécutif avait balayé les sha-lugs comme un vent brûlant du désert. Mais, au final, ça n'avait rien changé. Peu de sha-lugs renonceraient à ce qu'ils avaient toujours su, si révoltant que leur parût ce qu'on avait fait à Hagid.

Le garçon revint à son principal centre d'intérêt. « Les Hu'n-taï At arriveront très bientôt. Peut-être dès cet été. Nous en sommes à un point où il faut offrir à Dieu toute notre assistance en nous préparant à exécuter sa volonté. »

Nassim opina. « Et ?

— Cet avant-poste est capital. Des signaux émis par Tel Moussa peuvent envoyer des avertissements en aval, tout le long de la route, voire jusqu'à Shamramdi. »

C'était exact. Un nid d'aigle dans les montagnes, au nord-est, pouvait transmettre des signaux à Shamramdi en un seul transit. Mais à l'ouest…

Le garçon sourit. « À l'ouest, il y a Gherig. Rien que le Gherig des croisés. Le Gherig du plus immonde des Arnhandais, Rogert du Tancret.

— Oui.

— Pourtant Rogert le Noir barre le chemin de quiconque prendrait celui des Terres Saintes.

— La vipère se soucie peu de quelle main elle mord. »

Le garçon opina. « Les Hu'n-taï At contourneront Tel Moussa. Ils dépasseront Gherig. Ils tiendront à s'emparer d'abord des Puits d'Ihrian. S'ils sont vaincus, ce qui ne s'est encore jamais produit, ils tenteront de les détruire.

— Sont-ils à ce point mauvais ? » Les Terres Saintes sont le cœur du monde. Au cours des millénaires où les hommes s'étaient battus pour les maîtriser, nul ne s'était montré assez fou pour détruire les puits afin qu'ils ne profitent pas à d'autres. Mais les Hu'n-taï At avaient cette réputation : ils tuaient ; ils pillaient ; ils détruisaient. Ceux qui n'appartenaient pas à la horde ne pouvaient pas le comprendre. La horde était résolue à détruire toute civilisation sédentarisée.

« Ils sont à ce point mauvais, général. Voire davantage. Ils sont les ennemis de tous ceux qui ne sont pas hu'n-taï at.

— Dans ces conditions, que devons-nous faire ?

— En partant du principe que vous camperez sur vos positions ?

— Nous occupons ce site par devoir. Nous remplirons nos obligations.

— C'est ce qu'on m'a envoyé découvrir. Puisque c'est le cas, je suis censé sonder le fond de votre pensée concernant les meilleurs moyens d'absorber et écraser une invasion hu'n-taï at. »

Nassim était interloqué. Il le dit.

« Les sha-lugs raisonnent différemment. Vous formez une vaste confrérie, fortement disciplinée, gouvernée par un pouvoir central. Mon grand-oncle doit, par nécessité, rassembler les hommes d'une centaine de tribus menés par des chefs orgueilleux, qui préféreraient s'adonner à de vieilles vendettas plutôt que de s'unir contre un ennemi extérieur. Il a tenté de créer sa propre garde personnelle, à l'instar des Immortels du roi des rois

de Ghargarlicie, sans grand succès. Le problème majeur étant la trésorerie nécessaire à l'entretien d'une telle force. »

La Montagne s'autorisa un autre hochement de tête, autant de respect que d'approbation. Indala al-Sul Halaladin avait bien instruit ce garçon. Peu de sha-lugs avaient une connaissance aussi solide de l'histoire. Et leur place dans cette histoire.

« Je ferai de mon mieux, déclara Nassim. C'est écrit : nous devons défaire les ennemis de Dieu avant d'apaiser notre inimitié avec le Royaume de la Paix. » Dont il accompagna le nom d'un reniflement cynique. La paix ne régnait nulle part entre les frontières fixées à la Paix de Dieu. Parce que les hommes n'exigeaient pas seulement qu'on se soumît à la volonté de Dieu, mais encore qu'on se pliât à la leur. Et qu'ils ne parvenaient pas non plus à s'accorder sur ce qu'était réellement la volonté de Dieu.

6
Navaya Médienne. L'homme fatigué

L'escholier attendit que le parfait fût sorti de sa méditation. Il apportait une lettre adressée au vieil homme. La missive avait voyagé des mois durant, en suivant la piste de frère Chandelle de retraite en retraite. Dans toute communauté moins honnête et diligente, elle se serait égarée depuis longtemps. Mais, chez les Chercheurs de Lumière, la livraison était assurée, en dépit des interventions divines, diaboliques ou simplement mal intentionnées.

Elle avait survécu à des centaines de lieues, était passée entre des dizaines de mains, avait traversé le Connec et la chaîne des Verses pour atteindre enfin le lointain monastère maysaléen de Sant-Peyre-de-Miléage en Navaya Médienne.

Le vieillard se leva. La présence du jeune homme le troubla : « Jean-Pierre ?

— Une lettre, maître. Pour vous. Je ne voulais pas vous déranger.

— Très bien », répondit le vieil homme. Avec lenteur. Non pas en raison d'une quelconque infirmité mais parce que le garçon s'exprimait dans le dialecte médien, cousin de celui du Connec occidental. Les consonnes y prenaient une curieuse tournure. On pouvait se tromper sur des mots qui vous sonnaient familièrement à l'oreille mais qui, dans le contexte, perdaient toute signification. « Ça pouvait certainement attendre encore quelques minutes. »

Frère Chandelle ne tendit pas la main pour prendre la lettre. Il refusait tout contact avec le monde. Il s'y était si longuement attardé, jusqu'à très récemment encore, qu'il avait chu de la Perfection. Très loin d'elle. Ce n'était qu'aujourd'hui, au bout de plusieurs mois, qu'il avait à nouveau fermement emprunté la Voie.

La lettre était dégoûtante. Il ne reconnut pas la main qui avait écrit son nom sur l'enveloppe. Il soupçonnait celle-ci d'avoir été ajoutée durant le voyage tant l'originale s'était détériorée. Il ne vit rien qui indiquât sa provenance.

« N’allez-vous pas l’ouvrir, maître ? C’est peut-être important. »

Ce le serait certainement. Bien sûr. Extrêmement. Du moins pour la personne qui l’avait écrite. Il réfléchit aux possibilités. Quoi que son correspondant eût à lui apprendre, ce serait sans doute mauvais.

« Mes doigts ne m’obéissent pas très bien aujourd’hui, Jean Pierre. » Il prononçait le prénom à la mode connécienne : Jean-Peyre. « Lis-la-moi, s’il te plaît. »

Le garçon était excité. Il allait pouvoir plastronner pour la plus grande renommée du monastère. Prouver à quel point il avait bien retenu ses leçons.

Jean-Peyre reprit la lettre des mains du parfait et en ôta l’enveloppe avec le plus grand soin. Il s’assura que rien n’était écrit au dos de la feuille. Quelques mots, mais qui n’avaient rien à voir avec la lettre. À moins qu’un boulanger n’eût voulu informer frère Chandelle de quantités d’œufs et de farine, et du coût de plus en plus élevé du combustible destiné à ses fours.

L’enveloppe intérieure était en vérité la pire qu’on pût concevoir. Mais l’expéditeur avait prévu ses futurs déboires. Il trouva des couches de protection supplémentaires – une débauche à décourager tous les calculs d’un vaguemestre – avant de parvenir enfin au joyau central.

« Très bien, maître. Cette enveloppe dit : “À l’illustre maître parfait Charde ande Clairs, connu sous le nom de frère Chandelle, salutations.”

— Guère prometteur. » Peu de gens connaissaient le nom qu’il portait avant de suivre la Voie.

« Cette partie-là est signée de “Bernardin Amberchelle”. Je devrais connaître ce nom, maître ?

— Non, Jean-Pierre. Bernardin Amberchelle est un cousin du comte Raymone Garète d’Antieux. C’est un démon féroce. Je ne l’ai jamais cru très lettré. L’acier tranchant définit à lui seul les limites de son univers.

— Peut-être a-t-il un scribe ?

— Vraisemblablement. » Les nobles faisaient cela. Ceux, du moins, assez sots pour se fier entièrement à leurs clercs. « Ça explique le reste. Poursuis. »

Suivait un récit délirant de ce qu’il était advenu du comte Raymone et de son épouse, Socia Rault, depuis que frère Chandelle les avait quittés pour emprunter de nouveau la Voie. Ça concernait principalement le massacre d’étrangers et une alliance avec l’Église du capitaine général.

Étrange. Le comte Raymone avait résisté pendant des années, et d'assez sanguinaire manière, à la volonté de Brothe.

La lettre en venait finalement aux arguments d'Amberchelle. Lesquels étaient précisément ce qu'avait tant redouté le vieil homme.

Bernardin Amberchelle suppliait frère Chandelle de rentrer. Socia, dont le vieillard avait eu la charge pendant les horreurs de la croisade connécienne, avait terriblement besoin de sa direction de conscience et de son influence lénifiante.

Les frères de Socia avaient tous été tués au cours de l'année passée. Aucun ne laissait de fils légitime. Mais ce n'était qu'un à-côté du raisonnement d'Amberchelle.

Socia était devenue une buveuse de sang. Sa soif de vengeance commençait d'influencer les décisions de son époux. Le seul espoir, pour le comte Raymone et sa comtesse, c'était qu'ils se pliassent au respect que leur inspirait le maître parfait.

Jean-Peyre releva les yeux. « C'est tout, maître. À part la signature et le sceau. »

Frère Chandelle grogna. Ses péchés passés le submergeaient. Si du moins enseigner est un péché.

Ce devait être bien effroyable pour qu'un homme aussi haineux que Bernardin Amberchelle s'en émût.

Jean-Peyre était effrayé. Il pressentait ce que la lettre ne disait pas explicitement. Il y vit une occasion d'impressionner son maître. « Voulez-vous me dicter une réponse, maître ? J'ai une écriture très lisible.

— Peut-être plus tard, Jean-Pierre. Quand j'aurai digéré ce message. Viens me trouver demain à la même heure. »

Jean-Peyre ne put s'interdire une petite courbette, pourtant désapprouvée entre Chercheurs, qui n'étaient pas censés appartenir à des classes différentes. Il remit la lettre au vieil homme et sortit.

Frère Chandelle l'emporta dans sa cellule, où il montra, pour la lire et relire, une grande prodigalité en matière de bougies.

Le vieil homme n'était pas plongé dans ses méditations quand Jean-Peyre se présenta pour rédiger sa réponse. Il s'était rué vers la cellule. Frère Chandelle ne s'y trouvait pas. Peu après, il y eut grand branle-bas dans tout le monastère. Le héros maysaléen manquant était si vieux. Les moines craignaient le pire.

L’énigme prit fin quand un diacre assoupi – l’ancien qui gardait le cimetière – rapporta avoir vu frère Chandelle descendre vers le village qui partageait le nom du monastère. Il tenait un bâton, portait un petit sac, une couverture et une gourde. Il était vêtu de guenilles, si bien qu’il s’attendait sans doute à un long périple.

Les plus jeunes escholiers supplièrent l’abbé de les autoriser à ramener le parfait. Il était bien trop fragile pour le monde féroce d’aujourd’hui. Il y avait des brigands partout. La Nuit était réveillée comme elle ne l’avait jamais été depuis l’Ancien Empire. Et les ennemis harcelaient de nouveau la Fin du Connec.

L’abbé les renvoya à leurs chères études. Le maître parfait savait ce qu’il faisait.

Il était parfait.

À quatre lieues de là déjà, alors qu’il gravissait la longue pente pour sortir de la vallée des hérétiques, frère Chandelle soupçonnait de plus en plus qu’il ne savait pas vraiment ce qu’il faisait.

Il avait de nouveau permis au monde de s’immiscer dans sa Perfection.

7
La Ville Mère. Le temps des changements

Le bruit courait que les Cinq Familles étaient furieuses. Que leurs soutiens au Collegium grinçaient des dents. Le refus entêté du patriarche de débarrasser le plancher les mettait hors d'elles.

La prompte arrivée du capitaine général, dont le dévouement à la vision d'Hugo Mongoz était de notoriété publique, les fît encore plus fulminer. Avant son retour, des bandes de voyous fatiguaient les rues, bousculaient les courtisans des principatés rustiques et en venaient parfois même aux coups.

Le régiment de la Ville ne faisait pas grand-chose pour réprimer cette violence. Ça en disait long.

Quelqu'un tenait fermement la bride de Pinkus Ghort. Piper Hecht soupçonnait le principaté Bronte Doneto. Doneto, de la famille Benedocto, tenait à voir les désordres perdurer.

L'arrivée des troupes patriarcales apaisa bientôt les remous.

Le capitaine général ne répondait que devant Boniface VII. Boniface avait demandé que la paix régnât à Brothe pendant des mois.

Paix il y aurait désormais.

Piper Hecht était fermement décidé à consacrer à Anna Mozilla et aux enfants chaque instant qu'il pourrait dérober à son emploi du temps. Et il reçut à sa première visite un cadeau extraordinaire. Les enfants l'entourèrent aussitôt. Venant de passer de longs moments sur le terrain avec son père adoptif, Pella se comportait en propriétaire. Lila était intimidée. Il n'était pas venu bien souvent depuis son arrivée. Elle ne cessait de regarder Anna pour vérifier qu'elle faisait bien.

C'était Vali la plus étonnante. Et d'une, elle avait grandi de manière spectaculaire. Elle promettait de devenir une femme séduisante. Mais, ce qui l'émut le plus, ce fut qu'elle le serra dans ses bras en disant « Bienvenue à la maison, père. » Des mots simples. D'une seule traite. Et, pour la toute première fois, elle parlait en sa présence.

Hecht lui rendit son étreinte en jetant un regard à Anna pardessus son épaule. Anna hocha la tête en souriant. Vali avait recouvré sa capacité à accorder sa confiance. Elle faisait désormais partie intégrante de sa famille recomposée.

« On croyait que tu n'arriverais jamais, déclara Pella.

— Vous comme moi. Chaque fois que je prenais le chemin de la maison, ils me trouvaient un nouveau problème à régler sur-le-champ. Faute de quoi notre mère l'Église et le monde épiscopalien sombreraient avant le coucher du soleil.

— Tu es là, maintenant, lâcha Anna. Oublie le monde extérieur. Madouc nous a fait prévenir de ton arrivée. Les enfants ont préparé un repas spécial.

— Merveilleux. » Il sentait le fumet du mouton qui cuisait. « J'aimerais pouvoir vous dire combien vous représentez pour moi un point d'ancrage quand je m'absente ainsi. » Ce qu'il pensait très sincèrement, si cuisante que fût la morsure de la tentation.

« Raconte-nous le mariage ! » s'écria Vali. Lila hocha la tête. L'aînée des deux filles ne briserait pas de cœurs. Et n'en aurait pas non plus l'occasion si jamais son passé refaisait surface. « Pella n'a pas voulu.

— Parce qu'on ne m'a pas laissé entrer. » Hecht s'installa à la table et entreprit de décrire le mariage impérial.

Les filles s'affairaient, allaient et venaient avec des plats. Hecht ne reprenait sa narration que lorsqu'elles étaient toutes les deux présentes pour l'entendre. Pella restait assis ; Anna le trouvait désormais trop vieux pour trottiner avec les filles.

Anna n'avait plus de servantes. Elle se méfiait trop d'elle-même et des enfants, craignait de laisser échapper quelque chose. Et tous avaient des secrets.

Vali voulut savoir à quoi ressemblait le roi Jaime. Était-il aussi beau qu'on le disait ? Lila demanda ce que portaient l'impératrice et sa sœur. Elle était presque séduisante quand elle était excitée.

« Jaime est aussi mignon qu'il est possible à un homme. Et gâté. Il se fait des ennemis dès qu'il ouvre la bouche. Il ne cesse de dire des sottises et d'offenser les gens. L'impératrice et la princesse héritière étaient renversantes. Leur robe coûtait sans doute plus d'argent que nous n'en verrons de toute notre existence. Celle de Katrin était d'or. Celle de Helspeth d'argent. Elles étaient brocardées de joyaux et de perles. Katrin

avait choisi les rubis, Helspeth les émeraudes. Les dames de la cour étaient presque aussi éblouissantes. J'aurais aimé que vous les voyiez. Mais je continue à penser que je n'ai été invité que par miracle.

— C'est curieux, fit observer Anna.

— On m'a laissé entendre que c'était parce que Boniface ne pouvait pas voyager. Après la croisade dans le Connec, j'étais devenu la plus célèbre de toutes les accointances du patriarche.

— Tu as aussi été invité quand le patriarche était Sublime. Et il n'était pas handicapé, lui.

— Tu en es sûre ? Il est parti bien avant son heure. »

Anna haussa les épaules. « Tout de même, ça me paraît bizarre.

— Je n'en disconviens pas.

— Pella nous a appris que tu avais eu droit à un entretien privé avec l'impératrice.

— En effet. Elle a tenté de me débaucher de l'Église. Ce qui explique peut-être ma présence là-bas.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Tu ne vas pas accepter, au moins ? » demanda Lila. D'une voix si basse que Hecht faillit ne pas l'entendre.

« Non. Elle voulait que je prenne la tête d'une croisade en Terres Saintes. Je n'en ai aucune envie. Il m'aurait fallu traiter avec tous ces crétins prétentieux… Peu importe. J'ai déjà un travail ici. Assurer pour l'heure une transition en bon ordre. Mais ne parlons pas de ça. Dites-moi plutôt ce que vous avez fait pendant mon absence, les filles. »

Anna se montra plus exigeante que d'ordinaire cette nuit-là. Elle était troublée. Elle mit un bon moment à s'ouvrir à lui. « J'ai peur, déclara-t-elle. Tout le temps, maintenant. Je ne suis pas terrifiée. Je suis toujours angoissée. »

Hecht la serra plus fort contre lui. « Pour une raison particulière ?

— Je m'inquiète pour les filles. Cette créature maléfique est toujours là, quelque part. Le principaté Delari persiste à dire qu'ils l'ont eue, mais elle revient sans cesse. En outre, des gens du principaté Doneto tentent de se renseigner sur nous. S'il creuse assez profond…

— Il se fera trancher ses doigts de taupe. Le Neuvième Inconnu a forgé pour nous une entière existence basée sur ce que nous avons dit aux gens. L'agent spécial de Pinkus Ghort, Bo Biogna, a fouillé dans mes états de

service jusqu'à mon passage à Grumbrag. Et, à Grumbrag, il a trouvé un homme qui se prétend mon frère. »

Anna se raidit. « Vraiment ?

— Il me l'a appris lui-même. Je l'ai vu à Alten Weinberg. Il venait rendre visite à Joe. » Il n'avait pas besoin d'expliquer. Anna était informée de Bo Biogna, Joe tout-court, Ghort, et des aventures qu'ils avaient partagées avec Hecht.

« Tu es protégée, ajouta-t-il. N'en doute jamais. Le principaté Doneto continue de veiller sur vous. Et Cloven Februaren encore davantage. Je ne serais guère étonné qu'ils disposent d'un escadron de créatures de la Nuit chargées de garder ta maison.

— Pourquoi feraient-ils cela ?

— Parce qu'ils attendent certaines choses de moi. Et qu'ils les obtiendront plus facilement s'ils veillent sur les enfants et toi. »

Sans rien dire du fait que ce sont foncièrement de braves gens.

Anna ouvrit la bouche pour dire quelque chose puis se retint. Sans doute s'agissait-il d'un sujet dont elle savait qu'il refuserait de discuter. « Tu as peut-être raison. Héris nous rend visite au moins deux fois par semaine. Elle n'arrête pas de rôder autour de la maison comme si elle cherchait quelque chose.

— Eh bien, tu vois ! » Héris ? La petite-fille de Muniero Delari. Qui, à l'instar de Hecht, n'avait aucun don pour la sorcellerie. Mais, avec Muniero Delari et Cloven Februaren derrière soi, un tel talent n'était peut-être pas nécessaire.

Hecht n'était pas certain de ce que pouvaient bien manigancer son grand-père et son arrière-arrière-grand-père. Il n'était plus ce naïf Else Tage qui avait mené dans l'Idiam, pour piller les tombes d'Andesqueluz, une petite bande triée sur le volet. Piper Hecht, capitaine général des armées patriarcales, ne jugeait plus personne sur les apparences. Ni ses ennemis ni aucun de ses amis ou alliés. Sauf Joe tout-court.

Tout le monde a des projets secrets.

Les enfants gloussaient et affectaient de petits sourires narquois au petit-déjeuner. Hecht les ignora. Il était de bonne humeur. C'était une belle journée. Il n'avait pas d'obligations. Il prévoyait de rester à la maison sans rien faire.

Anna était moins enjouée. Elle voyait plus loin et anticipait déjà l'inéluctable départ de Hecht.

Lila avait préparé le petit-déjeuner. Pain frais. Miel. Quelques grappes de petits raisins verts cueillis prématurément et atrocement acides. Et des saucisses qui semblaient à moitié faites de fenouil. « Cette saucisse est mitonnée comme le faisait ma mère, expliqua-t-elle. À la mode artecipéenne.

— Très bonne. Plus épicée toutefois que je n'en ai l'habitude. » Et surtout à base de porc. Les Occidentaux semblaient bien décidés à balayer cette espèce de la surface de la terre en la dévorant plus vite qu'elle ne pouvait se reproduire.

« Vali. Maintenant que tu as appris à parler, pourquoi ne me dirais-tu pas ce que tu sais de Vali Dumaine ? C'est quoi, le grand mystère ? Le gros secret ? »

Les lèvres de la fille tressaillirent et se tordirent. Les habitudes ne meurent pas aisément. Mais elle l'avait vu venir. « J'ai tout inventé. J'avais entendu des croisés arnhandais discuter avec des chasseurs de sorciers aux Dix Gallions. On ne savait pas encore qu'il s'agissait de chasseurs de sorciers.

— Poursuis, s'il te plaît. » Elle avait l'air de croire que ça expliquait tout.

« Le roi d'Arnhand avait envoyé ces croisés en Terres Saintes. L'ancien roi. Celui qui est mort depuis. Anne de Ménand l'avait incité à le faire. Ils appartenaient à un comte dont elle voulait se venger. Son épouse se nommait Vali Dumaine. Je trouvais que ça sonnait bien. Et j'ai donc inventé l'histoire que Lila t'a racontée à Sonsa cette nuit-là. »

Hecht regarda Lila, qui fixait le plancher. « Tu as cru Vali ?

— Pas vraiment. Mais j'en avais envie. Alors j'ai fait semblant. Je ne voulais pas qu'elle fasse comme moi. »

Hecht donnait quatorze ans à Lila. Mais, déjà à l'époque, c'était une prostituée expérimentée, dont la mère vendait chaque soir la virginité à l'encan.

« Dieu te le revaudra, Lila. J'en suis persuadé. Bon, Vali… qui es-tu en réalité ? La fille d'une parente artecipéenne de Miette ? Elle nous a servi une fable allant dans ce sens. Une autre laissait entendre que tu avais été vendue au bordel.

— Mère ne m'a jamais dit l'entière vérité, répondit Lila. Elle ne le pouvait pas. Pas même à elle-même. »

Hecht se dit que, pour survivre à un aussi rude commerce, une femme devait être douée pour le mensonge.

« Je ne me rappelle plus, père. J'étais trop jeune à mon arrivée aux Dix Gallions. »

Hecht n'insista plus. L'affaire n'était en rien cruciale. Que cette enfant soit ce qu'elle veut. Anna la remettrait dans le bon chemin.

Il prit une autre saucisse. Vali l'observait, manifestement anxieuse. Il lui fit un clin d'œil. Elle sursauta. « Lila. Comment vas-tu ? »

L'aînée s'étonna qu'on lui posât la question. « Bien. Compte tenu des circonstances. C'est un intermède dont je profite le plus possible. »

Au tour de Hecht d'être surpris. Non par le sentiment d'insécurité de Lila, mais plutôt par cette vision fataliste du monde si prématurément acquise. Sa vie avait dû être réellement épouvantable. « Ta place est ici. Autant que tu le voudras. Tu fais partie de la famille, maintenant. » Ce qui devrait suffire à mettre un terme à un léger vent de travers familial.

« Que tout le monde m'écoute, poursuivit Hecht. L'existence est imprévisible. La mienne peut-être davantage que toute autre. Les gens ne se retrouvent pas face à des vers géants qui sortent de terre pour les dévorer. Si jamais il m'arrive quelque chose, gagnez tous la maison du principaté Delari dès que vous l'aurez appris.

— Pourquoi ?

— Anna ?

— Pourquoi y serait-on plus en sécurité qu'ici ?

— Parce que Muniero Delari est ce qu'il est. » Et parce que Cloven Februaren en a aussi fait son nid. Le Neuvième Inconnu était peut-être le plus puissant sorcier d'Occident, sinon du monde. Cela étant, il le cachait bien.

« Je peux le comprendre. Ce qui m'échappe, ce sont les motifs qui pousseraient le principaté à se soucier des enfants ou de moi.

— Oh ! Je ne peux pas vraiment t'expliquer cela.

— Tu ne peux pas ou tu ne veux pas ?

— Moitié-moitié. Je sais certaines choses. Et j'en soupçonne d'autres. Et je sais aussi qu'il y en a beaucoup que j'ignore. Je sais au moins que le parapluie de la protection du principaté étend son ombre sur cette famille. Accepte-le. Réjouis-t'en, comme du temps que nous aurons aujourd'hui. »

Pella se leva. Il n'avait pas ouvert la bouche depuis un moment. Pas même pour les politesses d'usage à table. « Nous ne pouvons pas nous réjouir du temps. Nous n'en avons pas le droit. Certaines personnes n'ont pas peur du principaté Delari. » Il sortit de la cuisine. Un instant plus tard, Hecht entendait s'ouvrir la porte d'entrée. Pella devait être en train de contempler le beau ciel matinal et, sans aucun doute, de fulminer parce qu'il ne lui était pas permis d'aller courir les rues.

« La vie n'est que compromis et échanges, murmura-t-il. Il ne peut pas courir les rues, mais au moins ne meurt-il pas de faim. » Et avait-il appris à lire. Et commençait-il à apprendre un métier.

« Échanges, oui », convint Anna.

Hecht se demanda ce qu'elle entendait exactement par là.

« P'pa ! appela Pella. Voilà des soldats. Des gardes patriarcaux.

— Et encore une journée de fichue qu'on croyait avoir devant nous », lâcha Anna.

Pella poussa un couinement stupéfait. Hecht se rua dans l'entrée armé d'un couteau de cuisine.

Héris se tenait à six pas de Pella, qui s'encadrait dans l'embrasure de la porte. Le garçon était blême. La fille écartait les mains pour signifier qu'elle ne lui voulait aucun mal.

« Elle est sortie de nulle part, p'pa ! Je regardais les gardes. Quand je me suis retourné, elle était là. Et je suis resté tout le temps sur le seuil.

— Je ne suis pas encore très douée, s'excusa Héris. Je comptais apparaître dans cette venelle, de l'autre côté de la rue. Le souvenir de cette entrée m'en a empêchée. »

Anna et les filles s'entassaient derrière Hecht, bouche bée. Anna le lorgnait d'un œil suspicieux, car il comprenait manifestement. « Avais-tu une raison de faire ça ? demanda-t-il.

— Grand-père aimerait te faire savoir que ces hommes sont de véritables gardes patriarcaux. »

Hecht n'avait pas envisagé qu'il pût en être autrement. Mais il l'aurait sans doute fait s'il n'avait pas reconnu ces soldats.

« Il s'est passé quelque chose ?

— Boniface est dans une mauvaise passe. Il voudra sans doute te parler. »

Delari tenait sûrement cette nouvelle de Cloven Februaren. « Je vois.

— Je suis aussi censée te dire que vous devez tous vous rendre ce soir à la maison de ville. » Héris le fixa droit dans les yeux. « C'est important, Piper.

— Les désirs du vieil homme sont des ordres.

— Et ceux du très vieil homme. »

Les gardes patriarcaux arrivèrent. Ils se rangèrent dehors. Leur caporal se pointa à la porte avec une lettre. « P'pa ! » appela Pella.

La lettre ne contenait qu'une brève note écrite d'une main tremblante. Elle pressait le capitaine général de venir présenter ses derniers respects au patriarche Boniface VII.

« C'est très sérieux cette fois-ci, général, déclara le caporal. Il n'en a plus pour longtemps. Tout le monde le dit. Il est résolu à vous rencontrer avant de partir.

— Je vois. » En réalité, ce n'était pas le cas. « Tu devrais peut-être conduire dès maintenant les gosses à la maison de ville, Anna. » Ce n'était sans doute pas une forteresse, mais ils y seraient davantage en sécurité si d'aventure le décès de Boniface était suivi de troubles. Lui-même allait mener directement ses propres hommes là-bas.

Hecht aurait aimé demander à Héris si l'apparition prématurée de sa famille poserait un problème, mais…

« Elle s'est tournée de profil et a disparu, un truc comme ça, déclara Vali, les yeux écarquillés. Comment a-t-elle fait cela ? »

Anna, toutefois, avait des soupçons. « Que signifie tout cela ? Peu importe. Je peux comprendre la nécessité. J'espère seulement qu'on ne pillera pas la maison durant notre absence.

— Ne t'inquiète pas. Il y a des vigiles. Et j'enverrai quelques-uns de mes hommes. Je me rends présentable et je suis à vous, caporal. »

Hugo Mongoz faisait ses huit décennies, voire plus. « Dehors ! ordonna-t-il à ses assistants d'une voix rauque. Dégagez ! Tous autant que vous êtes ! »

Le patriarche avait pris des dispositions préalables avec ses gardes. Ils entreprirent de faire sortir les médecins et autres parasites. Ils ne se montraient guère délicats avec ceux qui résistaient.

« Tu arrives à temps, déclara Boniface.

— Vous êtes un homme têtu.

— Je ne laisserai pas mon Église tomber entre les mains de gens qui ne cherchent qu'à s'élever dans le monde et s'enrichir. »

Hecht ne demanda pas à Boniface pourquoi il se voyait lui-même sous un autre jour.

« Tu observeras fidèlement mon testament et mes dernières volontés ?

— C'est pour cela que je suis rentré si précipitamment d'Alten Weinberg. Je connais Rocklin Glas. C'est un brave homme. Il sera bon envers notre mère l'Église. Mais il a des travers.

— Lesquels ?

— Vous les connaissez sûrement. C'est un infirme. Il ne vous survivra probablement pas très longtemps. Et il se heurte à l'inimitié de tout principaté cherchant à endosser l'hermine dans le but d'élever sa famille et lui-même.

— C'est vrai. Il ne faut pas oublier les Cinq Familles. Ont-elles avancé une quelconque alternative à Belliqueux ?

— Non, Votre Sainteté. Il leur aurait fallu se déchirer d'abord entre elles. Aucune n'a assez de charisme pour obtenir des autres qu'elles l'élisent.

— Oblige-les à honorer mes promesses.

— Je le ferai.

— Dissous la Société. Ne permets pas à cette catin de Salpeno d'en séduire d'autres comme elle a séduit Sublime.

— Ce sera fait. C'est déjà en train.

— Excellent. Excellent. Je peux partir content, persuadé que des hommes intègres seront aux commandes. Approche. » La voix du vieil homme s'affaiblissait. Hecht s'agenouilla à son chevet. Une odeur âcre, que l'eau de rose ne parvenait pas à masquer, montait de Mongoz. « Dis à Cloven Februaren que je hanterai ses nuits s'il ne veille pas sur toi. » La stupeur de Hecht lui arracha un rire. Qui tourna aussitôt à la quinte de toux.

« Oui. Je sais qu'il est dans la nature. Je sais ce qu'il fait. Il a toujours été une mouche du coche. Doté d'un sens de l'humour puéril. Mais il a aussi très bon cœur.

— À ce qu'il paraît.

— Et il serait un allié très utile pour quelqu'un comme toi.

— Oui.

— Prions ensemble. »

Hecht s'exécuta.

Le principaté Delari n'attendit même pas d'avoir introduit Hecht dans sa chambre insonorisée pour lui poser des questions sur sa visite au Krois.

« Le patriarche t'a reçu.

— Il voulait l'assurance que ses projets seraient menés à bien après son départ. Et que je transmettrais un message à votre grand-père.

— Hein ? » Delari arqua brusquement le sourcil droit.

« Il semblait tout savoir sur lui. »

Delari se renfrogna. « Je me demande qui d'autre en sait plus long qu'il ne le devrait. »

Héris les rejoignit. Elle amenait avec elle Turking et Felske, membres permanents de la domesticité et couple marié. Madame Creedon, la cuisinière, quittait rarement son office. « Anna et les enfants se changent. Doit-on rapporter autre chose de chez toi ou l'y renvoyer ?

— J'ai posté deux gardes devant la maison. On pourrait leur rendre la vie plus confortable. » Les hommes de Madouc l'avaient rejoint alors qu'il quittait le Krois.

Héris fit un geste. Le couple se rua hors de la chambre. Hecht jeta un coup d'œil à Delari. « Elle a pris de l'assurance.

— La faute au Neuvième Inconnu. Et à la Structure. Pourras-tu passer un peu de temps avec nous cette fois ?

— Si ça m'est permis. Mais j'en doute. Je suis là pour m'assurer que le Collegium se tiendra bien. Héris, que diable espérais-tu faire en te matérialisant dans le séjour d'Anna ? J'ai déjà assez de mal à leur expliquer ce qui se passe.

— J'ai raté le coche. Je te l'ai dit. Le vieux n'est pas le meilleur des professeurs. Il se contente de te laisser tout deviner par toi-même. Et il n'est pas là la plupart du temps. »

Hecht se tourna vers Delari. « Vous disiez qu'Héris n'avait aucun don pour la sorcellerie.

— Inné, en tout cas. Moins que certaines pierres.

— On trouve des millions de pierres magiques dans le folklore et les mythes.

— C'est bien mon avis. Mais, dans son cas, Cloven Februaren se contente d'exploiter la Structure. C'est là qu'est toute la magie. Tu pourrais apprendre ce tour toi-même si tu y passais quelques mois pour t'accorder sur elle.

— Tout le monde pourrait l'apprendre ?

— Avec le temps et l'inclination.

— Y compris ceux qui y travaillent ?

— Dans la limite de quelques sévères restrictions. C'est comme ça que les femmes entrent et sortent sans se faire prendre par les gardes du palais. Suffit, pour l'instant. » Anna et les enfants arrivaient.

Anna était éblouissante dans une tenue qu'elle avait trouvée dans l'appartement réservé à la famille. Vali et Lila n'étaient pas aussi remarquables, mais elles n'en étaient pas moins joliment vêtues.

Hecht réprima un gloussement.

Pella était habillé comme un jeune seigneur, de chausses de soie et de poulaines au bout recourbé orné d'une clochette.

« Magnifique ! » lança une nouvelle voix. Et le petit homme en brun apparut : Cloven Februaren. Le Neuvième Inconnu. « Mais il y a quelque chose qui cloche, ici. »

Felske fit irruption dans la chambre pour demander : « Votre Grâce, la cuisinière aimerait savoir quand servir le repas.

— Quand elle aura tout préparé, j'imagine.

— Ces gosses ne se chamaillent pas, déclara presque simultanément Cloven Februaren. Frères et sœurs devaient être comme chiens et chats. Les filles devraient se moquer du garçon pour s'être habillé ainsi.

— Certains jeunes sont plus civilisés que d'autres, fit remarquer Hecht. J'ai vu Hugo Mongoz aujourd'hui. Il avait un message à vous transmettre.

— Je l'ai entendu. Je l'ai contacté personnellement après ton départ. Le seul homme dont il faut s'inquiéter, c'est Bronte Doneto. »

Hecht jeta un regard vers sa famille, laquelle était tout ouïe. « Doneto ? Un souci de plus que ceux que nous avons déjà ? » Doneto fouinait. Doneto tenait Pinkus Ghort en laisse.

« L'ami Bronte brigue le trône patriarcal. »

Pas invraisemblable, tout bien pesé. « Il me paraît un peu jeune. » Hecht désigna de nouveau sa famille d'un regard en biais.

« Autant leur en apprendre un peu plus, Piper, déclara Cloven Februaren. Ils ne peuvent pas trahir ce qu'ils ignorent, c'est vrai. Mais ce qu'ils ne savent pas pourrait les conduire à dire ce qu'ils ne diraient pas s'ils étaient au courant. »

Hecht s'en inquiétait. Sa famille l'inquiétait. La famille rend l'homme vulnérable. Ses ennemis ne se montreraient pas moins féroces parce qu'il ne

partageait pas ses secrets avec Anna et les enfants.

« Ça ne me plaît pas. Mais c'est vous l'expert. Je m'en remets à votre jugeote.

— Eh bien, merci, Piper. » Le vieil homme pouffa.

« Dites à Héris de mieux viser quand elle fait son truc de profil.

— J'ai entendu. Elle a besoin d'entraînement. Et de se concentrer davantage. Et on dirait bien que Muno vient de poser un gigot d'agneau sur la table. »

Le principaté Muniero Delari, chez lui, faisait fi de nombreuses coutumes firaldiennes. Permettre aux enfants de manger avec les adultes était l'un de ces écarts de conduite. Cela étant, il n'était pas assez laxiste pour tolérer leurs bavardages pendant le repas.

Turking et Felske vinrent présenter les hors-d'œuvre. « Je suis aussi mal à l'aise que Piper, grand-père, fit observer Delari. Pour des raisons différentes. Si tu tiens à ouvrir ton cœur, je suggère qu'on le fasse plutôt dans la chambre insonorisée, après le café.

— Accordé. C'est une de mes tares, confia Februaren à Anna, en lui faisant un grand sourire puéril. Je ne suis pas assez paranoïaque. Ça me cause sans arrêt des problèmes.

— Tout comme ton sens de l'humour infantile, ajouta Delari.

— Il m'est absolument impossible de résister à la tentation de planter une épingle de temps à autre. » Le vieillard sourit de nouveau.

Hecht changea de sujet de conversation. « Quel est le problème avec cette créature des catacombes ? J'avais d'abord cru comprendre qu'elle avait été débusquée et détruite. Puis j'apprends qu'elle est à nouveau sur les dents. »

Stupéfiant : le principaté Delari piqua un fard. « Je ne voudrais paraître sur la défensive. Ni donner l'impression de me lamenter. Mais elle est sans cesse recréée par les besoins de la populace.

— Pourquoi voudrait-on d'un monstre qui rôde alentour en perpétrant des méfaits ? s'enquit Anna.

— Personne ne le souhaite consciemment. Mais les réfugiés éprouvent le besoin pressant de craindre l'obscurité. Ils viennent de zones rurales où la Nuit n'est jamais amicale. En ville, c'est différent. La nuit y est la plupart du temps aussi sûre que le jour. Pinkus Ghort y a veillé. Le monstre exauce donc ce besoin qu'ils ont de redouter les ténèbres. Dès que nous en détruisons un, cette croyance et ce besoin s'emparent d'une autre

Instrumentalité inférieure et la nourrissent. La croyance canalise l'énergie vers son objet.

— Vous voulez dire… ? » commença Hecht.

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Cloven Februaren le coupa : « Le meilleur moyen de le combattre serait sans doute de répandre des rumeurs incitant ces croyants à perdre la foi. »

Puis la terre bougea violemment.

« Par l'enf… ? »

C'était la voix de Turking, soudain pris d'effroi.

« Un tremblement de terre », avança Anna.

Piper Hecht avait déjà entendu ce bruit vers la fin du siège d'Arn Bedu. Mais cette explosion, celle d'une tonne de poudre sous une tour, avait été très brève ; elle n'avait pas non plus secoué aussi vigoureusement le sol.

« C'était au sud-ouest d'ici, affirma Delari.

— Peut-être les poudrières de Krulik & Sneigon. » La manufacture spéciale Krulik & Sneigon produisait la poudre et les armes à feu des armées patriarcales. Sa destruction serait un formidable désastre.

« Pas bon, ça, affirma Cloven Februaren. Il faudrait repartir du tout début. À moins que quelqu'un n'ait pas mis tous ses œufs dans le même panier. »

Les trois hommes sortirent sous la pluie. Une fumée éclairée de l'intérieur montait vers le ciel couvert. « Ce n'est pas dans le quartier dévédien », déclara Hecht. Krulik & Sneigon s'y trouvait. « C'est plus proche. Et pas assez important pour qu'il s'agisse de la manufacture.

— Je vais aller voir de plus près. » Le Neuvième Inconnu se tourna de profil et disparut.

Anna et les enfants l'avaient vu s'évanouir.

« Chut ! » aboya Hecht. Ses gardes du corps arrivaient. Madouc lui-même surgit. « Une petite idée de ce qui a bien pu se produire ?

— Vous êtes aussi bien placé que moi pour le deviner, général. Mais je soupçonne une poudrière de s'être un peu trop approchée d'une étincelle. »

Intéressant. Tout le monde concluait à une explosion accidentelle. Et si tel n'était pas le cas ?

Un éclair brilla alors que Hecht se demandait encore comment quelqu'un n'appartenant pas à la chaîne de production militaire avait bien pu s'emparer d'une telle quantité de poudre. Le roulement de tonnerre ne

leur parvint qu'après plusieurs secondes. Hecht devina instantanément qu'il s'agissait sans doute d'un baril de poudre standard de vingt-quatre livres.

« Tu as plus de ressources que tu n'es prêt à l'admettre, mon garçon », lâcha Cloven Februaren.

Hecht sursauta. Le vieillard était revenu. Sans même faire tressaillir Madouc. Cela dit, Madouc se méfiait toujours de l'homme en brun.

« Euh…

— C'est aussi mon impression. L'explosion. C'était la citadelle des Bruglioni. Leurs celliers devaient être remplis de poudre. Tout s'est effondré, d'abord sur les celliers puis dans les catacombes. » La lumière était mauvaise. Mais Hecht aurait juré que le vieil homme était en plein désarroi.

« Personne n'a dû y survivre, là-dedans. C'est encore pire que l'effondrement de l'hippodrome. »

Le principaté Delari tiqua. Il avait été responsable de cette dernière catastrophe. Il s'était servi d'un baril de poudre pour attaquer le monstre des catacombes au pire emplacement possible.

« Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Hecht.

— Les autorités civiles apprécieraient sans doute que nous ne nous en mêlions pas », suggéra Madouc.

Delari acquiesça. « Bien vu. Elles sont déjà suffisamment irritées de devoir composer avec les troupes patriarcales. Ne bougeons pas. Laissons-les travailler. Elles sont compétentes. Si elles veulent de l'aide, qu'elles la demandent. »

Hecht hocha la tête. À contrecœur. Il avait pris l'habitude d'en faire à sa guise sans consulter personne.

Anna lui étreignit le biceps gauche. « Pourquoi ne rentrerait-on pas ? Il risque d'y avoir de l'agitation dehors. »

Dès qu'il sortit du champ de vision des gardes du corps, Cloven Februaren se tourna de profil.

« Comment fait-il cela ? » demanda Anna.

Les trois enfants jacassèrent. Vali plus fort que les autres « Peut-être serait-il plus intéressant de savoir ce qu'il fait.

— Il rêve la Structure, répondit Héris. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir pour l'instant. Et ne le répétez à personne. »

Hecht jeta un coup d'œil vers le principaté Delari. Il n'avait rien vu lui permettant d'affirmer que Delari pouvait « rêver » la Structure. Mais

pourquoi pas ? Si c'était assez facile pour qu'Héris elle-même pût l'apprendre.

« Il nous reste encore à finir de dîner, déclara Delari. On pourra toujours en discuter ensuite. »

La réunion dans la chambre insonorisée ne différait que par la présence d'Anna. On l'avait toujours priée jusque-là de se tenir à l'écart. Héris arriva la dernière avec le café. Son grand talent. Préparer ce breuvage rare et hors de prix.

Muniero Delari ferma la porte. Doublée de pierre, elle était monstrueusement lourde. « Anna, vous êtes quelqu'un de remarquable, affirma-t-il. Et sans doute l'épouse la plus idéale qui soit pour Piper.

— Mais ?

— Oui. Effectivement. Il y a un "mais". Ce que vous ignorez ne saurait nous nuire. Mais mon grand-père opine que votre ignorance serait pour les enfants et vous une menace encore plus mortelle. Et vous avez pris une grande importance à nos yeux. »

Première nouvelle. Hecht sirotait son café sans mot dire, en jetant de temps à autre un regard à Cloven Februaren. Le vieillard ne s'était absenté que quelques minutes. Il semblait à présent se contenter d'observer en buvant son café.

Anna chercha des yeux l'appui de Hecht. « J'ignore où il veut en venir, lâcha celui-ci. Mais tu n'as rien à craindre.

— Plongeons directement dans l'eau glacée, dit Delari. En sus d'être probablement la meilleure artiste de Brothe en matière de confection du café, Héris est la sœur aînée de Piper. »

Hecht sursauta. Puis il se rendit compte que tout ce qu'Anna devait savoir se résumait à cette dernière déclaration. Elle était informée d'à peu près tout le reste à propos d'Héris.

Anna resta coite pendant plus d'une minute puis : « Vous êtes tous apparentés. Grade Drocker était le père de Piper. Ça explique beaucoup de choses. Mais… » Elle fixa Hecht, les yeux écarquillés. « Tu as tiré le coup de feu qui l'a tué.

— J'ignorais qui il était. Je ne suis toujours pas persuadé que ça aurait fait une différence. Il cherchait à me tuer. Il avait déjà essayé. Il a abattu deux de mes amis à ma place. Il ne savait pas non plus qui j'étais. Jusqu'au

moment où je me suis enrôlé dans le régiment de la Ville et où il a fait volte-face pour entreprendre de tracer ma carrière à sa guise.

» Et son père l'a remplacé après son départ. »

Muniero Delari fit une petite courbette à Anna. « Encore du café, Piper ?

— Toujours. Vous savez que j'en suis dépendant. »

Cloven Februaren se pencha vers Anna et lui souffla en aparté : « Voilà le chapitre le plus sinistre. »

Delari fronça les sourcils. « Ne pourrais-tu pas être un peu sérieux de temps en temps ? Le plus puissant sorcier au monde ! Et chacun des enfants d'Anna est plus sérieux et responsable.

— Je vais me montrer sérieux maintenant. Je prends mon visage grave et je me conduis comme le veut mon grand âge. »

L'ébauche d'un sourire fissura le masque renfrogné de Delari. « Il avait raison, Anna. De façon biaisée. Tu viens d'avoir accès à un savoir extrêmement dangereux. Les seules personnes à en avoir connaissance se trouvent dans cette pièce. D'autres – le nom d'er-Rashal al-Dhoulquarnen, en Dreanger, me vient à l'esprit – savent que Piper n'est pas celui qu'il prétend. Mais aucune ne connaît toute la vérité. Elles ne peuvent pas la découvrir. Les archives ont été détruites.

— Il tourne autour du pot, déclara Februaren. Si l'on doit un jour la découvrir, ce sera parce que quelqu'un dans cette pièce l'aura révélée à un tiers. Et ce ne serait guère salubre.

— Hé ! s'insurgea Hecht. Gardez-vous de menacer…

— Le soleil se lève à l'est. Les marées montent et descendent. J'expose des faits. De simples faits.

— Vous vous plaigniez de n'être pas entièrement associée à la vie de Piper, Anna », lâcha Delari. Anna fixait Héris en fronçant les sourcils. « Maintenant que vous y êtes incluse, vous ne pouvez plus vous défiler.

— Vous êtes venue de Sonsa à Brothe parce que les employeurs secrets de votre ex-époux ont insisté, ajouta le Neuvième Inconnu. En déférez-vous toujours à al-Qarn ? »

Hecht devenait plus nerveux de seconde en seconde. Cette affaire ne pouvait pas bien se terminer.

« Pas depuis plus de deux ans. Je reste persuadée que ces gens m'ont rayée des cadres parce que je me rapprochais trop de Piper.

— Parfait, conclut Februaren. C'est réglé. Narre-nous tes aventures, Piper. »

Le vieillard et Delari ne l'interrompirent pratiquement pas, encore que Hecht n'eût pas grand-chose à leur apprendre dont Februaren ne fût pas informé par ses visites aléatoires. Mais tous deux parurent beaucoup s'intéresser à Asgrimmur Grimmsson.

« Qu'en as-tu fait ? demanda Delari. J'aimerais assurément lui toucher deux mots.

— Moi aussi, renchérit Februaren. Un homme qui devient une Instrumentalité puis redevient un homme… Passionnant.

— Il est caché sous le Castella dans une petite chambre pareille à celle-ci. Je ne voyais pas où j'aurais bien pu le mettre ailleurs. Il tient à ce que nous l'aidions à élargir les anciens dieux qu'il a piégés après s'être métamorphosé en monstre. La libération de Kharoulke, Celui-qui-marche-avec-le-vent, a été la conséquence indésirable de cet enfermement. Tandis que le monde devient une sorte de paradis pour son espèce.

— Encore un peu de café, Anna ? demanda Héris.

— Non. J'en ai eu bien assez. De tout. J'ai besoin de rester seule quelques instants. » En quelques minutes, son univers était devenu beaucoup plus vaste et ténébreux.

Alors qu'il allait se mettre au lit, Hecht entendit Vali demander à Anna : « Alors, ils t'ont finalement appris ce qui se passait ?

— Oui. Et maintenant je regrette de ne m'être pas plutôt mêlée de mes oignons.

— "Ne fricote jamais avec les sorciers", disent les Dévédiens.

— Ce qui fait d'eux des gens plus intelligents que nous ne le croyons en général. »

Le capitaine général alla visiter la forteresse Bruglioni effondrée. Quatre gardes du corps et la brigade du feu de Kaït Rhuk l'accompagnaient.

La place forte des Bruglioni occupait naguère plusieurs arpents surpeuplés. Entourée par une enceinte protectrice, elle abritait des jardins et des dépendances en même temps que la citadelle proprement dite, qui faisait à la fois office de foyer pour la famille et de quartier général.

Ce n'était plus aujourd'hui que gravats au fond d'un trou.

« Voici le colonel Ghort soi-même, général », souffla Madouc.

Les gens se gaussaient volontiers du parler rustique de Pinkus Ghort – lequel variait en fonction d'une formule qui n'était bien connue que de Ghort soi-même – et de sa façon de se vêtir. Mais Hecht n'avait jamais entendu personne – sinon Pinkus Ghort lui-même – dénigrer son intelligence.

« T'as dû agrafer un putain de gros trou de balle pour être redescendu si vite d'Alten Weinberg, Piper.

— Une promesse à tenir. Que s'est-il passé ici ?

— Accident. Explosion de poudre. Crois-le ou pas, des gens y ont survécu. La plupart des serviteurs. Gervase Saluda et Paludan Bruglioni. Mais tous deux sont salement touchés. Paludan pourrait bien casser sa pipe. Saluda sortait quand ça s'est produit. Le linteau s'est affaissé et lui a broyé les jambes. Il ne marchera sûrement plus jamais. Le reste de la famille est encore là-dessous. Avec une véritable fortune en crus rares et précieux, me suis-je laissé dire.

— Ils avaient un cellier bien fourni quand je travaillais encore ici. Tu es certain qu'il s'agissait d'un accident ?

— Pure stupidité. Un témoin nous affirme avoir entendu un crétin de neveu Bruglioni se vanter qu'il allait piquer de la poudre pour son propre feu d'artifice. Il portait une lanterne ouverte au lieu d'une lampe tempête. »

Hecht fixait les décombres. La poussière remontait encore du trou en volutes. Il tenta d'affûter son côté cynique. « S'il ne s'agissait pas d'un accident, à qui est-ce que ça aurait pu profiter ?

— Aux mêmes que d'habitude. À tout individu des Cinq Familles ne portant pas le nom de Bruglioni. Ce qui devrait aussi inclure la famille elle-même.

— Permission d'intervenir, capitaine général ? demanda Kaït Rhuk.

— Vas-y.

— Colonel. Pourquoi les Bruglioni auraient-ils disposé d'assez de poudre pour déclencher ce désastre ? Sans rien dire du fait – il me semble – que, légalement, la poudre est censément fabriquée exclusivement pour nous. Les hommes du Patriarche.

— Bien argumenté », approuva Hecht.

Pinkus Ghort ne regardait pas exactement Hecht droit dans les yeux. « Le Collegium prétend faire partie intégrante des forces armées du patriarche, Pipe. Regardons la vérité en face les manufacturiers de poudre en produisent plus que vous n'en achetez. Ta conquête de l'Artecipéa a

réglé le problème du manque de salpêtre. Ils tirent de la surproduction un profit salutaire. »

Hecht jeta un regard noir vers le quartier dévédien, mais il s'en voulait davantage à lui-même qu'il n'était irrité contre ces gens. Il aurait dû le prévoir.

Rien n'est plus propice à la redistribution des richesses que l'invention d'un nouveau moyen de tuer des gens. Encore que la manutention et l'emploi de la poudre exigent effectivement une certaine habileté.

« Combien de temps avant que nous ne trouvions des armes à feu dans les mains de nos ennemis ? demanda l'expert en manipulation de la poudre qu'était Kaït Rhuk.

— Laisse-moi deviner », lâcha Hecht. Puis, renonçant à son côté sardonique : « Autant qu'il leur en faudra pour découvrir une formule stable de la substance ? »

Rhuk renifla dédaigneusement. « Si c'était vrai, nous serions déjà enfoncés jusqu'au trou de balle dans une masse de méchants armés de ces joujoux. La formule n'est pas un secret. Tout apothicaire ou chimiste de Brothe la connaît. Ce qu'ils ignorent, c'est comment les assembler. À votre place, j'installerais un homme de confiance de façon permanente chez Krulik & Sneigon. Je te les dorloterais jour et nuit. J'aurais recours à quelqu'un capable de trancher une gorge chaque fois que l'envie lui en prendrait. Quelqu'un qui ne serait pas assez sournois pour s'enrichir grâce aux pots-de-vin qu'on ne manquerait pas de lui offrir. »

Le capitaine général ne tenait pas à opérer de cette manière. Mais il pouvait comprendre. Des hommes avides de réaliser en hâte de gros profits accepteraient allègrement de vendre de merveilleuses machines à tuer aux pires ennemis de leur peuple ou de leur nation, parfois en oubliant que ces instruments risquaient de se retourner contre eux.

Les Rhûns disposaient d'une arme secrète féroce. Ils lui avaient donné le nom de « néphron ». C'était un liquide épais et visqueux qui, une fois enflammé, refusait de s'éteindre. Les marchands du Rhûn n'en commercialisaient pas la formule, mais ils acceptaient volontiers de vendre du néphron, fut-ce aux sha-lugs qui l'employaient contre les soldats de l'empire oriental.

L'esprit humain ne semblait pas assez vaste pour embrasser l'obligation de s'abstenir de réaliser un profit quand il dépendait de la fourniture à autrui d'un moyen de détruire son prochain.

« Eh, Pipe ? s'enquit Pinkus. T'es paumé là-dedans ?

— Quoi ?

— Tu donnais l'impression d'être perdu dans tes pensées. Je craignais que tu ne t'y égares.

— Le paysage n'est pas assez grandiose, Pinkus. Te connaissant, tu as dû trouver le filon du meilleur vin en ville. Et le moyen de garder contact avec ce qui se passe dans les bas-fonds. »

Ghort agita les deux mains comme pour jouer avec les plateaux d'une balance – ou une paire de seins. « Ouais. Bon. D'accord. Je m'y efforce. Mais, en vérité, il me suffit d'offrir au sénat un spectacle qui le gardera de bonne humeur.

— C'est la bonne humeur de Bronte Doneto que tu dois préserver. La sienne et celle des vieillards de l'Église. Pas celle des barbons de la Ville. »

Ghort haussa les épaules. « Peu ou prou la même bande.

— Ils te sapent le moral. Avoue. »

Ghort réitéra son haussement d'épaules. « À quoi le vois-tu ?

— Tu ne te donnes même plus la peine d'en dire du mal.

— On finit par s'accrocher à la bonne chère. »

Hecht feignit d'en rire. « Que comptes-tu faire pour ça ? » Il montra le trou qui avait remplacé la citadelle des Bruglioni.

« Ben, m'est avis que je pourrais prendre une pelle et commencer à le reboucher. Mais ce n'est pas ce que tu voulais dire, j'imagine ?

— Non. » Souriant. L'insolence contribuait en grande partie à faire de Pinkus Ghort ce qu'il était.

« Je vais prier certains des vieux croûtons du Collegium d'exercer leurs talents. Leur donner une occasion de pavoiser. Ces antiquités ont un ego proprement inconcevable. S'ils décident que ce n'est pas vraiment un accident, j'empoignerai ma pelle. S'ils concluent qu'il y a un responsable, je traquerai ce trou du cul et je le contraindrai à me supplier de ne pas le livrer aux Bruglioni.

— Tant mieux pour toi, Pinkus. Si tu veux passer un de ces soirs à la maison de ville du principauté Delari, j'ai rapporté d'Alten Weinberg une demi-douzaine de bonnes bouteilles de blanc.

— Hé ! C'est bien attentionné de ta part.

— N'est-ce pas ? Mais laisse-moi te prévenir. Ça ne vient pas du même tonneau.

— Tant mieux. J'ai appris que tu avais eu une entrevue avec l'impératrice.

— Oui. Elle m'a offert un poste.

— Chiasse ! Un vrai merdier. Tu as refusé, je parie ?

— J'ai refusé. Je ne suis pas encore prêt à me jeter dans les filets d'autres vieillards cinglés, qui déjà s'échinent à me saboter.

— Ça pue le cynisme rance, Pipe. Tu avais promis de t'améliorer.

— J'y travaille. Chaque jour après mes prières.

— Voilà qui ne rehausse guère ma confiance. T'ai-je déjà pris en train de prier ? Je n'en ai pas gardé le souvenir.

— Il faudrait te montrer vif et sournois. Je m'efforce de garder cela entre Dieu et moi. »

Ghort pouffa. « Je n'en prends même plus la peine. Mon dieu à moi tire une cuite depuis cinq siècles et il n'a pas le temps de s'intéresser à la trivialité des mortels. »

Hecht pouvait comprendre l'attitude de Ghort, mais il ne se sentait pas capable de faire un pied de nez à la divinité, quelle qu'elle fût et si Une qu'elle fût. « Que médite ton patron ? demanda-t-il.

— Que veux-tu dire ?

— De quel côté se tiendra-t-il quand Boniface mourra ? J'espère qu'il ne nous mettra pas en mauvaise posture, toi et moi.

— Tu comptes faire appliquer l'accord de Viscesment ?

— J'ai prêté serment.

— Et les légions du régiment de la Ville, sous toutes leurs formes sublimes, seront chargées de réprimer les émeutes.

— Elles seront peut-être trop fortes pour vous. Le Krois ou le Castella n'auront qu'à siffler et six mille vétérans patriarcaux surgiront du jour au lendemain. Quinze mille dans la semaine. Il n'y aura qu'un patriarche ensuite.

— Du calme, Pipe. Inutile de te montrer aussi véhément.

— Je tiens juste à te donner mon point de vue.

— Considère que c'est fait. Mais tu ne vas pas te rendre populaire.

— Je dois faire ce qui est juste.

— Je renonce. Ça n'aura plus d'importance dans un siècle, de toute façon. »

On pouvait amplement en débattre. Hecht n'en voyait pas l'intérêt. Obtenir de Ghort qu'il s'inquiétât des quelques prochaines semaines serait

déjà assez ardu.

« Raconte-moi tes aventures de tueur de dieux dans le Connec. Et Alten Weinberg. Comment c'était ?

— L'entrevue avec l'impératrice fut assez intéressante. Quant au mariage, il a été long, ennuyeux et chaud. Et bien trop excessif.

— Sans déc' ? Katrin est toujours aussi belle que lorsqu'on l'a vue à Plemenza ?

— Le temps n'a guère été clément pour elle. L'empire du Graal est un cruel tyran.

— Elle a été dure envers elle-même, en changeant de bord dans sa querelle entre l'Église et l'empire.

— C'est effectivement un des motifs. Jaime ne sera pas non plus un atout.

— Pas vraiment le grand et beau héros, hein ?

— Pas si grand que ça, non. Mais beau, absolument, à la façon méridionale. Et il n'a pas fait non plus très bonne figure à Los Naves de las Fantas. Dit-on. Mais ce n'est pas une plus belle âme que notre ancien ami l'évêque Sérifs.

— Mauvais, ça.

— Et Katrin refuse de le voir. »

Ghort fixait le fond du trou. « Tu vois bouger quelque chose, Pipe ?

— Où ça ? »

Ghort pointa le doigt.

Hecht plissa les yeux. Ce fut tout juste s'il parvint à distinguer… « Rhuk ! Droit devant ! »

Kaït Rhuk repoussa les curieux et fit rouler son faucon jusqu'au bord de la fondrière. Les gardes du corps se rapprochèrent. « Vous autres, reculez ! râla Hecht. Rhuk. Tu as meilleure vue que moi et le colonel Ghort. Quelque chose remue là-bas, sous cet amoncellement de meubles. Jette un œil.

— On dirait que quelqu'un agite la main, lâcha Rhuk.

— Je vais envoyer des hommes, déclara Ghort.

— Fais-les descendre sur le côté, s'il te plaît. Qu'ils ne se placent pas dans ma ligne de tir. »

Les hommes de Ghort étaient déjà à mi-chemin du fond quand les décombres commencèrent à remuer.

« Génial, d'avoir attaché tes hommes à des cordes de rappel », laissa tomber Hecht.

Le rugissement du faucon noya la réponse de Ghort.

Dès que ses oreilles cessèrent de tinter, Hecht entendit Rhuk hurler : « Je suis doué, hein ? Je l'ai eu du premier coup ! »

Le capitaine général retint sa langue. Il pourrait toujours incendier Rhuk plus tard. Puis il sentit une odeur faible mais familière. Celle qui se dégage immanquablement d'une escarmouche entre un faucon et une Instrumentalité de la Nuit.

Puis l'odeur disparut. En s'aidant des cordes du régiment de la Ville, l'équipe de Rhuk descendit dans la fosse, armée de jarres où entreposer les restes des créatures qu'elle avait tuées.

« Tes gars sont réellement efficaces, Pipe, lâcha Pinkus Ghort au bout d'un moment.

— Oui. Rhuk me fait parfois peur. » Il se gratta le poignet gauche.

Cette fois, Rhuk se fit peur à lui-même. Alors qu'il dégageait un œuf encore brasillant des décombres, il heurta une paroi fragile et la transperça, ouvrant ce faisant un trou dans la crypte familiale des Bruglioni. Où plusieurs êtres humains désespérés étaient piégés depuis l'explosion. Ils lui grimpèrent tous dessus pour courir vers le jour.

Ce fut à peu près à cet instant que Hecht entraperçut pour la première fois le vieil homme en brun se déplaçant parmi les badauds. Il devait absolument parler au Neuvième Inconnu. Son amulette ne l'avait pas prévenu de l'imminence du danger.

« Ce n'était pas un baron de la Nuit à part entière, fit remarquer Februaren au cours d'un dîner assez tardif. Mais pas loin. Ton problème avec la créature meurtrière devrait se révéler à présent plus facile à résoudre, Muno. Elle détache des morceaux d'elle-même pour en faire des points focaux dans une espèce de parade monstrueuse. »

Hecht ne comprit pas. Le principauté Delari si. C'était largement suffisant. « L'affaire de ce matin a peut-être dévoilé un autre problème. Mon amulette ne m'a fourni aucun avertissement. »

Februaren se renfrogna. « Aucun ?

— Rien qu'une démangeaison persistante. Qui ne s'est déclenchée qu'après que Rhuk l'a tuée.

— Ils s'adaptent. Je vais devoir ajuster ça. L'ascendant m'aidera peut-être.

— Comment vous en sortez-vous avec mon Instrumentalité apprivoisée ? s'enquit Hecht.

— Le possédé ?

— Je n'en ai qu'une. Je ne sais même pas où vous l'avez déménagée. » Le vieillard avait insisté pour retirer le possédé du Castella, loin d'une Fraternité un peu trop curieuse. Et plus particulièrement de l'Office spécial et des chasseurs de sorciers.

« Il est emmuré dans une tour. Ni portes ni fenêtres. Et tu n'as pas besoin de savoir où. Il me parle de lui. Et travaille à un plan pour… Mais tu n'as pas besoin de le savoir non plus.

— Pourquoi pas ?

— Tu as fait preuve récemment d'une effroyable inaptitude à boucler ton clapet. »

Le silence se fit. Toute la tablée fixait Hecht.

Il attendit une explication.

« Et tu n'en es même pas conscient. Qui avait prêté serment de ne rien divulguer de ce qui s'était dit dans la chambre insonorisée de l'impératrice ? Qui en a parlé depuis à tous ceux, ou presque, qui voulaient bien l'entendre ?

— Il y avait une faille ?

— Il y en a une bonne douzaine. Au plafond. Au plancher. C'est une vieille baraque. Ils ne l'entretiennent pas. Pourquoi avoir rompu ta promesse ?

— Pardonnez-moi. Je n'y ai pas réfléchi. Il n'y a pas mort d'homme.

— Pour toi. Pour toi, c'est du baume au cœur. Mais regardez-moi donc ! L'impératrice me demande de devenir son capitaine général ! Mais, pour elle, ce pourrait être gravement dommageable. Elle a des ennemis partout. Heureusement pour vous deux, j'ai effacé ce souvenir de la mémoire des gens à qui tu t'en es ouvert. Je l'espère, tout du moins. J'ignore ce qu'ils auront pu coucher avant par écrit.

— Je ne suis peut-être pas taillé pour respirer un air politique aussi raréfié.

— Tu t'en sortiras très bien, affirma Februaren. Si tu te concentres sur ton travail. Et si tu ne te laisses pas distraire par des pensées que tu ne devrais pas agiter. »

Il était temps de changer de sujet. « Vous avez vu mon frère ? » La question lui attira les regards de toute la tablée.

« Non. Je travaille de l'aube à la tombée de la nuit dans l'espoir d'ajouter suffisamment d'heures à mes journées pour abattre toute la besogne que je m'assigne en sus de ce qu'on exige de moi.

— De quel frère parlez-vous ? demanda Héris.

— Un soldat de Grumbrag se fait passer pour Tindeman Hecht, frère de Piper, répondit le capitaine général. Bo Biogna l'a retrouvé. Il a convaincu Bo. Ils n'avaient guère de vocabulaire en commun, à mon avis.

— Je croyais toute ta famille éteinte, p'pa, lâcha Pella.

— Moi aussi. Et je le crois encore.

— Alors qui… ?

— Un imposteur.

— Mais…

— Inutile de spéculer tant qu'on ne lui a pas parlé. » Dix explications au moins, toutes mal intentionnées, lui venaient à l'esprit.

« Je le trouverai, déclara le Neuvième Inconnu. Dès que j'aurai réglé ici d'autres questions plus pressantes. La transition vers Belliqueux doit s'effectuer sans à-coups. Et je tiens à ce que nous en ressortions tous en bonne santé. Surtout Piper.

— Je pourrais y aller », lança Héris.

Delari et Februaren froncèrent farouchement les sourcils. Tous deux secouèrent la tête.

« Tu as dit que j'étais prête à manipuler la Structure, grogna-t-elle.

— Pas à ce point, rétorqua Februaren. Pas pour te rendre là où tu n'es jamais allée. Si loin, surtout.

— Quelle langue parle-t-on à Grumbrag ? » s'enquit sans malignité le principaté Delari.

Héris parut encore plus déprimée. « Sûrement plusieurs. Dont le brothien de l'Église.

— Peut-être. Si tu devais interroger un évêque ou un érudit, tu te débrouillerais probablement.

— Tu peux faire beaucoup ici, Héris. Mais il te reste pas mal de chemin à parcourir pour amadouer suffisamment la Structure afin de te rendre où tu n'as jamais mis les pieds. Muno lui-même en est incapable.

— Muno ne peut pas tirer grand-chose de la Structure, avoua Delari. Il manque quelque chose à cet homme.

— Si tu avoues à la Structure que tu ne parviens pas à te connecter avec elle, elle te prendra au mot, Muno.

— Oui, grand-père. »

Les deux vieillards scrutèrent leur auditoire. Cette vieille querelle remontait sans doute à une époque antérieure à la naissance de tous ceux de l'assistance. Pour l'heure, elle n'avait nullement besoin d'être remise sur le tapis. Elle n'aurait même pas dû se manifester devant les enfants. Héris frappa la table du poing.

« Vous ne répétez rien de ce que vous entendez dans cette maison, n'est-ce pas, les enfants ? précisa Februaren. Compris ? »

Pella, Lila et Vali hochèrent la tête, les yeux écarquillés. Jamais ils n'avaient vu l'ancien aussi véhément.

« Des vies pourraient dépendre de votre silence. C'est en se pavanant que les criminels se font prendre et que les hommes qui connaissent de grands secrets se livrent à leurs ennemis, déclara-t-il à Hecht. C'est la nature humaine invétérée. Nous voulons tous nous détacher du lot. Savoir ce qu'ignorent les autres est un des meilleurs moyens d'y parvenir. »

Februaren fit de nouveau les gros yeux aux enfants. « Et il s'agirait probablement de votre propre vie, si quelque malfaisant décidait que vous avez des informations qu'il pourrait utiliser contre Muno ou Piper.

— Puisque c'est le cas, pourquoi ne pas prendre des mesures ? » suggéra Hecht. Il se caressa le poignet gauche.

« Peut-être y a-t-il encore de l'espoir pour toi, mon garçon. Mais ça signifie seulement que je me mettrai un peu plus tard encore en quête de ton frère. »

Anna se montra cette nuit-là très soumise en amour. Elle était consciente de s'être aventurée très loin dans la lutte contre la Nuit. Et que ceux qu'elle chérissait y avaient été entraînés tout aussi profondément, voire davantage.

« Les enfants ne méritent pas cela, Piper. Ils n'ont déjà que trop souffert.

— Je sais. » Il se garda de lui rappeler que tous les trois avaient déjà joué de plus de bonheur que la grande majorité des orphelins.

Le capitaine général convoqua Krulik et Sneigon à une réunion que Kaït Rhuk avait intitulée « Venez au puits de l'Expiation ». Elle ne dura pas très longtemps. Ni Krulik ni Sneigon n'avaient la permission de parler. Rhuk, avec le renfort des frères du Castella, confisqua leurs registres des ventes.

L'effervescence subséquente était destinée à pousser les Dèves à parler entre eux. Un homme qui se tournait de profil était en mesure d'ouïr et de découvrir des marchés et des contrats secrets signés à la barbe des registres.

Hecht ne confisquerait ni la poudre ni les armes vendues en catimini. Il n'y était pas habilité. Mais savoir ce qu'il en était advenu pouvait se révéler utile.

La plus grande partie de ce que Krulik & Sneigon avait vendu sous le manteau était allée à l'empire du Graal, chez des gens qui ne tenaient pas l'impératrice en très haute estime.

Katrin pouvait s'estimer heureuse que les mécontents se mésestimassent trop les uns les autres pour se liguer contre elle. Les querelles intestines étaient un sport qui se pratiquait depuis toujours dans la noblesse impériale.

Johannes Bottenoire avait su maintenir la paix civile. Lothar n'avait pas vécu assez longtemps pour commettre des erreurs. La trêve imposée par Katrin ne tenait que parce que tous les malfaisants savaient que Ferris Renfrow surveillait dans l'ombre.

L'addition de faucons changerait-elle beaucoup à l'équation ?

Peu probable. Les meilleures armes n'étaient guère utiles que contre la Nuit. Leur valeur sur le champ de bataille était plus psychologique que pratique. Elles faisaient beaucoup de bruit et de fumée.

Lorsque la fin arriva pour Boniface, en dépit des efforts conjugués des Neuvième et Onzième Inconnus, il n'y eut pas de solution de continuité. Belliqueux priait pour Hugo Mongoz à son chevet. Avec les médecins et les principatés les plus influents. L'Histoire exigeait des témoins.

Étaient également là les enfants d'Hugo Mongoz, engendrés avant que le vieillard ne préfère les garçons aux femmes.

Une quarantaine d'autres personnes patientaient devant la chambre de douleur, dont le capitaine général des armées patriarcales. Et Armand, le jouet de Boniface. Qui semblait surveiller Hecht du coin de l'œil. L'air très anxieux.

Hecht attendait avec Addam Hauf, un des Grands Maîtres de la Fraternité. Hauf était venu de Runch, dans l'île de Staklirhod. C'était un grand homme d'une cinquantaine d'années, tout en muscles et en cuir tanné par le soleil. Aucun des deux n'était conscient qu'ils avaient naguère croisé le fer dans les Terres Saintes. « La princesse craint pour ses douceurs, fit remarquer Hauf.

— Ne le prenez pas en pitié. Ç'a toujours été une carpette. Il se trouve chaque fois un nouvel oncle. »

Hauf grogna une question. Hecht s'expliqua donc. Sans révéler la véritable identité d'Armand.

« Il a l'air d'avoir peur de vous.

— Je suis un proche du principaté Delari. L'amant qu'il a délaissé pour agrafer un patriarche.

— De la rancune ?

— Pas de la part de mon bonhomme. Il était ravi de se débarrasser du garçon. Tenir le choc exigeait de lui un effort constant. » Comme aussi tenir Armand éloigné des secrets. Car le principaté Delari savait qu'Armand espionnait pour le compte de Ferris Renfrow.

« Vous connaissez cet homme de Viscesment. » Une question en forme d'affirmation.

« Il m'a énormément impressionné. C'est un autre Boniface. Il a eu très tôt "feu et soufre" à la bouche. Il s'est attaqué à la Société avec une surprenante férocité. Il l'a refrénée quand Boniface lui a fait savoir qu'il devait se montrer raisonnable. Mais son gros handicap est identique à celui de Boniface. Petite santé. Il ne durera pas longtemps. Et je ne lui vois aucun successeur raisonnable. Ça va être le traditionnel combat de chiens entre une multitude de choix déplorables. »

La remarque de Hecht touchant à la dissolution de la Société avait arraché à Hauf un bref hochement de tête. Il n'y avait guère d'amour perdu entre la Société pour l'éradication du sacrilège et de l'hérésie et la Fraternité de la Guerre. L'obsession de la première, quant à la nécessité d'éradiquer l'hérésie dans le Connec, déplaisait à la seconde. Elle distrayait les ressources qu'on aurait pu consacrer à la reprise des Terres Saintes. C'était là, avant tous les autres, le seul combat qui devait trouver une issue favorable.

Le principaté Flouroceno Cologni émergea de la chambre où agonisait Boniface. Quatre de ses pairs des Cinq Familles servaient au chevet du mourant. Gervase Saluda n'était pas encore assez bien rétabli pour représenter les Bruglioni. « Sa Sainteté est décédée », déclara Cologni.

Serviteurs et prêtres de rang inférieur détalèrent. Il fallait observer un deuil officiel. Ils allaient commencer sur-le-champ.

Parmi ceux qui se ruaient dehors, Piper Hecht remarqua particulièrement Fellau Humeia, un drôle d'oiseau qui venait récemment

d'être nommé archevêque de Salpeno par le roi Regard. Autrement dit par Anne de Ménand. Comme tous les hommes de pouvoir de la capitale de l'Arnhand, on accusait Humeia d'avoir couché avec la mère du roi.

« Un problème ? s'enquit Hauf en surprenant le regard du capitaine général.

— Peut-être. J'ignore ce qu'on pense à Salpeno.

— Je ne serais pas déçu si un rocher tombait du ciel et écrasait Anne de Ménand. La seule aide que nous ayons reçue d'Arnhand récemment, c'est son fils Anselin et six autres chevaliers.

— Elle ne voit aucun intérêt personnel à libérer les Terres Saintes. Offrez-lui de faire d'elle l'impératrice des États croisés réunis. »

Hauf gloussa. « Ça pourrait marcher. Mais elle dépouillerait probablement les Terres Saintes de tous leurs trésors et objets sacrés avant de les abandonner de nouveau à l'Incroyant. »

Hecht opina. C'était un tantinet exagéré. Mais, s'agissant d'Anne de Ménand, tout ragot contenait une part de vérité. « Ma veille est achevée. Je devrais retourner voir au Castella s'il y a des nouvelles du Connec.

— Malaisé, non, de gérer une campagne depuis des centaines de lieues ?

— Effectivement. J'ai déjà joui d'une chance surnaturelle en réussissant à rassembler un état-major et des officiers compétents et dignes de confiance. Je ne leur manque pas quand je m'absente.

— Intéressant phénomène. Inouï hors des ordres guerriers, du moins depuis l'Ancien Empire. »

Le malaise du capitaine général s'accentua. Maître Hauf sous-entendait sans doute quelque chose. « Grand maître ?

— Je réfléchissais à la seule chose que vous ayez réussi à créer au cours des dernières années. Une armée qui ne se disperse pas en hiver pour aller semer, planter ou moissonner. Une armée qui n'est pas structurée autour de chefs commandant par droit de naissance. »

Hecht l'interrompit. « Ma petite hérésie personnelle. Tant que mes employeurs n'y verront pas d'objection, je choisirai plutôt mes subordonnés pour leur talent. En outre, aucun homme de haute naissance n'aspire à devenir un soldat du patriarche.

— Les hommes de haute naissance viennent à nous. Ou bien lèvent leurs propres troupes pour les conduire en Terres Saintes. Avez-vous des nouvelles de nos camarades les chevaliers du Graal ?

— Les plus récentes m'apprenaient qu'un de mes frères était peut-être encore en vie. Ce que je ne suis pas prêt à croire. J'ai quitté la région à la pire époque. Les païens avaient trouvé un chef de guerre acceptable par toutes les tribus. »

Il s'interrompit et frissonna, comme s'il s'arrachait à de pénibles souvenirs.

Hauf hocha la tête. « Une nouvelle sorte d'horreur est en branle là-bas. Des nouvelles nous arrivent par la route de l'ambre à travers l'empire oriental Stranglhorm, une place forte de l'ordre du Graal, aurait été attaquée. Les chevaliers sont sortis victorieux de l'affrontement. Mais le comportement de leurs agresseurs et la sorcellerie qui les soutient sont pour le moins désarçonnants. »

Hecht commençait à reprendre lentement le chemin du Castella. Addam Hauf lui emboîta le pas. Le grand maître allait dans la même direction. « Nous avons affronté la sorcellerie et l'étrange, tant au Calzir qu'en Artecipéa. Nous continuons à nettoyer le foutoir du Connec.

— Plus ou moins la même chose, j'imagine.

— Kharoulke. Celui-qui-marche-avec-le-vent. »

Hauf parut interloqué.

« Il y a eu des discussions. Les principatés sont intéressés. Tout comme l'étaient les gens d'Alten Weinberg quand je m'y trouvais. Bon. On y travaille. Seul le temps nous dira ce que ça vaut.

— Ajoutez la Fraternité quand vous apprenez des choses intéressantes. Si vous le pouvez.

— Bien sûr. Mais vous avez l'air mieux informé que moi. Je n'avais pas entendu parler d'une attaque contre Guretha. C'était très moche ?

— Les païens se sont montrés particulièrement destructeurs.

— Je n'y suis jamais allé. C'était censément une grande ville. Selon les critères de cette région du monde.

— Quoi qu'il en soit, la glace l'engloutira probablement avant longtemps. »

Piper Hecht se claquemura avec ses séides dans une des chambres insonorisées du Castella. La force de l'habitude. Il ne s'attendait pas à devoir partager des secrets, mais on ne sait jamais quand quelqu'un va stimuler une oreille indiscrète.

« J'aimerais en savoir plus sur le grand maître Hauf. Sa réputation ne le précède pas vraiment.

— Bechter affirme qu'il était inconnu à son arrivée à la commanderie du Castella Anjela dolla Picolena, déclara Buhle Smolens. Il s'est pointé à Runch avec une solide réputation de chef de guerre. Sa famille a des liens avec les seigneurs de plusieurs États croisés, mais ce n'est pas un politique. Il prétend qu'Indala al-Sul Halaladin le compte parmi ses amis ; c'est son plus grand titre de gloire.

— Comment est-ce possible ?

— Ils ont eu l'occasion de commettre des méfaits mais ne se sont jamais déshonorés. Bechter pense que Hauf a été promu parce qu'il est trop honnête et honorable. Certains voulaient l'expulser des Terres Saintes. Où l'absence de scrupules, de morale et d'honneur commençait à ternir la réputation de la Fraternité. Bechter croit que Hauf est venu recruter quelques frères intègres qui l'aideraient à éliminer la corruption.

— Intéressant. Singulier mais intéressant. Glisse-lui à l'oreille ce que nous savons des chasseurs de sorciers de Sonsa. Dis-m'en plus à propos de Hauf et Indala. »

Le colonel Smolens se lança dans un récit emberlificoté de chevalerie et de trahison centré sur un certain Rogert du Tancret, la violation d'une trêve sacrée, le rapt de la sœur d'Indala et l'intervention de la Fraternité. En la personne d'Addam Hauf. Dont les efforts auraient permis de juguler une guerre entre les pramans des trois khaïfats. De fait, trois comtés montagneux du nord des Terres Saintes étaient passés des mains des chaldaréens à celles des pramans.

Apparemment, Rogert du Tancret n'était nullement intimidé. Il persistait à provoquer les pramans.

« Rogert ne craint personne à cause de sa forteresse, ajouta Smolens. Gherig est imprenable. »

Naguère, lorsqu'il était encore Else Tage, Piper Hecht avait vu Gherig. Et la forteresse restait sinistrement inquiétante, même à de nombreuses lieues de distance.

Certaines places fortes (la plupart) n'étaient que des entassements de pierres, si vastes fussent-elles. Gherig, toutefois, avait sa personnalité propre. Elle trônait au sommet d'une montagne rocheuse, pareille au repaire de quelque maléfique démon terrestre. Il en émanait l'impression que quelque chose d'effroyable pouvait se produire à tout instant.

Non. « Démon maléfique » n'était pas le mot juste. Gherig ressemblait davantage à la Nuit. Ni bonne ni mauvaise, sauf quand quelqu'un en décidait. Gherig était tout simplement une puissante prédatrice. Et, bien sûr, elle était actuellement aux mains d'un maître qui lui ressemblait.

« Sans importance pour nous, déclara Hecht. Nous avons déjà nos propres problèmes au Connec.

— Une lettre de Sedlakova est arrivée ce matin. Ils ont le plus grand mal à coincer Freux. Qui devient un peu plus fort et malin chaque fois qu'on élimine un autre revenant.

— Comment l'ont-ils attrapé la première fois ?

— Les anciens Brothiens, voulez-vous dire ?

— Oui. Découvre comment ils ont réussi à le clouer assez longtemps sur place pour l'enchaîner.

— Les anciens exploitaient la nature même du dieu qu'ils comptaient confiner.

— Cherche. Je rentre chez moi. Et, pour une fois, je ne suis pas pressé. Anna et moi allons nous quereller à propos de Pella. S'il doit oui ou non nous accompagner à notre prochain départ. »

Il n'y avait plus guère de raison de rester à Brothe. L'avènement de Belliqueux n'était pas contesté. Les grommellements portaient tous sur le choix de son nom de règne, pas assez pacifique aux yeux de certains. Hecht n'attendait que la confirmation du nouveau patriarche pour rentrer au Connec.

« Je serai content d'avoir quitté cette ville. Que comptez-vous faire du brancequenet ?

— Drear ?

— Lui-même.

— Le ramener à Viscesment et lui confier le commandement du détachement impérial.

— Et de moi ?

— T'embarquer avec moi et te mettre au boulot. Tu as eu droit à tes vacances. »

Smolens eut un grognement sarcastique.

« On n'a plus besoin de nous ici. Méchants ou gentils, tous font ce qu'on leur ordonne.

— Seulement parce qu'ils ont vu le nouveau patriarche et qu'il a l'air aussi vivant qu'une brochette de kebabs. Ils se doutent qu'il ne passera pas

l'année. »

Hecht avait aperçu brièvement Belliqueux et il acquiesça. Mais le Neuvième Inconnu semblait croire que tout n'était pas perdu. « Il pourrait bien les étonner.

— Je l'espère. J'aimais bien travailler avec lui à Viscesment. » Smolens passa théâtralement d'un pied sur l'autre. « Nous devons absolument maintenir une présence ici. Un groupe de pression auprès du Collegium et un comité d'inspection chargé de surveiller Krulik & Sneigon. Ces salopards vendraient des armes à tout client solvable.

— Je laisse Rhuk ici. Il continue d'avoir de splendides idées, tout comme Prosek. Sur place, il aura l'occasion de les appliquer sans plus tarder. Je lui confierai les instruments dont il aura besoin pour mettre ces gens au pas s'ils ne sont pas sages. »

Smolens se leva. « Si j'étais Krulik & Sneigon, il me semble que je l'aurais vu venir. J'aurais installé une manufacture sur un site secret. Voire plusieurs.

— Ça vaut la peine d'y réfléchir. »

Hecht décida d'en faire part à Cloven Februaren. Le Neuvième Inconnu découvrirait les prémices d'un regain de malfaisance.

La seule taille de l'escorte de Hecht mettait en relief la décontraction qui régnait dans la Ville Mère. Seuls quatre gardes du corps l'accompagnaient chez Anna Mozilla. Et personne ne leur prêtait attention dans les rues.

Ce qui rendait Madouc fébrile. Évidemment.

On n'avait pas tenté de tuer le capitaine général depuis un bon bout de temps.

Hecht surprit Anna et brisa le cœur de Pella en n'élevant aucune objection quand le sujet du départ du garçon revint sur le tapis. « Je veux que tu étudies auprès des Frères gris, aux Saints-Fondateurs. Pour apprendre ce que tu dois savoir faire pour remplacer Titus. »

Anna tressaillit. « Il est arrivé quelque chose à Titus ? Personne ne m'a rien dit.

— Il n'est rien arrivé à Titus qu'une visite ne puisse régler. Je songe à Pella, non à l'armée. » En accompagnant sa déclaration d'un regard entendu.

Les enfants n'étaient pas informés de l'état exact des relations de parenté entre Hecht, Muniero Delari et Cloven Februaren. Ce n'étaient que de gentils vieux messieurs un peu bizarres qui passaient souvent les voir. Et leur faisaient de menus mais onéreux présents.

« Ce qui me rappelle… Héris est passée aujourd'hui. Le principaté souhaite notre présence pour un souper tardif. Une voiture passera nous prendre.

— Une invitation musclée ?

— Elle a dit que le vieux monsieur tenait à ce que tu lui rendes une dernière visite avant ton départ.

— Vraiment ? » Les plans de Hecht restaient vagues. Il voulait revoir Pinkus Ghort. S'entretenir avec l'homme qui avait été un monstre. Se faire une impression plus précise des courants politiques au Collegium et en ville.

« As-tu décidé de la date ? s'enquit Anna.

— Non. J'ai reçu aujourd'hui un message de Sedlakova. Ils ont des problèmes. Les squatteurs du Grohlsach n'arrêtent pas de se mettre dans leurs jambes. Le comte Raymone semble incapable de les résoudre. »

« Sans rien dire des problèmes que posent les incursions arnhandaises », déclara le principaté Delari lorsque le comte Raymone Garète fut évoqué durant le dîner. « De petites bandes jusque-là. Quelques chevaliers égarés et fantassins médiocrement équipés derrière un vétéran de la Société vertueusement indigné, sans doute adopté par Anne de Ménand quand Boniface VII a dissous cet ordre.

— Il y aura des troubles venant de là-bas ?

— Grand-père le pense. Probablement dès que la nouvelle de l'interrègne atteindra Salpeno. »

Légalement, Belliqueux devrait attendre encore les vingt-six jours stipulés avant de devenir pleinement infaillible.

« J'ai envoyé des messages dès le décès de Boniface, affirma Hecht. L'Arnhand ne prendra personne par surprise. Où est votre grand-père ?

— Il arrivera plus tard. Il s'est finalement rendu à Grumbrag. Puis, de là, il était censé gagner une ville du nom de Guretha.

— Un second avis ne serait pas superflu.

— Second ? »

Turking et Felske allaient et venaient avec les plats. Madame Creedon apparut deux fois sur le seuil, sans doute dans l'espoir d'être complimentée. Hecht n'y prit pas garde. C'est à peine s'il s'aperçut que tout le monde se taisait sauf le vieil homme.

Héris finit de manger et passa dans la cuisine.

Cloven Februaren entra à grands pas et s'installa à la place d'Héris puis martela le dessus de la table du pommeau de son couteau.

« Bien aimable à toi de t'être rendu présentable avant de te joindre à nous, grand-père », persifla Delari.

Februaren était crasseux. Et il puait. Les enfants, qui, pourtant, prenaient la plupart du temps plaisir à la présence du vieillard, s'en écartaient.

« Trop affamé. C'est un travail épuisant que je viens d'effectuer. Pas pu trouver ton frère, Piper. Quelqu'un t'a fait marcher, je crois. On parlera du reste dans la chambre insonorisée. À manger ! »

Tous échangèrent des regards.

« Quoi ? »

Héris revint avec le service à café, Turking et Felske avec des douceurs. Madame Creedon rayonnait sur le seuil de l'office. Héris servit Hecht le premier. « Heureux quarantième anniversaire ! » lui dit-elle. Puis tout le monde le félicita d'avoir atteint la quarantaine.

Il ne trouva rien à répondre. Il n'osait pas. Il n'avait aucune idée de sa date d'anniversaire, ni même, assurément, de son âge exact. Il supposa qu'Héris l'avait découvert. Il ne parvint pas à le lui demander.

« Je ne sais que dire. Je n'ai jamais eu d'anniversaire, ni même de fête. » Ce qui était la stricte vérité en dépit de ses dissimulations.

« Je tenais aussi à inviter quelques-uns de tes amis, répondit Héris. Le colonel Ghort et cet homme qui s'occupe des bêtes. Et quelques autres. Mais grand-père supporte mal d'avoir des inconnus chez lui.

— L'époque est éprouvante, déclara le principaté Delari. La seule réaction rationnelle reste la plus outrancière des paranoïas. »

Hecht regardait les enfants savourer leur première expérience du café. Deux sur trois firent la grimace mais Vali hocha la tête. Aucun n'eut de difficulté à s'attaquer aux friandises.

Avant d'emporter sa tasse dans la chambre insonorisée, Hecht échangea quelques mots à voix basse avec madame Creedon.

« J'ai visité une ville du nom de Guretha, déclara Cloven Februaren. Beaucoup de morts là-bas. La plupart ne sont pas guréthiens. La ville devra de toute façon être abandonnée. Sauf si le climat change. Elle peut à peine se suffire à elle-même. Mais la mer Basse est désormais si loin qu'il sera bientôt impossible aux navires céréaliers de l'atteindre. »

Hecht raconta ce qu'Addam Hauf lui avait dit de Guretha.

« Assez exact. Les communications sont meilleures dans l'empire oriental.

— Ou les sorciers prêtent davantage attention, avança Delari.

— Cela aussi. De Guretha, j'ai visité d'autres villes à la lisière des glaces. C'est partout pareil. Sauvages désespérés, plus quelque chose d'inhumain. Le monstre est celui du dessin de Ferris Renfrow. À Guretha, les chevaliers du Graal l'ont attiré à l'intérieur du portail de la ville et l'ont abattu d'une salve de mitraille divine. Les faucons sortaient chez Krulik & Sneigon. C'est dire s'ils sont arrivés effroyablement vite. La charge était de la même génération que celle qui a tué le ver géant sur la berge du Déchéar, et les fauconniers des Dèves sous contrat avec les chevaliers du Graal.

» J'ai trouvé des fauconniers dévédiens un peu partout où j'ai cherché. Ces gens doivent être tenus en laisse.

— Nous aurions dû nous y attendre, répondit Hecht. Je savais qu'ils s'étaient mieux armés. C'était ma récompense implicite pour tout ce qu'ils ont fait pour moi. Mais je n'ai jamais voulu qu'ils arment le monde entier. Je vais retourner chez Krulik & Sneigon. Si je découvre du louche, je… » Que pouvait-il bien faire à part remplir des tombes ? Le génie de la poudre était sorti de la lampe. Il ne réussirait pas plus à l'y renfermer que la Nuit à mettre fin à la menace du tueur de dieux.

« Qui donc t'a parlé de ton frère ? s'enquit Cloven Februaren.

— Bo Biogna. Un vieil ami. Je l'ai rencontré le même jour que Pinkus Ghort et Joe tout-court. Il est devenu un des fouineurs de Ghort.

— Je le connais. »

Muniero Delari soupira.

« Un problème, grand-père ? demanda Héris.

— Je suis seulement fatigué, Héris. Assister Hugo Mongoz puis ce nouveau patriarche… Rester en vie est épuisant. La thaumaturgie est la plus crevante des sorcelleries. »

Et aussi la plus répandue, bien que la plupart des gens disposant du toucher holistique ne jouissent que d'une infime parcelle de ce talent.

« Et le déserteur de la Nuit ramené par Piper n'est pas fait pour améliorer la situation, poursuivit Delari. Par sa faute, j'ai droit à moins d'assistance que je ne l'escomptais. » Il lança à son grand-père un regard appuyé.

« Tu en auras davantage, Muno. Une fois Piper retourné au Connec, il n'aura plus besoin d'être autant surveillé. Et, si tu tenais réellement à te libérer d'un fardeau, tu laisserais Héris se charger des tâches aisées dans le Royaume Silencieux.

— Mais…

— Mais tu veux tout gérer toi-même. Le moindre aspect. Pour que tout se fasse à la perfection.

— Mais…

— Je te connais, Muno. J'étais comme toi. Encore aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher de fourrer mon nez partout. Mais pas autant. Écoute, Héris est adulte, maintenant. Elle sera tout près, dans la Structure. Elle peut crier au secours. Et, si la fin du monde arrive, se transporter ailleurs. »

Le vieillard donnait l'impression de chercher à s'en persuader lui-même. « Je n'aurai pas besoin d'être autant surveillé ? Se passerait-il quelque chose dont je ne sois pas informé ?

— Non, répondit Februaren. Mais tu es à Brothe. Les Brothiens ont des opinions fermement ancrées et ils agissent impulsivement. »

Le Neuvième Inconnu était un menteur accompli. Hecht ne le crut pas une seconde.

Februaren se fendit d'un petit sourire suffisant. « Toi parti, nous aurons du temps à consacrer à la Structure et aux investigations, et nous pourrons comploter avec la chose que tu as ramenée des Jagos.

— J'ai abusé de votre hospitalité.

— Et tu disais que ce garçon n'était pas assez malin pour lacer ses propres souliers, Muno. »

Cette nuit avec Anna, la veille du départ de Hecht, fut plus mélancolique qu'à l'ordinaire. Elle semblait persuadée de ne plus jamais le revoir. Elle refusa d'en parler et ne voulut pas qu'on la rassurât.

Hecht n'avait pas balancé ses jambes hors du lit pour aller se servir du pot de chambre que la terre se mettait à remuer. Un grondement leur parvint du sud. Séisme et tonnerre de concert ?

Non. La même chose que la nuit où la citadelle des Bruglioni s'était effondrée. Mais en plus soutenu.

« C'est quoi ? demanda Anna.

— Krulik & Sneigon, répondit-il alors que les enfants se ruaient dans leur chambre. Payant le prix de leur perfidie. » Il en était sûr. Tout comme de l'identité du créancier.

Le vieux était un salopard d'assassin au sang froid.

Le trou était dix fois plus grand que celui qu'avait laissé dans le sol l'explosion Bruglioni. Il brasillait encore. Une explosion secondaire s'était produite là-dessous quelques minutes plus tôt.

« Il va nous falloir une nouvelle loi, fit remarquer Pinkus Ghort. Interdiction de stocker de la poudre dans les caves et les catacombes.

— Elle ne serait pas de trop, en effet. » Hecht observait Kaït Rhuk.

Rhuk et deux cents patriarcaux fouillaient les décombres et récupéraient un cadavre de temps en temps. Ce n'était pas leur mission principale. Ils surveillaient les sauveteurs dévédiens et confisquaient les armes à feu. Et la poudre encore intacte là où l'on en retrouvait. Prudemment.

Il y avait beaucoup d'armes. Bien plus que celles commandées par les forces patriarcales.

Hecht remarqua la présence de quelques notables dèves. Ils observaient aussi. Nerveusement. Aucun homme de sa connaissance. Tous les Dèves qu'il avait connus de son jeune temps étaient morts. Beaucoup par suicide.

Le vieux était un impitoyable salopard.

Les Krulik et Sneigon qui avaient donné leur nom à l'affaire avaient trouvé la mort dans l'explosion. Hecht réunit ceux qui prendraient probablement la suite ; tous appartenaient aux familles Krulik et Sneigon. « Je ne suis pas content, leur déclara-t-il. Mon patron n'est pas content. Nous nous sentons trahis. On a violé à maintes reprises nos généreux contrats, même après nos mises en garde. » Il fusilla les Dèves du regard. « Je ne me sens pas très miséricordieux aujourd'hui. Mais je vais vous laisser une dernière chance.

» Les gens qui travaillaient ici étaient les plus doués qui soient dans leur domaine. Ils ne peuvent plus poursuivre. Là où il y a eu moins de dévastation, il y aura un accident un jour. »

On avait déjà retrouvé cent quatre-vingt-un cadavres. La plupart de riverains résidant dans les immeubles adjacents aux ateliers. Des dizaines

de gens étaient encore portés disparus. Que l'incendie n'eût pas gagné la totalité d'un quartier dévédien surpeuplé était un miracle. On devait en remercier le temps humide.

Il fallait ajourner le départ pour le Connec. Hecht et une troupe de gardes du corps empruntèrent la route détrempée jusqu'à Fea, le village où était retenue prisonnière la créature des Jagos. Hecht n'informa personne du motif de ce déplacement. Madouc était d'humeur massacrante. La bruine incessante n'était pas faite pour égayer le caractère.

De faibles pluies tombaient irrégulièrement depuis l'explosion des ateliers Krulik & Sneigon. Les vieilles gens se plaignaient de leurs articulations et avançaient pour expliquer le temps mille hypothèses invraisemblables. Ceux qui n'en étaient encore qu'au mitan de leur vie s'amusaient de la persistance de leurs aînés à prétendre que tout était plus grand, plus brillant, plus beau, plus mortel et, en règle générale, davantage ci ou ça quelques décennies plus tôt. Sauf la pluie.

La destination de Hecht se révéla, au centre de Fea, une tour haute de soixante-dix pieds. C'était un exemple assez primitif de l'architecture qui commençait à se répandre dans diverses républiques, et même dans quelques villes patriarcales où la politique locale risquait de passer en surchauffe. On y pénétrait par une entrée à seize pieds au-dessus du sol, après avoir escaladé une échelle. Ses rares fenêtres n'étaient que des embrasures pour archers, bien au-dessus de ce niveau. Vivres et eau en suffisance étaient stockés à l'intérieur. De quoi soutenir un siège.

Ces tours n'étaient pas des fortifications au sens traditionnel du terme. La politique citadine étant un phénomène extrêmement volatil, elles n'étaient censées protéger leurs propriétaires que quelques heures durant. Quelques jours tout au plus. Les émeutiers arrivaient rarement équipés de machines de siège. Ni d'ailleurs de détermination martiale.

Hecht se disait que ces forteresses familiales auraient dû trouver un écho favorable au sein du Collegium. Elles risqueraient de compliquer singulièrement la vie de troupes patriarcales tentant de juguler des désordres locaux.

Cette tour-là différait de ses sœurs par son échelle rangée à l'extérieur. Hecht la mit en position. « Attends-moi là, Madouc. Je ne serai pas long. »

Madouc ne tenait nullement à risquer la vie de son patron en l'offrant en pâture à une créature qui en avait déjà fauché des dizaines. Il protesta.

Mais Piper Hecht restait sans crainte. Asgrimmur Grimmsson s'était arraché de son propre chef à la Nuit.

« Je fais pratiquement tout ce que tu me demandes, Madouc. Même quand je n'en vois pas l'intérêt. Mais pas cette fois. Je dois parler à cet homme en tête-à-tête. »

Madouc devint écarlate. Était-ce la fois de trop ?

Mais il se contint. Il ordonna à ses hommes de tenir l'échelle.

« Merci, Madouc. » Hecht la gravit.

Il le sentit dans ses cuisses. Trop de confort ces derniers temps. Et trop d'années.

La porte s'ouvrit à la volée vers l'intérieur au simple contact. Hecht sauta de l'échelle et entra. Rien, à première vue, n'indiquait que l'endroit était habité. Il s'avança dans la pénombre jusqu'à un étroit escalier dépourvu de rampe. Il l'escalada prudemment, une marche après l'autre, en l'éprouvant du pied avant de le poser et en s'appuyant d'une main au mur.

Ses yeux accommodèrent. Et, à mesure qu'il grimpait, la lumière s'infiltrant à travers les embrasures en surplomb se faisait plus vive.

Comment Cloven Februaren avait-il mis la main sur cette tour ? Les villageois devaient avoir conservé des archives. Trente pour cent de fiction et soixante-dix de spéculations.

« Tueur de dieux. Bienvenue dans mon manoir de Firaldie.

— Possédé. Content que tu apprécies l'hospitalité du patriarche.

— Je ne crois pas que ton vieux bonhomme ait beaucoup à voir là-dedans. Sauf s'il exécute la volonté du Père de Tout. »

Hecht se retrouva dans une pièce circulaire n'offrant pratiquement aucun confort. Des embrasures réservées aux arbalétriers balisaient les quatre points cardinaux. Il s'efforça de dissimuler son essoufflement.

« La volonté du Père de Tout ?

— À moins que mon frère Shagot ne m'ait menti, l'une de nos récompenses pour l'anéantissement du tueur de dieux devait être un manoir de pierre dans la chaude Firaldie. La chaleur est un luxe inappréciable et une monstrueuse tentation pour de farouches jeunes Andorayens. Qui croyaient que tout pouvait leur appartenir s'ils avaient la volonté de s'en emparer.

— Je dois avouer que vous différez du tout au tout de l'idée que je me faisais d'un pirate andorayen.

— Je ne suis plus ce Svavar. Il était ignorant et creux, et une honte pour son peuple. Et il n'était même pas assez malin pour s'en rendre compte.

— Alors comment… ?

— Quand vous vous retrouvez piégé à l'intérieur du monstre des Jagos, vous ne pouvez rien faire d'autre que réfléchir. Goûter à la Nuit. Et sonder les âmes et les esprits infortunés qui se jettent dans vos jambes. Vous devenez aussi conscient de l'animal que vous étiez jadis que de l'horreur que vous êtes devenu depuis. Tout ce temps consacré à penser finit par vous rendre fou. Sauf si vous vous transformez en quelque chose qui vous paraît acceptable. Je crois que la plupart de ceux qui font l'ascension deviennent fous. Je suis sans doute fou furieux moi aussi, même si j'essaie encore de me persuader que j'ai purgé ma peine au purgatoire et que tout va bien pour moi désormais. Un régime de fer et d'argent fait des merveilles pour la lucidité. »

Hecht se dirigea vers une embrasure et contempla un paysage qui n'avait pas dû beaucoup changer en deux millénaires. Selon toute vraisemblance, ces vignobles, ces oliveraies et ces champs de blé étaient déjà là avant la naissance de l'Ancien Empire. On apercevait des ruines dont les Féans prétendaient qu'elles étaient là avant l'empire brothien. Des ruines que nul ne venait perturber. C'étaient des parcelles d'un cimetière païen protégées par la fureur démentielle des vierges des cairns, des fillettes enterrées vivantes afin que leurs fantômes courroucés gardent ces charniers.

Les plus dévots des chaldaréens eux-mêmes n'iraient pas mettre ces croyances à l'épreuve.

« Ils ne l'oseraient pas, dit le possédé comme s'il lisait les pensées de Hecht inscrites sur son visage. Ces enfants assassinées ont fait elles-mêmes la plus effroyable des ascensions. Mais ce sont de très petits ascendants. Le monde peut s'estimer heureux qu'elles soient incapables de grandir ni de trancher le lien qui les rattache au sol qu'elles gardent. J'ai tenté de converser avec elles. Ça m'est impossible. Leur rage est insondable.

» Fut un temps, quand la Foi était encore jeune, où les saints venaient libérer les vierges des cairns pour leur permettre de reposer en paix.

» Ils faisaient cela. Autrefois. Mais c'était une besogne douloureuse et cruelle. Changer de religion officielle n'a en rien modifié les superstitions des campagnards. Quand ces saints des premiers temps passaient la main, ils ne laissaient derrière eux aucun apprenti capable de poursuivre leur œuvre. L'idéalisme déserte très tôt la Foi. Il les déserte toutes. »

Hecht alla se planter devant une autre embrasure. De celle-là, il pouvait observer Fea, et Madouc en train de faire fébrilement les cent pas. Il passa le bras au travers et l'agita pour prouver qu'il faisait encore bien partie du monde des vivants. « Tu voulais me voir ?

— En un sens. Le vieil homme qui passe ici n'a qu'une idée en tête. Il ne veut pas parler. Il veut simplement poser des questions entraînant des réponses définitives. Mais il ne sait pas comment poser les bonnes questions.

— Tu espères sans doute que je vais passer mon temps à bavarder avec toi en négligeant les travaux du monde ? Je ne suis pas l'homme qu'il te faut. Je suis un soldat. Je résous les problèmes en tuant et en brûlant jusqu'à ce que ces problèmes aient disparu. Apparemment, je suis très doué pour ça.

— Plus que la majorité de tes contemporains. Ce qui fait ta faiblesse, c'est ton incapacité à te montrer impitoyable. »

Le souvenir de la croisade connécienne incita Hecht à protester. Il s'en abstint. Le possédé avait raison. Sans doute avait-il fait des exemples pour intimider des ennemis potentiels et les contraindre à renoncer au combat. Mais cette stratégie avait été locale et limitée, car il n'envisageait que l'avenir immédiat. Dix ans plus tôt, si le patriarche l'avait dépêché contre l'Arnhand, elle n'aurait effrayé personne.

Les anciens Brothiens disaient que la guerre n'était ni un jeu ni un passe-temps. Que, si l'on n'était pas décidé à la mener jusqu'au bout, de toutes ses forces et avec la plus impitoyable cruauté, il valait mieux y renoncer. Sur le long terme, l'inflexibilité épargnait des vies.

Il fallait ôter tout espoir à l'ennemi. Si possible avant le début du carnage. Il fallait lui faire comprendre que, si elle se déclarait, elle ne s'achèverait que par l'anéantissement d'un des deux bords. Les anciens Brothiens avaient toujours joui de la supériorité numérique. Sans même parler d'une discipline et de capacités supérieures. Et d'une cruauté illimitée.

« Je vois ce que tu veux dire.

— Très bien. En ce cas, il faudra te montrer moins clément à l'avenir.

— Quoi ?

— Je suis devenu un enfant de la Nuit. Même si j'ai repris ma forme originelle, une certaine partie de mon être reste encore intimement immergée dans l'océan infini de la Nuit. Je sais ce que sait la Nuit. Comme la plupart des Instrumentalités, j'ai peine à organiser ce savoir de manière à

ce qu'il prenne sens dans les limites de ce monde. Le plus difficile est encore d'accrocher l'information à la branche adéquate de l'arbre du temps.

— Le même problème qu'affrontaient tes Anciens quand ils t'ont enrôlé pour m'assassiner.

— Exactement. Ils confondaient causes et effets et interprétaient les résultats de manière erronée. En s'efforçant de triompher de l'avenir, ils ont causé leur propre perte.

— Précise soigneusement tes objectifs.

— Exactement.

— Je suis moi-même englué dans l'arbre du temps, contraint de l'escalader. Selon la direction que prend le monde, je dois me rendre ici ou là et réagir de telle ou telle manière.

— C'est vrai. Je comptais soulever ce point. C'est pour cette raison que je voulais te voir. Je suis désormais une Instrumentalité. Presque un nouvel être. Mes yeux sont ouverts sur la Nuit. Mais je reste assez humain pour voir jusqu'à quel point je pourrais être utile à un ennemi de la Nuit.

— Tu te portes volontaire pour l'épier ?

— En quelque sorte. Il me faut d'abord défaire ce que la fureur m'a conduit à accomplir après mes souffrances d'al-Khazen.

— Oui, c'est ce que tu m'as dit. » Hecht n'était certes pas prêt à croire la Nuit sur parole ni à se fier aux apparences. Les Instrumentalités de la Nuit, qu'elles soient des dieux ou de simples esprits des bois, sont fuyantes par définition.

« Tu n'es pas obligé de me faire confiance. Tu jugeras sur les résultats.

— Si tu comptes m'aider dans mon combat, libre à toi. Une fenêtre ouverte sur le royaume du surnaturel serait inappréciable. Mais je ne peux pas m'en occuper. Le vieil homme devra s'en charger. Il peut très vite me transmettre toute information utile.

— Il pourrait m'apprendre ce tour de passe-passe.

— Il pourrait. On ne sait jamais. Il garde toujours une surprise dans sa manche. Mais je ne compterais pas trop là-dessus.

— Nous nous comprenons ?

— Je n'en suis pas sûr. Je ne suis pas certain de comprendre ce que tu souhaites pour toi-même.

— L'absolution, tout simplement. Asgrimmur Grimmsson, quand il était Svavar, était un homme épouvantable. Moins mauvais sans doute que son frère Shagot, mais un moins-que-rien, un pur gâchis. Ce que Svavar est

devenu était probablement pire encore – mais ce n'était pas intentionnel, plutôt le fruit des circonstances. L'ascendant s'est imprégné du pouvoir de deux Instrumentalités supérieures – ce qui le laissait esclave des tares qui faisaient de Svavar un si horrible individu.

— Mais tu n'es plus le même homme à présent. » Hecht ne parvenait pas à réprimer son scepticisme.

« La capacité du métal à consumer le mal et l'aveuglement sur soi-même ne peut t'être expliquée d'une manière qui te soit intelligible. J'ai cherché pendant des semaines une métaphore qui pourrait t'éclairer. Il doit en exister une. Disons que l'argent, en me transperçant, a baptisé mon âme et mon esprit. »

L'âme et l'esprit ? Il n'émanait pas vraiment de cette dernière affirmation une odeur de sainteté. Certains hérétiques prêtaient deux âmes à l'homme : conscience et esprit. Hecht ne connaissait pas les détails. Il se méfiait de toute pensée déviante.

L'ascendant devina ses pensées « Un proverbe dit qu'il y a plus de choses sur la terre et dans les cieux que nous n'en connaissons. Ça dépasse effectivement l'imagination d'un mortel. Pour chaque Instrumentalité dont l'existence t'est connue, on en trouve des dizaines d'autres dans les airs, l'eau et sous la terre. Tu ne sais rien d'elles parce qu'elles n'interviennent jamais dans la vie des êtres humains. Elles n'ont toujours joué qu'un rôle insignifiant dans l'histoire de ton monde. Et elles continueront si on les laisse en paix. »

Hecht perdait patience. L'ascendant avait surtout besoin qu'on lui tînt compagnie.

« Je te libère dans un instant, capitaine général. »

Hecht ne pouvait pas bouger.

« Les pareils de Kharoulke font de ces Instrumentalités bénignes leurs proies. Ce qui explique pourquoi Celui-qui-marche-avec-le-vent se renforce alors que les puits du pouvoir se tarissent.

— Ce n'est pas un secret.

— Non, bien sûr. Mais les Instrumentalités ténébreuses n'ont jamais été si efficaces. Pas même celles de la génération de Kharoulke avant qu'elles ne soient vaincues et enchaînées. Elles ont changé. Elles sont devenues des dévoreuses. »

Hecht prit note de l'emploi du pluriel « Elles. » « Il y en a d'autres. En dehors de Celui-qui-marche-avec-le-vent ?

— Oui. Elles sont encore aveugles et commencent seulement à s'éveiller. Mais des mortels les cherchent pour les éradiquer. Dans l'espoir de devenir comme elles.

— Er-Rashal al-Dhoulquarnen ?

— Du premier coup. Va. Profite bien de ta guerre. Purge le Connec de la Nuit revenante. Mais ton succès ne marquera pas la fin de cette nation. »

Hecht pouvait bouger. Il en profita aussitôt, en dépit des milliers de questions qui lui venaient à la bouche.

L'ascendant s'en amusa.

Cloven Februaren devrait se montrer prudent. Cette créature n'avait rien d'un abruti de pirate.

Brothe était calme. « J'en viens presque à regretter que tu ne restes pas, Pipe, déclara Pinkus Ghort. C'est trop paisible.

— Fais régner l'ordre toi-même. Tu en as le pouvoir et les effectifs.

— Et je pourrais me retrouver sans emploi. On ne me paie pas pour préserver la paix. Mais pour m'assurer que Brothe tourne comme Bronte Doneto et les Cinq Familles le veulent. Dans cet ordre. Les basses classes pourraient bien s'entretuer qu'elles n'en auraient rien à péter. Et elles se cachent derrière les Couleurs. »

Ces factieux, naguère encore simples aficionados de diverses écuries de chevaux de course, se tenaient tranquilles depuis l'effondrement de l'hippodrome. Lequel avait été suffisamment reconstruit pour permettre de programmer partiellement une saison pour le prochain été. Simultanément, la politique se déverserait à nouveau dans les rues. C'était d'ailleurs déjà en train, et cela ne restait pendant que parce que la garnison patriarcale ne tolérait pas le désordre.

« J'en profiterai de loin, déclara Hecht. Si jamais ça dépasse les bornes, viens me trouver. Les milices de divers États patriarcaux ont désespérément besoin d'être réorganisées.

— Je croyais que tu l'avais déjà fait.

— J'ai essayé. En dépit d'une monstrueuse inertie. Encore deux ou trois tentatives et je forgerai un outil prêt à servir en cas de besoin. »

Une lueur vacillait au fond des yeux de Ghort. L'ombre d'une idée qu'il ne se souciait pas de partager. « Je suis content de ne plus me retrouver à la pointe de la lance. Ici, je contrôle plus ou moins ma vie. Je peux encore déguerpir avec une petite fortune. »

Hecht garda ça sur le feu pour réflexion ultérieure Pinkus Ghort exprimant des pensées secrètes aussi clairement qu'il l'osait.

Hecht se disputa avec Pella. Le garçon ne voulait pas rester derrière. Hecht y mit vite fin : « J'ai promis à Anna. Je tiens mes promesses. Si tes études ne parviennent pas à t'empêcher de nuire, le principaté Delari te trouvera quelque chose à faire. »

Madouc rendit visite à Hecht dans son bureau du Castella. « Capitaine général.

— Madouc. » Sereinement. En dissimulant soigneusement son mécontentement.

« Je veux reprendre ma démission. Si vous permettez.

— Qu'est-ce qui a changé, Madouc ? Je serai toujours le même.

— Je sais. J'étais fatigué et irrité. Le voyage à Fea, avec ce mauvais temps, m'a achevé. J'ai eu le temps d'y réfléchir. »

Hecht n'avait pas encore remplacé Madouc. L'affaire n'était pas pressante. « Très bien. Reprends-toi.

— Merci, capitaine général. Je tâcherai de me montrer moins ombrageux désormais. »

« Addam Hauf a demandé à Madouc de revenir, apprit Cloven Februaren à Hecht. Il a été bombardé à deux rangs supérieurs dans la hiérarchie de la Fraternité et nommé observateur en chef de Piper Hecht. Tu pourras constater quelques changements parmi tes gardes du corps. Plusieurs s'en iront qui n'appartiennent pas à la Fraternité. D'autres seront remplacés par des hommes moins captivés par ta petite personne.

— Ah ! Alors maintenant je vais me retrouver comme les empereurs de l'ancien temps ? Protégé de tout sauf de mes protecteurs ?

— C'est apparemment l'idée générale.

— Je n'aurais pas dû le laisser revenir.

— Mieux vaut le démon que tu connais…

— Peut-être.

— Prends garde. Je ne serai plus très souvent dans les parages. D'autres tâches exigent mon attention.

— Vous me manquerez, en ce cas, se contenta de répondre Hecht.

— Le Connec ne devrait pas te poser de problèmes particuliers. Reste à l'affût. Et laisse Madouc faire son travail. Il est capable. Quand tu le lui permets.

— Message reçu. »

Le capitaine général se débarrassa d'une dernière et déplaisante corvée avant de quitter Brothe. Il gagna à cheval un petit domaine des Bruglioni, au sud-est de la Ville Mère, en compagnie de ses gardes du corps.

Gervase Saluda s'était quelque peu rétabli. Il trônait à présent en fauteuil roulant, une couverture sur les genoux. « Pour cacher qu'on m'a amputé de ma jambe gauche, apprit-il à Hecht en surprenant son coup d'œil. Gangrène.

— Je ne l'ai pas su.

— Vous êtes plein de surprises, capitaine général. Je ne m'attendais pas à recevoir jamais votre visite ici.

— J'ai fait du chemin mais je reste redevable aux Bruglioni. Sans vous, je ne serais qu'un spadassin de plus en quête de besogne.

— J'en doute. Les dieux eux-mêmes veillent sur vous. »

Venant d'un prince de l'Église, cette dernière observation n'était pas très pertinente. Mais Hecht ne traitait pas Saluda en principaté.

« J'ai eu de la chance. Contrairement aux Bruglioni. Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Me remettre. Et m'efforcer de ne pas m'aigrir.

— Pour la famille. Vous me comprenez ? Vous êtes les Bruglioni, aujourd'hui. J'ai appris que Paludan n'était pas mort mais pas tout à fait vivant non plus. Il ne peut plus rien faire. Ses parents survivants ne feront aucun bien aux Bruglioni. Ce qui, me semble-t-il, vous place dans une certaine position. »

Saluda semblait peiné. Il n'avait pas encore suffisamment surmonté son handicap physique pour réfléchir à son avenir.

« Vous êtes le principaté des Bruglioni, poursuivit Hecht. Mais le resterez-vous s'il n'y a plus la famille Bruglioni derrière vous ? Les autres familles vous exècrent.

— Je sais. Elles s'imaginent que Paludan m'a élu parce que j'étais son amant. C'est faux. Ou parce que j'exerçais sur lui une influence surnaturelle. Pas parce que j'étais le meilleur homme disponible.

— Vous l'étiez. Et vous le restez. Mais, si Gervase Saluda ne se retire pas du Collegium pour gérer la fortune des Bruglioni, cette famille s'effondrera.

— Je pourrais aussi rouler dans ce fauteuil jusqu'au pont de Rustige et me jeter dans le Teragi, déclara Saluda au bout d'un moment.

— Une solution assez simple en soi, mais pas celle que j'attends.

— Oui ?

— Je vous seconderai dans la mesure du possible. Pour ce que ça vaut, puisque je serai au Connec.

— Oh ! Grand bien vous fasse ! » Saluda semblait sceptique.

Le capitaine général atteignit Viscesment à la tête de troupes comptant sept cents soldats de plus que celles qu'il avait détachées pour maintenir l'ordre à Brothe et dans la Firaldie environnante. Le nouveau patriarche avait autorisé l'emploi de la force nécessaire à purger le Connec de ses revenants. Ainsi que, dans une directive tenue secrète, des agents de la Société pour l'éradication du sacrilège et de l'hérésie. Trop de membres de cet ordre rigide étaient passés dans la clandestinité au lieu de se débander, d'autant qu'Anne de Ménand entretenait leur rébellion par son soutien tacite.

Hecht apportait des lettres de Belliqueux autorisant le comte Raymone Garète à prendre des mesures contre les moines et prêtres qui refusaient de se plier à la volonté du patriarche. Cela dit, il ne pourrait que s'emparer des renégats et les livrer aux cours ecclésiastiques. Où ils seraient jugés par des sympathisants.

Clej Sedlakova, Hagan Brokke et les autres membres de l'état-major de confiance s'étaient réunis à Viscesment dans le palais des Rois. Les troupes patriarcales prirent la relève, soulageant ainsi la pression qu'exerçait leur présence sur la ville.

Rien d'essentiel n'était à l'ordre du jour. L'état-major s'était bien débrouillé en l'absence de son commandant en chef. « Ça m'inquiète, déclara Hecht à la cantonade. Soit vous êtes tellement doués que vous n'avez pas besoin de moi, soit le boulot est si simple que n'importe quel imbécile pourrait le faire. »

Ce qui ne lui valut que sourires et haussements d'épaules.

Une manière de festin occupa la première soirée de Hecht à son retour. Des magnats de Viscesment et des nobles des régions voisines y assistaient. Le comte Raymone et Socia, son épouse, étaient présents, ainsi que les

collaborateurs les plus notables du comte. Le clergé était également représenté par quelques prélats. Lesquels se scindaient en factions aisément identifiables.

Les amis de Belliqueux formaient la plus importante. L'autre, que ses adversaires surnommaient la faction arnhandaise, n'admettait qu'avec réticence l'état actuel des affaires. Et espérait ouvertement la fin du règne de Belliqueux.

De fait, la faction arnhandaise se composait presque entièrement d'étrangers arrivés au Connec pendant la croisade.

S'il n'était officiellement que lieutenant, Titus Consent avait réquisitionné un siège à la gauche de Hecht. Hecht se doutait que le reste de l'état-major avait comploté dans ce sens. Titus était responsable du renseignement. Il aurait des tas de choses à raconter. Surtout à propos des personnalités présentes dans l'assistance.

« Je suis encore hors d'haleine après cette course jusqu'ici », chuchota Consent. Il était sur le terrain juste avant.

« Eh bien, tu l'as remportée haut la main. » Hecht remarqua que plusieurs prélats observaient attentivement leur conversation. « Ne le prends pas mal, mais tu as une mine d'enfer. » Consent donnait l'impression d'avoir pris dix ans en quelques mois.

« La tension. Ces trouducs voudraient que je sois vous quand vous n'êtes pas là. Non ! Écoutez ! On vient de coincer Freux. Enfin. Dans la vallée de la Sadew.

— N'est-ce pas là qu'il est apparu la première fois, je ne sais plus quand exactement ?

— Si. Le site doit être très important pour lui. »

Hecht décocha un sourire sinistre à l'un des plus notoires agitateurs du clergé. L'homme voulait le défier mais n'y parvenait pas. À la différence des pouvoirs temporels, le capitaine général des forces patriarcales n'avait pas de comptes à rendre aux cours ecclésiastiques. Ce qui avait parfois conduit à des décisions de justice aussi rudes que sommaires.

« Quand sera-ce terminé ? » Une fois Freux radié du registre des revenants, nulle présence patriarcale ne serait plus exigée au Connec. Sauf dans le cas d'Ombre. Hecht n'avait encore rien appris de positif à propos d'Ombre. Jusque-là.

« Pas avant un bon moment. Le cordon est encore lâche. Ils le resserrent lentement. Ils ne tiennent pas à agir trop précipitamment et à lui permettre

de s’échapper de nouveau. »

Hecht aurait aimé aborder certains problèmes sévissant dans la force. Mais les questions pratiques devraient patienter. Il lui fallait amuser, séduire et effrayer des puissants.

8
L’Orient lointain.
La plus vieille des cités : une mince corde

Quel âge avait Skutgularut ? Seules les Instrumentalités pouvaient le savoir. Elle était assez vieille, en tout cas, si l’on en croyait son peuple, pour s’être déjà trouvée là du temps d’avant le Temps. Assez pour avoir été là avant que les hommes ne sachent écrire. Au fil des millénaires, Skutgularut, phare de la route de la Soie, avait été attaquée, assiégée et même conquise un nombre incalculable de fois. Jamais totalement toutefois, même par Tsistimed le Doré. Skutgularut était un site sacré, honorable, que Tsistimed lui-même pouvait révérer. Une ville où s’assemblaient les érudits. Où les sorciers se retrouvaient pour étudier et expérimenter. Une cité au cœur de laquelle gisait un petit mais parfaitement fiable puits du pouvoir. Qui jamais, de mémoire d’homme, ne s’était tari ni n’avait débordé.

Raison pour laquelle on l’appelait le Fidèle.

Quand Skutgularut avait cédé aux séductions des Hu’n-taï At, Tsistimed en avait fait sa capitale. En vieillissant, il en était venu à apprécier ses fameux jardins. La ville prospérait, car elle ne connaissait plus de guerres. Les bandits n’osaient pas importuner les grandes caravanes qui suivaient la route de la Soie. Ceux qui s’y risquaient étaient traqués et abattus, hommes, femmes et enfants.

Le vieux Tsistimed quittait rarement ses jardins bien-aimés. Il laissait ses fils, ses petits-fils et les fils de ses petits-fils guerroyer à sa place. Mais il ne put résister à l’appel de l’aventure lorsque l’empire ghargarlicien s’effondra. Il lui fallait visiter les villes renommées qui désormais lui appartenaient.

Le suzerain de la steppe ne faisait certes pas ses deux cents et quelques années. Ceux qui venaient s’aplatir devant lui voyaient un homme dans sa prime jeunesse. Un homme à qui il restait de nombreuses années à vivre.

L’âge n’avait rongé Tsistimed que de l’intérieur.

Il était tout bonnement las de tout.

Les sauvages surgirent de nulle part. Il n'y eut d'autres avertissements que quelques rumeurs portant sur d'étranges événements agitant le Nord. Les hommes et femmes aux cheveux ornés d'ossements et de crânes fourmillaient partout, tuant et détruisant. Un être à forme quasi humaine mais sans poils, aux trop nombreux doigts et à la peau tachetée, marchait parmi eux. Plus tard, certains affirmèrent qu'il avait des yeux de tigre. D'autres qu'il faisait dix pieds de haut. Tous s'accordaient pour le déclarer invincible. Insensible à la morsure d'un seul morceau de fer mais pas à l'effet cumulatif de dix mille.

L'être finit par tomber. Et périr. Puis se transformer en une flaque de pus à l'intérieur du temple qui abritait le Fidèle.

Les rescapés convinrent que la créature n'avait pas souhaité la pollution du puits. Elle avait cherché à s'abreuver directement au Fidèle.

Les sauvages se firent plus férocement destructeurs après la mort de leur protecteur tutélaire. Ils ne laissèrent du palais de Tsistimed qu'un amas de cendres fumantes. Ils dévastèrent la majeure partie de Skutgularut.

Seuls quelques survivants s'enfuirent vers le nord par les glaces.

Les services postaux des Hu'n-taï At étaient à ce point perfectionnés que Tsistimed apprit la destruction de Skutgularut alors même qu'elle était encore en cours. Il mit fin à son périple en Ghargarlicie et repartit vers le nord.

Le monde oriental se recroquevilla sur lui-même. La Nuit trembla.

La fureur de Tsistimed le Doré était sans pareille.

9
Royaume des dieux. Le Neuvième Inconnu

Cloven Februaren passait à présent le plus clair de son temps avec le possédé. Celui-ci ne prenait sans doute guère plaisir à son isolement à Fea mais il en comprenait la nécessité. Il n'avait pas l'habitude d'être enfermé.

« Je compatis profondément, déclara le vieil homme. Sincèrement. Je ne tiens pas en place quand je dois attendre. Tâche de prendre encore un peu ton mal en patience. Nous partirons dès que j'aurai rempli mes autres obligations. Donc. Voici d'autres cartes. Afin de rétrécir le champ des recherches.

— Tu n'écoutes pas, vieil homme. Je te l'ai déjà dit. Je sais où c'est. J'y suis allé. J'y ai passé un bon moment à tenter de le refermer. »

Mais l'ascendant refusait d'en discuter, sinon en des termes très vagues. Ç'avait dû être une époque de grande tension. À moins qu'il ne souhaitât pas divulguer certains secrets.

Le Neuvième Inconnu était enclin à soutenir la seconde hypothèse. « Tu sais où c'était voilà quelques années. Le monde a changé. Qu'ont fait les mortels après ton raid vengeur ? Sont-ils partis ? Ont-ils refermé le passage derrière toi ? »

L'ancien Svavar montrait parfois le bout du nez. Notamment quand le possédé croyait que le Neuvième Inconnu inventait sciemment des obstacles pour parvenir à ses fins.

L'inquiétude de Februaren était réelle. Il tenait à consacrer le moins de temps possible à cette évasion mystique.

« Il ne me reste plus rien à apprendre ici », déclara Februaren au possédé. En négligeant d'ajouter qu'il avait visité le Nord de son propre chef et n'avait trouvé aucune trace du royaume supérieur – mis à part l'ancien emplacement de son entrée. Une puissante résonance subsistait.

Le royaume divin était toujours là. De l'autre côté.

« C'est enfin l'heure de partir ?

— C'est l'heure.

— Alors allons-y. »

Asgrimmur Grimmsson commença à se transformer.

« Attends ! aboya Februaren. Il n'y a pas la place ici ! »

Le possédé avait gonflé au point de déchirer ses affûtiaux humains. Les bourgeons de nombreux membres pointaient déjà.

Il inversa le processus. « Bien vu. » Il dégringola au rez-de-chaussée par la porte et l'échelle. Lorsque le vieillard le rattrapa, il était déjà bien avancé dans la récupération de sa forme monstrueuse. Et il semblait jouir d'une remarquable bonne santé – même si sa main n'avait pas repoussé.

Bizarre qu'un demi-dieu se révèle infoutu de remplacer un appendice perdu.

Februaren ne cessait pas de soupirer. L'ascendant resterait-il rationnel et docile après sa métamorphose ? Impossible de le savoir. Asgrimmur Grimmsson était unique en son genre. Du moins pour l'époque contemporaine.

Les habitants de Fea ne restèrent pas assister au changement.

Il ne subsista bientôt plus rien d'humain dans le monstre, hormis sa tête. Qui émigra sous son ventre. « Grimpe sur mon dos ! » ordonna à Februaren, d'une voix à peine audible, le fantôme d'un visage.

Februaren rassembla ses possessions. La grimpette lui fut difficile. Horriblement effrayante. S'exécuter, néanmoins, laissait quelques flèches dans son carquois.

Il lui restait toujours la Structure.

L'ascendant ne savait pas grand-chose des capacités de son allié. L'allié en question tenait d'ailleurs à les garder le plus possible secrètes. L'ennemi de mon ennemi peut parfaitement, du jour au lendemain, se retrouver en tête de liste de mes ennemis.

Les épaules du monstre étaient plus larges que celles d'un cheval, mais moins douces et chaudes. Et l'on ne pouvait s'agripper à rien, sinon à quelques soies presque aussi drues que des piquants de porc-épic.

Le monstre se redressa. Il s'ébranla. Acquit rapidement de la vitesse. Le paysage devint flou. Februaren se remplit les poumons, chassa sa peur – et jouit de chaque seconde. Il n'était pas de ces vieillards qui méprisent la nouveauté.

Il s'installa dans le tempo.

Le monstre se cantonnait à la nature sauvage. Il fallait donc traverser des terrains accidentés. Le voyage dura plus de temps qu'il ne l'aurait dû.

Pourtant Februaren s'étonna d'apercevoir au bout de quelques heures les sommets des Jagos éclairés par le soleil couchant.

Dès que la nuit tomba, le monstre emprunta les routes pour aller plus vite. L'obscurité ne le ralentissait pas.

Februaren s'inquiétait de ce que les ténèbres risquaient de dissimuler. Vain souci ! L'ascendant créait sa propre bulle d'impunité ou d'invisibilité.

L'aube les surprit dans l'empire, dépassant en trombe des paysans sidérés. Les Instrumentalités se matérialisaient rarement ces temps-ci. Mais les récits de voyageurs arrivant du Nord promettaient de futurs sujets d'excitation.

La texture même du monde commençait à changer. Chaque nouvelle lieue parcourue semblait davantage chargée de réalité, d'une électricité plus sensible. Était-ce déjà ainsi à l'aube du monde, quand la magie régnait partout ? Le vieil homme était préoccupé. Pourquoi n'avait-il rien ressenti de tel quand il avait gagné le Nord par la Structure ? S'agissait-il de quelque chose qu'il fallait aborder graduellement, en lui laissant le temps de croître autour de soi et en soi ? Était-ce l'espoir d'en arriver là qui nourrissait la cabale d'er-Rashal al-Dhoulquarnen ?

Non. Ils ne pouvaient connaître cela que pour l'avoir expérimenté. Ils aspiraient à l'immortalité. À devenir des Instrumentalités de plein droit.

Dans un monde ainsi chargé d'énergie, tout un chacun pouvait devenir un demi-dieu. La réalité taillait des croupières à l'imagination.

Les puits du pouvoir agonisaient. Il s'agissait sans doute d'une oasis de magie dans un désert de pouvoir. Rien de plus. Et qui n'existait pas depuis bien longtemps. Qui n'était pas encore infestée par les créatures rapaces de la Nuit.

Le Neuvième Inconnu les sentait s'agiter autour de lui, piquant toutes dans la même direction. Un réservoir de pouvoir avait dû exploser, se vider en quelques heures au lieu de plusieurs millénaires. Ça s'était déjà produit : une sorte d'éruption volcanique. La dernière en Occident avait eu lieu près de deux mille ans plus tôt, à la lisière orientale de la mer Utérine.

Le monstre comprenait-il le langage humain ? « Il faut nous dépêcher ! hurla Februaren. Ça va attirer des Instrumentalités des quatre coins du monde. » Dont Kharoulke, Celui-qui-marche-avec-le-vent, qui absorberait la presque-totalité du pouvoir. À moins que sa source ne se trouvât trop loin, par-delà la frontière des glaces.

L’ascendant l’aspirait tout en courant. Februaren le sentait forcir sous lui.

Ils traversaient à présent les champs du Friesland, où la neige ne fondait dans l’ombre qu’en raison de l’avènement du pouvoir dont l’épicentre devait se trouver quelque part à l’ouest. Sans doute en mer andorayenne. En eau libre. Le Kharoulke de l’Antiquité ne pouvait traverser l’eau libre qu’en l’enjambant, en sautant d’île en île ou en empruntant un pont. Était-ce encore vrai ?

Peu importait. Kharoulke pouvait aller jusqu’à la lisière de la glace andorayenne et aspirer le pouvoir de là. Mais il ne pourrait pas vider l’abreuvoir.

Le monstre atteignit la grève. Il s’arrêta et s’accroupit pour laisser descendre le vieil homme. Puis il rétrécit, se replia sur lui-même, se liquéfia et redevint un homme nu, énorme et tapissé d’un pelage roux hirsute. « Je ne peux pas aller plus loin sous cette forme. » Il montra l'Ouest. « C’est déjà en train de s’évaporer. Il n’en restera plus rien dans une semaine. » Il s’ébroua comme un gros chien. « Ça fait un bien fou ! »

Toute Instrumentalité dirait la même chose, songea Februaren. « J’espère que Kharoulke est trop loin pour en profiter. Et maintenant ?

— Ce doit être par là, en mer. Je vais me transformer en une créature qui nage.

— C’est précisément ce que je redoutais. » Sachant qu’il l’avait déjà fait.

« Un peu d’eau n’a jamais nui à personne, vieil homme.

— C’est juste. Hélas, il n’y en a pas qu’un peu. Elle s’étend sur cinq cents lieues.

— Non. La pointe sud de l’Orfland ne se trouve qu’à quelques lieues d’ici. Basse et marécageuse. Nous allons devoir la contourner pour atteindre la véritable mer libre. »

L’homme qui avait été Asgrimmur Grimmsson entra dans les vagues. « C’est le seul chemin. Tu vas devoir tenter ta chance. » Il commença à fondre puis à se répandre. Il se changea en une baleine de taille modeste, vingt-trois pieds de la gueule à la caudale. Februaren entra à son tour dans l’eau jusqu’à la ceinture. Les vaguelettes qui déferlaient l’aspergèrent.

La peau était visqueuse impossible de grimper. L’Instrumentalité le prit en pitié et se fit pousser de nouvelles poignées. Une fois qu’il fut à califourchon sur son dos, une manière de selle se forma sous lui.

« Excellent. Mais ne sonde surtout pas ! »

La baleine nageait en rond autour du point où aurait dû se trouver l'entrée. Elle flairait le royaume des dieux. Quelque part.

Le Neuvième Inconnu ressentait la même impression. Mais la route était fermée.

La baleine fit croître devant son évent la grotesque caricature d'un visage aveugle. La bouche émettait des sons sépulcraux. « C'est là. Mais les Aelen Kofer ont bloqué l'entrée. »

Qui aurait pu le reprocher aux nains ? Rien de bon ne pouvait en sortir. Et l'affliction causée par des dieux tyranniques avait été enfermée là-dedans.

« Jusqu'à quel point tes descriptions sont-elles correctes ? N'aurais-tu rien exagéré pour sublimer le royaume des dieux, le rendre plus dangereux ou plus excitant ? »

La baleine mit si longtemps à répondre que Februaren commença à se demander si elle n'allait pas s'en abstenir.

Puis : « Le pont. Le pont de l'arc-en-ciel. Il est brisé. Je n'en ai pas rendu compte. » Après un long échange, que les lentes réponses de la baleine prolongeaient encore, Cloven Februaren se persuada qu'Asgrimmur Grimmsson avait eu le plus grand mal à décrire l'univers privé des dieux de sa jeunesse. Et il se demandait à présent si son ascension n'avait pas affecté son cerveau d'une manière qui n'était pas immédiatement évidente. Ce qui risquait d'être typique de nombreuses autres Instrumentalités.

Communiquer avec l'ascendant lui rappelait les difficultés qu'il y a à élever un enfant frappé d'un autisme aigu. Ce qu'il avait au demeurant déjà fait, longtemps auparavant. Son propre fils Auchion, l'oncle de Muno. Amour, entraînement et sorcellerie avaient permis à Auchion de vivre une vie d'adulte normale, même si quelque peu tronquée.

« Est-ce que ça ne serait pas un vrai foutoir ? demanda le vieil homme à l'air marin. Si les dieux étaient autistes ? »

Ça éluciderait en tout cas un bon nombre d'énigmes.

« Attends ici, ordonna Februaren à la baleine.

— Longtemps ? »

Sans s'enquérir de sa destination ni de la manière dont il comptait la gagner. Non. Juste la plus basique, prosaïque des questions.

« Le temps qu'il faudra pour ouvrir la voie. Mange si tu as faim. » Il avait aperçu des phoques dans le lointain. Il devait y avoir de la terre ferme non loin.

Cette baleine appartenait-elle à une espèce mangeuse de phoques ?

« Mais ne t'éloigne pas trop. »

Les comptes rendus d'Asgrimmur Grimmsson étaient à ce point détaillés que le Neuvième Inconnu parvint à se faire une image mentale précise, encore qu'en noir et blanc. La terreur au ventre, il s'empara des cordes cachées de la Structure et entra dans ce qui risquait d'être l'éternité. Il ne pouvait pas savoir s'il était possible de se faufiler dans l'autre monde avant d'avoir essayé. Ni non plus – pourvu qu'il parvînt à trouver la brèche – s'il pourrait en revenir sans avoir découvert au préalable le moyen de l'ouvrir de l'intérieur.

Cloven Februaren avait deux cents ans. Plus ou moins. Il avait déjà pris des risques. Mais jamais aussi aveuglément, en tablant sur tant d'éléments imprévisibles.

Il fit le premier pas en se demandant quel besoin secret le poussait à s'engager dans une aussi folle entreprise.

L'impression de marcher au travers d'une nuit noire et glacée l'accompagnait, comme à chaque histoire d'amour avec la Structure. Puis une lumière argentée le baigna.

Les Aelen Kofer avaient dû gratter toutes les couleurs avant de partir.

Cloven Februaren se retrouva fort peu élégamment vautré sur un quai de pierre, au pied d'une montagne. Un port s'étendait derrière lui. Un unique vaisseau était mouillé à quai. Ç'aurait pu être un vaisseau de légende. Mais même ce qui est légendaire souffre du manque d'entretien. Ce monde tout entier en souffrait.

Où donc étaient passés les Aelen Kofer ? Il s'était attendu à voir des nains – encore que l'ascendant crût qu'ils avaient fait voile sur la barque d'or des dieux. Mais quel était donc, alors, ce navire à quai ?

« J'aurais dû prêter davantage d'attention à mes études mythologiques », grommela Februaren. On n'avait plus revu les nains dans le monde des hommes. C'était donc qu'ils avaient gagné une autre des réalités auxquelles était connecté ce monde.

N'existait-il pas dans le cycle nordique plusieurs de ces mondes enchevêtrés : le pays des géants, le monde souterrain, la terre gelée des

morts, un séjour où prédominaient les elfes ?

Quelle importance ? Il était là. Seul. Il lui fallait continuer.

Il devait ouvrir la voie. La nourriture ne semblait pas abonder dans les parages. Le contenu de son havresac s'épuiserait vite.

Mourir de faim au paradis ! Douce ironie.

Le vieil homme releva les yeux vers la montagne. Presque entièrement masquée par les nuages, la grande citadelle céleste n'était plus que son ombre au sommet. Le pont de l'arc-en-ciel, partiellement visible au-dessous, montrait encore des traces de l'unique couleur existant en ce monde.

Il était brisé.

Ce problème suffisait amplement pour l'heure. Ouvrir la voie pour le retour d'Asgrimmur Grimmsson, le destructeur de ce monde, restait l'épreuve à surmonter. Pensée qui lui arracha un sourire lugubre.

Éveils, retours de revenants, tout cela préfigurait presque toujours la réapparition de vieux démons s'attelant assidûment à la poursuite d'un Mal plus effroyable encore. Plutôt qu'à la rédemption d'un Bien perverti.

10
Alten Weinberg. Sœurs

Aussi souvent qu'elle l'osait sans provoquer le courroux impérial, Helspeth suppliait sa sœur de l'autoriser à regagner Plemenza. En lui expliquant honnêtement « Je veux m'éloigner de la politique. » De manière générale. En évitant les détails, parce que c'étaient les détails qui la terrifiaient.

Katrin mariée était encore pire que Katrin vierge. Cette mégère-là haïssait le monde entier parce qu'elle avait, semblait-il, si médiocrement choisi son mari. Et qu'elle refusait de reconnaître son erreur.

Jaime s'était désintéressé d'elle dès qu'il avait compris qu'il ne serait jamais empereur. Même s'il avait fait quelque temps son devoir conjugal dans l'espoir d'engendrer un héritier.

Il couchait le plus souvent avec une quelconque courtisane. Ou avec une petite maîtresse basanée qu'il logeait dans un appartement non loin du palais.

Alten Weinberg finit par perdre tout son charme. Jaime rentra en Castauriga.

Son argumentaire était solide : il en était le roi. Ses voisins harcelaient son royaume. Si Pierre de Navaya n'avait pas été distrait par de plus hautes ambitions, il aurait d'ores et déjà gobé la Castauriga.

Et il y avait en Arnhand des remous dirigés contre le Connec. Et qui risquaient de provoquer l'intervention des princes chaldaréens épiscopaliens de Dirécie. Aucun ne tenait à avoir dans son dos une Anne de Ménand à la puissance renforcée.

La politique à laquelle voulait se soustraire Helspeth était celle des factions religieuses. La grande majorité de l'aristocratie s'élevait contre les arrangements de Katrin avec le patriarche. Elle souhaitait mettre en avant la princesse héritière, en guise de bannière dans son combat pour le retour aux conditions d'antan.

Helspeth refusait de jouer un rôle dans la sédition. Et le faisait pleinement comprendre à tous ceux qui venaient la trouver avec un complot

en tête.

Katrin interdisait catégoriquement à Helspeth de quitter la capitale. Elle ne voulait pas d'une princesse héritière en résidence là où l'on ne pourrait pas la surveiller étroitement.

Une grande tension régnait entre les deux sœurs. Helspeth était terrifiée elle craignait de se retrouver à nouveau emprisonnée. Voire pire. Et elle avait de bonnes raisons de le redouter. Car les conseillers de Katrin lui suggéraient régulièrement de prendre des mesures drastiques.

L'orage qui se préparait éclata quand Katrin annonça qu'elle attendait un enfant. Une nouvelle fois.

Elle était tombée enceinte aussitôt après son mariage. Et avait fait une fausse couche au bout de six semaines. Les jours suivants avaient été difficiles. Nul ne savait à quoi s'attendre. Katrin entrait dans des rages folles sans aucune provocation. Ces crises prenaient très vite fin. Elle était alors bourrelée de remords et annulait les ordres draconiens qu'elle avait émis alors qu'elle était en colère. La cour s'y adaptait en feignant de se plier à ses cruels oukases, tout en espérant qu'elle changerait d'avis.

Katrin donnait rarement suite. Elle oubliait. Mais parfois, redoutant un avenir dont elle serait absente, ses gens ne faisaient pas fi de ses ordres les plus démentiels.

Le comportement de l'impératrice attirait des nobles de plus en plus nerveux et nombreux dans le camp de ceux dont l'existence serait sans doute plus aimable si une autre des deux sœurs occupait le trône du Graal. Raisonnement qui effrayait la princesse héritière.

L'annonce de Katrin, un mois à peine après le départ de Jaime, ramena la paix. Elle se départit de son irrationalité, s'absorba entièrement dans son travail d'impératrice et dans les préparatifs à la naissance du bébé. Elle affirma à tout le monde qu'il s'agirait d'un garçon, d'un héritier digne d'endosser le manteau de Johannes Bottenoire. Elle abrutissait les femmes de la cour avec ses discussions sur la grossesse. Elle dormait beaucoup moins. Cette phase maniaque parut perdurer interminablement.

Ce qui effrayait certains courtisans bien plus que son ancienne psychose.

Tout le monde évitait de parler de Jaime de Castauriga.

C'était là un sujet que Katrin abordait avec plus d'enthousiasme encore que celui de sa grossesse. Jaime était devenu dans sa bouche une sorte de demi-dieu, n'entretenant plus aucun rapport avec l'homme qu'il était

réellement. Et un homme dont les plus fervents partisans de Katrin espéraient qu'il était parti pour de bon.

Helspeth avait été convoquée à un souper avec sa sœur. Elle s'était mal fagotée, bien décidée à ne pas éclipser Katrin, dont la beauté déclinait de façon alarmante. Elle trouva celle-ci d'humeur très expansive, encline à partager avec elle l'intimité de deux sœurs aimantes. Helspeth entra dans son jeu, de peur de voir le couperet s'abattre au moment où elle s'y attendrait le moins.

« Je suis très seule, Ellie, déclara Katrin. Jaime est parti. Je n'ai plus personne. Ces gens… Ce ne sont pas mes amis. Ils veulent seulement se servir de moi.

— J'ai toujours été là, Kat. Si tu voulais bien l'accepter. Je veux n'être que ta sœur aimante. Je n'ai besoin de rien d'autre. » Au fond de son cœur, elle espérait que Katrin reprendrait ses tentatives de lui trouver un mari. Qui l'emporterait loin de l'empire.

Cette quête redevenait plus active quand Katrin était de bonne humeur. Maintenant qu'elle attendait un enfant, il n'y avait plus aucune raison valable de réserver Helspeth à un cas de force majeure.

Un bébé serait plus facile à manipuler si Katrin mourait soudainement. Helspeth ressemblait trop à son père, craignaient de nombreuses personnes. En dépit de son sexe, elle risquait de se montrer vétilleuse.

Les incertitudes de Katrin durèrent une bonne heure. Helspeth la soupçonnait d'en rajouter pour le seul plaisir de se faire consoler.

Puis elle déclara « J'ai appris que ce capitaine des brancequenets, Algrès Drear, était de retour en ville.

— Je l'ignorais. Pourquoi ?

— Ils retirent les impériaux de Viscesment. Depuis que le capitaine général s'est assuré que sa marionnette était installée à Brothe.

— Vraiment ? Il ne m'a pas fait l'effet d'un homme de cet acabit. Plutôt un soldat loyal.

— Il a dû décliner mon offre parce qu'il se savait déjà en position de faire élire le nouveau patriarche.

— Je n'y avais pas songé. Mais je ne vois pas pourquoi il traquerait des Instrumentalités revenantes dans la Fin du Connec s'il pouvait se targuer de manipuler le patriarche de Brothe.

— Il doit avoir une raison. Cet homme est trop mielleux.

— Parce qu'il a refusé ta proposition ?

— Ça n'aurait aucun sens autrement.

— Bien sûr que si. Il a donné sa parole. Il aurait sans doute sauté sur l'occasion s'il n'avait pas déjà promis de servir quelqu'un d'autre. »

Katrin la lorgna bizarrement. Était-elle trop véhémente ? Elle ne le pensait pas. Mais elle allait devoir battre en retraite de toute façon. Ce n'était pas la première fois qu'elle trahissait des émotions malséantes à propos du capitaine général. Les gens risquaient de s'étonner.

Elle-même se posait des questions. Elle était une femme adulte et rationnelle. Pourquoi cette obsession ? Pourquoi ces lettres secrètes ? Elle avait été témoin de la fixation de Katrin sur Jaime de Castauriga et craignait de sombrer dans la même folie.

« Fon Maeterlinck réclame votre indulgence, madame l'impératrice, interrompit une dame de la cour. Ferris Renfrow vient d'arriver avec des nouvelles importantes. Le graf pense que vous devriez en être informée le plus tôt possible. »

L'interruption irrita Katrin. Les gens n'arrêtaient pas d'aborder des problèmes qui pouvaient attendre. Parfois des semaines, si tant est qu'elle pût faire quelque chose pour les résoudre. Avec ces vieillards, c'était toujours crucial : une crise urgente. Étaient-ils donc résolus à la pousser à bout ?

« Ce n'est pas la faute de Claudelette, chuchota Helspeth. Sois gentille. Elle ne fait que ce que l'on attend d'elle. »

Katrin marmotta avec irritation.

« Venge-toi sur fon Maeterlinck. C'est lui le fautif. »

Facile à dire quand on n'est pas la fille qui doit gronder une de ces vieilles badernes. Il est plus commode de déverser sa bile sur une femme qui ne peut que l'accepter en baissant la tête.

« D'accord, petite sœur. Montre-moi comment m'y prendre. »

Ouch ! Mais Katrin y renonça.

« Claudelette. Informe le graf fon Maeterlinck que j'exige qu'il réunisse dans l'heure le Conseil privé et les autres personnes indispensables. Aucune excuse ne sera tolérée. » L'impératrice eut un mauvais sourire. « Voilà comment je traite les Maeterlinck de ce monde, sœurette. Il va maintenant devoir se rendre impopulaire auprès de quinze ou vingt vieux barbons acariâtres. La plupart n'arriveront pas à l'heure. Et ils feront mauvaise

figure devant leur impératrice. Quelques-uns au moins en voudront à fon Maeterlinck.

— Tu comptes te changer ?

— Non. J'y apparaîtrai essoufflée et en débraillé. Tellement je suis dévouée à mes fonctions. Ce qui, s'il ne s'agit que d'un autre rapport de routine grossi en menace millénaire contre l'empire, devrait irriter encore plus le Conseil contre Maeterlinck. »

Les crises insignifiantes se succédaient. Helspeth les soupçonnait de devoir bien moins à la méchanceté que ne voulait le croire Katrin. Le graf fon Maeterlinck et ses pareils tenaient surtout à ce qu'on les rassurât sur le rôle indispensable qu'ils jouaient dans l'empire.

Après avoir rendu – sommairement – hommage à l'impératrice et à la princesse héritière, c'est un Ferris Renfrow crasseux et en loques qui affirma : « Il n'était pas utile de convoquer le Conseil en urgence. Ma nouvelle est certes spectaculaire, mais elle n'exige pas une réaction immédiate. Peut-être même aucune réaction. » Le regard noir de Katrin faillit faire rentrer le graf fon Maeterlinck sous terre. Il avait donné un coup de pied dans le nid de frelons avant de savoir ce qui amenait exactement Renfrow. Et Renfrow lui avait fait croire à un séisme afin qu'il fourre ses doigts dans le hachoir à viande.

« Renfrow. Nous sommes là. Annoncez.

— Les troupes de croisés arnhandais levées par Anne de Ménand et les renégats de la Société pour l'éradication du sacrilège et de l'hérésie ont envahi le Connec. La force la plus importante se dirige vers Khaurène, dans l'Ouest, commandée par le roi Regard. Une seconde armée se fraye un chemin à travers les montagnes en direction de Castrerésone. L'archevêque de Salpeno et Pernoud sont à sa tête.

» Une troisième va descendre vers l'est en suivant le Déchéar. Elle est censée réduire Antieux puis suivre l'exemple du capitaine général durant la croisade connécienne de Sublime. Cette armée sera composée de ceux qui ont fâché Anne de Ménand. On leur a ordonné de choisir entre une croisade et la plus sévère des disgrâces. Je reste persuadé qu'Anne de Ménand s'attend à ce que le comte Raymone Garète l'engloutisse. »

Helspeth s'était mise à haleter. Elle se mordit la lèvre. « C'est vrai, dit Katrin. Ce n'est pas crucial. Nous en sommes là. » Le dédain transpirait dans ses paroles. « Ceux qui ont pris la peine de s'en inquiéter… » Elle fit

les gros yeux. « Bon, discutons-en. Comment Brothe va-t-elle réagir ? Je m'attends à des excommunications en pagaille. Pour le moins. Nul patriarche ne tolérerait que les autorités temporelles le défiassent. Et que fera le capitaine général ? »

Après avoir annoncé ces nouvelles, Ferris Renfrow s'était faufilé à l'écart. Helspeth trouva qu'il semblait particulièrement intéressé par ses réactions. Mais elle avait vécu dans la promiscuité d'une sœur qui pouvait bouillir d'une seconde à l'autre. Elle ne montra rien.

Pour elle, ces nouvelles ne signifiaient pas grand-chose.

Il n'en allait pas de même des vieillards. On entendait déjà chuchoter à propos de telle ou telle ville frontalière qui devrait réellement être une possession de l'empire. Cela dit, au cours des décennies, quand l'Arnhand était occupé à autre chose, l'empire avait englobé de petites parcelles du territoire arnhandais.

« Que va faire le roi Brill ? » interrogea Helspeth.

Santérin était d'ores et déjà en guerre avec l'Arnhand. Ses rois rataient rarement une occasion de razzier et de capturer des villes arnhandaises lorsque le pouvoir central de l'Arnhand, généralement affaibli, tournait le dos.

« Renfrow ? s'enquit Katrin, accueillant favorablement l'intervention.

— Je ne peux rien dire avec certitude. Je n'ai pas reçu de nouvelles de mes informateurs. Mais le roi Brill devrait se comporter comme tous les rois de Santérin l'ont toujours fait. Mais, Anne de Ménand étant plus intelligente que les douze derniers rois de l'Arnhand rassemblés, elle pourrait avoir pris des dispositions au préalable. »

Renfrow lança un regard aigu à l'impératrice. Comme pour sous-entendre que les croisades n'étaient pas entreprises par pieuse lubie.

Comment se serait-elle débrouillée ?

« Le roi Brill aspire à davantage de titres et de territoires. Elle pourrait par exemple modérer les revendications de l'Arnhand sur certains des comtés frontaliers les plus sécessionnistes en attendant de se sentir assez forte pour les reprendre. »

Katrin se leva de son trône. Elle déambula parmi les conseillers puis autour d'eux. Son père transparut un instant à travers elle. Ce qui mettait les vieillards dans leurs petits souliers. « A-ton des nouvelles de Salpeno ? Officielles ? Ou bien aurait-on omis d'en informer l'impératrice ?

— Puis-je, Votre Grâce ? intervint Renfrow.

— Faites.

— Si forte de caractère que soit Anne, elle est incapable de concevoir qu'une autre femme le soit. Avant que l'empire ne lui inspire quelque inquiétude, il faudra qu'elle ait le nez en sang.

— Vraiment ? Amiral. Grand-duc. Vous qui brûlez toujours de vous battre. Arrangez-moi des démonstrations de force le long de la frontière.

— Ne devrions-nous pas saper l'entreprise d'Anne dans le Connec ? s'enquit Helspeth. Elle deviendra une menace plus inquiétante si elle réussit à s'arroger la force et la fortune qu'elle y trouvera.

— Renfrow ? demanda Katrin. Des suggestions ?

— Non. Sauf pour faire remarquer qu'aucun succès remporté par Anne ne profitera à l'empire. En outre, nous devons prendre en compte une autre cruelle réalité. Le monde physique est en train de changer.

— C'est-à-dire ?

— Les hivers s'allongent. Le niveau des mers baisse. Le Grand Nord est très vite submergé par les glaces. Dans les Jagos et les autres chaînes de montagne élevées, les neiges permanentes occupent une surface plusieurs fois supérieure à celle d'il y a seulement une dizaine d'années. Les puits du pouvoir ne cessent partout de s'affaiblir. Simultanément, d'anciens démons, des Instrumentalités datant du temps d'avant le Temps, commencent à revenir dans le monde en tapinois.

— Rien de neuf dans tout cela, Renfrow. Pourquoi le ramener sur le tapis ?

— Parce que ça va empirer. Pendant que, comme d'habitude, nous continuons de nous focaliser sur la guerre et la politique. Vous-même envisagez de lancer une nouvelle croisade en Terres Saintes… » Le maître espion s'interrompit avant de prononcer des paroles compromettantes.

Johannes Bottenoire avait laissé à Renfrow toute la liberté de ton d'un bouffon de cour. Johannes trouvait utiles ses observations à l'emporte-pièce.

Katrin Ege était plus traditionnelle. Elle préférait qu'on lui dît ce qu'elle espérait entendre. Mais elle n'avait pas perdu toute affection pour la vérité. Peut-être n'aimait-elle pas ce qu'elle entendait, mais elle pouvait composer. Jusque-là.

Helspeth ne s'attendait pas à ce que cela durât.

Le lien de Katrin avec la cruelle réalité s'effilochait d'heure en heure.

Ferris Renfrow s'inclina et entreprit de se retirer pas à pas.

Helspeth l'observait. Il n'avait pas peur. Il voulait simplement s'en aller. Il avait livré ses informations. Il avait tenté de donner son avis. Personne n'était intéressé. Il avait encore du pain sur la planche ailleurs.

Helspeth comprenait. Et ne parvenait pas non plus à s'en inquiéter. Elle ne voyait qu'une seule chose : le capitaine général allait bientôt se retrouver piégé dans un étau politique.

11
Tel Moussa. Un nouveau dieu réplique à Père

Un faucon de bronze était caché dans la tour de Tel Moussa ; son existence n'était connue que de Nassim Alizarin et de deux de ses séides. La Montagne l'avait fait confectionner – uniquement son tube – par un célèbre fondeur dainschau de Haeti, ville en territoire rhûnishe. Il était plus petit que les autres. Le Dainschau qui l'avait fondu croyait qu'il servirait dans un temple dévédien.

La Montagne l'avait fait monter sur une brouette. Tout ce que Nassim savait de son emploi, il l'avait appris durant la campagne contre Rudenes Schneidel en observant ses incroyants d'alliés. La poudre – du moins la précieuse petite quantité qu'il détenait – avait été dérobée dans des entrepôts sha-lugs par des sympathisants puis passée sous le manteau dans le Nord, une ou deux onces à la fois.

Alizarin disposait d'assez de poudre et de mitraille pour tirer douze coups. Il ne tentait pas d'en accumuler davantage. Il était persuadé que son faucon ne survivrait pas à un tel cycle de tir. Le bronze n'est pas, loin s'en faut, le meilleur métal pour fondre un faucon. Le cuivre lui est supérieur, le fer encore davantage. Mais seuls les Dèves de l'Ouest maîtrisaient la fonte de tubes de fer capables de se refroidir sans former des pailles fatales. On chuchotait à al-Qarn que la résilience du fer avait été pour er-Rashal al-Dhoulquarnen un poil à gratter plus irritant que tous ses échecs en Occident.

Autant d'entreprises qu'il avait servies à Gordimer le Lion en lui affirmant qu'il s'agissait de machinations préventives, destinées à réduire à néant la capacité de l'Occident à lancer de nouvelles incursions en Terres Saintes. Ou même, comme le redoutait le maréchal, contre la Dreanger.

Le Rascal était retourné en al-Qarn, provisoirement réhabilité. Le Lion avait bien plus besoin du sorcier qu'il ne haïssait l'homme. Gordimer craignait davantage l'avenir chaque année. La prophétie annonçant sa fin approchait chaque jour un peu plus de sa réalisation.

Pour les sha-lugs, la Dreanger et le khaïfat d'al-Minphet, que quelqu'un tentât de glisser une dose de poison en douce au maréchal serait une

bénédiction.

Nassim Alizarin n'attachait guère d'importance aux augures et autres prédictions. Pas plus que, depuis la mort de son fils, il ne se sentait enclin à rester le plus fidèle serviteur de Dieu.

La Montagne fixait son repas à demi entamé. À quoi bon continuer ? Quand il regardait en arrière, il lui semblait avoir investi son âme elle-même en Hagid.

« Des cavaliers sur la route de Shamramdi, l'interrompit al-Azer er-Selim. Venant dans notre direction.

— Autant dire que nous allons être bientôt submergés d'exigences de nos maîtres. »

Az s'inclina légèrement sans mot dire. Le service n'était pas très pénible à la garnison de Tel Moussa. Il exigeait surtout de la patience. Mais La Montagne traitait chaque message de la capitale lucidienne comme une punition. S'il ne manquait jamais d'accomplir ce qu'on lui ordonnait, il n'y mettait aucune application.

« Jeune Az ! s'exclama Alizarin, tout content de revoir Azim al-Adil. Le vieil Az ne m'a pas dit que c'était toi.

— Le vieil Az n'y voit plus aussi bien, déclara le maître des esprits.

— Tout le plaisir est pour moi, je t'assure », déclara le garçon. Il se lança dans un discours flagorneur fleuri, témoignage certain de la bonne éducation qu'il avait reçue à la cour de son grand-oncle.

« Je vieillis, mon garçon, lâcha La Montagne. Je n'y survivrai peut-être pas. S'est-on occupé de tes compagnons ?

— Ils n'ont pas besoin de grand-chose. Nous repartirons dès que nous aurons fini de parler, toi et moi.

— Seigneur ! Tu ne dois pas t'infliger…

— Il le faut. Nous y sommes tous contraints. Les Hu'n-taï At ont vécu des heures dramatiques. Une force inconnue a attaqué Skutgularut. Elle n'en a laissé que des ruines. Tsistimed rappelle tous ses fils et petits-fils avec leurs armées. Un événement majeur va se produire.

— Le vieux bonhomme va peut-être s'exploser la cervelle rien qu'en y réfléchissant. En quoi est-ce que ça nous concerne ?

— Pour toi, c'est de peu d'importance. Mais, pour Indala al-Sul Halaladin, cela signifie que les tribus de la périphérie du khaïfat auront désormais les coudées plus franches pour défier l'autorité centrale. Peu de

chefs regardent assez loin pour comprendre qu'ils auront de nouveau besoin d'une protection l'été prochain.

— Je vois. » Gouverner était épineux quand la vitesse des communications excédait rarement celle d'un cheval au galop. « Encore une fois, quel rôle suis-je censé jouer ?

— Mon illustre parent implore ton assistance dans une affaire entièrement différente. La bête du Tancret a encore offensé al-Prama. Délibérément.

— Les lépreux ?

— Tu l'as appris ?

— Le maître de la caravane est venu ici. Il m'a supplié de châtier Rogert. Je lui ai montré combien nous étions démunis et je lui ai dit d'exposer son cas à la cour. Je constate qu'il s'est exécuté.

— En effet. La colère d'Indala était insondable. Deux des petites-filles de son frère Ibid, Nida et Nia, faisaient partie des femmes de la caravane. Elles rentraient d'une visite aux antiques ruines de Dreanger. Non, elles n'ont pas été profanées. Rogert du Tancret lui-même ne s'y aventurerait qu'avec des esclaves et des filles de joie. Mais ces deux filles faisaient partie des "invités" qu'il a contraints de dîner à Gherig en les faisant servir par des lépreux.

— Il me semble déceler un intérêt personnel dans ta voix, jeune Az.

— Une des filles, Nida, pourrait m'être promise. La parenté est lointaine, ajouta-t-il en réponse au froncement de sourcils du général. Indala et Ibid ne sont pas de la même mère. »

Le vieil homme opina. Assez éloignée, en tout cas, pour que ces deux enfants pussent se marier. « Que veux-tu de moi ?

— La bête n'a osé cet affront que parce que mon illustre parent s'inquiétait de Tsistimed. Mais, maintenant que les Hu'n-taï At ont fait volte-face, Indala aimerait profiter de l'occasion pour punir du Tancret. De manière permanente.

— Encore une fois, que veux-tu de moi ?

— Que tu infiltres un espion à Gherig. Certains de tes partisans ont visité l'Occident. Ils pourraient jouer les Fraqueuses Gisela, assez bien pour abuser les Arnhandais.

— Maigre espoir, répondit La Montagne. J'ai déjà essayé. Par deux fois. Les deux hommes se sont fait prendre. Et ont été balancés du haut des murailles. Pur geste de mépris. Comme s'ils n'étaient que de l'ordure ne

méritant ni torture ni rançon. L'un d'eux, abd Ador, y a survécu. Tu peux lui parler. Il n'a plus que le loisir de réfléchir à ce qui a mal tourné.

— Le paralysé dans la chaise roulante, au rez-de-chaussée ?

— Lui-même.

— Pourquoi le gardes-tu ?

— Il n'a pas demandé à mourir. Il n'est pas encore prêt pour le paradis. »

Le jeune homme plissa les yeux. Préférer souffrance et infirmité au paradis signalait une foi bien peu affermie.

Le garçon était intelligent. Bien élevé. Mais il avait besoin de rouler sa bosse hors des murs du palais.

« C'est son choix, jeune homme. Nous sommes des sha-lugs, pas des gibiers de potence qui n'attendent même pas que les blessés soient morts pour les enterrer. »

Le garçon inclina légèrement la tête en signe de consentement.

« Il y a peut-être un moyen d'entrer à Gherig qui nous aurait échappé jusque-là, reprit Alizarin. Je le découvrirai. Entre-temps, ton illustre parent pourrait tenter d'attirer Rogert dehors pour le détruire.

— On l'a envisagé, général. Mais les Arnhandais ne sont pas des imbéciles. Gherig se dresse à la frontière des Terres Saintes, entourée de princes et de principautés, de tribus et de chefs, de villes et de citadins, qui tous sont susceptibles de se trahir les uns les autres ou de nous trahir, nous, pour une poignée de pièces de cuivre. Sans souffrir du moindre remords.

— L'autre possibilité serait d'isoler la forteresse.

— Plus facile pour l'incroyant que pour le croyant. Gherig peut soutenir un siège prolongé, même déterminé.

— Je comprends. Je ne parlais pas d'un siège. Mais plutôt de déployer des commandos. De couper Gherig de sa base. D'attaquer tous ceux qui en sortent ou s'y rendent. En usant de temps de temps de menus sortilèges pour accroître la misère des domestiques, soldats et marchands, qui, restés à l'intérieur, devront se contenter de regarder le monde tourner.

— Je vois. Abriter le monde de Roger du Tancret en l'enfermant dans une cage. De sorte que les gens finiront par comprendre que leur seul moyen de changer leur destin serait de passer sur son cadavre.

— Exactement.

— Pas franchement satisfaisant. Mais ça pourrait titiller le sens de l'humour de mon oncle.

— Pardonnez-moi, général, intervint Hawfik, un soldat. Des cavaliers approchent. Des Dreangériens. Le maître des esprits affirme qu'il serait temps de se montrer circonspect.

— Az ? Mais… » Mais le vieil Az ne rôdait plus dans la pièce, à la lisière de la lucidité. « Cela pourrait signifier des problèmes, jeune Az. Nous nous attendions à ce que le Rascal tentât de nous réduire au silence maintenant qu'il est de retour en grâce. »

Alizarin s'attendait à un retour de bâton depuis la chute de Rudenes Schneidel. Cela avait demandé un certain temps, parce que le Rascal avait d'abord dû se faufiler de nouveau dans les petits papiers du Lion.

Le garçon patientait sans mot dire. « Attends ici, conseilla Alizarin. Fais-toi vite connaître si nous ne parvenons pas à nous défendre. Er-Rashal ne voudra pas offenser Indala.

— Er-Rashal offense mon oncle par sa seule existence. Je ne me cacherai pas de ses laquais. »

L'esprit vif, songea le général. Le garçon admettait que le Rascal ne perdrait pas son temps avec un rebelle en puissance.

« Comment ton maître des esprits peut-il identifier des ennuis de si loin ? poursuivit al-Adil.

— Az est un sorcier mineur. Mais assez doué, dans les limites de ses aptitudes. » Il en avait assez dit. Le mépris d'Indala pour la sorcellerie était notoire, et partagé par ses partenaires. « Il sait. »

Alizarin marcha jusqu'à la petite terrasse qui surplombait la porte de la tour. Cette dernière n'était que de quelques pieds plus large que son portail. Elle formait une sorte de coin s'élargissant vers l'arrière pour escalader Tel Moussa. Un fossé asséché de six pieds courait devant le portail, enjambé par un pont qu'on pouvait relever et rétracter. Alizarin devait encore ordonner qu'on le rentrât. Derrière le portail, la route s'élevait brusquement. Tout assaillant qui le franchissait devait encore gravir la pente.

Le général s'aperçut qu'Az n'avait pas attendu de recevoir des ordres. Des hommes étaient sortis. Ils étaient postés assez loin du portail. Lequel restait ouvert.

Il observa la petite troupe de quatre hommes à l'approche. Deux sha-lugs. Et deux autres se faisant passer pour des sha-lugs. Il irradiait d'un de ces derniers l'arrogance qu'Alizarin associait à er-Rashal al-Dhoulquarnen.

Le plus âgé des sha-lugs releva les yeux. La Montagne ne le reconnaissait pas. L'homme dit quelque chose au sorcier. « Il est temps de

battre en retraite, déclara Alizarin à al-Adil. Juste au cas où. »

Peu après, un éclair assorti d'un hurlement en dirent long sur les événements se déroulant à l'extérieur. Rien ne parvint à franchir les protections interdisant l'entrée aux créatures de la Nuit.

Le garçon était abasourdi. « Je ne pense pas… Je n'arrive pas à croire…

— À ton retour à Shamramdi, tu pourras dire que tu l'as vu de tes propres yeux…

— Si j'y retourne jamais. Que peux-tu faire contre cela ? Ton maître des esprits… »

Un rugissement tonitruant noya les doutes qu'al-Adil s'apprêtait à exprimer sur les compétences d'Az. La tour fut comme secouée. Ses pierres grondèrent. De la poussière s'abattit.

Les chevaux se mirent presque aussitôt à hennir. Et les hommes à hurler. Un homme, au moins.

Alizarin revint sur le balcon.

Les quatre cavaliers gisaient par terre. Deux étaient inertes. C'était le sorcier qui avait hurlé. L'autre blessé s'employait à rattacher sa main droite à son poignet.

Deux chevaux s'enfuyaient, dont un sur trois jambes. Aucun n'avait l'air touché. L'handicapé avait dû se blesser en tentant de détaler. Les deux animaux abattus devaient se trouver de face : ils avaient abrité de leur corps les deux fuyards, mais pas leur cavalier.

« Excellent ! » lâcha Alizarin. Encore qu'il déplorât la mort de sha-lugs. Leur seul crime avait été de se trouver au mauvais endroit avec le mauvais homme. « Allons voir si l'on peut sauver le sorcier. Il devrait faire un témoin passionnant. Du moins si ton oncle s'intéresse à ce qu'il a à dire.

— Sans aucun doute.

— Tu émets des réserves ?

— Il reste un sorcier. Et je n'ai pas les moyens de le contrôler.

— Nous te mettrons au parfum. »

En arrivant au pied de la tour, Nassim constata le décès de son précieux faucon.

« Nous l'avons surchargé, général. Afin de nous assurer que nous les arroserions d'assez de mitraille.

— Occupez-vous de ces chevaux. Et des blessés. Si le sorcier vous donne l'impression qu'il pourrait survivre, sauvez-lui la vie. »

Az croisa le regard de La Montagne. Il hocha la tête puis se remit au travail. Des camarades de son ancienne compagnie se joignirent à lui. « On peut sauver celui qui a perdu sa main à condition de lui poser tout de suite un garrot ! cria Os.

— Fais donc ! ordonna Alizarin. On le tuera plus tard si besoin.

— Ils ne nous ont pas vus sortir à cause du soleil qui brillait derrière nous, général, déclara Mohkam, un des gars de la bande d'Os.

— L'arrogante assurance de ce sorcier me stupéfie, laissa tomber Azim al-Adil.

— On va le questionner à ce sujet. » Alizarin se déplaça pour mieux observer Az.

Le maître des esprits ignora les appels au secours du sorcier. Avec l'aide de deux de ses compagnons, il trancha l'index et l'auriculaire de ses deux mains. Cela mettrait fin à ses gesticulations magiques. Puis ils lui percèrent la langue d'un trou, y enfilèrent un brin d'argent, le tordirent et en nouèrent les extrémités. Plus de magie verbale.

Ce n'est que cela fait qu'ils conduisirent leur captif dans la tour.

« Tu sauras attendre qu'il soit prêt à voyager, j'imagine, jeune Az, lâcha Nassim.

— Je peux le faire. Mais tu vas devoir envoyer un message.

— Je vais ordonner aux sémaphoristes de s'y atteler. Ce sera un long message. Il va aussi falloir rattraper ces chevaux. Et enterrer les cadavres. »

Nassim Alizarin al-Jebal était content. La journée avait été bonne. On avait amplement tiré sur la barbe du Rascal avant de la lui tordre. La nouvelle s'en répandrait parmi les sha-lugs. Cela soulèverait sans doute certaines questions quant à l'intérêt de prêter allégeance à un maréchal qui laissait de telles intrigues se fomenter dans son entourage.

« Os ! Tu regagnes Haeti demain. Dis à ton Dainschau d'ami que notre congrégation apprécie tellement son calice de bronze qu'elle souhaite en ajouter trois autres, identiques, à son arsenal. » Os soupira. Il était trop vieux. Mais il ne rouspéta pas. Nassim ne s'y était d'ailleurs pas attendu. Os était un sha-lug.

12
Le Connec. Affrontements

Le cercle était bouclé. Enfin. Freux s'était révélé plus glissant qu'un tonneau de serpents huilés, si l'on en croyait un vétéran de l'interminable campagne destinée à éliminer les anciens dieux ressuscités par Rudenes Schneidel. « Je suis crevé, déclara Hecht à Clej Sedlakova et Titus Consent. Et je n'étais pas là la moitié du temps. » Il se tourna vers l'orient. Les premières lueurs de l'aube détouraient les collines connéciennes. « Il n'a plus aucun moyen de se faufiler une dernière fois ? »

D'exaspération, Sedlakova agita son unique bras. « Non ! Non, par l'enfer. Sauf qu'il a déjà réussi à s'échapper deux fois alors que j'avais promis qu'il en était incapable. Donc je ne peux rien garantir. Il pourrait bien se changer en un vol de corbeaux et s'enfuir à tire-d'aile. Ne l'appelle-t-on pas aussi Prince des Corbeaux ?

— Du calme, colonel. Il n'y a pas de honte. Certaines des anciennes Instrumentalités faisaient déjà ce genre de tours. On surnomme aussi Freux le Seigneur des Mouches, non ? S'il se changeait en un million de mouches, quel espoir nous resterait-il de l'éliminer un jour ? »

D'un autre côté, de la part du revenant, ce serait aussi un geste ultime dicté par le désespoir. Comment un dieu lui-même pouvait-il espérer se reconstituer à partir d'un million de mouches, du moins s'il parvenait à s'éloigner suffisamment pour se mettre en sécurité ? Combien d'entre elles survivraient ? Combien se laisseraient-elles distraire par des charognes, des détritus, des matières fécales ou l'impérieux désir de s'accoupler ? Freux ne serait jamais à ce point désespéré.

Le monde s'éclaira. L'aurore illuminait le sommet des collines. Freux et les autres Instrumentalités attachées à sa personne allaient se recroqueviller dans les creux des vallées, en quête de fissures où la lumière ne parvenait jamais. Ces esprits et croque-mitaines n'intéressaient pas le capitaine général. Il ne voulait éliminer que ce dernier cabochard de revenant. Puis rentrer chez lui dans sa famille, comme tous ceux qui participaient à cette campagne.

Hecht se retourna dans l'espoir d'apercevoir du coin de l'œil une ombre anormale ou un mouvement furtif lui apprenant que Cloven Februaren, le seigneur du royaume silencieux, assistait bel et bien à ces événements. Le Neuvième Inconnu. Le grand-père de son soi-disant grand-père. Qui s'était déjà tapi dans l'ombre, tout au long de la croisade connécienne et de la campagne d'Artecipéa, pour s'assurer que tout se passait bien.

Mais le vieillard ne lui apparut pas. Hecht espérait pour sa part que tout irait au mieux, tout en s'attendant au pire. Il ne tenait pas à perdre l'assistance et l'amitié de ce vieillard trop fréquemment prétentieux.

Muniero Delari s'était exercé toute sa vie durant à endosser le rôle de Cloven Februaren. Mais Hecht ne se fiait pas entièrement à Delari. Le Onzième Inconnu ne maîtrisait pas autant que le Neuvième l'art de la sorcellerie – en dépit de sa réputation de grosse pointure parmi les sorciers du Collegium.

« Encore une heure. Et il sera là où nous voulons l'amener, promit Titus Consent. Et, dès qu'on n'entendra plus les boum-boums, je file à Brothe. Je veux faire pousser des petits cris à Noë. »

Hecht inclina la tête pour lorgner son chef du renseignement. Ça ne ressemblait guère à Titus de se montrer grossier.

Seul Sedlakova était à portée d'oreille. « Ça fait un sacré bail, Piper. Tu devrais aller voir Anna… Noë tournera probablement de l'œil deux minutes après m'avoir vu franchir le seuil. »

Hecht gloussa en dépit de la familiarité des propos. Laquelle était fort peu coutumière, bien qu'il fût le parrain d'un des enfants de Consent et eût appuyé sa conversion à la foi chaldaréenne.

Sedlakova fit de la chute une blague crue : « Moi, j'ai la trique.

— Et c'est la stricte vérité », affirma Consent. Il agita les bras au-dessus de sa tête puis de côté, ce qui déclencha un branle-bas au pied des collines, là où les ombres reculaient encore devant le soleil.

Hecht aperçut d'autres de ses vétérans sur la crête opposée, debout et prêts à agir. « Il est temps de rétrécir le cercle », déclara Sedlakova. Il gesticula de son unique bras. Consent continuait d'envoyer ses propres signaux, mais lui de ses deux bras. La progression débuta, difficilement perceptible en raison des arbres et des broussailles.

Un modeste torrent se déversait dans un bassin d'eau bleue, profonde et glacée, par une petite chute d'eau. Le feuillage alentour était

particulièrement verdoyant. Les soldats patriarcaux cernaient la zone de haut en bas, pratiquement épaule contre épaule. Chacun des faucons dont disposait la force se trouvait là, à l'intérieur du cercle. Quelques soldats étaient armés du fauconnet portable, plus petit et au calibre d'un pouce, avec double charge de poudre et de mitraille de fer. Ils ne devraient allumer leur mèche lente que si l'Instrumentalité survivait aux tirs des faucons.

Sedlakova se trouvait à présent sur la rive opposée, face à Hecht. Et, tout comme celui-ci, quelque vingt-cinq pieds au-dessus du torrent, en aval du bassin. L'homme de la Fraternité agita la main et pointa un buisson touffu proche de la mare et adossé à la falaise, dans une sorte de creux formé par la rencontre de la pente escarpée et du sol aplani. Il devait y faire noir vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Kaït Rhuk accompagnait Hecht. Drago Prosek, maître fauconnier, se trouvait avec le colonel Smolens au sommet de la cascade, et il avait pour tâche de disposer les faucons afin d'obtenir de leurs salves le maximum d'efficacité.

Rhuk grommelait contre ses chefs d'équipe. Jamais content. Mais il souffla en aparté à Titus Consent : « Lieutenant, dès que la fumée se dissipera, je piquerai une tête dans cette foutue mare. L'eau m'a l'air fichtrement bonne. »

Hecht était du même avis. Et tous d'ailleurs pensaient de même. Alors pourquoi attendre ? Le monstre n'irait nulle part. Laissons les gars se baquer, relâcher la tension.

Il se surprit à se gratter le poignet gauche. Il baissa les yeux, abasourdi. Puis regarda autour de lui. Plusieurs hommes commençaient déjà à se dévêtir.

« Rhuk ! Consent ! Avec moi ! » Il marcha jusqu'au plus proche faucon et arracha la mèche lente de la main du chef fauconnier. « Soulevez l'arrière. Braquez-le sur le centre de la mare. »

Consent et Titus obtempérèrent. Ce qu'ils devaient regretter l'un et l'autre.

Alors même qu'il allumait la mèche, Hecht aperçut un visage à la surface de l'eau. Ce fut très fugace. Le faucon mugit. Consent et Rhuk hurlèrent, projetés en arrière par le recul. Des flèches de fer et d'argent cinglèrent la mare.

Le tonnerre roulait sans discontinuer, chaque équipe de fauconnier partant du principe que le premier tir était le signal d'ouvrir le feu.

La mitraille déchiqueta les ténèbres dans le creux du sol.

On ne s'entendait plus. Hecht repoussa Consent et Rhuk et examina leurs poignets pendant que l'équipe de fauconniers écouvillonnait puis rechargeait. « Tirez dans l'eau ! hurla-t-il à l'oreille du chef d'équipe. C'est là qu'il est ! »

Le centre de la mare jaillit vers le ciel : une colonne d'eau noire qui prit forme humaine. Celle d'une femme nue. D'une femme invraisemblablement sensuelle. Deux fois grandeur nature.

Les patriarcaux étaient rompus au déicide. La plupart gardèrent la tête sur les épaules. Les armes à feu plus légères détonèrent. Quelques faucons rectifièrent le tir. La femme d'eau fut pulvérisée.

Elle ne se releva point.

Le feu cessa. Les armes furent rechargées. Les soldats attendirent les ordres de leur commandant. Le capitaine général regretta que le Neuvième Inconnu fût introuvable. Il n'arrivait pas à croire à son succès. Les autres n'étaient pas moins indécis.

« Titus ? Tu peux m'entendre maintenant ?

— Oui, général. Ce n'est vraiment intenable que quand on se trouve face aux faucons.

— Tu es déjà passé par là avec les autres. Comment savais-tu qu'ils étaient bien morts ?

— On le sentait, c'est tout. On le savait. La terre elle-même semblait submergée par le chagrin.

— Ça veut dire qu'on a eu notre bonhomme ?

— Pas fatalement. Ce qui a jailli de l'eau n'était pas Freux. Mais une Instrumentalité locale. Trop grande pour une dryade. Peut-être un cheval d'eau… »

Un faucon aboya, quelqu'un ayant sans doute cru percevoir un mouvement. En un instant, toutes les armes se déchargèrent, en majeure partie dans la mare qui avait été leur cible principale l'instant d'avant. Maintenant que la broussaille avait été rasée et la roche mise à nu, les traits ricochaient, vrombissaient et gémissaient tous azimuts. Un homme mourut et une douzaine d'autres furent blessés avant le cessez-le-feu.

« Tu crois qu'il se paie notre tête ? demanda Hecht. À cause de notre affolement ?

— Non, répondit Titus. Je crois plutôt qu'il a été touché si souvent qu'il est encore plus effrayé que nous. Il était très précisément là où on le croyait.

Parce qu'il ne pouvait se trouver nulle part ailleurs.

— Et il n'a pas riposté. Une Instrumentalité, une déité revenante, et elle ne s'est pas même pas battue. » Ombre avait opposé une féroce résistance. Des hommes étaient morts. Et le revenant avait laissé l'enveloppe d'un cadavre que les patriarcaux avaient pilé dans un mortier et éparpillé par pincées.

« Il n'a jamais été fort à ce point. Et voilà plus de six mois que nous le traquons et qu'il nous échappe. Nous sommes chaque fois plus proches de lui nuire. C'est la fin. Réveiller cette ondine, si c'en était bien une, restait son dernier espoir. Si nous nous étions persuadés de l'avoir tué, lui… »

Consent divaguait. Sa conscience s'évadait de sa bouche comme un torrent. Hecht avait déjà assisté au phénomène chez des hommes en proie à la tension. Plus jeune, il s'en était lui-même rendu coupable.

Un soldat glapit. Un deuxième l'imita. « Eh, général, il y a un gars en bas ! » cria un troisième.

Hecht plissa les yeux. Il distinguait assurément un personnage pâle et émacié, évoquant un de ces fugitifs grohlsachers que le comte Raymone et son épouse assoiffée de sang chassaient de ce secteur du Connec. L'homme levait les bras en l'air. Il ne cessait de s'incliner. « Qu'en penses-tu ? demanda Hecht.

— Que Freux est toujours avec nous, répondit Consent.

— Fais-le remonter de cette ravine. Rhuk. Je veux qu'une batterie entière soit positionnée pour le tailler en pièces. Qu'il s'arrête sur cette dalle de pierre blanche… »

Rhuk secouait la tête, les sourcils froncés. Hecht prit conscience du problème. Si les faucons faisaient feu alors que l'homme se trouvait à cet emplacement précis, leurs tirs ricocheraient vers les soldats amassés sur la pente opposée.

« D'accord. Qu'il fasse halte un pas plus tôt. La plupart des ricochets le frapperont. »

L'homme semblait attendre qu'on vînt le chercher. « Ça ne se passera pas comme ça, mon gars ! » cria Buhle Smolens depuis le sommet de la cascade. Il fit décharger deux faucons dans la direction de l'homme.

« Une prime pour Smolens », lâcha Hecht.

Une ombre vacilla sur le sol. « Corbeau ! fit Kaït Rhuk. Il vient de se percher sur ce grand chêne derrière Sedlakova. Juste sur sa gauche. »

Nul ne savait exactement quel pouvoir le revenant exerçait à présent sur les corbeaux. Celui du légendaire Prince des Corbeaux était immense. Mais les soldats étaient prêts.

Un arbalétrier adroit abattit l'oiseau dès qu'il cessa de bouger.

C'était le seul corbeau en vue, alors qu'ils volent par couples.

Mais des vautours tournoyaient à présent dans le ciel.

Guidé par des gestes péremptoires, l'homme pataugea dans le torrent et entreprit de gravir la pente vers Hecht. Il était décharné. Squelettique. Faible.

Il n'émanait aucune compassion des observateurs. Grohlsacher ou Instrumentalité travestie en réfugié, l'épouvantail n'était pas fait pour s'attirer la sympathie d'hommes qui fatiguaient la campagne depuis plus de six mois. La plupart se demandaient pourquoi le patron ne se contentait pas de le tuer, qu'on en finît.

« Arrêtez-le. Déplacez deux faucons pour marquer le coup. »

Rhuk s'exécuta.

De l'autre côté, Clej Sedlakova repositionnait les siens afin de mieux ajuster leur tir sur la pénombre réduite en contrebas. Buhle Smolens ordonna à ses hommes de lâcher des bombes incendiaires, dont quelques-unes provenaient des précieuses réserves de néphron.

Rhuk revint. « Il pue, patron.

— Sans doute a-t-il une réserve d'ordre religieux contre les ablutions.

— Ce n'est pas un bain qui l'empêchera de puer. Pas depuis la Création. » L'Instrumentalité ne pouvait pas masquer l'odeur pestilentielle de la corruption.

« Avant que vous fassiez cela, un mot ! cria le revenant travesti d'une forte voix de basse en voyant que Hecht s'apprêtait à donner l'ordre de tirer.

— Rapide.

— Une crise va éclater. Vous aurez besoin de tous les alliés que vous pourrez rassembler. Surtout aux frontières de la Nuit. »

Hecht se remémora ce qu'il savait des anciens dieux et des menaces de crise. Il fit un geste de la main à l'insu du revenant.

Il restait à Freux des réserves de pouvoir. Il interdit aux fauconniers d'allumer leur mèche lente. À tous sauf un.

Il suffit d'un seul. La concentration de Freux s'effrita.

Les faucons aboyèrent. De manière désordonnée. Trop tard.

Freux s'affaissa, transformé en un amas grouillant d'asticots.

Kaït Rhuk n'attendit pas les ordres. Poignets blessés ou non, il avait aidé à faire basculer un faucon, afin qu'il balançât sa mitraille dans ce foutoir immonde avant que trop d'asticots eussent pu se défiler en se tortillant.

Hecht ressentit soudain ce dont Titus Consent avait parlé un peu plus tôt : un chagrin profond, insondable, né de la conscience qu'une époque venait de prendre fin.

Des corbeaux commençaient de se rassembler. « Prenez des outils de fer et écrasez-moi ces asticots, ordonna Hecht. Aspergez-les de braises. Faites le nécessaire. » Une Instrumentalité aussi vieille que l'était Freux devait disposer de multiples méthodes pour échapper à la mort effective. Les démons y parvenaient toujours dans les anciens récits. Celui-là ne jouirait certainement pas de l'appui de Piper Hecht.

« Vous n'avez pas réfléchi à sa proposition, lâcha Titus Consent.

— Il n'aurait pas tenu sa part du marché de toute façon. Il en aurait été incapable. Ce n'est pas dans sa nature. Il se serait retourné contre nous. »

Tous s'activèrent à massacrer les asticots et à nettoyer le merdier. Hecht alla s'asseoir sur un gros rocher pour observer la mare. L'eau avait changé de couleur. Peut-être à cause de la réfraction différente de la lumière. Peut-être pour une autre raison.

Elle était maintenant froide et rébarbative.

Quelque chose ne voulait pas être importuné.

Qu'il en soit ainsi. Elle ne nuirait plus.

Hecht pressentait qu'un certain « ou bien » était implicite dans sa clémence.

Les hommes parlaient tous de ce qu'ils allaient faire à présent. Chacun s'attendait à un répit. Peut-être très long. Tous seraient sans doute bientôt démobilisés.

Aucun ne se décida à aller piquer une tête.

L'armée patriarcale quitta la nature sauvage pour reprendre le chemin de la garnison de Viscesment. Hecht comptait rentrer ensuite en Firaldie, où il s'attendait à voir ses troupes se réduire. Le patriarche laisserait désormais partir ses soldats. Il n'en avait plus l'usage.

Des cavaliers en selle sur des chevaux fourbus remontèrent au grand galop la vieille route impériale longeant le Déchéar. Ils rattrapèrent l'armée à l'est de Viscesment, à deux lieues de la ville. Des sentinelles les

conduisirent au capitaine général. Qui jeta son dévolu sur l'un d'eux et aboya : « Pella ! Je t'avais dit de…

— C'est le patriarche qui m'envoie, p'pa ! Belliqueux en personne ! Il s'est dit que je saurais te trouver mieux que tout autre. »

Hecht garda pour lui ses pensées, dont celle concernant un garçon bien trop jeune pour partir à l'étranger par ces temps d'angoisse, accompagné de quatre seuls gardes du corps. « De quoi s'agit-il ? »

Tout faraud, Pella lui tendit une sacoche de courrier portant le sceau du patriarche. Hecht n'était pas lui-même sans éprouver une certaine fierté. Placer autant de confiance dans quelqu'un d'aussi jeune. Pella avait fait du chemin depuis les rues de Sonsa.

« De l'invasion du Connec par l'Arnhand, répondit le garçon. En bravant le Krois et le Collegium. »

Hecht envoya aux compagnies l'ordre de resserrer les rangs puis ordonna aux trompettes de sonner le rappel des officiers. Il continua d'avancer. Les soldats étaient sur le qui-vive. Il se passait quelque chose. Ce ne serait certainement pas bénéfique, craignaient-ils.

Un message du comte Raymone arriva pendant la réunion des officiers. Il rendait compte de rumeurs portant sur une armée arnhandaise qui marcherait sur Viscesment pour prendre ses ponts avant d'envahir le Connec. Le comte avait des amis et des agents à Salpeno ; et Anne de Ménand des ennemis disposés à trahir l'Arnhand si cela permettait de brûler cette catin.

« Messieurs, la situation est claire. Anne de Ménand défie le patriarche. Elle envoie des troupes au Connec pour le purger de l'hérésie maysaléenne. Son mobile réel est probablement celui de toujours s'emparer des richesses et du pouvoir. Il semblerait qu'il y ait trois armées. L'une d'elles arrive droit sur nous. Elle est forte de deux mille à deux mille huit cents hommes, et menée en grande partie par des gens qu'Anne de Ménand aimerait réduire au silence. Des Grohlsachers devraient s'y ajouter en chemin. Le patriarche nous demande de les arrêter. Nous avons pour nous le nombre et les capacités. Et ces gens ne seront certainement pas disposés à mourir pour Anne de Ménand. Il va donc falloir reporter nos vacances à plus tard. D'ici là, nous devrons sécuriser Viscesment et ses ponts. »

Il s'attendait à des grommellements.

Il y en eut beaucoup. Les officiers rappelèrent à leurs hommes qu'ils avaient toujours touché leur solde sous les ordres du capitaine général.

Combien de soldats pouvaient en dire autant ?

Dans de nombreuses armées, les chefs regardaient le détournement de l'argent destiné à la piétaille comme l'un des privilèges du commandement.

« Il y a pas mal d'ironie là-dessous, déclara Titus Consent, sans nul doute le plus écœuré de tous les patriarcaux.

— Oui ? s'enquit Hecht.

— Il est de notoriété publique qu'Anne de Ménand et ses petits copains de l'Église saignent l'Arnhand à blanc depuis que Regard est monté sur le trône. Elle a dû envoyer une partie de cette trésorerie avec ses croisés. »

Consent se lança dans une explication passablement alambiquée de son raisonnement. Hecht ne l'écoutait que d'une oreille ; il se demandait déjà comment obtenir de ses troupes qu'elles obéissent de leur mieux à ses ordres tout en réduisant leurs souffrances. « Que disais-tu ?

— Que, s'ils apportent avec eux un trésor de guerre assez important pour mener à bien une longue campagne, nous pourrions leur en extorquer suffisamment pour maintenir la cohésion de nos troupes. »

Le « et après ? » flottait dans toutes les têtes.

« Peut-être, Titus. Peut-être. Chaque chose en son temps. »

L'armée patriarcale atteignit Viscesment avec plusieurs jours d'avance. Les croisés arnhandais ne tenaient pas à se pointer sur le champ de bataille. Ils progressaient tout juste assez vite pour apaiser les cris d'orfraie des moines de la Société. Leur force avait été levée en concordance avec les lois gérant le recrutement féodal. Leurs quarante jours de service touchaient à leur fin. Peut-être n'auraient-ils même pas à guerroyer s'ils réussissaient à temporiser suffisamment.

Consent avait raison quant au trésor de guerre. Les évêques qui s'autoproclamaient leurs chefs comptaient maintenir la cohésion des troupes en versant une solde aux recrues. Ils ne parvenaient pas à se persuader qu'une fois leurs obligations féodales remplies nobles et chevaliers ne seraient plus volontaires mais plutôt avides d'en découdre. Après tout, ils feraient l'œuvre de Dieu.

Titus Consent dépêcha des agents à leur rencontre. Ceux-ci estimèrent le nombre des soldats en approche, relevèrent des noms, évaluèrent les fortunes individuelles. Le mécontentement se dissipa, remplacé, à la perspective de rançons, par une certaine assurance.

Les grognements changèrent de nature. Les hommes se plaignaient à présent de rater une occasion de s'en prendre aux plus importantes colonnes

arnhandaises arrivant par l'ouest, où ils auraient pu rafler de plus grosses prises de guerre. Dont le roi Regard, de nouveau en campagne parce que c'était son seul moyen de se soustraire à sa terrible mère.

Le capitaine général était moins optimiste. Qu'oubliait-il ? Pourquoi Anne enverrait-elle une troupe aussi réduite – même en comptant sur un renfort de Grohlsachers foncièrement inutiles – contre son armée de vétérans ?

Le comte Raymone Garète et Socia apportèrent le cinquième soir, deux jours avant qu'on ne s'attendît à voir apparaître les croisés, une réponse à ses questions. Hecht les avait conviés à un petit souper privé.

« Vous faites fi de la foi, capitaine général. Vous sous-estimez la conviction d'Anne pour la justesse de sa cause, qui lui interdit d'imaginer que l'Église puisse tenter de l'arrêter. Si débauchée que soit son existence par ailleurs, elle croit sincèrement faire ici l'œuvre de Dieu. Elle sait, sans l'ombre d'un doute, que vous vous écarterez de son chemin, en guise de gage à la prétendue préservation de votre honneur. J'ai des amis au sein des Conseils arnhandais. Les plus fermes tenants de cette croisade croient de toutes leurs forces que vos soldats préféreront déserter que mettre leur âme en péril en s'opposant à la volonté de Dieu. Ils sont tout aussi convaincus que vous ne résisterez pas à la tentation d'achever ce que vous avez commencé l'an dernier.

— Titus ? demanda Hecht. Sais-tu combien de nos hommes raisonneraient réellement ainsi ?

— Quelques-uns. Peut-être. Je ne les ai jamais rencontrés. J'en connais qui prétendent avoir permis aux espions de la Société de le croire. En espérant qu'ils pourront malgré tout participer à la moisson. »

Il y avait toujours des complications. Des problèmes mettant à l'épreuve la véritable loyauté d'hommes tous différents. Hecht, pour sa part, estimait pouvoir compter sur la majorité de ses gens. Mais ajouter la religion à n'importe quelle équation risquait d'affecter son équilibre de manière parfaitement imprévisible.

Les hommes pouvaient réagir bizarrement lorsqu'ils croyaient leur âme immortelle en péril.

« Ne leur ôtons pas leurs illusions. Dès que le comte Raymone nous aura quittés et qu'il aura pris une bonne tête d'avance, répands le bruit que j'entends le faire arrêter. J'ai échafaudé un plan passablement compliqué, comte, qui pourrait nous permettre de vaincre à peu de frais.

— Je suis tout ouïe.

— Comme aussi ces murs, sans doute. Les antipatriarches disposent de plusieurs chambres insonorisées efficaces. Je suggère que nous nous rendions dans la plus proche après dîner. »

Des éclaireurs arnhandais informèrent leurs chefs que le capitaine général et ses troupes regagnaient la Firaldie. Quelques détachements resteraient à Viscesment, prêts à traquer le comte Raymone Garète dès qu'un accord avec les croisés aurait été pris. S'ils ne parvenaient pas à capturer le méchant comte, au moins pourraient-ils lui couper la route d'Antieux.

« Nous allons découvrir combien de ces gens sont esclaves de leurs illusions, déclara Hecht. Titus ? Ça s'est bien passé ? »

Consent était l'un des quelques membres de l'état-major à n'avoir pas été dépêché pour préparer la suite.

« Comme sur des roulettes.

— Je m'inquiète dès que ça prend trop bonne tournure.

— Et tout autant quand ça se passe mal. Vous vous inquiétez tout le temps.

— J'imagine. Et ce qui m'inquiète notamment ces temps-ci, c'est que je ne vois plus aucun Dève. Les aurions-nous perdus ?

— Oui. Je ne tire plus grand-chose de la communauté dévédienne. Et, quand ça m'arrive, je ne suis pas sûr que ça en vaille la peine.

— Pourquoi ?

— Ils ont l'impression d'avoir été vilement manipulés dans l'affaire Krulik & Sneigon.

— Ils ont cette impression ? *Eux ?*

— Inutile de me crier dessus. Ils s'estiment en droit de faire ce qu'ils veulent de leur production, du moment qu'ils ont préalablement pourvu à vos besoins. Ils trouvent déraisonnables les contraintes qui leur ont été imposées après les explosions et la découverte de leur implication. Voire franchement oppressives. »

Quoiqu'il fut tenté de le faire, Hecht se garda bien de répondre qu'il se sentait parfaitement capable de montrer à ces gens ce qu'était une véritable oppression.

« Où construisent-ils leurs fonderies secrètes ?

— Général ? Piper ?

— Je ne suis pas idiot, Titus. Et tu n'es pas non plus assez naïf pour croire qu'ils ont accepté de se plier aux règles que nous avons instaurées. Ils ont vu là une occasion de s'enrichir sur le dos des autres en leur permettant de s'entre-tuer plus efficacement. Il leur faudra essuyer plus d'une rebuffade de ma part avant de comprendre mon message. »

Consent plissa les yeux. Son visage se durcit. « Krulik & Sneigon aurait été délibérément détruit ?

— Non. Mais j'aurais pu le faire si j'avais été informé de ce que nous avons découvert dans leurs livres comptables. Je n'en aurais pas non plus perdu le sommeil. Vu leur manière d'opérer, ils auraient aussi bien pu vendre aux nervis de Rudenes Schneidel la poudre qui leur a servi à attaquer la maison d'Anna. Ils n'ont cure de l'emploi qu'on fait de leur produit du moment qu'il leur a été payé.

— Je comprends… Quoi, Berdak ?

— Un gentilhomme veut parler au capitaine général. Il dit que c'est une question de vie ou de mort. Il dispose de pouvoirs plénipotentiaires de la cour impériale. »

Ferris Renfrow. Ou, à défaut, Algrès Drear. Ce qui pouvait avoir des implications d'une nature spectaculairement différente.

« Fais-le entrer. Reste, Titus. À moins qu'il ne te demande de sortir. »

Un instant plus tard « Ah, Renfrow ! Pas un gentilhomme, finalement. Combien de temps vous a-t-il fallu pour franchir tous les gens qui refusent que je sois informé des choses de ce monde ?

— Pas tant que cela. J'ai la langue agile. On m'écoute quand je dis que c'est important.

— Bon, alors, dites-moi. »

Renfrow jeta un regard vers Consent.

« Il le saura de toute façon dans une minute.

— Une chambre insonorisée, au moins ? Afin que le monde entier ne soit pas au courant dans une minute ? Certaines personnes doivent être tenues dans l'ignorance.

— Titus ? Il y a une petite chambre dans le fond. » À Renfrow : « Il y en a partout dans le palais. Les antipatriarcaux étaient paranoïaques. À juste titre. »

Titus Consent ne connaissait Ferris Renfrow que de réputation. Il se demandait visiblement comment Hecht, lui, le connaissait.

Le capitaine général referma la porte d'une petite chambre hermétique qui avait dû davantage servir à cacher des visiteuses du beau sexe qu'à protéger l'intimité de conversations.

« Exiguë, fit observer Renfrow.

— Plus vite vous nous aurez informés, plus tôt nous pourrons sortir respirer.

— Belliqueux est mort. Votre vieil ami Bronte Doneto s'est arrangé pour lui succéder. Ça se décidera au second scrutin. Une bulle écrite au nom du Collegium va être publiée. Elle vous ordonne d'oublier les ordres de Belliqueux. Vous devrez mettre votre force à la disposition des croisés arnhandais. Ce n'est pas encore un ordre légal. Il ne le deviendra qu'à la fin de l'interrègne, quand Doneto aura les pleins pouvoirs. Tomlin Ergoten prendra votre relève le jour qui marquera la fin de l'interrègne.

— Qui est Tomlin Ergoten ? Un importé de la Fraternité ? Je croyais connaître tous les notables de Firaldie.

— C'est un pseudonyme destiné à protéger Pinkus Ghort. Certains croient que vous refuserez de coopérer sachant que Ghort doit vous remplacer.

— Certains ? Bronte Doneto ?

— Exactement. Cet homme bande pour vous.

— Une minute, intervint Titus Consent. Un interrègne ? Vingt-six jours, si je ne m'abuse. Quand Belliqueux est-il mort ?

— Il y a quatre heures environ. » L'expression de Renfrow semblait mettre Consent au défi de le contester.

Titus s'engouffra dans la brèche bille en tête. Pure perte de temps et d'énergie. Renfrow refusa de s'expliquer. Il hocha donc la tête, laissant à son patron le soin de poser des questions.

Hecht resta impassible. Non sans effort. Où donc se trouvait Cloven Februaren quand on avait expressément besoin de lui ?

Pas un seul signe du vieillard depuis des lustres.

« Tomlin Ergoten. Bizarre, ce nom.

— On dirait celui d'une maladie, convint Renfrow.

— Je me demande d'où ils l'ont sorti. » Mais la curiosité était vaine. « Quel délai avant que les ordres ne nous parviennent ?

— Vous avez une idée en tête ?

— Rien qu'un geste. Histoire de laisser l'empreinte de Belliqueux sur le monde. » Le défunt patriarche n'aurait pas pu prendre nom de règne plus

sujet à controverse. Il tenait à ce que le monde entier sût qu'il était un fumier de militant, s'agissant de la véritable mission de l'Église.

« Donnez-m'en un aperçu, lâcha Renfrow. Je pourrais contribuer.

— Je peux par exemple écraser les Arnhandais qui viennent dans cette direction. En capturer une bonne partie puis exiger une rançon. Ainsi, mes hommes ne se retrouveront pas désœuvrés et privés de perspective.

— Les courriers auront du mal à passer. Mais vos hommes ne sont pas contraints de rester sans emploi. Emmenez-les avec vous.

— Avec moi ? Où ça ?

— Ne soyez pas timoré, capitaine général. L'impératrice veut que vous preniez la tête d'une croisade pour libérer les Terres Saintes. Un tour assez ironique du destin, non ? Acceptez le poste. Les barons hurleront, mais il y a en Katrin beaucoup du féroce Petit Hans. Elle obtient ce qu'elle désire. Une fois en selle, vous pourrez appeler vos gens à la rescousse. »

Piper Hecht n'aspirait nullement à mener une nouvelle croisade.

« Vous n'avez pas tellement le choix, selon moi. Vous ne trouverez plus de travail dans les États patriarcaux. Bronte Doneto doit avoir une fameuse dent contre vous.

— Il sait qu'il ne peut pas s'attendre à ce que je le serve comme j'ai servi l'Église.

— Bien sûr. Ça me paraît bel et bon. »

Titus Consent poussa un grognement. L'impérial n'était pas son chouchou.

« Vous parlez au nom de l'impératrice ? s'enquit Hecht.

— Elle n'est pas encore au courant.

— Voyons comment elle réagira quand elle saura. » Hecht fit signe à Consent de se taire.

Renfrow s'inclina légèrement, en n'y mettant qu'une touche de sarcasme. « Parfait, alors. À titre purement informatif et plus généralement, vous l'emporterez sûrement contre Anne de Ménand. Du moins si ses capitaines font preuve de leur habituelle et formidable incompétence. »

Renfrow prit congé sur une dernière courbette.

« De quoi s'agissait-il, Piper ? demanda Consent.

— Hum ?

— Cet homme en a dit plus long qu'il n'en disait. Si vous me suivez.

— En effet. Le hic, c'est ce que je prends tout beaucoup trop au pied de la lettre pour lire entre les lignes. »

Consent n'était pas convaincu. Il abandonna le sujet. Il savait louvoyer avec son patron. « Sommes-nous sur le point de devenir des impériaux ? demanda-t-il plutôt.

— Peut-être. Nous avons une armée à entretenir.

— L'armée n'est pas en danger. Sauf ceux d'entre nous dont Bronte Doneto sait qu'il ne peut pas les mettre dans sa poche. »

Consent marquait un point. Plusieurs cadres de l'état-major appartenaient à la Fraternité de la Guerre. Si Bronte Doneto avait bel et bien conclu un accord avec elle – ce qui était vraisemblable –, Pinkus hériterait d'un état-major prêt à l'emploi.

« Nous devrions réfléchir aux autres implications, reprit Consent.

— C'est-à-dire ?

— Doneto était déjà prêt à bondir quand Belliqueux a cassé sa pipe.

— Ça y ressemble. Mais il ne disposera des pleins pouvoirs qu'à la fin de la période de deuil imposée.

— Bien sûr. Ce que je veux dire, c'est que, s'il a pipé cette élection, il a peut-être aussi maquillé autre chose. Un accord avec Anne de Ménand, par exemple ? Il aura besoin de liquidités, comme tout patriarche. Les plus cupides sont tous avides de piller le Connec.

— Et Doneto a une vieille dent contre le Connec. Je vais envoyer une mise en garde au comte Raymone.

— Très bien. En attendant, préparons-nous à accueillir les croisés. Peut-être ne tergiversent-ils que parce qu'ils attendent cette nouvelle. »

Hecht en doutait. Si les Arnhandais prenaient à ce point leur temps, c'était parce qu'ils ne voulaient pas arriver du tout. Ils laissaient à leurs quarante jours une chance de s'écouler avant qu'ils n'eussent à verser leur sang pour la Catin de Ménand.

« Il n'y a rien que nous puissions faire de plus pour nous préparer, déclara le colonel Smolens à son capitaine général. Je ne sais pas si ça opérera. Certains locaux risquent de sympathiser avec les Arnhandais.

— Si Titus a fait son boulot – et il l'a toujours fait, non ? –, ils entendront tant de rumeurs contradictoires venant de tant de sources différentes qu'ils ne voudront plus croire à rien. Et surtout pas que nous pourrions les combattre avec les faibles effectifs que nous avons laissés ici. »

Ceux qui avaient amorcé le piège étaient partis à la rencontre des capitaines de la force croisée.

« Titus, si tu n'as rien d'urgent à faire, j'aimerais qu'on parle des manufactures de faucons. »

Cela lui attira les regards de quelques membres de l'état-major qui retournaient vaquer à leur devoir. C'était typique du capitaine général. Il fallait qu'il abordât des questions hors sujet aux moments les plus critiques.

« Tu veux prendre quelques jours de congé ? » demanda Hecht à Titus Consent. Titus semblait vanné. Des touches de gris commençaient d'apparaître à ses tempes. La calotte de son crâne se dégarnissait.

« J'aimerais. Bien sûr. Mais revenons aux affaires. J'ai les renseignements que vous souhaitiez sur la production de fer.

— Vite, alors. Nous serons en guerre dans une heure. » Hecht ne se souvenait pas d'avoir posé des questions relatives au fer.

« Le fer est désormais le métal de premier choix pour la fabrication des faucons. Il résiste mieux aux plus lourdes charges. Mais il se travaille difficilement. Seule Krulik & Sneigon a trouvé le moyen de le fondre et de le refroidir correctement.

— Autrement dit, tous ceux avec qui ils consentent à partager cette fortune le découvriront. »

Titus se renfrogna. Bien que converti, il continuait de s'offusquer des remarques péjoratives sur le peuple dévédien. « Il se peut. Mais écoutez. Produire des faucons de fer en très grand nombre exigerait une entreprise gigantesque. »

Hecht s'assit et s'efforça de se concentrer. « Continue.

— Tout d'abord, où qu'elle soit localisée, le site devra être boisé. De vieux arbres au bois dur. La quantité de chênes nécessaire à produire un charbon de bois de bonne qualité pour la fonte est stupéfiante. Ensuite, pour fondre vingt-cinq livres de ce qu'on appelle du fer malléable, il faut presque deux cents mètres cubes de charbon de bois. Les faucons de fer les plus légers pèsent chacun près de cent livres. On consume d'énormes volumes de charbon de bois durant le processus. Ce qui exige aussi un travail intensif. Je n'ai pas pu obtenir de chiffres précis, mais les archives de Krulik & Sneigon laissent entendre qu'il faut des centaines, voire des milliers d'heures de main-d'œuvre pour fabriquer un seul faucon de fer. À titre d'exemple, la confection d'une épée de fer d'usage basique et d'une

dureté commune à partir de fer malléable déjà fondu requiert deux mille livres de charbon de bois et jusqu'à deux cents heures de forge. »

Jamais il ne serait venu à l'idée de Hecht de s'intéresser à la fabrication des outils de sa profession ni à ce qu'elle exigeait. « Krulik & Sneigon fabrique aussi des épées, non ?

— Ils produisent un éventail complet d'armements. La plupart d'entre nous portent des armes sorties de chez eux. Je crains que l'explosion de Brothe ne leur ait été une bénédiction. Leur localisation a toujours restreint leur productivité. Il leur fallait transporter l'acier et le charbon de bois jusqu'à la manufacture. Il n'existe aucune forêt convenable à proximité de la Ville Mère.

— Je vois. Ils pourront désormais offrir de meilleurs tarifs. » Titus et lui gloussèrent. « Ou améliorer leur marge.

— Oui. » Et, comme s'il pensait tout haut, Consent ajouta « Le charbon de bois entre aussi dans la composition de la poudre.

— Ah ?

— Ça vient de me traverser l'esprit. Je réfléchissais jusque-là en termes de régions disposant de grandes quantités de bois dur à proximité de filons de fer. Mais, si l'on ajoute à cela la nécessité de se trouver également proche de sources de produits chimiques entrant dans la fabrication de la poudre, on réduit encore le champ des possibles.

— L'Artecipéa. C'est la principale source de salpêtre naturel. On y trouve des dépôts de fer, des dépôts de cuivre et quelques soufrières de qualité inférieure. On y voit aussi des forêts.

— De conifères. Du bois tendre. Mais il existe du bois dur à plus basse altitude, dans la partie orientale de l'île. Pas si loin que ça, en outre, du rivage méridional de la mer Utérine. Et juste là, dans l'ancienne province impériale de Pharégonie, des mines qui produisent depuis deux mille ans du soufre de première qualité.

— Ainsi, tu penses qu'ils se sont délocalisés en Artecipéa ?

— Je serais volontiers de cet avis. Parce que l'Artecipéa dispose aussi d'une autre ressource, peut-être encore plus capitale que les autres.

— Laquelle ?

— Elle est en dehors des États patriarcaux. Dans un territoire qui appartient désormais au roi Pierre de Navaya. Nul patriarche ni capitaine général du patriarche ne saurait expliquer à quiconque comment il devrait gérer ses affaires là-bas.

— Je vois. Nous verrons. Continue de te pencher là-dessus. Durant tes nombreuses heures de loisir.

— Ouais. J'ai demandé à l'intendance de me rassembler un jeu de balais pour que je puisse aussi faire le ménage quand je n'ai rien de mieux à faire.

— Crois-le ou non, Titus, je sais ce que tu peux ressentir. Je commence à croire que je prendrai plaisir à me retrouver sans emploi.

— Les quelques premières minutes peut-être.

— Oui. »

Les consuls de Viscesment avaient déclaré aux croisés à l'approche que la ville ne s'opposerait pas à leur passage. Traversez-la, franchissez les ponts, engouffrez-vous au Connec, mais tenez-vous bien en cours de route. Les croisés avaient donné leur accord, conscients toutefois qu'ils ne pourraient pas contrôler leurs traînards grohlsachers. Ni même les membres les plus fanatiques de la Société pour l'éradication du sacrilège et de l'hérésie, qui vouaient Viscesment aux gémonies pour avoir toléré l'hérésie maysaléenne.

Les consuls insistaient pour que les simples troufions, Grohlsachers et autres suiveurs de l'armée, remissent leurs armes aux armuriers et aux intendants durant leur traversée de la ville.

Les nobles arnhandais avaient acquiescé, accommodants. Les prélats de la Société décochaient aux consuls des regards peu amènes.

Le capitaine général perdit patience. Il envoya aux consuls un message les exhortant à en finir. Au bout du compte, les croisés furent autorisés à traverser la large rue pavée menant au pont de Purelice. La rue de la Tombe. Celui de Purelice était le plus large et le plus long des trois ponts de Viscesment.

Les croisés trouvèrent toutes les rues latérales bloquées par des charrettes, des fourgons et des meubles, tandis que la milice locale gardait ces barricades. La méfiance dont faisaient preuve les indigènes mettait en relief une attitude, vieille de plusieurs siècles, des Méridionaux envers leurs cousins du Nord.

Le pont de Purelice, nommé d'après l'empereur qui avait ordonné sa construction, enjambait le Déchéar en formant en son milieu une sorte de bosse destinée à faciliter la circulation fluviale : les bateaux n'étaient plus contraints d'abaisser leurs mâts. Ce jour-là, peu de bâtiments étaient à voile.

Le pont était rectiligne, mais, à cause de la bosse, on n'en distinguait pas depuis l'est l'extrémité ouest. Celle-ci était barricadée. Dix-huit faucons chargés de galets gardaient cette barricade. Buhle Smolens et Kaït Rhuk étaient aux commandes, appuyés par plusieurs compagnies d'archers et de lanciers.

Les autres armes à poudre patriarcales étaient disséminées le long de la route sur laquelle progressaient les Arnhandais, bien cachées et surveillées par Drago Prosek. Il s'agissait de sonner les croisés afin d'obtenir leur reddition. S'ils ne parvenaient à se convaincre préalablement de la cruelle logique de leur situation.

Si jamais l'on déchargeait les faucons, ils produiraient assez de bruit et de fumée pour alerter le restant de la force patriarcale, qui leur couperait alors la retraite vers l'est.

Du haut du clocher de l'église de Sant-Wakin – celle-là même des antipatriarcaux –, le capitaine général pouvait observer les deux extrémités du pont de Purelice et la rue de la Tombe. Nul ne savait plus aujourd'hui d'où cette rue tenait son nom. Certains locaux se refusaient à l'emprunter par superstition. Elle ne tarda pas à se remplir. D'abord de partisans de la Société très déterminés, qui sifflaient, poussaient des huées et, à l'occasion, balançaient des cailloux, tout en vitupérant les indigènes pour leurs péchés. Puis par les nobles joyeusement caparaçonnés qui commandaient l'armée, remorquant à leur suite lanciers, fantassins et fourgons.

« Quelle pagaille ! fit remarquer Hecht. Nous ne sommes pas trop mauvais sur ce coup, pas vrai, Titus ?

— Pas trop. Mais quand on laisse les hommes se pointer avec leur famille… »

La remarque toucha une corde sensible. Piper Hecht différait notamment en cela des autres capitaines. Il ne permettait pas à une kyrielle de non-combattants de traîner en remorque de ses troupes et de grever leur mobilité.

En dépit de tous ses efforts, dès que la force restait sur place plus de quelques jours, elle finissait inéluctablement par s'alourdir d'un boulet.

Les prêtres de tête atteignirent le sommet de la bosse du pont. Et se retrouvèrent nez à nez avec la cruelle réalité.

« J'aimerais être là-bas, lâcha Hecht. J'aurais dû y aller.

— Mieux vaut rester ici, d'où vous pouvez tout contrôler à part Rhuk et Smolens.

— Les prêtres ont l'air d'appeler leurs évêques et archevêques. » Sa respiration s'accéléra. Il se fiait au colonel Smolens. Pourtant… les évêques sont intelligents. L'un d'eux pouvait convaincre Smolens de…

« Smolens restera ferme, déclara Consent, conscient de son embarras. Kaït Rhuk ne voudra rien savoir.

— Je m'inquiète aussi pour Kaït. Il aime trop son travail.

— Vous n'êtes jamais satisfait de rien, hein ?

— Pas vraiment. Pas en un moment pareil. Oh, damnation ! »

Les faucons venaient de se décharger sur les prêtres et les frères de la Société. La fumée bouillonna un instant puis dériva vers l'est, masquant l'extrémité ouest du pont. Dès que le grondement parvint à ses oreilles, Hecht comprit qu'une partie au moins de son plan était tombée à l'eau. Des éclairs fulguraient au sein de la fumée. Les faucons de Kaït Rhuk continuaient de tirer.

En contrebas, une onde de consternation remonta la rue de la Tombe, bientôt remplacée par la frayeur. Puis par la panique, à mesure que la rumeur se répandait.

« Tiens bon, Prosek, marmonna Hecht. Tiens bon. Ne tuons personne inutilement. »

Consent lui jeta un regard perplexe puis chuchota quelques mots à une estafette. Le messager fila les transmettre à Drago Prosek.

Le vacarme diminua dans le lointain puis cessa totalement. La fumée continuait de dissimuler l'extrémité opposée du pont. Hecht ne distinguait qu'une masse confuse et chaotique, nobles et chevaliers s'efforçant de battre en retraite vers l'est dans une rue déjà bondée. Tandis qu'au pied de la tour les croisés progressaient toujours vers l'ouest.

La panique s'apaisa dès que les faucons se turent. Les tentatives pour forcer les barricades des rues latérales se firent moins nombreuses. La milice faisait preuve d'une remarquable retenue.

Hecht respirait déjà mieux. « Très bien. Nous avons massacré une bande de prêtres de la Société. Ce n'est pas si mal. Ils n'auraient pas survécu de toute façon. » Du moins si le comte Raymone avait son mot à dire.

Les tirs reprirent sur le pont. Une salve. « Quatorze faucons, compta Hecht. Ça veut dire que plusieurs sont hors service. À moins que…

— Vous avez vraiment besoin de vacances, fit observer Titus Consent.

— Où est Pella ? » Se rongeant toujours les sangs. Soudain conscient de n'avoir pas vu le garçon depuis deux jours. Se sentant coupable de ne pas lui avoir accordé beaucoup de son temps.

Comment se faisait-il ? Il n'en savait rien. Lui-même n'avait pas eu de père.

« En train de traîner autour de Kaït Rhuk. Il s'est entiché des boum-boums et de la puanteur de la fumée.

— Et Rhuk ne s'offusque pas de l'avoir dans les jambes ? Avec tous ses gardes du corps ?

— Connaissant Rhuk, Pella doit garer ses fesses ! Ses gardes du corps aussi.

— Quand on parle de l'Adversaire… »

Madouc s'était invité dans le beffroi. Il s'était fait rare ces derniers temps. « Un messager des consuls, général. Ils aimeraient savoir s'ils peuvent commencer à accepter les redditions.

— Rappelle-leur que les Arnhandais sont pour nous. Sinon, oui. Avançons. J'ai autant qu'un autre envie de rentrer chez moi. »

Madouc s'éclipsa. « Tu ne trouves pas qu'il a changé ? demanda Hecht.

— À coup sûr.

— Comment ? Pourquoi ?

— Il ne travaille plus pour vous, à présent. Mais pour la Fraternité. »

Hecht grogna. Kaït Rhuk remettait la rive ouest à feu et à sang. Pourquoi ? Il n'était pas attaqué. Pourquoi gâcher de la précieuse poudre quand on pouvait venir à bout d'une poignée de prêtres fanatisés avec des flèches et des carreaux d'arbalète ?

« J'ai merdé avec Madouc, pas vrai ?

— Oui. Mais ça devait arriver, compte tenu de ce que vous êtes tous les deux. Et ce n'est pas une perte sèche. Il vous respecte toujours. Tâchez de lui témoigner aussi du respect.

— Que fabrique donc Rhuk ?

— Une démonstration de force, je parie. Il n'y a plus qu'un seul faucon qui tire. Et il s'exprime lentement.

— Ah ! D'accord. Il laisse sans doute jouer Pella. En prenant pour cibles des frères de la Société. » Il vit s'élever un nuage de poussière au loin, par-delà la tête de pont. Sans doute le comte Raymone.

La salle principale du palais des Rois était pleine. Tous étaient rassemblés là : les magnats de Viscesment, les champions du capitaine général, Bernardin Amberchelle et la dame du comte Raymone, Socia, tous les grands qui chevauchaient avec lui et les chefs de la croisade vaincus. Quelques-uns sombraient dans le désespoir, mais la plupart étaient très remontés. Aucun des envahisseurs cléricaux n'était présent. Bernardin Amberchelle avait réclamé les quelques rescapés. Le capitaine général les lui avait tous remis, évêques et tutti quanti. Les Connéciens demanderaient une rançon. Ou pas.

Titus Consent conduisit Madouc à la haute table. Assis à la gauche du capitaine général. « Son rapport est prêt.

— Ah ! Tant mieux. » D'une voix douce. « Madouc ?

— Dix-sept morts parmi les prêtres, général. Et plus d'une centaine de blessés. Dont deux évêques. Un seul survivra. Une pierre a éventré l'autre.

— Ç'aurait pu être pire, vu tout ce qu'a tiré Rhuk.

— Pure frime ! » Désapprobateur. « Seuls deux chevaliers arnhandais ont été touchés. Plus haut dans la colonne, il y a eu de légères blessures parmi les fantassins alors qu'ils tentaient de fuir. Et un homme est mort. D'une chute. Il est tombé sur la tête.

— Parfait. Les consuls pourront faire marner les prisonniers. Alors ? Le trésor de guerre ? Les Grohlsachers ?

— Le trésor est en sécurité. Moins gros que vous ne l'espériez. Les évêques comptaient sur le pillage pour couvrir leurs débours, à partir d'une cinquantaine de jours avant celui de la solde. Et, s'agissant des gens de Grohlsach, les nouvelles ne sont pas bonnes. Encore et toujours.

— Il reste du monde là-bas ?

— Il y aura désormais moins de compétition pour les ressources. »

Rude mais vrai. Le comte Raymone et sa bande avaient piqué vers le nord pour traverser le Déchéar et se mettre en position d'intercepter les fuyards grohlsachers. Raymone était bien décidé à leur interdire d'entrer au Connec… dût-il exterminer toute leur nation.

Son attitude envers l'Arnhand n'était pas moins féroce.

« Madouc, tu as fait des plans ?

— Général ? » Sincèrement interloqué.

« Nous arrivons en bout de course. Belliqueux est de santé fragile…

— Belliqueux est mort, général. Peut-être n'est-ce pas encore de notoriété publique mais ce n'est plus un secret. »

Hecht réfléchit brièvement en scrutant le public. De manière assez typique, les chevaliers de chaque camp renouaient avec leurs parents du camp adverse. Les Arnhandais étaient soulagés de n'avoir plus à soutenir les ambitions d'Anne de Ménand.

« Très bien. Ma question subsiste. Et n'en demeure que plus pertinente.

— J'appartiens à un saint ordre. Je ferai ce que mes supérieurs m'ordonneront.

— Comme nous tous, bien entendu. J'espère qu'ils sauront te récompenser. Même si j'ai toujours eu un peu l'impression d'être emprisonné, tu as fait un excellent travail.

— Merci, général. » Pas très chaleureusement.

Il avait assurément perdu Madouc. Gâché l'honneur qu'il lui avait fait en l'asseyant si près de lui.

Madouc céda. Légèrement. « J'espère un commandement en Terres Saintes. Addam Hauf m'a paru affirmatif quand je lui ai parlé. À Brothe.

— Nous nous reverrons peut-être de l'autre côté de la mer.

— Général ?

— Pas vraiment. Fini pour moi, les croisades. Je songe à acheter une parcelle quelque part et prendre ma retraite. Pour passer mes derniers jours avec Anna et produire du vin avec le colonel Ghort. »

Madouc ne réagit pas à l'allusion à Pinkus Ghort. Le sujet le laissait indifférent. À moins qu'il lui manquât les informations nécessaires.

« Quand ce sera fini, j'aimerais toucher deux mots en privé au vicomte Dumaine, reprit Hecht.

— Oui, général. »

Le reste de la soirée, Hecht se contenta d'observer. De tenir plus particulièrement Pella à l'œil.

Anna avait réussi à lui inculquer quelques talents en matière de mondanités.

Madouc resta dans la chambre insonorisée quand le capitaine général rencontra le vicomte. C'était la plus grande du palais des Rois, mais elle ne l'était pas assez pour que le chef des gardes du corps eût besoin de tendre l'oreille pour surprendre la conversation. Ces derniers temps, Madouc semblait beaucoup moins enclin à éviter son patron.

« En quoi puis-je vous être utile ? » s'enquit le vicomte. Courtoisement, conscient d'être un prisonnier mais pas disposé pour autant à étouffer

complètement sa morgue aristocratique.

« Asseyez-vous. Prenez un café avec moi. Et parlez-moi de Vali Dumaine. »

Le vicomte se plia aux deux premières injonctions, sans dissimuler son plaisir de se voir offrir un breuvage aussi rare et précieux. Mais il réfléchit un instant avant d'obéir à la troisième. « Vali Dumaine est ma sœur. C'est la comtesse de Bleus. Pourquoi cette question ?

— Pour en avoir le cœur net. Vous me servez là une version différente de celle que je connaissais. Je la croyais votre épouse. Je ne comprenais pas comment votre femme pouvait être comtesse de Bleus alors que vous êtes vicomte de… comment, déjà ?

— Klose. Grand comme un jet de pierre. Quand j'aurai payé ma rançon, le domaine appartiendra à un tiers. Je devrai aller vivre chez ma sœur. Ou m'engager dans la Fraternité. Vous ne m'avez pas répondu. Pourquoi cette question ?

— Non, en effet. » Le capitaine général ne s'étendit pas davantage. « Avez-vous un rapport quelconque avec Sonsa ?

— Moi ? Non. Mon père a navigué naguère à bord d'un vaisseau sonsien quand il est parti en croisade. Avec ses trois frères. Lui seul est rentré au pays. Et il a hérité de tout alors qu'il était le benjamin.

— Les Terres Saintes sont une rude maîtresse. Elles dévorent tous ceux qui les visitent. Faites-vous partie de l'Office spécial ? Et plus particulièrement des chasseurs de sorciers ?

— Non. Nous n'en avons pas chez nous. Il y avait autrefois, hors de Salpeno, une maison hébergeant un chapitre de la Fraternité. On en croisait quelques-uns en ville. Mais ils sont partis avant la mort de Charlve le Sot. Chérault, un des sbires les plus intelligents d'Anne, avait échafaudé un plan pour confisquer leurs biens. Ils l'ont découvert et ont décampé avec toutes leurs richesses. Chérault a contracté une maladie qui le ronge. Il souffre horriblement. Et mettra longtemps à mourir.

— Y a-t-il un rapport ? »

Madouc était très attentif. Et pensif.

« Hélas, le monde ne tourne pas de manière aussi mécanique. Les méchants ne sont pas toujours punis comme ils le méritent. Et les bons meurent jeunes.

— Et nous ne pouvons que nous en persuader, cela fait partie du plan de Dieu. Oui. Vous avez des enfants ? D'un lit ou d'un autre ? »

Le vicomte jeta des regards noirs. « Je veux savoir de quoi il retourne. J'insiste.

— Asseyez-vous. Vous n'insistez sur rien, vicomte. Je suis un spadassin de bas étage, dépourvu de tout honneur et de sang bleu, même si je commande aux armées du patriarche et couvre régulièrement mes ennemis de honte. Comment pourriez-vous croire qu'un homme de cet acabit hésiterait à vous balancer du haut d'un pont ou à vous faire étrangler puis brûler afin de vous ôter tout espoir de résurrection ? Ou renoncerait aux autres vilenies dont un homme tel que moi pourrait se rendre coupable ?

— Vous y perdriez votre rançon.

— Pas vraiment un gros problème. Le comte d'Antieux est prêt à acheter tous les prisonniers arnhandais que je suis disposé à lui vendre. Il compte envoyer leurs têtes macérées dans du vinaigre à votre douce reine Anne. Ou les revendre en esclavage de l'autre côté de la mer Utérine. Il y fait allusion lorsqu'il se sent vindicatif. »

Le vicomte Dumaine avait pâli. Mais il ne se déshonora pas.

« C'est un chien fou que le comte Raymone. Si vous autres Arnhandais persistez à vouloir piller le Connec, Raymone vous le fera payer en barils de sang. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler. Je m'intéresse à une enfant du nom de Vali Dumaine. Âgée d'environ treize ans. Peut-être plus jeune. Retrouvée dans un bordel de Sonsa où elle était retenue captive. Elle prétendait servir de moyen de pression contre son père, pour le contraindre à faire quelque chose. Tous ceux qui auraient pu étayer ou démentir cette affirmation sont morts. Je me renseigne quand j'en ai l'occasion. C'en est une. Vous et votre sœur êtes les seuls Dumaine que j'aie réussi à identifier.

— Je ne peux pas élucider votre mystère. Désolé. »

Hecht aurait aimé que le Neuvième Inconnu se fît calamiteux. Il aurait pu l'aider dans cette affaire. Le vicomte semblait sincère, en gros, mais quelque chose n'en clochait pas moins.

Il ne serait pas inintéressant de l'obliger à se déshabiller, pour voir s'il ne cachait pas quelque part un discret petit tatouage.

« Vous n'avez participé à aucune croisade vous-même ? demanda Hecht. Vous n'êtes jamais allé en Terres Saintes ? »

Le vicomte le lorgna quelques secondes avant de prendre sa décision : « J'y suis allé avec mon père. » Ce serait certainement porté dans des archives et difficile à cacher. « J'étais encore enfant. J'avais huit ans quand nous sommes partis. Douze à notre retour chez nous. Je prie Dieu qu'il n'ait

plus jamais besoin de ma présence en Orient. L'enfer ne peut pas être pire que l'été dans les Terres Saintes. Ou l'hiver. Ou toute autre saison intermédiaire. »

Hecht hocha la tête. Certains Occidentaux restaient sur cette impression. D'autres appréciaient assez les Terres Saintes pour s'y établir. Des générations entières de croisés étaient nées au Moyen-Orient, et offusquaient à présent leurs cousins occidentaux en adoptant les coutumes et tenues locales.

« La Firaldie m'a fait le même effet la première fois que je m'y suis rendu. Les étés étaient trop chauds et semblaient n'avoir jamais de fin. Et la neige y restait un plaisir rare au lieu de l'état naturel du monde.

— J'ai entendu dire que c'était en train de changer.

— En effet. Absolument. Des gens du palais Chiaro suivent ces changements pas à pas. Ils sont dramatiques. Et le pire est encore devant nous. »

Dumaine parti, Hecht fit venir Titus Consent. « Il y a quelque chose de louche chez cet homme. Tiens-le à l'œil. Fais en sorte qu'il soit le dernier à rentrer chez lui. Tu as vu Bechter ? »

Le sergent Bechter se faisait rare ces temps-ci.

« Il est encore malade. Il paraît qu'il tente tous les jours de se lever pour venir. La plupart du temps, son corps refuse de lui obéir. Il est vieux.

— Ne plus l'avoir dans les jambes me manque.

— S'il le pouvait, il serait auprès de vous.

— Il est bien soigné ?

— Il faudrait le renvoyer au Castella en bateau. Et lui permettre de vivre ses dernières années en compagnie de ses frères.

— Il l'a demandé ? Tu ne l'as pas fait rapatrier ?

— Je lui ai posé la question. Il veut rester ici. Il dit que c'est là qu'il se sent chez lui à présent.

— Le vieux croûton est trop cabochard pour son bien.

— C'est un phénomène assez fréquent dans cette armée. »

Hecht refusa de saisir la perche. « Tu as pris tes renseignements sur Pella ?

— Il ne s'est jamais autant amusé. Il a décidé de faire carrière dans l'artillerie. Rhuk affirme qu'il a des idées intéressantes.

— Ça changera. Je veux seulement savoir s'il va bien. Sans mettre le souk dans sa vie comme si j'étais sa mère.

— Il va bien, Piper. Mais, franchement, il a peut-être besoin qu'on intervienne davantage dans son existence. Il est encore trop mal dégrossi pour que vous lui laissiez autant d'indépendance. »

Anna serait d'accord. « Très bien. Ponds-moi un programme de formation pour fauconniers. Mets-le sur le coup. Tiens-le occupé et assidu. » Le garçon devrait apprécier. Et ça ne durerait que jusqu'au jour où Bronte Doneto occuperait pleinement le Saint-Siège.

« Quel avenir vois-tu pour nos garçons, Titus ? demanda Hecht.

— Aujourd'hui ? Peut-être la prêtrise.

— La sécurité.

— Ouais. Mais je crains que cette opportunité ne s'offre pas à eux quand ils en auront l'âge. Les monastères sont déjà pleins de parasites. »

Titus se payait peut-être sa tête. Difficile à dire. « Il y aura toujours des ouvertures dans la carrière militaire.

— Mais combien ? Si du moins je permettais à mes fils de s'engager dans cette folie. »

Hecht se renfrogna.

« Vous ne vous rendez toujours pas compte de ce que vous avez fait, n'est-ce pas ? »

Hecht n'était que trop fréquemment conscient de n'en avoir aucune idée. Il arqua un sourcil pour inviter Titus à poursuivre.

« Il n'existait rien de semblable à la force patriarcale depuis l'Ancien Empire. Pas en Occident. L'empire oriental a des soldats professionnels, tant enrôlés qu'officiers de carrière. Ici, depuis la chute, on n'en avait plus besoin. Nous combattons surtout nos voisins, à très petite échelle. Et la crainte d'une armée régulière est la norme, en même temps que le mépris du mercenariat. La caste des guerriers est particulièrement acharnée contre les soudards stipendiés. Sauf lorsque eux-mêmes touchent une solde au bout de leurs quarante jours. Mais ils prétendent alors que ça n'a rien à voir. »

Pourquoi Titus lui rappelait-il ces évidences ? Oh ! Parce qu'il avait réellement changé la conception qu'on se faisait de la soldatesque professionnelle.

« Tout cela va disparaître, poursuivit Titus.

— Vraiment ?

— Pinkus Ghort n'est pas Piper Hecht.

— Piper Hecht ne sera pas au chômage.

— Vous allez donc signer avec l'empire du Graal ?

— Je ne vois pas d'autre option. » Lorsqu'il lui arrivait de songer à prendre sa retraite, ce qu'il menaçait si souvent de faire, une Helspeth Ege dépitée se glissait dans ses pensées et refusait d'en sortir, telle une rengaine lancinante. « Pendant un certain temps. Mais ne compte pas sur moi pour envahir les Terres Saintes.

— Comment Noë et les garçons s'adapteraient-ils à Alten Weinberg ?

— Je n'en sais rien. La ville est très cosmopolite. Des gens qui viennent des quatre coins de l'empire y vivent. Je n'ai pas constaté beaucoup de préjugés. Mais il en existe probablement. » Et, dans certaines têtes, Titus resterait toujours un Dévédien, quel que fût le culte qu'il pratiquât. « J'en apprends tellement sur les Terres Saintes de la bouche des pèlerins et des croisés qui en reviennent que je suis certain de ne pas vouloir y aller. »

Titus lui jeta un regard ambigu mais garda ses pensées pour lui. Il était pleinement compromis dans le passé imaginaire de Piper Hecht. Si Piper Hecht tombait, Titus Consent suivrait.

Madouc passa la tête dans la chambre. « Puis-je vous interrompre, capitaine général ?

— Bien sûr. Que se passe-t-il ?

— C'est Bechter, général. Les frères soignants affirment qu'ils sont en train de le perdre. Ils ne comprennent pas pourquoi. Il devrait être en train de se rétablir. Je me suis dit que vous voudriez en être informé.

— Oui. C'est… ? On va vers une issue fatale, tu crois ?

— Vraisemblablement. Et ça risque de n'être pas très long.

— Je dois y aller, Titus. » Il sentait poindre le chagrin. L'Occident avait aussi infecté son âme de cette façon. Il était devenu l'esclave de ses émotions.

« Je peux venir ? demanda Titus. Bechter m'a toujours soutenu aussi. Presque comme un père depuis ma conversion. »

Hecht était surpris. Il ne l'avait pas remarqué. Mais c'était possible. Il ne prêtait pas assez d'attention à l'existence des gens de son entourage.

Madouc l'attendait dehors. « Ce serait pour des méchants le moment ou jamais de croire que nous nous déconcentrons », expliqua-t-il.

Hecht comprit l'allusion. « Bien sûr. Passe devant. »

Les patriarcaux avaient pris le contrôle du palais des Rois. On y avait installé un hôpital. Il servait surtout aux soldats, mais, au nom de Belliqueux, aidait de son mieux les locaux défavorisés. Ça portait ses fruits.

Consent gardait le contact avec les nonnes et les frères soignants, qui ne répugnaient pas à divulguer d'utiles informations.

Redfearn Bechter était le seul occupant d'une chambre abritant quatre paillasses. Assis au chevet du vieux soldat, un prêtre soignant ne cherchait même plus à combattre sa maladie.

La chambre puait.

Le capitaine général croisa le regard du prêtre. Qui secoua tristement la tête.

Bechter les entendit entrer. Il souleva une paupière et reconnut ses visiteurs puis se débattit pour s'asseoir.

Le prêtre le repoussa sur sa paillasse.

Hecht s'agenouilla à côté du vieil homme. Prit dans la sienne sa main brûlante, sèche et fragile. Ne trouva rien à dire. Il ne lui revint qu'un soutra de l'Écrit, relatif à l'amour qu'on pouvait porter à son ennemi. Redfearn Bechter, moine soldat de la Fraternité de la Guerre, avait été le plus cruel des ennemis. Et le sha-lug Else Tage, après s'être métamorphosé en Piper Hecht, champion du patriarche, en était venu à se prendre d'amitié pour lui.

Bechter ne dit rien non plus.

Hecht envisagea fugacement de s'esquiver en lui servant un bobard à propos de boulot urgent, mais Bechter était lucide. La fin était proche.

« J'ai une dernière mission à vous confier, sergent, déclara le capitaine général. Je veux que vous transmettiez un message à Dieu quand vous vous tiendrez devant lui. Demandez-lui de me montrer son grand dessein. D'apaiser le tourment qui règne en mon cœur en m'accordant une vision limpide de sa volonté. »

Bechter ne répondit pas. Il en était incapable. Mais il réussit à incliner légèrement la tête : il avait entendu et il s'exécuterait.

Hecht ignora ses autres responsabilités jusqu'à ce qu'arrivât la fin. « Il ne tenait que par la force de la volonté, lui apprit le prêtre soignant. Il était résolu à ne rendre le dernier soupir qu'après avoir dit adieu à ceux qu'il aimait. »

Hecht en resta littéralement sidéré. Redfearn Bechter avait été un guerrier invétéré de la Fraternité. Il aurait dû n'aimer que sa seule foi secrète.

L'annonce du trépas de Bechter et des circonstances qui l'avaient entouré se répandit dans l'armée.

Ce geste non calculé du capitaine général lui gagna une loyauté encore plus farouche. Aucun des soldats n'avait jamais entendu dire d'un officier supérieur qu'il avait confié à un simple soldat la tâche de remettre un message à Dieu.

Hecht ne fit guère de commentaires en l'apprenant, sauf pour exprimer son étonnement à Titus Consent.

Vladech Gerzina, dernier assistant de Bechter et ex-garde du corps, demanda au capitaine général de lui accorder une minute de son temps. Hecht ne vit aucune raison de la lui refuser.

Gerzina apportait un coffret de teck long de deux pieds, large de quatorze pouces et profond de neuf, coiffé d'un couvercle cintré à charnières. Le vieux bois était presque noir. Les coins et les rebords du coffret étaient protégés par des fixations de cuivre. « Le sergent Bechter m'a demandé de vous apporter ses effets personnels, général. »

Hecht ne trouva rien de pertinent à répondre. « Ses effets personnels ? » Les membres de la Fraternité n'étaient pas censés accumuler des biens personnels.

« Sans doute des souvenirs ? Bechter avait plus de soixante-dix ans, croyons-nous. » Gerzina appartenait aussi à la Fraternité. Il ne semblait pas s'offusquer de l'attachement de Bechter aux biens de ce monde. « Nous en conservons tous pour nous rappeler des moments importants. N'est-ce pas, général ?

— Oui, j'imagine. » Hecht portait encore sur lui un galet blanc de la taille d'un petit pois qui avait fait partie de la mitraille du faucon qu'il avait déchargé dans le bois d'Esther et le reliait à l'instant le plus critique de sa vie. Nul autre que lui n'en connaissait la signification.

Gerzina posa le coffret sur le banc dont se servaient les gardes du corps pour surveiller quelque louche visiteur. « Je dois retourner travailler, général. Je me suis laissé distraire par l'émotion et j'ai pris du retard.

— Qu'y a-t-il dans ce coffret ?

— Je l'ignore, général.

— Il n'a pas l'air fermé à clé.

— Ce n'est pas à moi de vérifier. »

Hecht étudia pour la première fois l'homme de près.

Physiquement, Vladech Gerzina n'avait rien de remarquable. De taille moyenne, ni laid ni beau, le teint passe-partout. Il était légèrement enrobé, détail inhabituel chez un soldat.

Une illusion ambulante. Un homme affligé d'un sortilège « Surtout ne faites pas attention à moi. »

Peut-être.

Le langage corporel de Gerzina se modifia subitement.

Il n'aimait pas être remarqué.

« Pourriez-vous faire le travail de Bechter ?

— Général ?

— Je n'ai pas l'impression d'avoir bredouillé.

— Oui, général. Je l'ai déjà fait. Intégralement. Je me demande encore comment il s'y prenait à son âge.

— Il avait un assistant. Je vous en charge. Officiellement. Du moins jusqu'à l'arrivée du nouveau commandant.

— Non, général. Je vous supplie de me pardonner, général, mais je dois refuser. Et ce n'est pas parce que le travail est trop lourd, général. C'est une sinécure. » Il se tapota le ventre. « On mange à sa faim et on a chaud l'hiver. Et pas un seul païen de praman à l'horizon. Mais le monde est en train de changer, général. Ceux qui ont prêté serment à la Fraternité vont devoir vous quitter. Vous ou celui qui vous remplacera.

— Oh ?

— On a reçu des nouvelles d'Addam Hauf. Le grand maître de la commanderie va envoyer des renforts en Terres Saintes. Hommes, matériel, argent. Qu'il parvient désormais à rassembler avec un certain succès depuis que le patriarche n'a plus besoin de toutes ses ressources pour intimider l'empereur.

— Je vois. » Et, si Hecht n'y avait pas encore réfléchi, il voyait effectivement.

La paix signée avec Katrin avait spectaculairement facilité la vie aux patriarches. Bronte Doneto ne verrait plus l'intérêt de tenir compte des ambitions impériales.

« Je ferais mieux de rassembler tout le monde pour voir qui a besoin d'être remplacé. Assistez-moi dans cette tâche. Avant de partir.

— Oui, général. Ce ne sera pas immédiat, général. »

De nouveau seul, Hecht s'assit devant le coffret de Bechter.

Il s'était plus ou moins attendu à quelque chose de dramatique. La réalité fut décevante. Des souvenirs, effectivement. Des bouts de corde. Quelques pierres. Une petite dague rendue inutilisable par l'absence de sa pointe, brisée sur au moins un pouce. Plusieurs têtes de flèche de facture

lucidienne. Si l'on partait du principe que Bechter se pliait aux coutumes de la Fraternité, elles avaient dû être extraites de sa propre chair. Divers morceaux de papier, dont un passablement émietté et un autre écrit d'une main illisible ; un passe, à montrer lorsqu'on voyageait pour les affaires de la Fraternité. Un médaillon contenant une mèche de cheveux cassants, bizarre de la part d'un moine soldat. Plusieurs petites boîtes de bois joliment travaillées, dont une seule était fermée à clé. L'une d'elles contenait un papillon de nuit parfaitement préservé, aux ailes de plus de quatre pouces d'envergure. Hecht n'avait jamais vu son pareil. Mais il pressentait qu'il avait dû être très beau de son vivant. Au point qu'un homme, que Hecht ne pouvait s'empêcher d'honorer, l'avait conservé comme un trésor jusqu'après sa mort.

Il ouvrit encore deux boîtes vides, puis une troisième renfermant un petit sachet de coton effrangé qui contenait une douzaine de pièces de cuivre provenant toutes d'un pays différent et formant comme une espèce de journal de bord métallique des voyages de Redfearn Bechter.

Une vie entière. Plus de soixante-dix ans.

Pourquoi cet homme avait-il tenu à lui confier tout cela ?

En guise de message ? D'avertissement ?

« Vanité des vanités. Tout est… »

Restait la boîte fermée à clé. Cette dernière, elle aussi en cuivre et couverte de vert-de-gris, se trouvait avec la poignée de piécettes non moins verdies. Cachée en pleine vue, sans doute distraitement.

La boîte contenait un mince livret relié, dont la couverture était tout à la fois tachée, élimée et en passe de s'effriter. Hecht l'ouvrit précautionneusement.

La première page était artistiquement calligraphiée, dans une langue qu'il ne réussit pas à identifier tout de suite. Puis il eut une révélation : il était en train d'examiner un écrit en melhaïque, mais transcrit dans l'alphabet brothien. Le melhaïque était la langue archaïque des Terres Saintes. Il pouvait la lire, mais avec difficulté. Dans ses caractères originels, le melhaïque s'écrit de droite à gauche, à l'inverse de la plupart des langues de la région.

Il venait tout juste de découvrir que le livret narrait un récit enregistré par Grade Drocker quand Pella fit irruption dans la chambre, si brusquement qu'il tressaillit.

« P'pa ? Pinkus Ghort est en bas.

— Pella. Que fais-tu ici ?

— Je me suis dit que tu serais sans doute un peu abattu. À cause du sergent Bechter. Je suis venu voir si je pouvais faire quelque chose. Je suis tombé dans la rue sur le colonel Ghort. »

Comment diantre Ghort avait-il fait pour arriver si vite ? Que méditait donc Bronte Doneto ? La mort de Belliqueux n'était pas encore de notoriété publique. L'interrègne durerait encore des semaines.

« Tu as raison. Je suis d'humeur morose. Voici comment tu pourrais me remonter ramène tes fesses à la maison puis à l'école. Fais quelque chose de toi. Sinon tu vas finir comme le sergent Bechter. Et comme moi un de ces jours.

— Wouah ! Ça te ronge salement !

— En effet. Va chercher Ghort. Annonce à Cederig que je veux le vin rouge que j'ai mis de côté. Autant que Ghort commence à l'entamer. Ça m'évitera la corvée de le ramener à Brothe. » Et quelques coupes risquaient délier les langues.

« Damnation, mon vieux ! déclara Ghort à peine entré. T'as l'air d'un étron au bout d'un bâton. Tu devrais dormir davantage.

— Pose le vin sur la table, Cederig. Et reste là. Je me reposerai très bientôt autant qu'il me sera donné de le faire, Pinkus.

— Tu sais ce qui se prépare ?

— Bien sûr.

— Consent garde toujours Brothe à l'œil ?

— Ça aussi. Plus important, plusieurs principatés sont mécontents de voir Doneto prendre la relève. Certains espèrent que je vais annuler l'élection.

— Tu me citerais des noms ?

— Pas question !

— Je ne suis pas un de ces anciens commandants de la légion qui aimeraient contrôler le futur empereur.

— Ouais. Le patron s'était douté que tu verrais les événements sous ce jour. Ce que j'aimerais savoir, c'est où tu en es. Vis-à-vis de Doneto.

— C'est le meilleur candidat disponible. Mais je regrette qu'il fasse une fixette sur le Connec.

— Ouais. Je n'ai aucune certitude à cet égard, mais j'ai l'impression qu'il ne fera pas non plus la joie de ton comte Raymone.

— Raymone aura échafaudé un plan. Doneto devrait oublier ses doléances. Il est censément le patriarche de tout le monde.

— C'est ce que je lui ai dit. J'ai dans l'idée qu'il ne m'écoutait pas. Eh, Pipe ? Sans rancune ? » Ghort avait déjà bien entamé sa première bouteille. Il commençait à bredouiller.

« Aucune raison. Ce n'est pas toi qui m'as viré. En vérité, j'aurais probablement démissionné si on ne m'avait pas éjecté. J'en ai par-dessus la tête. Je ne pourrais pas bosser pour une mouche du coche comme lui. Je veux un patron qui me dise ce que je dois faire, puis qui me laisse agir sans se fourrer dans mes pattes.

— Ça fiche la trouille aux mouches du coche. Elles craignent de se passer elles-mêmes sur le corps. »

Hecht pouvait le comprendre. Il avait dû se colleter à ça la majeure partie de sa vie d'adulte. C'était même la raison pour laquelle on l'avait envoyé en Occident. Gordimer avait peur de se faire piétiner. « Le hic, c'est que ces hommes ne voient dans le monde que leur reflet dans un miroir.

— Hein ?

— Ils me craignent parce qu'ils croient savoir ce qu'ils feraient à ma place. Autrement dit, ils partent d'une conception de l'honneur différente de la mienne.

— Pigé. Mais, eh, Pipe… tu ne peux pas prétendre ne jamais jouer un tour de ta façon quand tu as la bride sur le cou. Wouah, ce jus de raisin est excellent.

— Moi ? Un coup de vice ?

— Je ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air. Tu savais qu'un changement approchait. Tu as malgré tout agressé ces croisés.

— Oui, en effet. » Hecht sourit.

« Doneto ne va pas aimer.

— Qu'est-ce qu'il va faire ? Me virer ?

— Hilarant ! Je n'en sais rien. Il peut se montrer un connard très vindicatif. Comme pour ce qu'il entend faire au comte Raymone et à Antieux.

— C'est-à-dire ?

— J'en sais trop rien, Pipe. Pas encore. Mais j'ai fermement l'intention de me trouver très loin de cet iceberg quand ça se passera. Je ne tiens pas à ce qu'on se souvienne de moi pour avoir appréhendé la suite.

— En ce cas, je regrette de me montrer aussi efficace contre les revenants.

— Merci, mon pote. Je n'en demande pas plus. Ces foutus esprits démoniaques n'arrêtent pas de me rôder autour et de me botter le cul chaque fois que je me baisse.

— Ça devrait t'empêcher de prendre la grosse tête.

— Ce qui se passe ici suffit à m'interdire de me gonfler comme une outre. » Ghort s'enfila une longue gorgée de vin et fixa ses pieds une dizaine de secondes. « Et je n'arrête pas de me demander quand il va me virer.

— Qui pourrait bien remplacer Pinkus Ghort ? Vois les choses sous cet angle.

— Bonne question, Pipe. Excellente. Mais n'oublie pas que Doneto souffre d'un bon nombre d'aveuglements. Celui-là pourrait bien en faire partie.

— Quand envisages-tu de prendre tes fonctions ?

— Officiellement ? Dès la fin de l'interrègne. Si tu veux bien. Sinon, dès l'arrivée du noyau dur de mon état-major.

— Tu vas aussi virer mes gars ?

— Il le faut. La plupart. Ce sont les ordres. J'imagine qu'ils ne resteraient pas, de toute façon. Ceux de la Fraternité vont tous se présenter au Castella. Cet Addam Hauf est monté sur ressorts. Les autres te restent loyaux. D'après Doneto. Ma première mission sera d'examiner tous les officiers au cas par cas, de décider de ceux qui doivent partir et de ceux qui sont loyaux à l'Église. Ou à leur solde.

— Dommage. C'était une armée efficace. Elle ne le sera plus. »

Ghort haussa les épaules. « C'est ainsi que va le monde, Pipe. La triste réalité. Il faut que je m'allonge. Cette saleté est franchement trop bonne. » Il posa la bouteille de côté. Vide.

Le capitaine général fit de son mieux pour enrayer une nouvelle croisade contre le Connec. Les faucons disparurent. La poudre aussi. Les rapports de Titus Consent comme ceux de ses intendants se firent bâclés, confus et incomplets. Hecht était bourrelé de remords. Il réprimait sa mauvaise conscience en se disant que Pinkus Ghort serait payé malgré tout. Il lui faudrait simplement s'échiner davantage pour accabler le Connec.

La plupart des soldats semblaient disposés à rester. Rares étaient ceux qui appréciaient, mais un revenu reste un revenu. Des dizaines de réfugiés étaient prêts à remplacer tout vétéran pris de scrupules excessifs. L'état-major, néanmoins, avait des états d'âme. Hecht eut le plus grand mal à les garder sur place jusqu'au jour de la relève.

Il surprit un des officiers en train de dire à Ghort que son départ n'avait rien de personnel. Un autre affirma avec insistance que ce n'était pas le nouveau capitaine général qui lui posait problème mais le scélérat qui l'employait. Hecht fit passer le mot : peut-être devraient-ils se sentir un peu moins enclins à ouvrir leur cœur ?

Bronte Doneto était moins populaire parmi les soldats que Hecht ne s'y était attendu. Ils se souvenaient de son comportement pendant la croisade connécienne.

Son dernier acte officiel fut la relaxe du vicomte Dumaine et des derniers captifs arnhandais. Ceux qui n'avaient pas encore été rançonnés enverraient d'eux-mêmes l'argent. L'honneur exigeait qu'ils ne renient pas leur parole.

La relève du commandement n'eut rien de spectaculaire. Hecht serra la main de Ghort et s'éclipsa, laissant son remplaçant fébrile et en plein désarroi.

« Qu'est-ce qu'on va faire maintenant, p'pa ? » voulut savoir Pella. Il recommençait à lui coller aux basques. Il n'était pas le bienvenu parmi les artilleurs de Pinkus Ghort.

« Rentrer à la maison. Nous installer avec ta mère. Lézarder. » Ceux qui repartaient pour Brothe se rassemblaient déjà. La compagnie semblait singulièrement réduite. Il fallut un moment à Hecht pour en comprendre la raison.

Pas de Madouc. Ni aucun des compagnons permanents de Pella. Pas un seul garde du corps.

En dépit de l'agacement que lui inspirait Madouc quand il l'avait constamment dans les pattes, Hecht se sentait à présent tout nu. Et toujours mal à l'aise.

13
Dans la steppe gelée avec les morts qui marchent

Les Choisis de la steppe centrale et des déserts septentrionaux se rassemblèrent. Ils allaient écraser l'ennemi de leur dieu. L'insolent Tsistimed s'était enfoncé assez loin dans le froid pour que Celui-qui-marche-avec-le-vent puisse étendre son bras jusqu'à lui.

Les Choisis, éperonnés par une douzaine de féroces répliques de Crêpenuit, l'Élu, lançaient des coups de sonde puis battaient en retraite, attirant ainsi Tsistimed et ses fils toujours plus avant dans le royaume de l'hiver. Les Choisis ne savaient rien des réactions de l'ennemi et n'en avaient d'ailleurs cure. Ils obéissaient aux ordres.

Les seigneurs de la guerre des Hu'n-taï At étaient conscients de la stratégie adverse. Ils y recouraient eux-mêmes. C'était aussi vieux que le dressage des chevaux par l'homme. Les Choisis ne se replieraient pas éternellement. Ils seraient oblitérés dès qu'ils se retourneraient.

Nulle armée ne survivait aux Hu'n-taï At.

Le terrain choisi par Kharoulke était pierreux et désolé : une vaste étendue de blocs de basalte aux arêtes tranchantes. D'âpres montagnes se dressaient à une demi-lieue, de part et d'autre. La glace doublait la pierre à peu près partout. Glace et neige masquaient le gris brunâtre de la roche. Ce n'était pas un champ de bataille où des cavaliers pourraient profiter de leur avantage. Les Crêpenuit, l'Élu, devraient en revanche y prospérer.

Tsistimed ordonna à ses guerriers de démonter et les envoya en chasse. Il acceptait les inconvénients du terrain. L'ennemi ignorait à qui il avait affaire. Les Hu'n-taï At n'étaient pas seulement les plus féroces guerriers du monde ils comptaient aussi dans leurs rangs les plus habiles et impitoyables sorciers.

Le chef des Hu'n-taï At, pour sa part, ne se rendait pas compte que la plus ancienne, cruelle et ténébreuse des Instrumentalités allait elle-même arpenter le champ de bataille. Les dieux n'interviennent plus personnellement de nos jours.

Tsistimed l'apprit trop tard à ses dépens.

La puissance conjointe des sorciers hu'n-taï at n'inquiéta guère plus Kharoulke qu'une chauve-souris tournoyant au-dessus de la tête d'un voyageur qui rentre chez lui au crépuscule.

Le massacre fut épique. Les Hu'n-taï At n'avaient jamais rien connu de tel. Ils affrontaient un ennemi aussi têtu et intrépide qu'eux, en dépit de son adresse moindre et de son endurance limitée. La majorité mourait de faim.

Tsistimed réunit ses fils et généraux. Celui-qui-marche-avec-le-vent formait comme une colonne de noirceur qui tournoyait autour d'eux en crachant des éclairs.

« On ne peut pas détruire cette chose, reconnut le seigneur de la guerre.

— Mais on peut anéantir ceux qui le servent, fit observer un sorcier de haut rang. Même ces monstres à la peau tigrée tombent sous nos coups. Huit ont déjà été abattus. »

Le seigneur de la guerre hocha la tête, mais il n'était pas d'accord. Dans le feu du combat, les hommes qui se tiennent à la pointe de la lance imaginent toujours de plus grands succès que ceux réellement obtenus. Très bientôt, assurément, des rapports leur parvinrent annonçant que la bataille prenait une tournure beaucoup moins heureuse. Les monstres traquaient ceux des Hu'n-taï At qui recouraient au pouvoir. Et l'Instrumentalité commençait elle-même de prendre goût à ôter la vie.

« Peut-être devrions-nous aller lever une autre armée, suggéra un des fils de Tsistimed. Il restera peu d'ennemis ensuite. »

Tsistimed contempla la noirceur indéfinie qui semblait sur le point de lui valoir sa première défaite. Même à l'époque de sa jeunesse, quand il luttait avec d'autres garçons, il avait toujours remporté la plus complète victoire. Son âme elle-même lui criait : *En avant ! Soumets cette chose à ta volonté !* Mais il n'était pas devenu l'empereur de tous les hommes en permettant à son ego de l'induire en erreur, en le poussant à faire des choix désastreux à long terme.

« Si nous nous décidons à lever une autre armée, mieux vaut faire vite, fit observer un général. Le dieu nous a remarqués. »

La tour de noirceur se trouvait à des lieues mais elle s'était figée. Les seigneurs de la guerre la sentirent sonder le monde alentour pour les localiser. Ils étaient masqués par les plus puissants sortilèges disponibles, mais cette monstruosité…

Quelque chose se passa.

Quelque chose changea.

L’Instrumentalité se coagula. Durcit. Prit forme. Cette forme semblait toutefois incertaine. Elle ressemblait à un moment donné à un homme haut de deux cents pieds mais trop large et trapu, et, la seconde suivante, à un crapaud dressé sur ses pattes de derrière. Puis elle se changea en une immense créature aux grandes ailes ténébreuses. D’une couleur indistincte.

Elle darda une longue langue, la ramena enroulée autour d’un homme qui se débattait, sans qu’on pût décider de son allégeance à cette distance. Les yeux de l’Instrumentalité restaient braqués sur le monticule où s’étaient réunis les seigneurs des Hu’n-taï At. Mais peut-être ces yeux étaient-ils aveugles. Car le dieu semblait distrait. Sa langue jaillit de nouveau, apparemment dans une direction indifférente, comme si l’Instrumentalité se nourrissait machinalement.

Elle grandit, abandonna sa forme de crapaud pour reprendre une apparence humaine, la même que tout à l’heure, tourna les talons et pivota vers l’ouest. Tsistimed ressentit aussitôt un changement dans la tournure que prenait la bataille. Les Choisis ne bénéficiaient plus de l’assistance de leur sinistre patron.

L’Instrumentalité se pencha un peu plus, esquissa timidement un pas puis flaira l’air. Elle laissa ensuite échapper un grognement d’excitation tonitruant, s’ébroua et se mit à marcher vers l’ouest, oublieuse du combat.

Des hurlements de désespoir montèrent de la forêt de pierres brisées : les Choisis pleuraient leur abandon.

Ils combattirent. Les monstres aux trop nombreux doigts se battirent. Le continent tout entier serait en deuil. Jamais un tel nombre de Hu’n-taï At n’étaient tombés en un seul combat. En une seule génération.

Kharoulke, Celui-qui-marche-avec-le-vent, piquait régulièrement vers l’ouest.

14
La frontière lucidienne. Escarmouches

Les raiders de Nassim Alizarin ne s'approchaient jamais à moins d'une demi-lieue de Gherig. Ils n'engageaient le combat avec les croisés que quand ils n'avaient pas d'autre choix. Ils interceptaient les courriers ; forçaient les caravanes à emprunter des routes plus accidentées ; et se moquaient de Rogert le Noir. La stratégie était limpide. Et réchauffait le cœur d'Indala al-Sul Halaladin dans la lointaine Shamramdi.

Le jeune Az avait amené plusieurs centaines de guerriers pour renforcer les troupes de La Montagne. Le garçon avait reçu l'ordre ferme de se plier à la sagesse du vétéran. Indala se souvenait de Nassim Alizarin comme d'un ennemi. Il voyait en La Montagne un égal. Les sha-lugs de Nassim avaient mis en déroute une troupe bien plus forte de Lucidiens, il y avait longtemps, durant une de ces périodes de heurts entre la Lucidie et la Dreanger. Seul un autre homme pouvait se vanter d'avoir surpassé Indala au combat : Gordimer le Lion.

Le garçon fit preuve de caractère. Il accepta les directives de son parent. « C'est cuisant, déclara-t-il à Nassim. Si j'étais un de mes frères ou de mes cousins, je ferais fi des ordres d'Indala. Bien qu'il se soit toujours montré enclin à discipliner son propre sang, ils ne l'ont fait que trop souvent. »

Nassim songea à son fils assassiné. Hagid aurait à peu près le même âge. Sans doute serait-il moins prometteur. « Tu me rappelles trop mon fils. Si je devais t'apprendre tout ce que tu as besoin de savoir, je me montrerais sûrement trop clément. » Les deux généraux, le jeune et l'ancien, observaient Gherig ; à cheval, ils se dissimulaient dans l'ombre d'une flèche rocheuse, dans un désert de dunes. Des signaux de fumée montaient de la citadelle. Impossible de deviner leur signification. Mais ils promettaient une saison houleuse.

Rogert du Tancret risquait d'être assez courroucé pour attaquer Tel Moussa.

« Étais-tu trop doux avec ton propre fils ? s'enquit le jeune Az.

— Peut-être pas assez. Il tenait désespérément à prouver sa valeur. Ça l'a tué. » Nassim ne s'étendit pas sur les détails. Il s'en garderait bien, sauf pour réitérer ses accusations contre Gordimer et le sorcier er-Rashal. Il ne tenait pas à expliquer pourquoi son garçon s'était rendu à Brothe.

Le capitaine Tage ne pourrait pas jouer indéfiniment la comédie. Mais ce ne serait pas La Montagne qui le trahirait. Nassim Alizarin avait envers lui une dette d'honneur. Il n'avait aucun autre moyen de s'en acquitter.

« C'est un monde compliqué, grommela-t-il.

— Un monde, assurément, où rares sont ceux qui voient au-delà du coucher du soleil.

— Hein ?

— Personne ne réfléchit plus loin que le moment présent. Surtout ceux qui servent Dieu. La notion de conséquences ne les effleure même pas. »

Nassim grogna. C'était vrai, encore que plus typique de la Lucidie que de la Dreanger. Le khaïfat de Qasr al-Zed était avant tout tribal. Celui d'al-Minphet était plus unifié, compte tenu des sha-lugs qui se chargeaient d'y faire appliquer la volonté du maréchal et du khaïf.

Le khaïfat occidental serait sans doute plus lucidien que dreangérien, supputait-il. Une partie ininterrompue de chaises musicales, assortie d'incessants renversements d'alliance ; la partie avait commencé mille ans avant la conquête pramane.

« Les tribus orientales sont-elles toujours aussi rétives ?

— Absolument. À croire qu'elles sont persuadées du départ définitif de Tsistimed.

— Si Indala lui-même ne peut maintenir la cohésion du khaïfat, c'est que la tâche est impossible. Son trépas inaugurera une longue période de chaos. Un âge des ténèbres. »

Le garçon afficha une mine légèrement boudeuse.

Nassim amenda sa remarque : « Il existe sûrement là-bas, dans les jeunes générations, quelqu'un qui a la force de caractère d'Indala. Mais pas parmi ses contemporains. Son frère, son oncle et ses cousins sont certes talentueux, mais aucun n'est Indala. Ils sont de ceux qui font sa grandeur. Ils exécutent sa volonté, mais ils ne sont pas sa volonté. »

Le jeune homme y réfléchit. « Je suis là pour apprendre », répondit-il en hochant la tête.

Le général le faisait travailler avec le vieil Az, Os et toute cette bande. Il serait au centre de tout. Il découvrirait l'effet que ça fait de tenir la lance par

la hampe.

« Une forte troupe sort de Gherig », déclara-t-il.

En effet. Cavalerie légère en tête, suivie par l'infanterie. Puis par la cavalerie lourde. Des chevaliers croisés. Nassim se demanda ce qu'ils méditaient.

« Peut-être as-tu titillé à ce point Rogert qu'il compte faire une démonstration de force afin de se sentir mieux », suggéra le jeune Az.

Ça ne cadrait pas avec la réputation du croisé. « Dommage que nous ne puissions pas l'attirer comme Indala dans un désert sans eau.

— Rogert serait-il assez stupide pour refaire la même erreur ?

— Lui, bien sûr. Mais son entourage l'en dissuaderait. » Nassim gloussa. « Et nous devons en remercier Dieu. Je n'arrive même pas à imaginer ce qu'il serait, livré à lui-même. Terrifiant. »

Des fourgons et des chameaux émergèrent de Gherig. La colonne bifurqua vers l'est. La Fraqueuse Gisela chevauchait à l'avant en éclaireur.

« Ils vont assiéger Tel Moussa, pressentit le jeune Az.

— Je m'y attends. Rogert du Tancret lui-même ne se risquerait pas plus loin. Nous devrions rentrer. » Nassim avait la certitude que d'autres observateurs, plus jeunes, le précédaient déjà, porteurs de la nouvelle. « Dommage qu'aucune armée ne puisse leur couper la route de Gherig une fois qu'ils se seront installés. » Nassim gloussa de nouveau. Rogert du Tancret chercherait à faire céder Tel Moussa en l'affamant. Même des fous ne s'aviseraient pas d'investir la tour sans l'assistance de plusieurs sérieuses Instrumentalités de la Nuit. Ses défenseurs jouissaient de tous les avantages topographiques. Seule l'absence d'une source d'eau naturelle profitait aux assiégeants.

« Cette fumée m'inquiète, déclara Alizarin. Elle doit être destinée à prévenir quelqu'un que ça a commencé.

— D'autres Fraqueuses Gisela. Des tribus alliées. Personne…

— Elles ne redoutent pas assez Indala pour s'interdire de traiter avec Rogert ?

— Certaines ne voient pas si loin. Les al-Yemeni, par exemple, pourraient trouver l'alliance avec un puissant croisé plus séduisante que le rôle qu'ils jouent actuellement en protégeant les flancs des al-Cedrah et al-Hasseini, leurs anciens ennemis. »

Les croisés manipulaient les haines tribales depuis leur arrivée en Terres Saintes. Compte tenu de leur petit nombre, il leur fallait s'appuyer sur la

politique. Les querelles incessantes entre tribus hargneuses leur facilitaient la manœuvre.

Ni le vieux renard ni le jeune lion n'auraient pu nommer la tribu qui avait choisi de s'allier à Rogert le Noir. Mais ses guerriers étaient rapides et efficaces. Ils piquèrent sur Tel Moussa et eurent tôt fait d'établir tout autour un assez lâche barrage filtrant. Nassim et le garçon n'eurent pas le temps de les devancer.

D'autres devaient se trouver dans la même panade.

La tactique de Rogert crevait les yeux. Tout comme ses conséquences probables. Un plan était à l'œuvre.

Une source jaillissait dans les collines au nord de la route de Shamramdi. Les gens surpris hors de la tour s'y rassembleraient. Ou à proximité, si l'ennemi connaissait l'existence de la source et préférait l'ignorer.

Le soir même vit Nassim et le jeune Az y désaltérer leurs montures. La Montagne écouta d'abord les rapports de ceux qui s'y retrouvaient déjà, puis d'autres encore à mesure de leur arrivée. « Il doit bien y avoir une centaine de Fraqueuses Gisela, déclara Alizarin en grossissant peut-être légèrement le trait. Comment ont-ils fait pour se réunir sans que nous le remarquions ?

— Notre périmètre était poreux, suggéra le jeune homme. Un homme et un cheval à la fois, en empruntant au clair de lune un chemin inconnu de nous ? Un jeu d'enfant. Nous faisons de même. Mais, chaque fois, il nous était interdit d'emporter vivres et fournitures. En multipliant les bouches à nourrir, ils ne font qu'aggraver leur situation. »

C'était vrai dans tous les cas. Le garçon prêtait attention. Mais Nassim Alizarin répugnait à admettre qu'un Rogert du Tancret eût surpassé en ruse un général des sha-lugs.

« Bon. Que vont-ils faire maintenant ?

— Relativement simple. Le blocus de Tel Moussa… Euh…

— D'accord. Tu raisonnes correctement. Quelqu'un d'autre pourrait-il me dire pourquoi ils ont choisi de le faire aujourd'hui ? Pourquoi pas le mois dernier ? Ou l'hiver prochain ? Aucune campagne n'a été préparée dans les deux camps. Rogert n'est pas assez fort pour lancer la sienne sans appui. » Cela dit, Nassim n'en était pas persuadé. Rogert du Tancret était probablement assez arrogant pour s'imaginer qu'il pouvait vaincre seul la Lucidie.

Il l'était en tout cas assez pour déclencher une guerre ouverte parce qu'on harcelait Gherig.

Pourtant… « Le temps finira par le démasquer. »

Le temps suspendit son jugement. Nassim soupçonnait maintenant Rogert le Noir d'avoir agi impulsivement en s'apercevant qu'il bénéficiait de plusieurs avantages provisoires. Il ne disposait des Fraqueuses Gisela que pour quelques semaines. Et il avait recruté un sorcier dont les espions de Nassim ne pouvaient rien dire. Ni son nom, ni la date de son arrivée, ni même comment il avait réussi à œuvrer aux côtés des alliés de Rogert dans la Fraternité, pourtant connus pour leur haine des sorciers.

L'homme tenta de nuire à Tel Moussa à trois reprises. Ces trois tentatives ne produisirent aucun dommage visible. Par trois fois Os et le vieil Az se terrèrent dans la tour, gardèrent leur calme et endurèrent.

Rogert le Noir ne resta sur le terrain que quelques jours puis retourna aux plaisirs malsains de Gherig, laissant à d'autres le soin de faire le siège.

Les croisés ne patrouillaient jamais très loin de leurs lignes d'encerclement. Nassim rassembla des combattants dans les collines voisines. Des renforts leur parvinrent de Shamramdi. Indala s'inquiétait.

Nassim tendit une embuscade aux Fraqueuses Gisela lorsqu'elles commencèrent à se replier vers les frontières de leurs territoires tribaux avec les Rhûns. Elles se battirent bravement puis appelèrent Gherig à la rescousse. L'aide ne vint jamais. Rogert le Noir en avait fini avec elles. Elles n'étaient plus bonnes qu'à jeter au rebut. Peu lui importait qu'il lui faille peut-être un jour enrôler d'autres Fraqueuses Gisela.

Nassim n'avait pas la force d'exterminer les traîtres pramans. Il ne martela même pas l'argument selon lequel c'était folie de s'allier à Rogert du Tancret.

Une semaine plus tard la vérité se fit jour.

Les croisés attaquèrent une grande et opulente caravane de Dreanger qui se dirigeait vers la Lucidie et la route de la Soie par-delà. Les caravaniers n'avaient pas daigné emprunter l'itinéraire plus sûr mais plus rude à travers le désert oriental. Ils croyaient pouvoir s'assurer un passage sans risque en soudoyant Rogert.

Lequel s'empara des marchandises et captura les quelques survivants du massacre, tous gens susceptibles d'être rançonnés. Il y avait parmi les morts et les captifs des notables chaldaréens de l'empire oriental. Des diplomates

dreangériens se rendant à Shamramdi et des ambassadeurs lucidiens rentrant chez eux figuraient parmi les cadavres.

« Au moins n'y avait-il cette fois aucune femme de la famille de mon grand-oncle », fit remarquer le jeune Az.

Mais, en revanche, une centaine de pramans retour de sanctuaires occidentaux ou se rendant en pèlerinage dans des sanctuaires orientaux. On les avait massacrés et dévalisés sans considération de religion ni de statut social. Pour Rogert, ils n'étaient tous que des vermines d'incroyants. Il n'y avait pas de marché d'esclaves à proximité. Le meurtre restait la seule manière de se débarrasser de toutes ces bouches à nourrir.

« Ça lui vaudra une guerre, prédit le jeune Az. Protéger les pèlerins est du devoir d'un prince. Même s'il s'agit d'incroyants.

— Ou, à défaut, les venger afin qu'il n'arrive pas malheur à la prochaine troupe. »

Nassim déplorait ce désastre. Mais il s'était produit à des lieues de là et sans aucun avertissement. C'était terminé avant même qu'il en reçût la nouvelle. Il n'aurait rien pu faire de toute façon. Ses forces n'étaient pas concentrées. Mais, rétrospectivement, il se persuada qu'il aurait pu prévoir un tel événement, compte tenu de la conduite passée de Tancret.

Juste avant cette agression, les croisés avaient retiré la majorité de leurs forces des lignes d'encerclement de Tel Moussa. Nassim en profita pour lancer de fréquentes contre-attaques contre ce qui devait, par la suite, se révéler une diversion calculée.

15
Mauvais endroit, mauvais moment

Le maître parfait approcha de Khaurène tard dans la soirée. Le soleil couchant répandait généreusement la lumière dorée qui faisait la célébrité du Connec. Il comptait éviter la ville et l'aurait sans doute fait si les circonstances ne l'avaient pas amené à revenir sur sa décision.

Un an plus tôt, frère Chandelle se serait sans doute réfugié derrière les murailles de Khaurène pour se soustraire aux envahisseurs patriarcaux et aux créatures revenantes de la Nuit. Les plus grands dangers étaient désormais les bandits et les chasseurs hérétiques nomades de la Société pour l'éradication du sacrilège et de l'hérésie. Les bulles des derniers patriarches bannissant la Société n'avaient pas pris racine en Arnhand, où ces sinistres moines pullulaient comme des rats avec la bénédiction d'Anne de Ménand. Il y avait à présent un nouveau patriarche Sérénité. Les cloportes de la Société sortaient de sous les pierres et se mêlaient de tout un peu partout, sauf dans les comtés du Connec oriental où les autochtones ne répugnaient pas à les faire participer, à titre de cibles, à leur entraînement au tir à l'arc.

Les bandits ne représentaient guère une menace pour un parfait maysaléen errant. C'était un péril issu du terroir. Ces desperados savaient que les hommes saints ne portaient rien de précieux sur eux. Même leurs loques étaient invendables. Les frères de la Société, en revanche, auraient allègrement dépouillé des parfaits de leur vie. Et, si ces fripouilles n'étaient pas encore très nombreuses au Connec, elles étaient tellement convaincues de la justesse de leur cause que les gens, dans leur grande majorité, n'avaient pas le courage de s'opposer à elles. C'étaient des fanatiques des listes noires. Y compris des inventaires de la valeur des gens.

Et les croisés arnhandais les suivaient de près, menaçants.

Le roi Regard lui-même piquait vers le Connec avec une armée, en exterminant les hérétiques au passage.

Les Khaurénais s'étaient remarquablement bien remis des récentes exactions. Les moissons étaient engrangées. Les vignobles semblaient

reprendre. Tout ce qui avait été endommagé ou détruit avait été réparé ou remplacé. Mais les gens que croisait le vieil homme ne souriaient pas. Ils étaient épuisés, usés jusqu'à la trame, mais ils n'avaient pas perdu espoir. Pas même devant cette dernière invasion.

Le Connec avait pour lui le plus grand soldat de l'époque.

La reine de Pierre de Navaya était la sœur du duc Tormond. Et Pierre avait assuré l'indépendance et la sécurité de Khaurène. Pierre de Navaya, héros de Los Naves de las Fantas, était le monarque le plus aimé, honoré et respecté de l'Occident chaldaréen. Sérénité lui-même n'osait pas à le rappeler à l'ordre. Si jamais le patriarche s'aventurait à saintement tempêter et bousculer Pierre de Navaya comme l'exigeait la tradition séculaire, il risquait de se retrouver un jour maître de rien, sinon de ce qu'il voyait du Krois. Et même d'y perdre les alliés que ses prédécesseurs avaient si péniblement réunis.

Jaime de Castauriga faisait partie des alliés de Pierre sur le champ de bataille. Il n'y avait guère d'affection entre ces deux monarques diréciens, mais Jaime restait solidement ficelé à l'étoile navayenne ; et adulé de Katrin, l'impératrice du Graal. Laquelle était davantage que Pierre en mesure de rendre la vie difficile à tout patriarche.

Tout cela, frère Chandelle l'avait appris sur la route de Sant-Peyre-de-Miléage. Les émotions s'ajoutaient aux émotions et l'attiraient de plus en plus loin de la Perfection.

Il aurait sans doute contourné Khaurène s'il n'avait pas dû esquiver cet après-midi-là des éclaireurs arnhandais. Ils rôdaient sans rencontrer d'opposition. Regard lui-même était las de harceler les bonnes gens des communautés de l'Altaï qui toléraient les maysaléens, mais il n'en dépêchait pas moins de fortes patrouilles de reconnaissance dans les campagnes entourant les plus grandes villes du Connec. Il donnait à tout le moins un grand spectacle.

C'était d'ailleurs tout ce qu'Anne de Ménand avait pu obtenir des hommes qu'elle avait forcés à traquer les hérétiques du Connec : un spectacle. Seuls les fanatiques de la Société faisaient preuve d'enthousiasme. Et leurs capitaines étaient connus pour leur incompétence en matière de stratégie.

Frère Chandelle entra dans Khaurène juste avant la fermeture des portes. De son jeune temps, elles ne fermaient jamais. Elles restaient même souvent sans surveillance, parce que les vieillards chargés de les garder ne

se montraient pas à leur poste. Tous ceux qui entraient maintenant à Khaurène devaient s'appuyer une séance de bavardage avec un jeune soldat, d'ordinaire dirécien, aussi costaud que soupçonneux. Ces soldats étaient entraînés, efficaces, et le dialecte local leur était familier. Ils posaient de brèves questions sous les yeux de leurs camarades. Les frères de la Société qui tentaient de s'infiltrer se trahissaient souvent eux-mêmes par leurs mensonges.

« Prenez garde dans les rues, maître, murmura un soldat. Nous ne contrôlons toujours pas toutes les bandes. » La violence religieuse faisait désormais partie intégrante de la vie de la cité.

« Je suis déjà venu. Je sais quelles rues il faut éviter. Mais je vous remercie de me le rappeler.

— Un temps clément et une bonne étoile, alors. » Il ne pouvait tout de même pas souhaiter « bon vent ! » à un Chercheur de Lumière.

« Pareillement, jeune homme. Pareillement. »

Le roi Pierre choisissait bien ses soldats. Ou la reine Isabeth, plus vraisemblablement.

Il semblait parfois au parfait que la reine Isabeth aimait davantage Khaurène que son frère. Le duc Tormond donnait l'impression de voir dans le rôle qu'il jouait un fardeau écrasant.

Frère Chandelle entra donc dans la capitale de la Fin du Connec, qui se dressait déjà là avant que les hommes ne commencent à tenir des archives. Il n'avait aucun projet précis en tête, mais il savait au moins qu'il devrait se présenter à la communauté locale des Chercheurs. Faute de quoi il ne pourrait pas survivre ici. Il n'avait pas d'argent. Pas de famille en ville. Il avait renoncé à tout cela en devenant un parfait.

Ne se voyant nul autre choix, il entreprit de gagner le quartier où demeuraient les tisserands, teinturiers, tanneurs et autres bourreliers. Ces artisans trouvaient aimable la philosophie maysaléenne. Il avait régulièrement séjourné dans ce secteur. Si ces gens s'étaient remis de la défaite et du siège qu'avait connus Khaurène, il jouirait de nouveau de leur hospitalité.

Il arriva peu avant la tombée de la nuit.

Mauvaise nouvelle. Frère Chandelle n'était que par trop célèbre. On l'avait reconnu. L'annonce de sa venue l'avait devancé. Raulet Archimbault, le tanneur, l'intercepta au moment où il s'engageait dans une rue où tous ses confrères, comme d'ailleurs tous les fileurs et tisserands,

étaient des Chercheurs de Lumière. Une madame Archimbault potelée se pressait derrière son mari. Tous deux puaient la tannerie, à l'instar du quartier tout entier. Le temps ne pouvait qu'en empirer l'odeur, jamais l'atténuer.

Archimbault portait toutes les marques d'une existence vécue pendant une période de grande tension ; il avait cependant repris les quelques livres perdues lors d'une sévère saison hivernale, alors qu'il se cachait dans l'Altaï. Sa femme aussi s'était bien nourrie depuis, et le parfait trouva même qu'elle faisait plus jeune que dans son souvenir.

Son époux étreignit puissamment frère Chandelle. « Nous craignions que vous nous ayez quittés, maître. Nul ne savait ce que vous étiez devenu.

— Je suis entré en isolement. Pour retrouver la voie de la Perfection. Mais le monde ne me l'a pas permis.

— Venez. Venez. Vous séjournerez chez nous, bien sûr.

— Et vous arrivez juste à temps pour le souper », renchérit l'épouse.

Le temps d'aller chez les Archimbault, tout le quartier était au courant du retour de frère Chandelle. Des dizaines de gens sortirent de chez eux pour voir ça. S'esbigner discrètement serait ardu.

« La maison me paraît plus grande et plus silencieuse », fit-il remarquer. Madame Archimbault trottinait de ci, de là, faisant apparaître comme par magie pain, fromage, vin, olives et cornichons d'une douzaine de variétés.

« Elle est affreusement calme depuis que les enfants sont partis, déclara Archimbault. Et vide aussi. »

Craignant de rouvrir une plaie, frère Chandelle tint sa langue. Chaque famille de Khaurène avait perdu quelqu'un au cours des deux dernières années, soit des mains des croisés, soit de faim ou de maladie après l'arrêt des hostilités.

« Archimbault n'aime pas en parler, s'épancha son épouse. Il refuse de reconnaître son erreur. »

Son mari marmonna quelques mots mais n'objecta pas. L'égalité des sexes comptait parmi les plus grandes hérésies des Chercheurs de Lumière.

« Soames est réapparu. Alors que nous cherchions un autre mari à Kedle. » Kedle était leur fille. « L'histoire qu'il nous a contée est un tonneau de bran. Il refusait de dire où il était allé et ce qu'il avait fait. Les hommes de sa compagnie affirment qu'il a déserté avant le début des combats. D'aucuns croient qu'il s'est rendu sans opposer de résistance et qu'il pourrait maintenant espionner pour la Société. Il n'a pas su nous

expliquer pourquoi il ne nous avait pas rejoints dans les montagnes. Il savait pourtant que Kedle approchait de la délivrance. » Madame Archimbault en voulait désespérément à son gendre, mais elle maîtrisait inflexiblement sa colère. « Il l'a déjà reprise avec l'enfant. »

Archimbault laissa échapper un sifflement évoquant celui d'une marmite en ébullition. Sa colère était plus intense que celle de sa femme. Il ne dirait strictement rien, car il ne tenait pas à se faire mal voir du parfait. Les Chercheurs étaient censés se détacher de ces soucis mondains.

« Je ne cesse de me le reprocher, déclara madame Archimbault. Tout est de ma faute. J'ai jeté Kedle au cou de ce garçon. Elle ne s'y intéressait pas vraiment. J'ai quasiment forcé Archimbault à contacter sa famille. »

À l'époque, cette union avait surpris frère Chandelle. Mais, dans la mesure où Soames venait d'une famille éminente, les Archimbault frappaient là un grand coup.

« Soames est désormais à la tête du patrimoine familial, reprit la femme. C'est sans doute la vraie raison de son retour. Seul son grand-père vivait encore. Il était l'unique héritier.

— Cette famille a souffert tant de malheurs en si peu de temps, grommela Archimbault. On le mettait souvent sur le compte de la mauvaise conduite de Soames. Et c'est lui qui en a profité.

— Il a insisté pour que Kedle et le petit Raulet viennent vivre avec lui », lâcha madame Archimbault. Colérique. « Kedle n'y voit pas d'inconvénient, reconnut-elle comme en arrière-pensée.

— Ça lui permet de prendre des airs. Maître, cette enfant s'est écartée de la Voie. Elle ne la retrouvera peut-être jamais. Nous avons besoin de votre aide. Désespérément.

— L'époque éprouve la foi des meilleurs d'entre nous. » Le parfait tenta de se rappeler l'âge exact de Kedle. Elle n'avait toujours pas dix-huit ans. L'âge de se balancer au gré de la première brise philosophique venue.

Des visiteurs commençaient à arriver. La discussion familiale prit fin. Frère Chandelle avait toujours été le chouchou des Chercheurs du cru.

Les Khaurénais se couchaient tard et prenaient rarement leur dernier repas avant onze du soir ou minuit. Ils se levaient avec le soleil mais s'accordaient une longue méridienne dans la chaleur d'après midi. Des conversations échauffées continuèrent longtemps après le coucher du parfait, tombé d'épuisement.

Un visiteur d'une tout autre espèce se pointa au matin. Tôt, mais pas trop méchamment. Son apparition prouvait à quelle vitesse se répandaient les nouvelles dans les environs immédiats de la cité.

C'est un frère Chandelle vaseux qui se retrouva nez à nez avec Bicot Hodier, le chef des hérauts du duc Tormond. Le vieillard était encore trop ensommeillé pour prendre garde à ses manières. « Hodier ? C'est vous ? Je vous croyais mort dans la bataille contre le capitaine général. Vous étiez avec Sir Eardale Dunn.

— Il y a certainement eu des gens qui voulaient le croire. Je persiste à désappointer, comme toujours. Le duc aimerait que vous montiez à Mètrelieux. Ne le mettez pas en colère, je vous prie.

— Non. » Mais Tormond était une des raisons qui l'avaient incité à contourner Khaurène. « Je ne peux pas.

— Il serait irrespectueux de votre part de rendre visite à tous vos amis sauf lui.

— Je sais, je sais. » Et Tormond était un ami. Ou l'avait été, du moins, dans leur enfance. D'une certaine façon. Aujourd'hui, ils n'étaient plus que deux vieillards fatigués.

Frère Chandelle n'avait pas visité la forteresse de Mètrelieux depuis un bon bout de temps. « Je constate qu'on a fait des améliorations.

— Les Diréciens d'Isabeth poussent à la roue. Mais seulement au portail. » Hodier haussa les épaules. « Le reste est symbolique. Stratégiquement, les Diréciens s'intéressent davantage au renforcement des portails et des murailles de la ville. »

Frère Chandelle avait noté ces perfectionnements dès son entrée en ville. Il avait vu dans les rues des patrouilles composées de Diréciens et d'autochtones. « Doit-on s'attendre à un siège, selon vous ?

— Au roi Regard d'en décider. Ou plutôt à sa mère. Le roi Pierre veut s'assurer que la ville résistera.

— On voit des soldats partout. Combien sont-ils ?

— Moins que ne le souhaiteraient certains. Mais trop pour faire le bonheur des amis du patriarche.

— Autrement dit, vous n'en savez rien.

— Futé, ça, maître. Mais on ne peut répondre à cette question. Pas moi, en tout cas. Peut-être le principaté de Herve ou le comte Alplicova. La garnison est relevée constamment. On ne tient pas non plus à voir des

espions s'établir de façon permanente. Les soldats sont là pour apprendre à nos gens à se défendre. La plupart semblent désireux d'apprendre. »

Un membre du Collegium présent à Khaurène pour représenter des intérêts opposés à ceux du Père de l'Église ? « Ainsi la débâcle consécutive à leur rencontre avec le capitaine général aurait convaincu les rescapés de leurs failles ?

— En effet, frère. En effet. Attendez ici. Je vais me renseigner du délai de votre attente auprès du duc. »

Frère Chandelle s'installa dans une des chambres insonorisées de Mètrelieux. Il y avait déjà patienté en d'autres occasions. D'ordinaire, un quidam se pointait pour demander une audience privée à Tormond avant que frère Chandelle ne fut reçu. D'où sans doute ce délai.

Mais, cette fois, ce fut différent. Hodier s'absenta une bonne demi-heure, mais nul courtisan ne se matérialisa entre-temps.

« Il est prêt, frère. Vous comprendrez en le voyant la raison de cette attente. Préparez-vous à des changements. En pire. »

En pire ? Et Tormond était toujours en vie ?

« Désolé, frère. Je ne voudrais pas dramatiser, mais, comme je vous l'ai dit, vous comprendrez. »

Ce fut le cas. Pratiquement. Mais le parfait fut surtout tenté de céder au désespoir.

Tormond IV, le Grand Indécis, dernier de son lignage puisqu'il n'avait aucun héritier en vie, était devenu une épave. Il bavait sur lui, confiné dans un fauteuil roulant. Il puait. Il ne parvenait même plus à relever le menton de sa poitrine tant il s'était affaibli. Ce n'était guère plus qu'une figurine dessinée avec des bâtonnets.

« Ce coup-ci, il ne s'agit plus de sortilèges ni de poison. Mais de vieillerie et de mauvaise santé. »

Cette fois serait sans doute la dernière où il verrait son ami en vie, pressentit frère Chandelle. Le ressentiment qu'il éprouvait à l'idée d'avoir été quasiment traîné de force à Mètrelieux se dissipa. « A-t-il pris un engagement religieux ? Choisira-t-il les rites de l'Église ou le consolamentum ? » Ce dernier sacrement étant celui qu'on administrait aux Chercheurs de Lumière agonisants.

« C'est le Grand Indécis. Il le reste jusqu'à la dernière extrémité. L'évêque Clayto, l'évêque LeCroès et le frère parfait Purifié ont fait son siège. Sa Seigneurie a refusé de choisir. »

Ce devait être la faute de frère Purifié, se persuada frère Chandelle ; un de ses péchés les plus persistants était son incapacité à dédier une pensée charitable à frère Purifié. Tous deux étaient comme acier et silex. Mais il n'en sursauta pas moins à la mention de l'évêque LeCroès. Son ami de naguère avait été pris la main dans le sac à verser un poison lent à Tormond pour le compte de Sublime V. Il en avait été récompensé par l'attribution d'une haute situation quand l'Église avait repris le contrôle de Khaurène.

Bries LeCroès n'avait pas publiquement été un homme de Brothe, mais le chef des partisans locaux des antipatriarches.

Bicot Hodier remarqua sa réaction. « Le duc sait pardonner. Sublime est mort. La menace posée par les troupes patriarcales n'est plus. Il a donc pardonné à tout le monde. Même aux nobles qui ont œuvré avec le capitaine général à l'époque de la croisade. Et maintenant nous en payons le prix : ils conspirent avec l'Arnhand. »

Frère Chandelle se laissa tomber dans un fauteuil face à Tormond ; ses rotules protestèrent d'un grincement. Il dévisagea le frère soignant debout derrière le fauteuil roulant, ne décela aucun signe laissant entendre que cet homme pût être autre chose que ce qu'il prétendait.

Le parfait restait persuadé que, si le prêtre avait été un instrument de la Société, il aurait vu rôder dans ses yeux le serpent des ténèbres.

Le regard de Tormond scintillait. Piégé dans ce corps en voie de décrépitude, il restait aussi lucide et conscient que possible. Mais il avait le plus grand mal à communiquer.

La rencontre prenait place dans une salle d'audience où frère Chandelle avait déjà eu l'occasion de s'entretenir avec Tormond et ses conseillers. Le duc lui avait alors demandé son avis sur pratiquement tout, mais il n'en avait jamais réellement tenu compte. Ce matin, la salle était humide, froide, obscure et déserte. Le frère soignant s'y trouvait. Le duc et le parfait s'y trouvaient. Quand vingt à trente personnes s'y réunissaient d'ordinaire, braillardes et tapageuses, tandis que des feux rugissaient dans les âtres.

« À nous deux, nous avons plus de deux siècles d'expérience, fit observer frère Chandelle. Et le prêtre n'est qu'un tout jeune homme.

— Je peux lui servir une infusion qui lui permettra de recouvrer brièvement le contrôle de son corps, déclara le frère soignant. Nous l'employons rarement. Elle épuisera ses dernières forces. Le moment est-il propice ? »

Le prêtre s'était voûté pour poser cette dernière question à l'oreille de Tormond.

Frère Chandelle vit s'allumer une étincelle espiègle dans les yeux chassieux de Tormond, qui hocha imperceptiblement la tête.

Le prêtre s'éclipsa.

« Cette décoction fait des merveilles, affirma Hodier. Mais elle prélève un cruel tribut. En de pareils moments, ou pires, au bout d'à peine un quart d'heure consacré à péniblement franchir en rampant de lointaines frontières pour repasser de ce côté-ci de la normalité. Ne gâchez pas le temps qui vous sera imparti. »

Frère Chandelle ne trouva aucune réponse convenable. Il déplaça le fauteuil du duc afin qu'ils se fissent face lorsque lui-même se serait assis sur une banquette pour éviter de s'user les genoux sur le dur parquet de chêne.

« Nous avons tous joui de plusieurs saisons depuis notre dernière rencontre. »

Tormond laissa échapper un gargouillis.

Le frère soignant réapparut. « Ce sera moche. Mais c'est ainsi qu'il faut s'y prendre. » Il empoigna les cheveux filasse du duc et lui renversa la tête. Tormond ouvrit la bouche dès qu'elle bascula en arrière. Le prêtre lui accorda le temps de cinq battements de cœur pour se gratter la gorge puis y versa le contenu d'une petite coupe d'argile. Le liquide ressemblait à du thé noir. Frère Chandelle ne sentit aucune odeur. Ça ne voulait pas dire grand-chose. Ses propres sens n'étaient plus ce qu'ils avaient été.

Le prêtre pinça le nez du duc pour le forcer à déglutir.

Tormond avala son médicament sans suffoquer ni inspirer.

La réaction ne tarda pas. Elle fut spectaculaire.

« Presque magique », avança Hodier, un tantinet sarcastique.

Les couleurs revinrent à Tormond. Son léger tremblement parkinsonien s'interrompit. Il ne bavait plus. Puis, laborieusement, il redressa le menton. « Charde ande Clairs. Mon plus fidèle ami. »

Les relations entre Tormond IV et le monde étaient d'une pathétique indigence. De la faute du duc. Il n'avait jamais pris les rênes. Il se laissait manœuvrer et manipuler, se montrait inflexible sur de faux problèmes et au mauvais moment. Tout le monde cherchait à en tirer profit, à l'exception de Sir Eardale Dunn, qui était mort en défendant Khaurène. Et de frère Chandelle, qui avait été Charde ande Clairs au début de son existence,

quand le futur duc et lui vivaient ensemble des aventures de jeunesse contraires aux règles de leur rang.

« Je suis là.

— Mais on a dû t'y traîner de force. » Tormond ne pouvait s'interdire de zézayer d'une voix pâteuse, et il ne jacassait plus comme dans le temps. Mais il arrivait à se faire comprendre. Et il crevait les yeux qu'il tenait à s'adresser directement à frère Chandelle. « Bicot, va quérir Isabeth. Ramène-la. Nulle excuse ne sera tolérée. Fornier, va chercher du café. Il devrait déjà être là. »

Le prêtre inclina la tête. « Comme vous voudrez, Votre Seigneurie.

— Il l'a pris gracieusement », lâcha frère Chandelle. Tout en fouillant la salle des yeux en quête d'ombres suspectes.

« C'est un brave garçon, Charde. Contrairement à la plupart de ceux de sa tribu. Nous avons peu de temps. Tu dois m'écouter. » Tormond fit signe au parfait de se rapprocher. « Parmi mes nombreux maux, je suis affligé ces derniers temps de visions fugaces de ce que perçoivent les Instrumentalités de la Nuit quand elles regardent l'avenir au fond des yeux. En règle générale lorsque l'effet de cette infusion s'affaiblit.

— Hum ? » Prudemment neutre.

« L'avenir n'est pas un séjour hospitalier, Charde. »

Pas franchement une révélation.

Tormond prit dans les siennes les mains de frère Chandelle. Il sortit quelque chose de sa manche et le glissa dans celle de son ami. Le parfait dissimula son étonnement.

« Pas hospitalier du tout. Un grand chagrin s'annonce. Le feu va ravager le Connec. Il n'existe aucun moyen de l'éviter. Dis au comte Raymone que je regrette tout. Même si je vois mal comment j'aurais pu mieux faire. Donne-lui ma bénédiction. Demande-lui de sauver ce qu'il peut. »

Une ombre noire passa dans les yeux du duc. L'effet de l'infusion culminait déjà.

Fornier revint si vite avec un service à café que frère Chandelle se convainquit qu'après tout on avait bel et bien commencé à préparer le breuvage.

La reine Isabeth et plusieurs Diréciens firent irruption un instant plus tard, tous renfrognés. À mesure que Tormond avait failli, son domaine était devenu une simple extension de la Navaya. Les gens du roi Pierre ne

verraient pas d'un très bon œil l'apparition impromptue d'anciennes connaissances qui entraient comme dans un moulin et semaient le désarroi.

Frère Chandelle ne reconnut aucun des hommes de la reine.

Il fit glisser le paquet de sa manche dans une poche intérieure.

Il connaissait la reine Isabeth depuis sa naissance, mais pas intimement. Pour des raisons qui lui restaient incompréhensibles, elle s'était toujours montrée plus chaleureuse que lui. « Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, pleine d'inquiétude.

— Votre frère vous a fait quérir, pas moi, répondit le parfait en montrant le duc.

— Assieds-toi, Isabeth, ordonna Tormond à sa sœur. Écoute. C'est peut-être ma dernière chance de m'exprimer. »

Le duc se mit à babiller comme s'il en avait tant à dire qu'il n'aurait jamais le temps de tout exposer. Il avait eu des visions apocalyptiques. On ne pourrait éviter le désastre, mais ses aspects les plus rudes n'étaient pas encore fixés.

Isabeth fit mine de l'interrompre à deux reprises. Chaque fois, frère Chandelle lui intima le silence d'un geste. La course serait dure. Tormond n'avait pas de temps à perdre en diversions.

Il se montra beaucoup moins précis qu'on ne l'aurait souhaité. C'est toujours le problème avec les sibylles, bien que frère Chandelle ne fût pas prêt à admettre que tous les futurs restaient ouverts tant qu'ils n'étaient pas advenus. La Nuit voyait certes des éventualités et des probabilités, mais elle ne pouvait rien fixer dans l'espace ni dans le temps avant que l'événement ne se fût produit.

Néanmoins, certaines prédictions frôlaient la certitude. Les avenirs entraperçus par Tormond n'auguraient rien de bon pour Khaurène.

Le flirt de Tormond avec la lucidité s'acheva sur un marmonnement gargouillé. Mais le duc cherchait encore à s'exprimer. En vain.

Isabeth lorgna le parfait. Il lui rendit son regard. « Ça commencera avant que nous ne soyons prêts, déclara-t-elle.

— L'avenir se présente toujours avant que nous ne soyons prêts. Quoi qu'on fasse, on tombe fatalement dans l'embuscade au moment où on s'y attend le moins. Mais il vous a appris beaucoup de choses utiles. » D'une certaine façon. Les personnalités vouées à danser au son de la tempête à venir étaient trop infatuées d'elles-mêmes pour décider de ce qui vaudrait mieux à long terme.

« Je vais devoir en informer Pierre, déclara Isabeth. Il lui faudra prendre des décisions. Et vous aussi. Vous n'avez pas de temps à perdre. Allez prêcher à votre peuple. »

Il avait encore d'autres obligations. Et risquait de ne s'acquitter d'aucune.

Les visions les plus noires de l'agonisant semblaient les avenirs les plus déterminés à se concrétiser.

Et Tormond était bel et bien en train de mourir. Ça ne faisait aucun doute. Il leur avait laissé le choix entre trois dates, toutes inopportunes. Deux d'entre elles pouvaient être repoussées pourvu qu'on prît les mesures nécessaires. Mesures qui toutes étaient du domaine du père Fornier.

« Quoi que vous fassiez, soyez claire et ne lui dorez pas la pilule, conseilla frère Chandelle. Les options de votre époux seront rudes. Il mérite qu'on lui fournisse les meilleures informations possibles. »

Isabeth le dévisagea longuement. Elle n'était plus une enfant. Et elle n'était pas non plus son frère. Elle était capable de prendre très vite ses décisions. « Vous acceptez ce qu'il nous a dit, maître ? »

Frère Chandelle ne releva pas. Elle avait dit cela sciemment, pour la gouverne de ses compagnons. La plupart des Diréciens étaient de fermes épiscopaliens brothiens, même s'ils méprisaient et défiaient ouvertement le patriarche. Ils étaient décidés à anéantir les inquisiteurs de la Société – surtout parce que ses fanatiques représentaient une menace pour le pouvoir temporel de la noblesse.

Religieusement, Isabeth était suspecte. Elle était issue de ce nid d'hérésie. Elle devait marcher sur des œufs.

« J'accepte ses visions, répondit frère Chandelle. Ma foi me le souffle. La Nuit est. Les Instrumentalités existent. Nul ne peut nier ces faits parce qu'ils sont déplaisants. »

Rien de ce qu'il venait de dire ne contrevenait à la doctrine chaldaréenne. Tant qu'on n'accordait aux Instrumentalités que le statut de démons ou d'esprits.

Ces vérités-là n'étaient pas faites pour plaire aux âmes qui ne trouvaient la plénitude qu'au sein de la Société pour l'éradication du sacrilège et de l'hérésie. Des âmes résolues à faire plier Dieu lui-même par la force.

« J'ai joué le rôle que votre frère m'a confié, déclara frère Chandelle. M'assurer qu'il dise ce qu'il avait à dire et que vous l'écoutiez. »

Isabeth était sceptique.

C'était une femme grisonnante et fatiguée qui, toute sa vie d'adulte, s'était retrouvée prise dans les filets de la politique tissés tant par son frère que par son époux. Elle n'avait pas connu grand-chose de l'élégante vie de cour dont jouissaient la plupart des dames de haut rang. Dès que le Connec était entré dans une période de crises à répétition, elle n'avait plus que très rarement eu l'occasion de profiter de la compagnie de son mari et de son fils. Lequel devait à présent marcher, parler et rendre la vie difficile à ses nourrices. Frère Chandelle se rendit compte qu'il ignorait jusqu'au prénom du garçon.

Il le demanda, un tantinet embarrassé.

Isabeth récita une kyrielle de prénoms. Les Diréciens aimaient bien se réclamer de leurs saints et ancêtres favoris. « Mais Pierre tout court, ou Petit Pierre, pour la vie de tous les jours », ajouta-t-elle. Nostalgique.

Frère Chandelle repartit peu après. Bicot Hodier l'accompagna au portail de la citadelle. « Je ne peux pas vous escorter jusqu'au bout, frère. Tormond aura besoin d'être veillé de près. Il souffre parfois beaucoup après avoir ingéré l'infusion de Fornier.

— Je comprends. Je connais le chemin. Je ne suis pas encore sénile. Je marcherai seulement plus lentement. »

Le parfait ne rentra pas seul. Il ne tarda pas à se rendre compte qu'il était filé : une poignée de types patibulaires qui n'avaient pas l'air animés des meilleures intentions. Mais ils changèrent bientôt d'avis. Une demi-douzaine de soldats diréciens dévalèrent la route depuis Mètrelieux et, par pure coïncidence sans doute, donnèrent l'impression de suivre exactement le même chemin que le parfait.

« Je ne vois pas du tout de quoi il retournait, déclara frère Chandelle aux Archimbault à leur retour de la tannerie.

— Sûrement des nervis de la Société, hasarda Archimbault. La capture d'un hérétique notoire comme frère Chandelle serait un coup d'éclat. »

Le parfait n'ergota pas. Archimbault avait peut-être raison. Les raisonnements de certaines personnes restaient insondables. « Il se peut. Je dois reprendre la route. Avant de devenir une attraction. »

Il risquait même d'en faire une de taille. Une fois rentré chez les Archimbault, il récupéra le paquet que le duc Tormond lui avait glissé après s'être assuré que nul ne l'épiait plus.

Le contenu aurait chamboulé tout le Connec. Il y avait là le sceau ducal, l'anneau ducal et une relique de Domino qui était dans la famille du duc depuis l'époque impériale. Seul le vrai duc de Khaurène aurait pu être en possession de chacun de ces articles. C'étaient les talismans de la charge. S'y trouvaient également des documents rédigés d'une écriture minuscule, tous copies des titres légaux accordant à la famille du duc Tormond la suzeraineté sur la Fin du Connec. Les originaux remontaient à l'époque impériale. Chaque document était signé et attesté de manière incontestable, prouvant qu'il s'agissait bel et bien d'une copie exacte et authentique de l'original. De multiples signataires avaient apposé leur paraphe sur chaque page de chaque document. Tout l'éventail de la cléricature de Khaurène y était représenté.

Le document clé, celui qui risquait d'ébranler le monde, faisait légalement du comte Raymone Garète d'Antieux le fils adoptif de Tormond IV et son héritier à tous égards.

Le mécontentement serait général. Des gens s'échinaient depuis des années à s'accaparer ces fonctions. Pierre de Navaya menait la meute. Isabeth était restée la seule héritière de Tormond pendant une décennie.

On ne recourait guère à l'adoption depuis l'époque impériale, quand certains empereurs prévoyants cherchaient à s'assurer un successeur compétent. Mais elle restait une manœuvre légale en vigueur. Tant qu'on pouvait en établir la légitimité sans conteste.

Frère Chandelle parcourut la liste des témoins : tous unanimement respectés à l'exception de l'évêque LeCroès. Et LeCroès avait été réhabilité.

Ils étaient trop nombreux. Rien que des hommes intègres, certes, assurément animés par les plus nobles intentions. Pourtant, quelqu'un finirait par s'épancher. C'était dans la nature humaine. La nouvelle se répandrait si ce n'était déjà fait. Quelque ambitieux doublé d'une fripouille s'évertuerait un jour à déjouer le plan de Tormond.

Frère Chandelle, par conséquent, était d'autant plus pressé de se remettre en route. Il avait besoin de prendre une bonne tête d'avance avant qu'on ne commençât à soupçonner un parfait maysaléen chenu et décati d'avoir sorti de Mètrelieux, pour le compte de Tormond IV, les emblèmes de l'État.

Il avait songé à mettre Archimbault dans la confidence. C'était un honnête homme s'il en est. Et il avait une meilleure opinion de Tormond

que la plupart de ses sujets. Il risquait donc d'être un atout précieux dans l'exécution du plan du duc. Mais il avait aussi une vie, une épouse, une famille et une carrière, ainsi qu'un rôle important à jouer dans sa communauté. Il ne méritait pas qu'on le mît si cruellement en danger.

Archimbault et sa femme tentèrent tous deux de dissuader le parfait de partir. La communauté maysaléenne ne voulait pas le partager avec d'autres. Elle n'appréciait guère frère Purifié, le seul autre parfait disponible.

On avança un peu plus tard, dès le début de la veillée, d'autres arguments. Les Chercheurs y prenaient plaisir. Les débats se firent animés. Et, sur leur âme, ils insistèrent pour dire que leurs réunions n'étaient jamais plus agréables que quand le parfait y participait pour enseigner. Autrement dit pour arbitrer leurs différends.

Frère Chandelle se donna ce soir-là davantage que d'habitude. Il fallait prévenir les Chercheurs du retour prochain des heures noires. « L'épreuve qui nous attend sera encore plus dure que celle que nous a infligée le capitaine général. Le capitaine général était un homme plus aimable et honorable que les commandants que nous verrons désormais. Et ces tribulations-là, si terribles qu'elles furent, n'ont duré que quelques saisons. Celles-ci pourraient se prolonger sur des générations. Jusqu'à ce que le dernier Chercheur eût été réduit en cendres. » La Société s'était montrée très encline à faire brûler les hérétiques sur le bûcher.

Tormond n'avait pas fait allusion à des persécutions durables. Il s'était focalisé sur le futur proche. Mais la promesse de ténèbres écrasantes dans un lointain avenir était implicitement contenue dans chacune de ses paroles.

Frère Chandelle mit fin à la veillée sur ces mots : « Réveillez-moi de bonne heure demain matin. Je veux être sur la route de l'Altaï avec toute la journée devant moi. »

Il s'en voulait affreusement de les induire en erreur. D'autant que cette tromperie, de toute façon, ne serait pas d'une bien grande efficacité. Quiconque s'aviserait de le traquer pour récupérer ce qu'il emportait saurait qu'il devait le transmettre au comte Raymone. Auquel cas il lui faudrait prendre malgré tout la direction de l'Altaï puis bifurquer vers l'est à travers la campagne.

En atteignant la plus septentrionale des portes de Khaurène, frère Chandelle s'aperçut qu'elle était fermée. Il régnait tout autour une grande activité

militaire. Une bagarre sanglante s'était déroulée sur le forum, juste devant le portail.

Les soldats et miliciens ne recherchaient pas un vieillard s'efforçant de passer en douce les emblèmes de l'État. Frère Chandelle aborda un Dirécien qui n'avait pas l'air débordé et lui demanda ce qui se passait et si on allait rouvrir la porte.

« Les hommes du roi Regard sont dehors, mon père. Ils ont tenté d'investir le portail pendant la nuit. Ils avaient des complices à l'intérieur. Ils ont échoué. Les survivants sont en train de lécher leurs plaies, mais ils ne sont pas partis. Si vous tenez à sortir, il faudra emprunter une autre porte. Ils ne peuvent pas les surveiller toutes. Ils sont déjà trop occupés ici. »

Frère Chandelle remercia le soldat et rebroussa chemin. L'homme n'en avait pas parlé, mais les troupes s'apprêtaient visiblement à tenter une sortie.

Qu'on l'eût appelé « mon père » l'amusait. Encore que, pour un Dirécien, il ne s'agissait pas nécessairement d'un titre accordé à un clerc, mais plutôt d'un témoignage de respect pour un ancien.

Frère Chandelle gagna le secteur oriental de la ville. Une des portes de ce quartier devrait lui ouvrir la route de Castrerésone.

16
Autres mondes

Il n'y avait pas de nuit dans le royaume des dieux. Le Neuvième Inconnu partit néanmoins du principe qu'il avait dû y en avoir jadis. Les Aelen Kofer avaient certainement emporté les cycles des saisons et des jours et des nuits, ne laissant derrière eux qu'une grisaille argentée uniforme et permanente.

Depuis combien de temps se trouvait-il là ? Il ne disposait d'aucun repère temporel. Le rythme sonore lui-même de ce monde restait constamment identique. La faim ne lui fournit d'indications que jusqu'à ce que les vivres vinssent à manquer. Les spasmes de ses intestins devinrent aléatoires bien avant. Il digérait mal les rations de campagne.

Les premiers temps, il chercha surtout à gagner la grande citadelle du ciel sans se voir contraint de passer par le pont brisé de l'arc-en-ciel. Un jeune guerrier, façon commando aguerri, aurait sans doute pu escalader cette façade de pierre grise. Du moins s'il n'y avait pas de pièges ni d'accidents moins visibles que ceux que Februaren distinguait depuis les sites qu'il pouvait atteindre en contraignant son organisme usé.

Il lui fallut admettre qu'il n'était plus dans sa prime jeunesse.

L'ascendant, lui, serait sans doute capable de grimper là-haut sans emprunter le pont. Il lui suffirait de se transformer en une créature rompue à ce genre d'exercice. Mais l'ascendant n'était pas là pour l'aider.

Februaren n'avait toujours pas l'ombre d'une lueur sur la méthode permettant d'ouvrir la porte entre les mondes. Ou de tirer sa révérence. Inutile non plus de compter sur la Structure. Depuis le royaume des dieux, rien ne signalait seulement l'existence de cette grande machine en expansion.

Il s'était laissé enfermer dans une chambre sans porte ni fenêtre.

Il n'était pas pour autant désarmé. Bien au contraire, ses compétences de sorcier étaient comme magnifiées. Mais elles ne lui servaient de rien, sauf à charmer son estomac en le persuadant qu'il n'était pas totalement hors service.

Le désespoir n'avait pas raison de lui. C'était son côté « nordique ». Ne jamais se rendre. Se battre jusqu'à l'arrivée de Celles-qui-choisissent-les-égorgés. Ou de tout autre seigneur de la Mort qui aurait succédé aux sublimes filles du Gris.

Le Neuvième Inconnu sillonna la ville des nains jusqu'à la connaître comme sa poche. Il n'y trouva rien de précieux ni d'intéressant. Sans doute les Aelen Kofer auraient-ils également emporté bois, mortier et pierre s'ils ne s'étaient pas déjà chargés de la nuit et des saisons.

Ils avaient cette réputation dans les mythes et légendes.

Les vieux récits devaient receler de nombreuses vérités. Il lui restait encore à découvrir une seule contradiction au peu qu'il savait sur les Anciens.

Mais tout était vrai dans la Nuit.

Avec le temps, les sortilèges ne parvinrent plus à apaiser sa faim. Il cesserait bientôt de raisonner logiquement et de manière linéaire. Il devait réagir et de façon drastique.

Au désespoir, il fabriqua une grossière canne à pêche. Quelque chose devait bien vivre dans les eaux grises et huileuses du port. La surface était fréquemment troublée par des mouvements. Il n'avait rien pour appâter. S'il avait trouvé de quoi amorcer, il l'aurait sans doute dévoré depuis belle lurette. Il façonna un leurre brillant et l'enduisit de son sang puis descendit sur les quais, monta à bord de l'épave qui y était amarrée et entreprit de pêcher depuis sa poupe. Il s'espérait meilleur pêcheur que chasseur.

Il n'avait guère joué de bonheur jusque-là en tentant d'attraper les quelques rats, écureuils, oiseaux et autres vermines qui vivaient encore au royaume des dieux. Si férocement affamé qu'il fut, c'étaient les derniers et les plus farouches survivants de leur espèce, trop vifs pour un vieillard peu habitué aux durs labeurs. Sans doute risquaient-ils même de le chasser, lui.

La sorcellerie elle-même resta vaine. Ces bestioles y étaient indifférentes. Voire immunisées, à force d'avoir toujours vécu dans un environnement surnaturel.

Il ne s'attendait guère à plus de résultat avec les locataires du port. Mais, au bout d'à peine quelques minutes, il sentit comme une secousse énergique : quelque chose péchait aussi, manifestement, à l'autre bout de sa ligne. Februaren tira. La chose tira. Le vieillard l'emporta. Il entrevit une sorte de kraken miniature. Un calmar. Il avait mangé des calmars toute sa

vie. Le calmar est répandu dans toute la Firaldie. Dommage qu'il n'eût ni ail ni huile d'olive.

Le calmar n'était minuscule que par comparaison avec les krakens des légendes marines. Il était plus lourd que le Neuvième Inconnu. Et avait également plus d'allonge. Ses tentacules faisaient douze pieds de long. S'il ne réussit pas à enlacer Februaren, ce fut uniquement parce que le vieillard avait un meilleur point d'appui.

Le monstre ne renonçait pas.

Le Neuvième Inconnu n'était pas moins têtu.

Des tentacules se mirent à frétiller sur le rebord du quai. Le monstre entreprit de se soulever hors de l'eau. Il se retourna, tenta de les passer par-dessus le bastingage de l'épave. Ses yeux…

Sidéré, Februaren se retrouva en train de fixer un visage quasiment humain, grimaçant et déformé par un effort désespéré. Ses yeux brillaient d'intelligence, mais une faim dévorante y brûlait.

Le monstre lâcha le quai dans l'espoir que son poids suffirait à entraîner Februaren. Celui-ci tituba, certes, mais pas assez pour basculer par-dessus la rambarde. Bien assez, pourtant, pour voir les tentacules se tendre vers lui puis l'eau se mettre à tourbillonner avant de s'ouvrir pour vomir trois têtes d'apparence humaine. Épaules, torses et armes suivirent dans la foulée. De courts harpons, maniés par des mains quasi humaines, se plantèrent dans l'arrière non protégé du monstre.

Februaren lâcha sa canne à pêche. Il était temps ; temps aussi de quitter l'épave. Il continua d'observer le combat en reculant. Le peuple de la mer était émacié. La famine les laissait décharnés ; affaiblis. Bien qu'ils fussent à trois contre un, Februaren savait qu'ils auraient le dessous. Le kraken se nourrirait.

Il épuisa ses dernières forces en arrivant sur le quai : il frappa le monstre d'un sortilège destiné à le paralyser. Un homme serait resté tétanisé pendant des heures. Le kraken n'était pas humain. Mais sa résistance se fit plus apathique.

Februaren s'effondra.

Il resta néanmoins assez conscient, en tournant de l'œil, pour veiller à basculer loin du bord de l'eau.

Quelqu'un chantait. La voix était lointaine et éthérée, et les paroles dans une langue étrangère, mais la mélodie restait familière. Elle avait jadis

accompagné, cent ans plus tôt, une chanson d'amour en dialecte connécien occidental. Cloven Februaren se souvint d'avoir fait l'amour sur cette ritournelle dans le pays khaurénais.

Il sentit une pugnace odeur de poisson.

Il gisait encore où il était tombé, la joue droite contre la pierre froide et humide, les paumes éraflées et cuisantes. Il entrouvrit la paupière la plus proche du pavé. Ce qu'il vit le surprit si fort qu'il se trahit.

Une jeune femme était assise à cinq pieds de là, les jambes croisées. Elle ne portait que ce qu'elle avait sur elle à sa naissance.

Il se serait détourné s'il en avait eu la force. Peut-être était-elle impudique, mais lui avait sa pudeur, même après toutes ces années. Mais il était encore trop faible pour réagir autrement qu'en s'agitant mollement et en émettant des sons qu'il ne comprenait pas lui-même.

La chanson s'acheva sur un éclat de rire gargouillant.

La sirène se mit à genoux. En les joignant. Elle tendit une main qui contenait quelque chose. L'odeur de poisson se fit plus intense. « Mange ! »

S'étant péniblement remis en position assise, Februaren comprit ce qu'elle avait fait : elle avait prélevé la chair d'un tentacule.

Il était trop affamé pour s'inquiéter de la provenance de cette viande. Ni de sa puanteur.

Son estomac ne tarderait pas à se révolter. Mais il en avait assez enduré. Il s'empara de la nourriture.

« On m'a… envoyée… pour observer, dit la fille. Nous te… le devions. Ton sortilège a… épargné de nombreuses… vies. » Elle n'était manifestement pas habituée à s'exprimer dans une langue humaine. Mais elle ne tarda pas à s'animer.

Le petit Cloven Februaren avait appris dans les livres tout ce qu'il savait du peuple de la mer ces êtres pouvaient changer d'apparence et marcher parmi les hommes, mais seulement pour un bref délai. Ils ne se donnaient la peine de se faire pousser des jambes que dans des circonstances extraordinaires. En l'occurrence, la métamorphose avait été d'un mimétisme parfait. Et la sirénienne l'avait délibérément révélé.

« Ne mange pas trop, le prévint-elle. Par petites bouchées. Mâche longuement. Ou tu tombes malade. Quand tu es plus fort, fais un feu. Cuis-le. »

Elle s'exprimait dans un dialecte du nord de l'empire du Graal. Qu'il avait pratiqué dans son enfance mais qu'il n'entendait plus parler depuis un

bon siècle. Il lui fit signe de ralentir le débit. Et suivit également son conseil en avalant plus doucement.

Elle n'avait plus besoin de marquer des pauses entre les mots ou les phrases, mais elle ne parlait toujours pas au rythme normal de la conversation. « Tu n'es pas le seul sorcier. Mais tu avais le bon sortilège. »

Le kraken cru perdit sa saveur. Son estomac lui soufflait de cesser de manger, présuma Februaren. Il s'efforça donc de se concentrer sur la fille. Sans permettre à son regard de dériver plus bas.

Son aptitude à le distraire était sans doute la raison pour laquelle le peuple de la mer l'avait choisie, se persuada-t-il.

« Tu crois sans doute que nous te nourrissons pour te remercier de l'aide que tu nous as apportée. En des temps moins désespérés, c'eût sans doute été vrai. Nous sommes un peuple pacifique et hospitalier. Mais ce luxe a été confisqué à ceux d'entre nous qui sont restés piégés ici. En vérité, te nourrir est un investissement dans notre survie. Tu as des jambes. Tu peux faire le trajet auquel le plus grand héros du peuple de la mer ne survivrait pas. Je ne peux pas m'éloigner de l'eau, ajouta-t-elle en le voyant sourciller. Je dois fréquemment m'humecter. Raconte-moi ton histoire. S'il te plaît. »

De petits clapotis dans son dos apprirent à Februaren que son auditoire ne se réduisait pas à une seule fille métamorphosée.

Il narra quatre-vingt-dix pour cent de la vérité. Sans aucun mensonge délibéré.

« Nous avons le même but, déclara la fille. L'ouverture de la porte. Sinon nous mourrons tous. Et le monde des hommes suivra. Sauf si…

— Oui ? Sauf si… ?

— Nous sommes à la merci des Aelen Kofer. Eux seuls peuvent ouvrir la voie. Eux seuls peuvent reconstruire le pont de l'arc-en-ciel. Eux seuls peuvent sauver les Tba Mer. Et… »

La fille voulait qu'il lui posât la question. « Et ?

— Toi seul peux aller là où ils se trouvent à présent. Toi seul as des jambes pour survivre à ce voyage sans eau. Seules tes lèvres humaines peuvent formuler la parole magique qui contraindra les Aelen Kofer à entendre ton appel.

— La parole magique ? Quelle parole magique ? » Une revue rapide de ses souvenirs des mythes nordiques n'exhuma rien. « Rumpelstiltskin ?

— Non ! Invoque le nom de celui que nous n'osons pas nommer. Celui que tu as cité dans ton récit.

— D'accord. » Il allait devoir y réfléchir. Ce devait être Ordnan, dont il ne fallait jamais prononcer le nom, bien que tous le connussent. Mais le Gris-qui-marche n'était plus. Nommé ou non, il n'avait plus aucun pouvoir. Comment un dieu éteint aurait-il pu contraindre les Aelen Kofer ? « Mais je ne peux entreprendre aucun périple tant que je suis enfermé ici.

— Seuls le monde du milieu, le tien, et le mien nous sont interdits. Les Aelen Kofer sont descendus dans leur propre royaume.

— Descendus ? Je croyais qu'ils avaient fait voile sur la barge d'or des dieux.

— Non. La barge est derrière toi. Tu te trouvais dessus. Elle est partie prenante, mais les nains sont descendus. Ils ont regagné le monde d'où les Anciens les ont convoqués à l'aube de leur prépondérance. Quand ils étaient encore de jeunes dieux dorés. »

La fille cessa de parler. Le vieil homme était content de lui. Il avait eu le temps de faire davantage que réfléchir à ce qu'elle essayait de lui dire.

Elle était patiente. Tout comme les autres siréniens, dans la mer derrière Februaren.

« Je ne connais pas les légendes de ce monde aussi bien que je le devrais. Comment se rend-on de celui-ci dans le monde des nains ? »

La réponse était absurde en soi. Et expliquait pourquoi certains pouvaient croire que les Aelen Kofer étaient partis sur une barge.

Sa familiarité avec les religions suggérait à Februaren que la plupart étaient fondées sur des absurdités logiques aisément repérables de l'extérieur. Et, pourtant, remercions-en la Nuit, chacune était vraie. À un moment donné. À temps partiel.

Une douzaine d'Instrumentalités supérieures de l'espèce la plus bizarre avaient été récemment ressuscitées. Lui était venu chercher ici l'aide de la pire engeance possible.

Il sentait presque sur sa nuque le souffle âcre et glacé de Celui-qui-marche-avec-le-vent.

Absurde. Mais réel. Februaren remonta à bord de l'épave vermoulue. Prudemment, en redoutant que la putréfaction du bois ne soit suffisamment avancée pour que les échelles s'effondrent sous son faible poids. Mais l'heure de sa fin n'était pas encore annoncée.

Le navire n'était pas très large. À faible tirant d'eau, il ne s'élevait que de quelques pieds au-dessus du quai. Februaren doutait même qu'il dépassât plus d'une douzaine de pieds, lourdement chargé. Le pont principal ne se hissait qu'à six pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sabot était aussi court, large et insensible qu'une de ses premières épouses. Il ne ressentait pas assez sa présence pour y réagir. Magique ou non.

L'intérieur était différent de l'extérieur. Ce qui n'avait rien d'étonnant aux yeux du Neuvième Inconnu. L'espace devait se plier à la volonté de la Nuit.

Le seul autre pont, outre le pont extérieur, était le fond de la soute : un caillebotis de poutres entrecroisées dissimulant ballasts, cales et quille. Une bonne moitié du navire n'était qu'une grosse boîte vide et puante, parce qu'on ne l'avait pas écopé depuis des lustres.

On pouvait examiner la soute d'en haut en ôtant une écoutille. Elle n'avait l'air accessible – en toute sécurité – que par la proue ou le château. Februaren avait reçu l'instruction de descendre. La sirène lui avait dit de passer par la poupe, devant la cabine du capitaine.

Ses quartiers se trouvaient sur le pont extérieur, derrière une pitoyable coquerie. Februaren la fouilla de fond en comble, ne trouva rien d'utile sinon plusieurs couteaux rouillés et un épissoir d'ébène – sûrement un souvenir, trop lourd pour être pratique.

Cela fait, il descendit un escalier escarpé. Les marins auraient dit une « échelle ». Le pont inférieur, si bas de plafond qu'un homme de petite taille devait se voûter pour se déplacer, hébergeait les quartiers de deux ou trois officiers. Jusqu'à quel point était-ce pire pour les matelots ? Avaient-ils au moins disposé d'un espace où accrocher leurs hamacs ?

Y avait-il eu, d'ailleurs, un véritable équipage ? Les dieux en avaient-ils besoin ?

Le jour s'infiltrait par le plafond et à travers de fines craquelures de la coque. Une mince couche de poussière. Des toiles dont les araignées avaient dû être dévorées par les rats et les souris, lesquels avaient depuis longtemps abandonné le vaisseau.

On lui avait dit de continuer à descendre. Il trouva un autre pont encombré, où devaient être stockés les vivres et les réserves du bateau, puis emprunta une seconde échelle et une dernière. Compte tenu du nombre des échelons, il devait maintenant se trouver quinze pieds sous le fond du bâtiment. La lumière n'y était pas plus chiche qu'en haut. Elle s'insinuait,

vieille et usée, par des fissures de la coque et celles d'une grossière porte de bois. Qui, théoriquement, devait s'ouvrir sur la soute ; mais cela n'aurait pas dû être possible puisqu'elle se trouvait plus bas que le fond du port.

La chaîne de sécurité rouillée céda lorsqu'il la tira à lui. Pourquoi l'avait-on laissée en place ? Aurait-on enfermé quelqu'un derrière ? Ou bien était-ce sans importance ?

Il glissa la lame d'un petit canif dans une faille et souleva le loquet. Lequel se révéla une pièce de bois si fragile qu'elle se serait sans doute brisée s'il avait poussé un peu trop fort sur la porte.

« Écoutille », se remémora-t-il en se faufilant précautionneusement. Les marins appelaient les portes des écoutilles.

L'écoutille ne donnait pas sur une cargaison mais sur un pâturage de montagne estival privé d'ensoleillement direct. Des collines légèrement boisées se dressaient de part et d'autre. Des montagnes plus sauvages que les Jagos culminaient par-delà de tous côtés. Toutes d'un gris sombre tirant sur l'indigo ; la plupart des pics étaient couronnés de neige.

Cloven Februaren s'immobilisa dans l'embrasure de l'écoutille, vit ce qu'il y avait à voir et se retira. Il ouvrit la porte branlante aussi largement qu'il le pouvait puis se servit d'un des couteaux grappillés plus haut pour la bloquer afin de lui interdire de se refermer à la volée ; il alla ensuite chercher une des planches qui recouvraient les cales et la disposa de manière à ce qu'elle saillît dans le monde des nains sur un quart de sa longueur.

Il retira son sac, en sortit sa chemise de rechange et la fixa à l'extrémité de la planche en y plantant un autre des couteaux. La chemise pendillait là : une loque jaune, sale et froissée, attachée à une planche dépassant d'un bloc de ténèbres que l'œil ne pouvait distinguer et n'aurait sans doute jamais retrouvé s'il avait laissé se refermer l'écoutille… sauf à connaître le sortilège adéquat.

Il ne trouva que quelques cailloux à balancer à travers la porte pour établir plus solidement la connexion entre les deux mondes. Puis il gravit lentement une colline jusqu'à une pierre levée qui, telle une sentinelle, se dressait à quelque cent mètres de là.

À chaque pas qu'il faisait, la grisaille se dissipait un peu plus autour de lui. Une pâle marée de couleur lava le monde. Elle se répandit, mais jamais assez pour l'englober tout entier. Lorsque le vieil homme se planta devant la pierre levée, c'était un univers pastel qui s'étendait devant lui.

Le menhir était recouvert de runes. Les dieux les avaient empruntées aux nains puis les avaient transmises aux enfants des hommes afin qu'ils puissent transcrire leurs prières. Cloven Februaren fixa les trois runes tatouées sur sa paume puis trouva une séquence identique sur la face de la pierre. Il retraça chacune de l'index droit tout en prononçant son nom. Il prenait soin d'articuler.

L'air se mit à miroiter. Il frémissait et repoussait doucement le Neuvième Inconnu. Il se gauchissait. Puis l'espace qui le séparait de la pierre se remplit lentement d'un vieil Aelen Kofer, hirsute et abasourdi, qui se frotta les yeux, les plissa, se massa encore les yeux et les plissa de nouveau. Il n'arrivait pas à les en croire.

« Les Aelen Kofer sont requis », déclara Februaren dans la langue qu'il partageait avec le peuple de la mer. On lui avait affirmé que les nains l'entendraient. Si ses souvenirs de la mythologie étaient exacts, les Aelen Kofer le comprendraient quelle que fut la langue qu'il emploierait.

Le nain aspira une grande goulée d'air derrière sa barbe. Celle-là avait indubitablement commencé à pousser avant que les hommes ne confectionnent des outils avec des morceaux de bois. « Fils de l'Homme ! » grogna-t-il. À l'entendre, on se serait dit qu'il n'aurait pu imaginer blasphème plus sacrilège.

« Kharoulke, Celui-qui-marche-avec-le-vent, est réveillé et libre. Le monde du milieu sera bientôt sous la glace. Les Aelen Kofer sont requis. »

L'ancien donnait l'impression qu'on était en train de l'assommer à grands coups d'une pelle invisible.

« D'autres que Kharoulke s'éveillent également. Nul pouvoir ne parvient à les enchaîner.

— Arrête ! »

Un seul mot, à l'accent si prononcé que Februaren faillit ne pas le saisir.

« Ne… parle… plus ! »

Le Neuvième Inconnu patienta, tout en sondant le monde alentour.

Le royaume des nains ruisselait de magie, à l'instar de celui du milieu dans l'Antiquité. Ses puits du pouvoir devaient bouillonner, l'inondant de leur vapeur magique. Pourtant, cette énergie était sensiblement différente. Februaren tenta d'y planter ses griffes, mais elle échappait à son emprise de sorcier comme le vif-argent à des doigts roides et gourds.

« Fils de l'Homme. Tu es devant Korban Œil-de-Fer. »

Februaren entendit bien « Œil-de-Fer », mais il mit un bon moment à établir la relation avec Khor-ben Jarneyn Gjoresson, fils du roi des nains dans le cycle mythologique nordique le plus répandu, et censé avoir forgé plusieurs anneaux, épées et marteaux magiques pour divers dieux et héros.

Il réprima le besoin pressant de dire à Œil-de-Fer que, s'il était plus vieux qu'il ne s'y était attendu, il ne faisait pas son âge. Son sens de l'humour était en berne ces temps derniers.

« Cloven Februaren, Neuvième Inconnu du Collegium de Brothe. Les Aelen Kofer sont requis. »

Le nain grogna. Il voulait qu'on lui laissât le temps de réfléchir.

Februaren appréhendait de plus en plus. Ça risquait de s'éterniser. Les nains n'étaient pas immortels mais ils n'en vivaient pas moins depuis l'aube des temps. Ils n'étaient pas pressés. Il jeta un regard en arrière. La porte restait bien visible. Le monde continuait à prendre des couleurs, à mesure, peut-être, que ses yeux accommodaient.

Korban Œil-de-Fer se tourna vers la pierre levée. Il lui parla tout en pressant successivement de ses paumes, en les nommant, une douzaine de runes.

La réalité s'ébranla. Tonnerre silencieux. Instant où se fondaient les éclairs de toutes les ténèbres. Et instant précédant la réunion des anciens Aelen Kofer et de leur prince de la couronne. Jusqu'au vieux Gjore lui-même. Nul ne parlait. Tous fixaient l'étranger.

Tels étaient donc l'orgueil et la gloire des Aelen Kofer ?

La tribu était assez mal en point. Peut-être autant que le royaume des dieux.

Les Anciens avaient dû prendre des mesures pour s'assurer qu'ils ne seraient pas les seuls à partir.

Les nains palabraient entre eux. Februaren entendit prononcer plusieurs fois le nom de Kharoulke.

Œil-de-Fer se tourna vers lui. « Fils de l'Homme. Tu dis que les Aelen Kofer sont requis. Divulgue toute la vérité si tu tiens à ce que nous fassions fi de ton arrogance. Que veux-tu ? Que comptes-tu faire ? Comment as-tu trouvé le chemin de notre monde ? »

Februaren s'expliqua. Sans mentir. Sans omettre grand-chose. Sans avouer non plus le pouvoir dont il disposait dans le monde du milieu. Les Aelen Kofer du mythe disposaient d'une sorte de cor mystique qui sonnait

dès qu'il entendait proférer un mensonge. Nul cor n'était en vue. Mais il devait se trouver quelque part.

Les Aelen Kofer se remirent à discutailler.

La barrière de la langue n'occultait en rien la dispute. Deux points de vue s'opposaient. Qui semblaient sur le point de s'affronter mortellement.

Un des deux partis optait pour ne rien faire du tout. Le royaume des dieux ne signifiait rien pour les Aelen Kofer. Que Kharoulke fasse ce qui lui chante dans le monde du milieu ! Que ces deux mondes périssent si tel est leur destin ! Le sort des hommes – et des siréniens piégés – ne regarde pas les Aelen Kofer.

Le parti opposé soutenait que le monde des nains commençait à pâlir. Il mourait aussi, à sa façon. Et, nonobstant le sort du monde, Kharoulke était le plus vil, hideux, implacable et ancien ennemi des Aelen Kofer. Qui avaient eu la présence d'esprit de l'emprisonner jadis. Le moment venu, il finirait également par s'en prendre à eux. Le moment venu, il s'autoproclamerait suzerain des neuf mondes. À moins que quelqu'un ne l'en empêchât.

Februaren dressa l'oreille. Neuf mondes ? Cela excédait de très loin le chiffre du mythe. Et comment diantre faisait-il pour suivre tous les arguments ? Quelques minutes plus tôt, il ne parlait pas le premier mot du langage des nains.

Magique.

Un seul homme sur dix mille ne se contenterait pas de dire « magique », de hausser les épaules et de se détourner. Ce seul homme, le Neuvième Inconnu, se mettrait aussitôt à ergoter, à vouloir découvrir le comment et le pourquoi.

Le débat faisait rage. Les aînés des nains se cantonnaient en équilibre précaire à la lisière de la violence. Cloven Februaren réfléchit à ce qui pouvait mal tourner. Il s'efforça de se remémorer ce qu'il savait du cycle mythique des Aelen Kofer.

« Oh-ho ! »

Il était au cœur d'une saga typique. Et une saga de cette eau – pas seulement dans la tradition nordique – tendait à lancer son héros dans un long empilement de quêtes. Si ce schéma perdurait, les nains ne consentiraient à l'aider que s'il se rendait au pays des géants pour y dérober un objet que seul un fils de l'Homme pouvait en rapporter. Mais, avant cela, il lui faudrait encore, pour ouvrir la voie, chaparder autre chose dans le

monde des elfes. Et ce dernier objet ne pourrait être manipulé que par un individu qui aurait été jeté dans les déserts glacés de l'enfer… Puis, à son retour, on le marierait à la fille du roi et le vieux monarque abdiquerait en sa faveur.

Un but dans la vie. S'il vivait assez longtemps.

Le camp favorable à l'inaction avait pour lui un excellent argument : sauver le monde, c'était beaucoup trop de travail.

« C'est décidé, annonça Œil-de-Fer. Nous avons trouvé un compromis. Ceux qui pensent que nous devons accéder à ta requête sont libres de le faire. La nouvelle s'en répand déjà. Ceux que ça n'intéresse pas resteront en arrière et oublieront que tu t'es faufilé dans notre monde. Les autres t'accompagneront dans le royaume des dieux. »

Œil-de-Fer ne fit pas allusion à la nécessité de rapporter un talisman du pays d'au-delà de l'aube. Februaren s'abstint de soulever la question. « On commence à organiser l'expédition, déclara Korban.

— Excellent. D'ici là, pourrai-je avoir quelque chose à me mettre sous la dent ? » Ça commençait à faire un bail. Il n'avait plus de renvois de kraken. Et il avait remâché sa faim tout au long de son récit.

« Bien sûr. »

Korban effleura la pierre levée d'une succession de tapotements assortis de coups de sifflet. Il disparut dans un *pop !,* laissant derrière lui, dérivant vers l'herbe méchamment piétinée, une touffe de poils de barbe. Cloven Februaren s'approcha du menhir. La pierre devait avoir des points communs avec la Structure.

Des nains commençaient de réapparaître, armés et équipés pour la guerre. Februaren n'était pas venu chercher des guerriers. Il avait besoin d'ingénieurs magiciens. De maîtres en leur art. Pas de briseurs d'os et de pierres.

Bon, certains d'entre eux étaient peut-être équipés d'instruments magiques. Difficile à dire. Tous s'étaient chargés d'un sac plus gros qu'eux. Devait-il désespérer ? Ces nains étaient les plus vieux d'entre les vieux. Les plus grisonnants et velus d'entre les plus gris et hirsutes.

Œil-de-Fer revint porteur de deux sacs. Il tendit le plus plat à Februaren. « Pour toi. »

Le poids obligea le vieillard à se ployer. « Tu m'as bien entendu dire que j'étais là depuis plus de deux siècles, non ?

— Tout juste. Dans un demi-sommeil.

— C’est un très vieil âge pour un homme. Puisqu’on en parle, pourquoi seuls des grands-pères se portent-ils volontaires ?

— Ce sont ceux des Aelen Kofer qui pensent qu’il y a un lézard. Ils se souviennent de Kharoulke et de ses frères. Les jeunots croient que les vieilles gens exagèrent. Ils font tout sauf cela. Les temps ont toujours été de plus en plus durs. Quoi qu’il en soit, certains croient que Celui-qui-marche-avec-le-vent a été cruellement maltraité. Nous n’avons pas cherché à régler nos différends par la parole, car il nous aurait fallu recourir à la violence. »

Cloven Februaren se toucha le menton pour vérifier que sa mâchoire ne s’était pas affaissée. Les Aelen Kofer étaient quasiment immortels. Comment un être rationnel pouvait-il survivre à plus de deux décennies en nourrissant de pareils raisonnements ? Dévorer les délégués du parti adverse, telle serait sans doute la conception que se faisait Kharoulke d’une conférence de la paix. En proposant des négociations, on annonce qu’on a d’ores et déjà accepté la probabilité d’une défaite. Et qu’on tente, en finassant, d’en esquiver les pires conséquences.

Avec des Instrumentalités telles que Kharoulke, il n’y avait pas de débat possible. C’était victoire ou extinction. La Nuit ne connaît pas de juste milieu.

« Ne t’en offusque pas, fils de l’Homme. Ta tribu n’est pas la seule à engendrer des imbéciles. Elle n’en a pas l’exclusivité. » Korban changea de sujet de conversation. « Ce sera une aventure éprouvante. Il nous faudra marcher à pied entre les mondes. Foin des chevaux à huit jambes ! Pas question de nous changer en faucons ni en aigles. Il ne reste plus assez de pouvoir pour cela. Pour dire vrai, fils de l’Homme, je m’étonne que le royaume des dieux ait survécu aussi bien et aussi longtemps que tu l’affirmes. Il devrait déjà être beaucoup plus avant sur la voie de l’extinction. » Là-dessus, le nain parut soudain pris d’un noir soupçon.

« On perd du temps », déclara Februaren. Il dévala la colline vers l’ombre incertaine d’une porte.

Sortir du bateau ne lui parut pas très long, intellectuellement parlant. Physiquement, en revanche, ce fut une lourde épreuve pour un Cloven Februaren affaibli et peu accoutumé à travailler. Il s’effondra sur le pont extérieur de la barge en sentant le poids de toutes ses années.

Quelques Aelen Kofer ne semblaient pas moins épuisés que lui par le fardeau qu’ils charriaient. Les plus frais s’appuyèrent au bastingage pour

héler le peuple de la mer. La majeure partie de ce qu'ils avaient porté à dos de nain se composait de vivres.

Œil-de-Fer affirma que les siréniens trouveraient les sutures du portail donnant sur le monde du milieu. Les Aelen Kofer, eux, en étaient incapables.

Le peuple de la mer n'y prêta guère d'intérêt. Une fois rassasiés, ces gens commencèrent de leur témoigner une certaine animosité. Compréhensible.

Februaren leur rappela que les Aelen Kofer n'étaient pas contraints de les nourrir une seconde fois. Et que l'idée de recruter les nains venait d'eux. Ils allaient devoir collaborer à leur propre sauvetage.

Les siréniens s'abritèrent alors derrière leur réticence à s'éloigner de secteurs qu'ils regardaient comme sûrs. Le kraken qu'ils avaient tué n'était pas le dernier de son espèce. Il y avait aussi un grand requin blanc au large. Il avait récemment fait des petits. Quelque chose les avait vraisemblablement dévorés.

Les plus petites formes de vie, à l'exception de celles capables de s'enfouir profondément dans la vase des fonds, avaient été traquées et exterminées. Ne restaient plus que les prédateurs du sommet de la chaîne alimentaire, qui se reluquaient les uns les autres en guettant désespérément une ouverture.

On comptait six siréniens : quatre mâles, dans leur prime jeunesse lorsque le piège s'était refermé sur eux, la femelle qui s'était métamorphosée et une enfant farouchement protégée. Februaren lui aurait donné quatre ans, eût-elle été humaine.

« Il ne subsiste que peu de magie, déclara Korban Jarneyn. Nous devons nous montrer pingres. Ouvrir le portail nous mettra sur la paille.

— De quelle largeur, l'orifice ? Mon partenaire de l'extérieur pourrait passer par un trou de souris, s'il le fallait.

— Plus l'ouverture sera grande, plus nous pourrons faire entrer de magie. » Les Aelen Kofer espéraient capter les ultimes retombées du jaillissement d'énergie de la mer andorayenne. Aucun, remarqua Februaren, ne suggéra de puiser dans celle, plus accessible, de leur propre monde.

« Est-ce qu'un tout petit trou vous permettrait de drainer assez d'énergie pour en percer un plus grand ?

— Pourvu, déjà, que nous trouvions les sutures permettant d'en forer un. » Œil-de-Fer fixa sombrement les siréniens timorés. Il releva les yeux

vers la montagne. Des nuages en cachaient le sommet. La plupart des Aelen Kofer étaient allés examiner le pont de l'arc-en-ciel.

« Sécurisez la route pour le peuple de la mer, conseilla Februaren. Même si cela ne devait laisser subsister qu'assez d'énergie pour percer un trou du diamètre d'un doigt. »

Korban fronça les sourcils. Il marmotta. Il inclina férocement la tête. Une seule fois. « L'autre branche de l'alternative, c'est la défaite sans combat. »

Et cela, bien entendu, restait intolérable. Le combat était tout. Se battre sans espoir, peut-être, mais se battre malgré tout, et bien. Là résidait l'immortalité.

Korban rassembla une demi-douzaine de nains. Ils formèrent un cercle regardant vers l'intérieur des terres. Sauf Gjoresson lui-même, qui faisait face au port.

Les siréniens poussaient de petits cris d'effroi. Ils s'amassaient dans l'espace étroit entre la barge et le quai. Ils pleuraient, persuadés que quelque chose allait les exterminer.

L'aileron d'un requin brisa la surface à une centaine de brasses. Il fonça droit sur les nains.

Quelque chose fit bouillonner la vase près du quai. Des tentacules suivirent. Cloven Februaren en cingla un qui s'allongeait vers les Aelen Kofer. Ce qui eut pour résultat de fixer sur lui l'attention du kraken.

Les Aelen Kofer attisaient la faim désespérée des monstres du port.

Le kraken n'eut pas le temps de goûter au Neuvième Inconnu.

Le requin déboula. Le choc secoua le quai. Puis un autre kraken apparut et se mêla au combat à mort.

Satisfaits, les Aelen Kofer rompirent le cercle.

« Mieux qu'un combat de chiens, fit observer Gjoresson. Demande au peuple de la mer s'il reste encore des monstres dans le port, fils de l'Homme. »

Il n'y avait plus aucun danger connu. Telle fut la réponse.

Le requin déchiqueta le premier kraken. Mais le second s'empara du squale et s'y cramponna, hors de portée de ses mâchoires fatales. Son bec était assez tranchant pour lacérer le cuir du requin. Sang de squale et encre de kraken teignirent les eaux du port.

« Reste-t-il en mer quelque chose qui pourrait encore les attirer ? demanda Februaren.

— Ces krakens sont aussi intelligents que nous, se lamenta Korban. Mais leur esprit est plus étranger au nôtre que tu ne peux l'imaginer. Ils ont été créés par le Truqueur. Par inadvertance. C'est une longue histoire cauchemardesque, qui parle de géants, d'un inceste et d'une vengeance qui a mal tourné. Les krakens haïssent les Anciens avec d'autant plus de ferveur qu'ils ne peuvent rien contre eux.

— Euh…

— Ils haïssent autant les fils de l'Homme. Leur mère était une mortelle engrossée par le Truqueur. Ceux-là sont les derniers. Sauf si certains ont réussi à s'échapper dans le monde du milieu quand la route était encore ouverte.

— Les krakens de là-bas étaient bien plus grands. Ceux-là ne feraient guère sombrer qu'un canot.

— Sa fermeture a dû inscrire aussi les Aelen Kofer sur leur liste.

— Oh, oui ! En première ligne.

— Avec la Nuit, toutes les malfaisances sont possibles, marmonna Februaren. Et très probablement réelles. »

Le requin roula sur lui-même, fouetta l'air de sa nageoire caudale puis sonda. Cela dura plusieurs minutes. Alors le prédateur jaillit si soudainement de l'eau que, l'espace d'une seconde, il resta tout entier en suspension. Il roula encore sur lui-même puis retomba sur le kraken, le plaçant entre lui et la mer. Sonné, le calmar géant lâcha prise.

« C'est donc la fin, déclara Korban. Le squale va achever le calmar puis le saigner à blanc. » Il fit signe à ses compagnons.

Les nains embarquèrent et hissèrent quelques amarres putréfiées. Le peuple de la mer protesta vigoureusement. Dans le port, le combat se poursuivait. Le kraken devait rendre coup pour coup et s'accrocher s'il voulait vivre. Il ne chercherait pas son salut dans la fuite.

Les nains trouvèrent des rames quelque part. « Les Aelen Kofer ont construit cette barge, expliqua Gjoresson. En y mettant tout leur art. Ne vous fiez pas aux apparences. Mais vous auriez dû la voir quand elle était neuve et que la magie était partout. Il suffisait de lui dire en quelle sorte de vaisseau elle devait se transformer et où elle devait aller. Pas besoin de ramer. »

Lors de ses dernières convulsions, le squale heurta la barge, brisant des avirons et perçant un trou dans son flanc à la hauteur de la ligne de

flottaison. On pouvait remplacer les rames. Februaren et Korban descendirent colmater la brèche.

Le squale cessa de se débattre. Deux des siréniens trouvèrent le courage d'aller chercher le portail du monde du milieu. Il ne leur fallut que quelques minutes pour le trouver. Le hic, c'était de localiser le point propice où le percer.

Entre-temps, ceux des nains qui n'étaient plus appelés à ramer avaient remplacé Februaren et Korban à la brèche. Gjoresson débattait interminablement avec les siréniens. « Je distingue à présent les contours, confia-t-il à un moment donné au Neuvième Inconnu, en aparté. Mais je ne vois aucun point faible. Nous faisions du bon boulot jadis. »

Jadis ? Ça s'était passé quelques années plus tôt.

« Nous tâcherons de percer la meilleure ouverture possible en espérant qu'il restera assez de magie pour y parvenir. » Œil-de-Fer sourit dans sa barbe. « Et, si jamais nous échouons, vous pourrez toujours vous établir avec nous dans notre monde. J'ai une petite-nièce qui trouverait certainement fascinant un sorcier humain.

— Si besoin. » Mais Februaren ne tenait pas à envisager un avenir aussi glauque. Il réfléchit à une solution de remplacement.

Selon la légende, il existait des connexions entre le monde des nains et celui du milieu. Peut-être existait-il un chemin détourné pour ramener l'ascendant dans le royaume des dieux.

Comment Korban Jarneyn allait-il réagir à cette proposition ? Sa petite-nièce aimerait peut-être jouer avec une Instrumentalité de fraîche date.

Februaren jeta un regard vers le port. Les nains de la montagne étaient revenus sur le quai. Ils n'avaient pas l'air d'humeur joviale.

L'attention de Gjoresson restait focalisée sur le portail. Il réunit ses compagnons ; ils marmottèrent un moment entre eux puis tous se mirent à assembler un objet indéfinissable.

Une pointe de feu rubis naquit.

Februaren observait. Il ne distinguait pas les frontières du monde à l'œil nu. Port et ciel semblaient se succéder sans discontinuité. Pourtant les vaguelettes engendrées par la barge clapotaient contre quelque chose juste à côté du point brillant. Des goélands tournoyaient dans le ciel et péchaient, mais sans jamais se rapprocher. Ils ne voyaient manifestement ni la barge ni le port.

Les nains se dispersèrent. La plupart s'installèrent aux avirons. La barge se rapprocha du quai en tanguant. « Il me faudrait davantage d'aide, déclara Œil-de-Fer. Notamment de la part de ceux qui, dans le temps, ont fermé le passage. »

Bizarrement, Gjoresson semblait faire allusion à des événements qui se seraient déroulés dans un lointain passé.

La barge ne toucha le quai que le temps d'embarquer les autres Aelen Kofer. Les nains sont certes gens austères, mais ceux de ce clan se montraient exceptionnellement lugubres et taciturnes. Quelques-uns échangèrent quelques marmonnements avec Œil-de-Fer pendant que l'embarcation traversait le port. « On peut réparer le pont, déclara finalement Korban à Februaren. Nous n'avons pas perdu le secret de la construction des arcs-en-ciel. Or ça prendrait du temps et exigerait beaucoup de magie. Ce dont nous ne disposons pas. Nous allons devoir la rapporter du monde du milieu. Mais, même si nous parvenions à le restaurer, il nous resterait peut-être impossible de libérer les Anciens.

— Pourquoi donc ?

— Parce que les sorts entrelacés qui les enferment hermétiquement ont été tissés de telle manière que seuls les Anciens ou quelqu'un de leur sang pourrait se frayer un chemin à travers la clôture magique. Ton possédé doit être un génie. Comment pouvait-il savoir ? Et savait-il, d'ailleurs ? Il a réussi à les enchaîner plus solidement qu'eux-mêmes n'avaient emprisonné les dieux mauvais qu'ils ont détrônés. Nul n'a besoin de s'incruster ici pour maintenir ces sortilèges en place. Je suis admiratif. »

Et pas qu'un peu malhonnête, se dit Februaren.

« À moins que le possédé lui-même ne nous confie un outil, c'est peut-être sans espoir, ajouta Korban. Ceux qui pourraient ouvrir le passage se trouvent tous à l'intérieur. Jusqu'au Truqueur, ce qui ne laisse pas de m'étonner. Il s'est toujours montré trop rusé pour se faire prendre. »

Februaren réfléchit. L'ascendant avait en lui des éléments constituants du Père de Tout et d'Arlensoul, une de Celles-qui-choisissent-les-égorgés. Il avait dû y puiser pour claquemurer les autres membres du gang divin. Leur savoir était-il également capable d'abattre les murs de leur prison ?

Il le fallait.

L'ascendant saurait. Les Aelen Kofer étaient des architectes et des ingénieurs hors pair. Ils n'auraient besoin que de ses indications.

Les Aelen Kofer jacassaient continuellement, gesticulaient et faisaient preuve d'une animation peu commune. Februaren n'arrivait pas à suivre.

La petite tache de lumière rubis qui flottait à la surface grossit. Elle brillait plus fort. Des gouttelettes rubis crépitaient sur un plan invisible dans l'eau étale et incolore.

On entendit le *boum !* d'une explosion. De l'eau aspergea la barge. Une légère brise charriant des relents inconnus souffla juste après, coupante. Et persistante.

« Gagné ! s'exclama Gjoresson. Plus ou moins. »

Une sorte d'épée de lumière verticale en suspension, longue de trois pieds, plongeait à présent dans les eaux du port. Elle était tout au plus large d'un pouce au niveau de l'eau. La lumière du soleil s'infiltra avec le vent et les odeurs. Éblouissante.

« Je ne m'en étais pas rendu compte jusque-là, mais il faisait sacrément sombre ici », déclara Februaren. Ses yeux accommodèrent. Derrière la faille, une eau bleue scintillait.

Là où la brèche rencontrait la surface de l'eau glauque, celle-ci commençait à présenter des courants et des remous colorés. Februaren sentait des bouffées d'énergie magique s'engouffrer avec la brise et les odeurs.

Les Aelen Kofer entonnèrent un chant. « La magie va revenir », déclara Œil-de-Fer.

D'un monde où les puits du pouvoir se tarissaient ? L'énergie était-elle en train de s'épuiser dans tous les mondes ? s'interrogea Februaren.

Il se rappela que ces mondes n'existaient plus que pour quelques Instrumentalités et croyants. Ils étaient assurément à l'agonie.

Le requin blanc bronchait à peine, à mi-chemin du quai. Il vivait encore mais tout juste. Ses yeux se rivèrent sur la barge l'espace d'une funeste seconde.

La couleur continuait de se répandre hors de la faille. Çà et là, des escarbilles d'or scintillaient fugacement sur le plancher vermoulu du vaisseau.

L'énergie de cette éruption sous-marine devait être encore très intense de l'autre côté.

Un grand œil de baleine apparut dans la brèche.

Un tentacule de chair frétilla au travers.

La couleur gagnait du terrain. Elle escalada le flanc de la barge. Cloven Februaren s'ouvrit au pouvoir qu'elle recelait.

Le Neuvième Inconnu sut très précisément à quel moment Celui-qui-marche-avec-le-vent sentit que le royaume des dieux s'était ouvert.

Œil-de-Fer glapit.

Kharoulke ignorait encore jusque-là l'éruption d'énergie qui avait pris place dans l'Ouest. Il en était à présent informé. Une brusque et féroce menace avait attiré son attention.

17
Brothe. Brève idylle

Le retour de Piper Hecht dans la Ville Mère dérangeait tout le monde. Un millier d'hommes l'accompagnaient, qui refusaient de travailler pour Pinkus Ghort. Quelques Brothiens souhaitaient fêter leur arrivée. La plupart préféraient ne pas attirer sur eux l'attention du patriarche. Les séides de Sérénité auraient aimé fermer les portes, mais ils ne jouissaient d'aucun appui populaire. Hecht avait de puissants soutiens au Collegium. Ce n'était pas le cas de Sérénité. À sa plus grande surprise.

Dès la fin de l'interrègne, le nouveau patriarche s'était appliqué à remettre mère l'Église sur les rails tracés naguère par Sublime V. Ce n'était pas une surprise pour Hecht, mais la plupart des Brothiens, dont quelques principatés qui avaient voté pour lui parce qu'il les avait soudoyés, en restèrent comme deux ronds de flan.

Bronte Doneto avait parfaitement réussi, lorsqu'il n'avait pas encore le pouvoir de faire triompher ses convictions par la force, à feindre l'indifférence en matière religieuse. Il en disposait maintenant. Il pouvait à présent alimenter la fureur qui bouillonnait en lui depuis que le Connec l'avait humilié et avait manqué de le tuer.

« Je suis mal à l'aise », déclara Titus Consent alors qu'il sortait du pont de Blendine et regardait les gens de la Fraternité remonter le fleuve vers l'amont et leur Castella dollas Pontellas. En laissant l'ex-capitaine général privé de protection rapprochée.

« Gardons-nous de nos désirs, comme on dit.

— Euh ?

— J'ai détesté chaque minute où j'avais Madouc dans mes jambes. Et le voilà parti. »

Plus de cent hommes les accompagnaient encore, allant dans la même direction. « Tout ira bien pour nous pour l'instant. Plus tard, ça risque de changer.

— Hum. Pella. Ne t'éloigne pas.

— Z'avez pris une décision ferme ? » demanda Titus une demi-lieue plus tard, alors qu'ils approchaient de leur quartier, désormais uniquement escortés par une poignée d'amis.

« Quoi ? » Hecht rêvait de revoir Anna. Et les filles. Puis il se rendit compte avec stupeur que son véritable foyer et sa vraie famille vivaient quelque part dans un taudis d'al-Qarn. Quelles horreurs le temps, la pauvreté, la maladie et Gordimer avaient-ils bien pu engendrer là-bas ?

« Pour la suite. Allez-vous acheter ce vignoble ? Ou devenir le foudre de guerre de Katrin ?

— Oh, que non pas ! Je ne décide de rien pour le moment. Il serait plutôt temps pour moi de m'adonner à quelques bons vieux loisirs. »

Titus se contenta de sourire. Il savait que la décision était prise, même si les mobiles de Hecht n'étaient pas très clairs. Pas même à ses propres yeux.

L'ex-capitaine général comptait se rendre dans le Nord. Hors des États patriarcaux. Peut-être à jamais.

La nouvelle de leur arrivée les avait précédés. Anna et les filles les attendaient sur le seuil avec Noë Consent et sa progéniture. Et Héris. Les Consent repartirent aussitôt. Hecht entra dans la maison d'Anna. Il n'avait qu'une seule réponse à la première douzaine de questions « Je suis fatigué. Épuisé. Plus tard. »

Pella reprit la balle au bond. Lui avait un tas de trucs à raconter. Il se montra très déçu en constatant qu'Anna et les filles ne partageaient pas son enthousiasme pour les faucons et l'artillerie.

De nouveau « Je suis tellement vanné. Je veux seulement végéter. Je ne veux aller nulle part. Je ne veux strictement rien faire. » Cela pour la gouverne d'Héris, qui avait déjà laissé entendre que le principaté Delari tenait à le voir. « Brothe et le monde entier se sont très bien débrouillés sans moi. Et ils peuvent continuer. Anna. Cesse de trottiner dans tous les coins. Arrive ici. Assieds-toi près de moi. Laisse-moi te respirer. »

Anna s'exécuta ; elle réussit même à rougir.

Hecht s'appuya contre elle, à demi assoupi, et examina Lila et Vali. « Qu'est-il arrivé aux filles ? Outre que Vali s'est remplumée et que toutes deux portent de plus beaux vêtements.

— L'école. Les nonnes chez les Frères gris, côté filles.

— Hum ? » Grognement interrogateur qu'Anna interpréta correctement. Comment avait-elle réussi à inscrire dans un établissement si huppé deux filles au passé douteux ?

« Ton nom et celui du principaté Delari. Plus un héritage surprise d'Hugo Mongoz.

— Hugo Mongoz ? Mais…

— Pas en argent, en influence. Belliqueux a trouvé une lettre dans ses papiers. Des instructions, destinées à un petit-fils illégitime, qui n'avaient pas été envoyées avant son décès. Dedans, il affirmait te devoir beaucoup. Sans en préciser la raison. Il tenait à ce que son petit-fils te remboursât. C'est un moine des Frères gris. Et voilà le travail.

— Oh ! Tant mieux, j'imagine. Héris. Héris ? »

Vali jeta un regard derrière Pella. « Elle vient de faire ce truc, là, p'pa, déclara-t-elle. Se tourner de profil.

— J'aimerais bien le connaître, lâcha Lila. Je ferais fortune.

— Tu es déjà riche, lui apprit Anna. Ton père a amassé assez de butin pour que trois vies ne suffisent pas à le dépenser. »

Hecht éclata de rire. « J'en doute sincèrement.

— Dans quoi comptes-tu l'investir ? Et ne me parle pas de ces sottises de vignoble et de latifundia. Je pourrais entasser toutes tes connaissances en agriculture dans un dé à coudre, et il resterait encore de la place.

— Tu crois vraiment ? Je pourrais te surprendre, mon cœur. J'ai passé un bon moment en prison à Plemenza. Lire de vieux textes sur le travail des champs était ma seule distraction. »

Cela n'arrêta pas longtemps Anna. « Ça n'a aucune valeur pratique. Tu ne seras jamais un fermier.

— Tu as peut-être raison. Il faudra qu'on en reparle. Mais pas maintenant. Je veux seulement me vautrer dans le luxe d'un farniente bien mérité, tant qu'on n'exige plus rien de moi.

— Oh, mais exigences il y aura ! Et tu devras d'abord te vautrer dans un bain chaud d'eau bien savonneuse. »

Anna et les filles avaient d'ores et déjà préparé une grande bassine de cuivre et l'eau était sur le feu. Anna refusait d'aller aux étuves. Et elle en interdisait l'accès aux enfants. Par mesure de sécurité, bien sûr. Disait-elle. Mais Hecht avait ses doutes : ça ne devait pas s'arrêter là. Elle ne voulait pas en parler. Ça ne méritait pas une scène de ménage.

« Une des choses qui m'ont le plus cruellement manqué là-bas, ce sont les bains du palais Chiaro, dit-il une fois installé dans la bassine, pendant que ces dames y versaient de l'eau chaude et que Pella méditait de s'éclipser de peur d'y passer ensuite.

— Vraiment ? fit Anna.

— Voilà que tu laisses encore ton imagination vagabonder. Les rumeurs sont fausses. Il ne se passe jamais rien là-bas.

— Vraiment ? » Derechef.

Hecht haussa les épaules. « Ne m'oblige à te mettre dans l'embarras en te citant les faits. »

Héris passait tous les jours. Elle n'avait pas grand-chose à dire et n'insistait pas. « Quand tu te sentiras prêt, fais-le-moi savoir. Je viens juste voir si tu l'es. Il n'y a pas de presse. Pour l'instant. »

Mais Héris et le principaté Delari n'étaient pas les seuls à vouloir se payer une tranche de l'ex-capitaine général. Représentants du Collegium, de presque toutes les Cinq Familles et de l'ambassade impériale du Pénital, tous ces gens se présentèrent chez Hecht dans les quatre jours qui suivirent son retour.

Seuls Titus Consent et sa tribu y étaient admis. Et Héris, à qui l'on ne pouvait guère claquer la porte au nez.

« Tu commences à ne plus tenir en place », fit remarquer Anna d'une voix soigneusement neutre. À un moment où elle croyait les enfants occupés ailleurs.

« Titus prétend que je n'ai jamais su me détendre.

— Titus est scandaleusement intelligent pour son âge. Alors ? Peut-on parler maintenant ?

— J'imagine. » Il avait cherché un moyen de lui présenter les choses. « L'impératrice aimerait que je vienne travailler pour elle.

— Que tu l'aides à remplir un devoir sacré. En prenant la tête d'une croisade impériale en Terres Saintes. Je sais. C'est sans doute le secret le plus mal gardé de l'époque. Tout Brothe était au courant quelques heures après l'annonce de l'accession de Bronte Doneto à la fonction de nouveau patriarche. Le Pénital en a fait courir le bruit. Doneto était furieux. Pinkus a envoyé quelques-uns de ses hommes de confiance pour nous garder. Pas pour se vanter d'avoir protégé un ami. Mais parce qu'il craignait que Doneto ne fît une grosse bêtise. »

Hecht poussa un grognement. Ghort n'en avait rien dit. Mais ça lui ressemblait bien. Ne jamais se targuer d'avoir pris des mesures susceptibles d'être regardées comme intelligentes ou attentionnées. Il ne tenait pas à ternir sa mauvaise réputation. « Il l'aurait su s'il y avait eu réellement du

danger. » Hecht reluqua curieusement Anna. Pourquoi avait-elle gardé cela pour elle jusque-là ? Espérait-elle qu'il ne serait plus question pour lui de se mettre au service de l'impératrice ?

Probablement.

« Au final, ç'a été une tempête dans un verre d'eau. Le principaté Delari a marmonné quelques sous-entendus gros comme une maison dans l'oreille de qui de droit et Pinkus a rappelé ses hommes. »

Héris se serait exprimée ainsi. Après avoir longuement répété sa réplique.

« Muniero Delari et Bronte Doneto ont toujours eu des relations houleuses. Dont je ne suis pas libre de discuter. Doneto devrait éviter de raviver de vieux démêlés maintenant qu'il a un boulot de rêve. Delari est plus vieux que les pierres. Doneto peut bien laisser au temps le soin de vider leur querelle.

— Piper, je ne te suivrai pas à Alten Weinberg si tu y vas. »

Et voilà ! Pas inattendu mais échappant à sa compréhension.

Bien qu'il se fût amplement donné le temps de ruminer cette éventualité.

« Tu sais que nous n'avons passé que quelques semaines ensemble depuis que nous formons un couple, ce qui remonte à des années. »

Était-ce une question ou un constat ? Toujours était-il qu'elle exagérait. Plus ou moins. Il n'en dit rien. Parce qu'il y avait une grande part de vérité là-dessous.

« Tu es constamment en campagne. Je ne te verrais pas davantage en émigrant. Et je ne connaîtrais personne à part les filles. Je ne parlerais même pas la langue. Je devrais donc rester cloîtrée chez moi et je ne te verrais pas parce que tu seras sur le terrain.

— Je n'ai nullement l'intention de mener une croisade en Terres Saintes. Je forcerai l'impératrice à changer d'avis.

— Sûrement. Tu es capable de tout. Tu as le don d'obtenir des gens qu'ils se plient à ta volonté. Mais, une fois que tout sera dit et fait, tu te retrouveras quand même sur le terrain. C'est ta vie. Donc, comme je viens de le dire, je resterai ici, où je me sens à l'aise, et je ne te verrai que de temps en temps. Je n'aurai pas à bouleverser mon existence. »

Hecht se referma comme une huître sur ses émotions. Il refréna son inclination à jouer les mâles dominants. Il n'en avait pas le droit dans cette relation, ni d'ailleurs dans ce pays. Il repoussa avec irritation les pensées de

Helspeth qui l'assaillaient. Ce n'était pas le bon moment. « Je vois. » Il sentait les enfants rôdailler non loin, hors de vue mais à portée d'oreille.

« Je reconnais volontiers avoir beaucoup plus que la plupart des épouses et des maîtresses, reprit Anna. Ce qui fait de moi une femme trop gâtée et aux dents trop longues, sans doute, pour mener l'existence d'une suiveuse de l'armée.

— Je n'en disconviens pas. J'en suis incapable. Tu l'as exprimé à la perfection. Je suis ce que je suis et tu le sais mieux que personne. Mais je m'étais dit qu'Alten Weinberg serait plus familial. »

Anna avait indubitablement la réponse à ce dernier argument. Elle n'eut pas le temps de la donner. Héris surgit de nulle part en pivotant de face à l'autre bout de la chambre. « Cette fois, Piper, il faut que tu viennes. Il s'est passé quelque chose. Souper. Anna. Grand-père serait vraiment content de voir les enfants. » Elle se tourna de profil et disparut.

Anna retenait sa respiration. « C'était une invitation courtoise à une obligation de principe.

— Oui ?

— On pourrait dire qu'Héris et moi sommes devenues amies. Son comportement… Notre querelle pourrait bien être caduque. »

Hecht se contenta de nouveau d'un monosyllabe interrogatif.

« Nous devons voir le principaté Delari avant de faire d'autres projets. »

Un frisson prémonitoire lui parcourut l'échiné. Si d'aventure la Nuit s'avisait d'adopter une ligne de conduite plus rigoureuse, ses propres désirs risquaient de se dissiper comme fumée au vent.

La maison de ville de Delari vivait dans les affres d'un changement spectaculaire. Non pas de simples réparations mais d'une complète rénovation. La domesticité s'était élargie à une douzaine d'hommes ; autant de rustauds aux yeux durs, aussi vigilants que l'avaient été les gars de Madouc. Tous provenaient du clan du principaté. Ce qui les apparentait aux petits-enfants de Muniero Delari.

Le souper fut servi à la table habituelle par les domestiques habituels. « Tout a changé quand Bronte Doneto a enfin réalisé son ambition, expliqua Delari au moment où on apporta les hors-d'œuvre. Je m'attends à ce qu'il ranime les hostilités qui nous ont conduits à nous affronter il n'y a pas si longtemps. »

Cela devant Anna et les enfants. Qui jetèrent un regard vers Hecht, quêtant une explication. Il ne la leur fournit pas.

« Nous nous sommes mis à deux pour vous tirer de là, répondit-il en revanche. Qu'est-il advenu du deuxième ?

— D'Armand ? Je n'en sais rien. Cette petite fouine s'est éclipsée quelques secondes après que Hugo Mongoz a rendu son dernier soupir. Espérer que les partisans de Doneto l'aient éliminé serait sans doute trop exiger.

— Pourquoi tous ces travaux ? s'enquit Hecht. Que se passe-t-il ?

— On fortifie.

— J'avais compris. Mais pourquoi sommes-nous tous là ? Il ne s'agit pas seulement d'un souper amical avec toute la famille. Vous prenez un air coupable. Ça me met la puce à l'oreille. Il se passe quelque chose. Le comportement d'Héris le laissait également entendre. Où est-elle, au fait ?

— Elle sera là dans une minute. »

Turking et Felske apportaient les plats avec un manque ostentatoire de conviction. Comme s'ils gagnaient du temps.

Héris entra, grossièrement vêtue. Turking et Felske se pressèrent de lui apporter les hors-d'œuvre qu'elle avait manqués. Madame Creedon elle-même mit un bon moment à servir son champignon mariné farci au fromage et à l'oignon. Héris grogna de satisfaction et l'engloutit. De toute évidence, on n'aurait droit à son récit que si c'était indispensable.

Le principaté Delari se fit taciturne ; sa contribution à la conversation se limita à de vagues questions aux filles sur leurs progrès scolaires. Lila y répondit avec un enthousiasme inattendu. Elle était plus passionnée que Vali par les recherches intellectuelles. Hecht en fut fort étonné.

Les gens ne cessent tout bonnement pas de vous surprendre.

Turking et Felske reprirent vie. En un éclair, ils eurent fait une place à table et mis les couverts pour Cloven Februaren, qui venait d'entrer en traînant les pieds.

« Pour citer mon ami Pinkus, vous avez l'air de la merde au bout d'un bâton, fit remarquer Hecht.

— Indubitablement. » Cloven Februaren donnait l'impression d'avoir failli mourir d'inanition.

« C'est maintenant l'image même de la santé. Tu aurais dû le voir ce matin. Je l'ai cru au bout du rouleau. »

Le Neuvième Inconnu s'installa. Il se mit à piocher férocement dans son plat. Vali et Lila en étaient gênées. Anna devait absolument relâcher ces deux filles dans la nature. Elles avaient besoin d'être de nouveau confrontées à la réalité. Elles souffraient d'amnésie, avaient oublié les aspects les plus âpres de leur propre romance enfantine. « J'ai passé une nuit à la Colline-de-l'Elfe, déclara Februaren. C'est encore pire que dans les récits.

— Je ne pige pas, lâcha Hecht.

— Tu devrais pourtant, intervint Delari. Ça fait partie du folklore nordique. Là-haut, les gens croient que nous partageons le monde avec un tas d'autres espèces. Le Peuple caché, plus généralement : lutins, farfadets, fées. Elfes de lumière et elfes des ténèbres. Gobelins, nains, peuple de la mer. Et des dizaines d'autres.

— Sans compter les morts qui marchent », grommela Februaren.

Delari l'ignora. « Le Peuple caché se rend coupable de toutes sortes d'espièglerie. Bénignes ou malignes, selon leur nature. Plus souvent malignes que bénignes, bien entendu. Une de leurs farces favorites est d'attirer un mortel dans leur royaume, où le temps s'écoule différemment.

— Plus lentement que chez nous, d'ordinaire, affirma Cloven Februaren. C'est le contraire dans le royaume des dieux. J'avais épuisé tous mes vivres et j'allais mourir de faim. Mais c'était aussi vrai de la nourriture. Elle m'aidait à oublier ma faim, mais ne me sustentait pas assez.

— Le hic, c'est qu'il y est resté trois mois alors qu'il ne s'est passé que quelques jours ici, expliqua Delari.

— Alors vous avez fait ce que vous comptiez faire là-bas. Vous avez libéré les…

— Non. Loin de là. Les Anciens sont bouclés comme des olives dans un fût enfermé dans un tonneau scellé. Je n'ai réussi qu'à ouvrir un passage entre le monde du milieu et le royaume des dieux. Ce sont les Nordiques qui l'appellent le monde du milieu, parce qu'il est connecté à tous les autres mondes de leur cosmologie. Oh, mon autre succès ! J'ai persuadé les Aelen Kofer de collaborer à la libération des Anciens. »

Hecht réprima un réflexe conditionné en se remémorant, à nouveau, que toutes les convictions étaient vraies au sein de la Nuit.

Les enfants s'ennuyaient. Le Neuvième Inconnu n'avait pas narré son aventure en termes assez épiques. Ce qui ne lui ressemblait guère.

« Après avoir entendu toutes ces nouvelles positives, vous devez sans doute croire qu'il y a un piège », déclara Februaren.

Le principaté Delari semblait entendre cette histoire pour la première fois. « Grand-père. S'il te plaît. »

Le sourire de l'aïeul n'était que l'ombre de lui-même. « D'accord. Le temps joue un rôle essentiel. Le passage est ouvert. La magie se déverse à flot. Les Aelen Kofer peuvent rebâtir le pont de l'arc-en-ciel donnant accès à la grande citadelle céleste. On peut au moins aller jusque-là.

— Mais ? » Delari, les sourcils froncés.

« Mais Kharoulke est en chemin. Et nous ne pouvons pas entrer. Seul quelqu'un du sang des Anciens peut briser la dernière barrière.

— Et tous ceux de leur sang sont à l'intérieur, renchérit Delari.

— Au départ, je croyais que l'ascendant pouvait y parvenir. Il lui reste des lambeaux importants du savoir d'Ordnan et d'Arlensoul. Et c'est lui qui les a enfermés hermétiquement. Logiquement, on pourrait le croire capable de défaire ce qu'il a fait.

— Mais ce n'est pas le cas, pressentit Delari.

— Non. Il s'est trop bien appliqué. Et un impératif mythologique est à l'œuvre ici. Même un libre penseur comme moi, qui a pourtant passé toute son existence immergé dans la culture chaldaréenne de l'Église brothienne épiscopalienne, ne peut pas le comprendre. Le fond du problème, si nous voulons libérer les Anciens pour qu'ils arrêtent Kharoulke, c'est donc qu'il nous faut quelqu'un de leur sang pour enfoncer la porte. »

Anna sidéra tout le monde en pépiant « À ce que j'ai cru comprendre, les mâles des Anciens auraient culbuté toutes les filles de cultivateurs et de bûcherons qu'ils ont rencontrées en visitant notre monde.

— Retrouver leur descendance serait épineux, déclara Delari. Ils n'ont rien fait de tel depuis quatre siècles. Le sang doit être très dilué.

— Il y a une autre solution, affirma Februaren. Si l'on en croit l'ascendant.

— Gedanke », devina Hecht en se demandant lui-même d'où il tenait ce nom. Était-il voué à la damnation éternelle parce qu'il avait acquis ce savoir impie ?

« Bien vu. » Februaren en resta baba. « Comment le savais-tu ?

— Pur coup de chance. Mais aussi parce que ce qui s'est passé sous les murailles d'al-Khazen relevait de la querelle opposant la Bannie et son père à propos de Gedanke.

— Pratiquement tout ce qui est arrivé découle de la soif des Anciens pour le sang du tueur de dieux. Arlensoul a sauté sur l'occasion pour se venger. Et Gedanke était aussi son amant. Pas seulement l'enfant qu'ils avaient créé. L'ascendant dit que Gedanke lui-même était présent lors de l'épreuve de force. En tant que héros non mort. Ce qui a encore ajouté à la combativité d'Arlensoul. »

Tout le monde restait coi. Hecht se demanda pourquoi Februaren avait choisi d'en débattre pendant le souper. Normalement, cela aurait dû attendre qu'ils se fussent retirés dans la chambre insonorisée. Il se surprit à scruter les recoins sombres et à observer attentivement Turking et Felske.

Le Neuvième Inconnu comprit aussitôt que Hecht venait d'en prendre conscience. Il sourit, hocha la tête et reprit : « La part d'Arlensoul qui s'est incarnée dans l'ascendant nous a livré de très précieux renseignements sur son demi-dieu de bâtard. Elle a veillé sur lui de son mieux. Il était encore vivant quand elle a trépassé.

— Ça devrait rétrécir le champ des recherches. Il ne doit pas y avoir beaucoup d'hommes qui ont vécu plus longuement que vous et donné la preuve de leur pouvoir divin à l'occasion. Il devrait en disposer, non ?

— Excellent, Piper. Il devrait, effectivement. Mais il y a de fortes chances pour qu'il ne sache même pas qui il est. Sa mère ne le lui a jamais révélé. Il ne l'a jamais vue. Il doit se croire un très étrange orphelin.

— Il devrait pourtant le soupçonner, intervint le principaté Delari. S'il est quelque peu familiarisé avec la mythologie. Quand on grandit dans cette région du monde, qu'on est orphelin, qu'on jouit de capacités extraordinaires et qu'on donne l'impression d'être immortel, on doit bien se douter de quelque chose, non ?

— Bien sûr, Muno. Pour autant que nous le sachions – la part d'Arlensoul de l'ascendant n'est pas totalement sincère –, le bâtard devrait être un paysan ou un bûcheron d'un très grand âge, vivant dans le nord-est de l'empire du Graal. Le nourrisson a été abandonné dans la sacristie d'une église forestière des montagnes du Harzl de Marhovz, à une cinquantaine de lieues de Grumbrag.

— Ne pourrait-il s'agir de celui qui se fait passer pour le frère de Piper ? » demanda Anna.

Cloven Februaren gloussa puis, d'un signe, leur fit comprendre qu'on ne devait pas s'étendre là-dessus. « Et vous savez tout cela parce que… ? s'enquit Hecht.

— Parce que l'ascendant sait pratiquement tout ce que savait sa mère. Mais cette dernière ne pourrait – ou ne voudrait – pas nous aider aujourd'hui à le localiser.

— Pourquoi ?

— La personnalité de la Bannie est toujours vivante et indépendante, bien qu'elle soit très appauvrie. Réduite sans doute à une minuscule parcelle de ce qu'elle était, mais essentiellement la même.

— Une tâche aisée à présent, grand-père, lâcha Delari. Saute jusqu'à cette église rustique et effectue une recherche en spirale, en demandant à tous les hommes que tu rencontres s'ils ont plus de quatre cents ans. Dès que tu obtiendras une réponse affirmative, tu auras trouvé ton demi-dieu.

— Ingénieuse stratégie, Muno. Piper, ce garçon a toujours eu le don de tourner autour du pot en gesticulant dans le brouillard. Mais j'ai en tête une méthode bien plus rapide et efficace.

— Un homme qui a vécu si longtemps doit certainement dissimuler son âge, avança Anna. S'il ne le faisait pas, tous les vieux barbons de hobereaux chercheraient à s'approprier son secret.

— Ou bien les gens s'évertueraient à lui planter un épieu dans le cœur, ironisa Héris.

— Ne pourrait-il être à l'origine de la légende des vampires ? s'enquit Hecht.

— Ce sont les vampires qui sont à l'origine de la légende des vampires, répliqua le Neuvième Inconnu. Des créatures de la Nuit qui ont pris goût au sang. » Februaren désigna Anna. « La jeune dame est aussi intelligente qu'elle est belle. Non. Je n'ose pas m'avancer à ce point. Ça ferait d'elle une déesse. Disons simplement qu'elle est intelligente. Mais cacher sa longévité poserait un sérieux problème.

— La flatterie vous ouvrira toutes les portes, monsieur.

— Je l'espère. Piper ? Tu donnes l'impression d'avoir avalé un noyau. Si mes badinages te déplaisent, dis-moi d'aller au diable. Je le ramènerai de l'enfer.

— Allez donc en enfer, vieille barbe. » Hecht gloussa. « Non. Vous avez seulement exposé les faits. Elle est tout cela. Mais une idée m'est venue. S'agissant d'où il vous faudrait commencer à chercher. Sans pour autant vous contraindre à vous appuyer tout le trajet jusqu'à une église qui ne doit d'ailleurs plus exister à l'heure actuelle. » Il posa un doigt sur ses lèvres. Il ne tenait pas à se répandre ici. Les vieux messieurs en rajoutaient façon

« les murs ont des oreilles », qu'elles fussent humaines ou ectoplasmiques. Il y avait dans chaque foyer un parent ou un domestique qui ne répugnait pas à gagner un ducat en alimentant le marché noir de l'information.

« Nous en parlerons donc en prenant le café, déclara Delari. Bon, les enfants, vous êtes restés aussi muets que des serpents. Pourquoi ne me parleriez-vous pas des Frères gris, les filles ? Et Pella pourra me narrer ses aventures avec Piper. On me dit que tu es tombé amoureux des faucons, petit. »

Encouragés, voire éperonnés, les enfants daignèrent livrer quelques détails sur leur vie. Assez anodins pour qu'on pût les partager avec de vieilles gens.

Héris se leva de table. Elle avait mangé très vite et de bon cœur. « Je suis rassasiée. Je vais aider la cuisinière à préparer le café. »

Les jeunes ne tardèrent pas à se décider à quitter la table. « Régalez-les donc de vos aventures dans le pays des dieux », conseilla Hecht à Februaren. Pella, à tout le moins, devrait s'intéresser à un royaume de conte de fées en majeure partie réel.

Le Neuvième Inconnu s'exécuta, non sans se fendre d'exagérations scandaleuses, en changeant de voix pour chacun des protagonistes. Il prêta à Korban Jarneyn celle d'un vieux gorille demeuré. Hecht lui-même apprécia le spectacle.

« J'espère que vous teniez seulement à rendre votre épreuve plus distrayante, déclara Hecht à Februaren tout en acceptant le café que lui tendait Héris.

— J'en ai gommé les aspects les plus sinistres pour ne pas trop les choquer, mais ça s'est vraiment passé ainsi. Ils ont aussi mangé le requin.

— Pourquoi est-ce que je doute de toi, grand-père ? s'interrogea à haute voix le principaté Delari.

— Parce que tu es un tel cul serré, Muno. Tu l'as toujours été. Tu n'as pas une once d'émerveillement en toi.

— Probablement pas. J'étais trop occupé à te harceler et à m'efforcer de recoller les morceaux.

— Allez-vous enfin cesser, les vieux ? aboya Héris. Piper avait une bonne raison de vouloir parler ici. Tant tu as fanfaronné en bas avec ton spectacle burlesque. Finissons-en. Avant que vos espions ne commencent à se demander pourquoi nous nous cachons dans cette chambre.

— Elle a raison. » Februaren soupira. « Et moi qui commençais seulement à m'échauffer. Elle tient indubitablement de Grade Drocker. Ça ressemble à ce qu'il faisait au même âge.

— Stop ! grogna Héris. Suffit ! Cloven Februaren. Tu disais avoir un plan pour retrouver en vitesse le bâtard manquant. Quel est-il ? Expose-nous ça, puis je vous expliquerai pourquoi je tenais à ce que nous nous réunissions tous ici.

— Encore un fragment du rocher Grade Drocker. Aucune patience. Très bien, Piper. C'est la simplicité même. Le nouveau patriarche, notre bien-aimé Bronte Doneto, qui se trouve aussi le plus puissant sorcier à endosser l'hermine depuis deux siècles, a lâché sur Muno et toi ses Instrumentalités espionnes. Je leur ai donné à entendre toutes sortes de choses intrigantes au rez-de-chaussée. En conséquence, c'est un Sérénité très fébrile qui devrait déchaîner la puissance de l'Église pour résoudre le problème du bâtard d'Arlensoul.

— Pourquoi ? Il ne devrait pas s'en soucier.

— Erreur. Peut-être s'il savait toute l'histoire. Mais ce qu'on lui a permis d'en connaître devrait le contraindre à s'y intéresser.

— Veux-tu bien prendre la peine de t'expliquer ?

— Un point essentiel il vient de découvrir que je suis toujours en vie. Ça va sérieusement l'ébranler. En même temps, il apprendra qu'il existe une preuve aussi concrète qu'absolue de l'échec partiel de ses convictions religieuses. Que, si on ne les a pas vus depuis très longtemps, les Anciens n'en restaient pas moins, eux aussi, toujours vivants. Qu'ils survivent dans l'imaginaire de milliers de ruraux qui vont à l'église les jours idoines mais ménagent les risques en s'adonnant aux anciens rituels quand ils le doivent. De surcroît, si l'on ne veut pas voir le monde piétiné sous les sabots d'Instrumentalités encore plus archaïques et ténébreuses, il va falloir réveiller et renforcer les Anciens.

— Là, vous m'avez peut-être perdu. Je comprends chaque phrase. Séparément. Mais comment établir entre elles un lien qui nous permettrait de retrouver notre demi-dieu manquant ?

— Simple comme bonjour, Piper. Simple comme bonjour. Écoute ce que je dis. Le seul fait de me savoir en vie fait chier Sérénité dans sa soutane. Mais, à l'idée que je sois avide de retrouver le moutard d'Arlensoul, il sera carrément terrifié. Il a déjà peur que Muno ne lui

complique la vie. Il va paniquer. Et déployer toutes les ressources de l'Église pour trouver notre homme avant moi.

— Malin. Mais peut-être vous êtes-vous pris à votre propre piège. La raison pour laquelle je tenais à ce que nous discutions ici, c'était que je voulais vous prévenir contre Ferris Renfrow. Nous avons tenté d'enquêter sur lui à Alten Weinberg. Nous n'avons pas découvert grand-chose, mais quelques constats singuliers ont fait surface.

— Lesquels ?

— Il n'était pas très connu avant Johannes, mais on peut relier un homme portant le même nom à la plupart des empereurs, et ce depuis la fondation de l'empire du Graal. Le Ferris Renfrow d'aujourd'hui prétend qu'il s'agit de ses ancêtres. Mais nous n'avons jamais trouvé personne qui ait entendu qu'un seul de ces Renfrow se soit marié. Ou ait été engagé de quelque façon dans une relation avec un être humain, mâle ou femelle.

— Ce serait bien extraordinaire.

— Il est également capable d'exploits singuliers. » Hecht répéta ce qu'il avait entendu dire à propos de Renfrow et du compte rendu de la bataille de Los Naves de las Fantas qu'en sa qualité de soi-disant témoin oculaire il avait donné à la cour de Katrin le soir même du combat.

Cela suscita quelque intérêt. D'abord sous la forme d'un déni, dont le principaté fut le principal tenant. « Il a dû demander à des créatures de la Nuit d'observer les combats et de lui rendre compte. Seul grand-père voyage par la Structure. Et Héris maintenant. Nous ne l'enseignons à personne. Nous n'en parlons à personne. Même les moines et les nonnes qui travaillent là-dessous ignorent ses capacités réelles. »

Cloven Februaren en était moins persuadé. « Quelqu'un d'autre aurait pu construire sa propre Structure. » L'ancien retomba dans un silence pensif ; il tentait visiblement de se rappeler quelque chose.

« Si c'est un demi-dieu ou un quasi-immortel, il n'a peut-être même pas besoin d'une Structure, avança Héris. Quand donc est né ce bâtard ? Il y a combien de temps ? »

Nul ne le savait. L'enfant était mythique. « Il y a au moins quatre siècles, bougonna Februaren. Voire davantage.

— Tu as un témoin oculaire, déclara Hecht. Un participant. Dans l'ascendant.

— Qui ne saurait le dire. Arlensoul n'a jamais su replacer un événement avec précision dans le temps du monde du milieu. C'est une tare commune

à toutes les Instrumentalités de la Nuit. Qui t'a d'ailleurs permis de rester en vie. Jusque-là.

— Quoi qu'il en soit, c'est par Renfrow qu'il faut commencer, affirma Hecht. Même si ce n'est pas notre homme, il saura peut-être où chercher.

— Je sais ! éructa le Neuvième Inconnu. Quand j'étais petit ! Plus jeune que Pella. Le Sixième Inconnu était encore en fonction, et la Structure primitive à l'époque. Mais nous jouissions d'un plus grand soutien du Collegium… Vous ne l'auriez pas reconnu…

— Grand-père ! Où veux-tu en venir ?

— Ah ! Oui. Un frère travaillait sur le projet. Quelque chose clochait chez lui. Il n'était pas seulement effrayant. Nombre de frères, surtout les ascètes et les moines, peuvent vous flanquer la chair de poule. Ça devait avoir trait à sa personnalité, attirée par la vie…

— Grand-père.

— Oui. Effrayant. Je l'ai dit à mon père, à mon grand-père et à son père. Personne n'a voulu m'écouter. Il travaillait dur et ne faisait rien de scandaleux en public. Et il était indubitablement doué pour son travail…

— Et il s'appelait Ferris Renfrow, le coupa Héris.

— Non. Frère Lester. Lester… Temagat ! C'est ça ! Temagat. Personne de ma connaissance ne s'est jamais autant passionné pour la Structure. Même Muno. Sauf peut-être Héris. Héris s'y trouve comme un poisson dans l'eau.

— J'ai des projets, l'ancêtre.

— Temagat a disparu dans des circonstances que je qualifierais de mystérieuses. Nul n'en a eu cure. Les gens vont et viennent. Les anciens se sont lamentés parce qu'ils ne parvenaient pas à lui trouver un remplaçant aussi zélé.

— Temagat ? Lester Temagat ? fit Hecht. Vous en êtes sûr ?

— Évidemment que j'en suis sûr, petit. Je suis vieux mais pas sénile. La calebasse fonctionne comme avant. Pourquoi ?

— Je connais ce nom.

— Ah ! Raconte-moi ça, jeune Piper !

— Quand nous étions en captivité à Plemenza et interrogés par Ferris Renfrow, Pinkus Ghort m'a raconté une histoire remontant à ses premiers emplois de mercenaire. Il travaillait alors pour le vieux duc de Clearanza. Un agent impérial du nom de Lester Temagat aurait prétendument assassiné le père de Ghort et ouvert le portail de la ville pendant la nuit. C'est venu

sur le tapis parce que Ghort persistait à dire que l'homme qui nous interrogeait s'appelait auparavant Lester Temagat.

— Très intéressant.

— Le hic, c'est qu'on ne peut pas se fier à Pinkus Ghort quand il rapporte des détails de son passé. Il donne des versions contradictoires du même épisode dans la même journée. Je n'ai pas cherché à creuser. Mais les Clearanziens n'ont pas des événements les mêmes souvenirs que Ghort. Jusque-là, j'aurais volontiers parié sur la véracité de son récit, à condition de confier à Pinkus Ghort le rôle de Temagat.

— C'est porter une lourde accusation contre un ami.

— C'est mon ami. Ça n'en fait pas une moindre fripouille. Et ça ne signifie pas non plus qu'il ne cherchera pas un jour à me jouer un tour de scélérat. Surtout s'il a trop bu de vin. Il ne peut pas résister à un bon millésime.

— Mets donc ça en bouteille et laisse-le vieillir, lui conseilla Anna pour mettre fin à ces bavardages. Cherche à en savoir plus long sur Pinkus. Si seulement nous savions où il a trouvé ce nom.

— Anna ? » Les trois hommes l'avaient interpellée en même temps.

« Pinkus Ghort est un bâtard total. Jusque-là, il a été le nôtre. Quelles sont les chances pour qu'il soit le bâtard et demi-dieu que vous cherchez ?

— Il faudrait qu'il soit vieux de plusieurs siècles pour avoir fait tout ce dont il se targue », avança Hecht en s'efforçant futilement de faire de l'humour. Humour qui ne lui valut même pas un sourire.

« Vous allez devoir vous en charger, déclara Cloven Februaren. Mon objectif reste la grande citadelle céleste.

— Est-ce que ça n'en relève pas ? s'étonna Hecht.

— La traque du passé de Pinkus Ghort ? M'étonnerait. Mais mon cerveau ne travaille pas avec son habituelle glaciale précision. Je suis un peu distrait ces temps-ci. »

Cette dernière affirmation piqua la curiosité du principaté Delari. « Explique-toi.

— Kharoulke arrive. Euh… non. Pas ici. Il se dirige vers l'entrée du royaume des dieux en traversant l'Andoray. Il sait que la voie est ouverte. Et, avant que nous ayons commencé, il s'est produit une énorme éruption sous la mer andorayenne. Un monstrueux jaillissement de pouvoir. Ça s'affaiblit maintenant, mais l'énergie continue de fuir. Toutes les créatures de la Nuit capables de se rendre sur place vont venir s'en gorger.

— Vous croyez qu'il pourrait exterminer les autres ?

— Je crains même qu'il ne soit assez fort pour geler les eaux entre l'Andoray et la porte. S'il y parvient, nous sommes fichus. »

Hecht s'empara d'une carte du Nord. « Doit-il vraiment faire ce grand détour ? Longer le rivage méridional de la mer Basse serait plus court. Il se retrouverait alors en Friesland, bien plus près de la porte.

— Il ne peut pas quitter les régions glacées. La glace n'est pas encore permanente au sud de la mer Basse.

— Je n'ai pas un aussi bon souvenir de ma mythologie, grand-père, déclara Delari. Kharoulke n'était-il pas victime d'une malédiction lui interdisant de traverser la mer libre ?

— Pas toujours. Il peut enjamber mares et torrents en ne ressentant qu'un léger malaise, sauf s'il se mouille. Il peut même patauger un certain temps dans l'eau à condition de se concentrer pour supporter la douleur. S'il prend son temps, il peut aussi la geler sur un rayon d'une centaine de pas autour de lui. Dans le temps, c'était un moyen de le ralentir, en veillant à ce qu'il soit constamment distrait par des barrières liquides suffisamment importantes.

— Voilà donc un dieu de l'hiver qui ne tolère pas l'eau ? s'étonna Hecht. L'hiver n'est que neige et glace.

— Elles ne le dérangent pas. Elles durcissent simplement quand il se trouve à proximité.

— L'air est naturellement humide, fit observer Anna. L'eau s'évapore. Ça explique peut-être pourquoi ce démon est toujours d'humeur exécrable.

— C'est possible. À moins qu'il ne soit, comme tant d'autres, un mauvais coucheur de naissance.

— Eh bien, messieurs, je vous remercie de m'avoir autorisée à pénétrer ce soir dans votre club. » Anna but une dernière gorgée de café et repoussa sa chaise. « Mais je ferais mieux d'aller voir ce que font les enfants.

— Arrivée à la porte, arrête-toi et compte jusqu'à dix avant de soulever le loquet », lui conseilla le Neuvième Inconnu.

Tout le monde en resta mystifié. Pendant les huit premières secondes requises. Le vieil homme ne détachait pas le regard du bas du dos d'Anna et Hecht s'en irrita.

Februaren tendit l'index et articula une parole. Le mot resta en suspension, scintillant, comme fait d'un métal violet ardent.

Hecht lâcha un rot sonore, une éructation flatulente qui embarrassa toute l'assistance.

Des glapissements suraigus montèrent des plis de la robe d'Anna. Des ombres évoquant des humanoïdes d'un pied de haut, nantis d'un dard de scorpion et d'une paire de bras supplémentaire, en tombèrent en se tortillant. Rien ne les portait. Puis elles s'effritèrent en petits tas de sable noir. Lequel sable ne tarda pas à partir en poussière.

« Encore quelques secondes, s'il te plaît, Anna, fit le Neuvième Inconnu. Héris, éparpille-moi cette poussière noire. Doucement. Tu devrais trouver deux petites perles d'ambre. Patience, Anna. »

Héris obtempéra. « Je ne vois aucune perle. Juste deux paillettes d'or. » Elle les plaça devant Februaren.

« Tiens, tiens.

— Je peux y aller maintenant ? demanda Anna.

— Oui. Attrape ce mot et traîne-le derrière toi. Ça interdira à d'autres de se faufiler dans cette chambre pendant que la porte sera ouverte. Quand tu l'auras refermée, imprime-lui une poussée pour le mettre en branle. Il dérivera en décrivant des cercles et délogera tout ce qui rôdaillerait alentour. Rôdailler ! J'adore ce mot. Ça devrait durer vingt minutes. Je parle du mot qui flotte. »

Anna se plia aux instructions en refusant de se laisser impressionner ou intimider par l'inattendu.

La porte se referma lourdement.

« Alors, qu'avons-nous là ? » demanda Hecht.

Tous fixaient les paillettes. Hecht resservit du café. « Bronte Doneto fait son petit malin, déclara finalement Delari.

— Comment sais-tu que c'est lui ? s'enquit Héris.

— À cause des paillettes. Toute Instrumentalité véritable aurait laissé un œuf. De la taille d'une perle. Celles-là ont été créées spécialement à partir de créatures de la Nuit puis entraînées par un sorcier déterminé à consacrer beaucoup de son temps à les formater.

— Tout cela à partir de deux paillettes ?

— Tout cela. Elles représentent sans doute des années de travail.

— Comment le savais-tu ? » interrogea encore Héris.

Februaren se tapota l'aile du nez. « Le talent, mon chou. Le talent. Crois-moi sur parole. Ne le possédant pas toi-même, tu ne peux pas comprendre.

— Je comprends au moins quand on se pousse du col », rétorqua Héris, un tantinet irritée mais sans plus. Februaren ne s'était pas montré condescendant. « Leur disparition ne va pas lui mettre la puce à l'oreille ?

— Il n'a qu'une moitié de cervelle. Il devrait néanmoins s'en douter.

— Alors qu'il ignore que tu es encore en vie ?

— Il le saura dès qu'on lui transmettra des informations sur le cirque du rez-de-chaussée.

— Je ne suis pas fou de Bronte Doneto, déclara le principaté Delari. Mais j'ai pour lui un respect quasi illimité. Il s'est fait lui-même, dans un secret absolu et avec une habileté consommée. Je n'ai pas la première idée de ce qu'il magouillait cette fois-là dans les catacombes avec les chasseurs de sorciers. Prends garde à lui, Piper. Il a dû deviner qu'Armand et toi m'avez aidé à m'échapper.

— Et méfie-toi aussi des chasseurs de sorciers félons, renchérit Februaren.

— Félons ?

— Tu côtoies constamment la Fraternité depuis ton arrivée en Firaldie. As-tu découvert ce que les chasseurs de sorciers fabriquaient dans les catacombes ? Ou aux Dix Gallons à Sonsa ?

— Non. » Il s'y était pourtant attelé. Prudemment.

« Il y a de bonnes chances pour que nul n'en sache plus rien. Sauf peut-être Bronte Doneto, le seul survivant. Sans rien dire de Vali et Lila, qui doivent être au courant de certaines choses qu'elles nous ont cachées.

— Pas mèche.

— Tu pourrais toujours demander au patriarche », suggéra Héris.

Un ricanement unanime mais charitable accueillit sa proposition.

« Combien de temps comptes-tu courir après ton impossible chimère, Piper ? demanda le Neuvième Inconnu.

— Je vous demande pardon ?

— Je reste persuadé que tu ne résisteras pas aux flagorneries d'Alten Weinberg. J'espère seulement que tu tiendras le coup un moment. Le temps que Muno te branche à la Structure. »

Hecht réagit instantanément par l'aversion.

Februaren dévoila une belle rangée de dents. « Tu n'es plus dans le Royaume de la Paix, Piper. Et c'est important.

— Le Royaume de la Paix t'a tourné le dos, renchérit Delari.

— Vous n'avez pas besoin de faire ça. J'ai compris. Mais ça ne me plaît pas. Et je n'aime pas non plus mon exil. Je passerai auprès de la Structure autant de temps que je le pourrai.

— Vous noterez qu'il n'a rien démenti à propos d'Alten Weinberg, de l'empire ni des deux poulettes qui gèrent cette ferme, fit remarquer Héris.

— Oh, oui, on l'a noté », lâcha Februaren.

Les joues d'Héris lui chauffèrent.

Petit-déjeuner chez Anna Mozilla. La famille Consent est en visite ; Noë avec Anna à la cuisine. Les petits Consent grouillent partout comme s'ils faisaient deux fois leur nombre et jouent à échapper, en piaillant et en cavalant tous azimuts, à Pella et aux filles.

Hecht sirote un thé à la menthe, affalé dans un fauteuil confortable, et jouit du charivari domestique. Titus occupe le fauteuil qui lui fait face. Il n'a rien dit depuis la fin du repas. Il sirote le jus de raisin d'un verre clearanzien tape-à-l'œil. Lui aussi savoure l'instant. Mais, finalement, au bout d'un moment, il demande : « On part ? » Il fait allusion à Alten Weinberg.

Hecht hoche la tête « Je ne sais pas encore quand. Je suis passé au Pénital. Pour dire qu'on acceptera l'emploi si l'impératrice veut toujours de nous.

— Nous ?

— Elle prend tout le monde. Ou personne. Prosek s'est décidé ?

— Il hésite. Il aime l'odeur de la poudre et les coups de canon, et il sait qu'il ne pourra plus jouer avec les faucons s'il suit la Fraternité en Terres Saintes.

— Je ne veux pas le perdre. Ni Kaït Rhuk. Au fait, il y a un nouvel ambassadeur, Bayard va Still-Patter. Le graf fon Wistrcz a été rappelé chez lui. Son épouse a offensé l'impératrice.

— Bayard. Pas terrible. Il n'a pas aimé qu'on investisse son chez-soi.

— Tout est pardonné. S'il n'avait pas été contraint de souffrir cette intrusion, Katrin ne lui aurait pas confié une aussi douillette sinécure.

— Qu'est-ce qui vous retient ici ? »

Hecht embrasse leur environnement d'un geste. « Et le principaté Delari, ajoute-t-il. Ce vieillard est un esclavagiste.

— Que vous oblige-t-il à faire ?

— Mon éducation, prétend-il. Je ne suis pas autorisé à en parler. » Et il n'y tient d'ailleurs pas. Ses contacts avec la Structure lui laissent une impression mitigée : il s'y sent maladroit, déplacé, voire un tantinet attardé. Héris a beau lui dire que ça lui faisait le même effet au début, il peut sans doute l'accepter intellectuellement, mais jamais il n'a eu autant de mal à maîtriser un talent.

« D'accord. On partira quand on partira. Je n'ai pas besoin de chercher du travail pour l'instant. Mais je m'inquiète de voir Noë s'agacer de m'avoir dans ses jambes.

— Je peux compatir. » Hecht est dans ses petits souliers. Titus semble désormais incapable de concevoir son existence hors de l'état-major de Piper Hecht.

« À propos, j'ai découvert où Krulik & Sneigon s'était relocalisée, déclare Consent. Pas du tout où je m'y attendais, loin de là. » Il sort une feuille de papier de sa manche et la tend à Hecht, qui l'ouvre et la lisse. Une carte laborieusement dessinée de la mer Viéranne supérieure s'y inscrit. Un cercle rouge est tracé dans les montagnes sauvages, côté empire oriental. « Quelque part par là. Je m'en suis aperçu parce que Krulik & Sneigon recrute des vétérans pour défendre un site. On a abordé certains de mes agents. Je leur ai dit de signer.

— Tu en sais davantage, j'imagine.

— Bien sûr. Planqué dans une contrée sauvage pratiquement déserte. La peste a balayé la population voilà plusieurs siècles. »

Ç'avait été une époque aussi étrange qu'effroyable. L'épidémie avait frappé l'empire oriental, où elle avait sévi au plus fort de sa virulence au moment précis où la férocité de la conquête pramane atteignait son apogée. D'aucuns pensaient que les grandes migrations avaient contribué à son expansion. Les populations urbaines de l'empire oriental avaient été décimées, à tel point que les paysans avaient afflué dans les villes dans l'espoir d'y prospérer. Eux aussi avaient péri en grand nombre. De vastes étendues cultivées avaient été rendues à la nature. Et restaient encore sauvages aujourd'hui, des siècles plus tard.

« Pourquoi là précisément ?

— Un splendide isolement, mais un fleuve assez large et paisible pour permettre une circulation réduite de péniches. De grandes et vieilles forêts pour le charbon de bois. Et des filons à proximité. Pas de la meilleure qualité, pas non plus de la pire. Surtout s'ils recourent au travail forcé.

Aucun gouvernement pour intervenir. Les chefs des tribus locales se laissent aisément soudoyer ou intimider. C'est à cause de ces sauvages qu'on engage des soldats. La direction entend se livrer à une démonstration de force aussi spectaculaire que sanglante dès que l'occasion s'en présentera. La construction est déjà commencée. Ils tiennent à monter une énorme entreprise qui leur permettra de vendre leur production à tout le monde et les enrichira prodigieusement.

— Il y a en effet des fortunes à gagner en créant les instruments d'un meurtre organisé efficace. Qu'en est-il du soufre ?

Pour fabriquer la poudre. Ils ont aussi des mines de soufre à proximité ?

— Non, ils doivent l'importer. Sauf s'ils font fabriquer la poudre ailleurs.

— Ce qui ne serait pas idiot.

— Je continue de fouiner. Mais n'oubliez pas que nous n'avons plus de statut légal.

— Je sais. Mais nous ferons comme si. Nous serons notre propre loi.

— D'autres sources de renseignements se sont également présentées. Par le fait.

— Oh ? » Intérêt immédiat.

« Beaucoup de Dévédiens de Brothe sont mécontents des agissements de Krulik & Sneigon. Ceux qui ont été témoins de ce qui arrive aux Dèves quand on en fait des boucs émissaires. Des réfugiés de Sonsa, par exemple. Ils sont persuadés que Krulik & Sneigon va déclencher le courroux du monde chaldaréen contre la communauté dève.

— On ne sait jamais. » Rassasié par un des meilleurs repas d'Anna, Hecht avait surtout envie de retourner se coucher.

« C'est vrai. Le couperet tombera parce que les chaldaréens craindront que les Dèves ne s'équipent d'armes terrifiantes.

— Et ils auront raison.

— Probablement. Mais, je vous le rappelle, ce ne sont pas les Dèves qui ont commencé à foutre le grabuge.

— Bien sûr que si, Titus ! En refusant tout bonnement d'admettre quelques vérités religieuses évidentes.

— Je ne suis pas le plus dévot des convertis, patron, mais c'est de la couille en barre ! »

Hecht éclate de rire.

« Je n'ai rien découvert de très utile sur Ferris Renfrow ni sur Pinkus Ghort. Je ne tiens pas non plus à trop pousser le bouchon, surtout dans le cas de Renfrow. Son réseau est plus vaste, sophistiqué et dangereux.

— Je te comprends, Titus. Il m'inquiète aussi.

— Merci. Avec Ghort, le hic, c'est l'absence de moyens. Je ne peux envoyer personne au Grohlsach. Si du moins c'est de là que vient Pinkus. L'enquêteur n'y survivrait pas.

— Naturellement. Et sur le giton ?

— Pas grand-chose de ce côté-là non plus. Il s'est volatilisé le jour de la mort de Boniface. Peut-être a-t-il fui vers l'empire sous un déguisement. À moins qu'il ne vive dans les rues. Ou qu'on l'ait tué. Ces trois hypothèses ont leurs défenseurs. En quoi êtes-vous concerné ?

— Il a vécu avec le principaté Delari. Il a surpris des secrets. Le principaté craint qu'il ne les divulgue. »

L'espace d'un instant, Hecht se demande si Cloven Februaren ne se serait pas occupé d'Osa Stile. Il va falloir lui poser la question.

« Je vois. » Sur un ton laissant entendre que Titus reste conscient qu'on ne lui dit pas l'entière vérité.

Héris pivota de face et apparut derrière le fauteuil de Titus. Elle resta bouche bée. C'était une grosse boulette de sa part. Elle se tourna aussitôt de profil.

Consent sentit le déplacement d'air les deux fois, mais Héris disparut avant qu'il ne se fût retourné. « Que diantre s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Un fantôme ? Je ne sais quoi. Ça n'a duré qu'une seconde.

— Mais…

— Si j'étais chez moi, je conseillerais à Anna de déménager, poursuit Hecht. Il se passe trop de trucs bizarres dans ce quartier. Sans rien dire d'épisodes encore plus dangereux, comme l'explosion de charrettes chargées de barils de poudre. Qu'est-ce que c'est que ça encore ? »

Quelqu'un tambourinait à la porte.

Hecht se dirigea vers l'entrée.

Pella lui passa sous nez. Et parut terriblement déçu de voir Héris s'encadrer dans l'embrasure. « Je suis moi aussi toute retournée de me retrouver là avec toi, Pella, lui dit-elle. Je dois parler à ton père. »

Mais tout le monde était déjà venu voir ce qui se produisait. « J'ai cru que c'était Kaït Rhuk, répondit Pella. Il avait dit qu'il passerait peut-être… Oh-ho ! »

Plusieurs paires d'yeux le transpercèrent. Hecht se chargea de poser la question. « Quand as-tu vu Kaït Rhuk ? » Puis, n'obtenant aucune réponse « Je me souviens distinctement de t'avoir ordonné à plusieurs reprises de ne pas quitter la maison. »

Héris se rappela à eux. « Je peux vous fournir une assez convaincante démonstration, Piper. C'est une des raisons pour lesquelles grand-père m'envoie. » Elle montra un goujon d'acajou d'un brun brillant, d'un pouce de diamètre et de dix-huit de long. Elle trouva le centre de la salle, leva le bout de bois au-dessus de sa tête, ferma les yeux et se mit à tourner sur elle-même. En chantant d'une voix de fausset des paroles en brothien d'église. Le goujon d'acajou frétilla, oscilla et se rétracta.

Il disparut dans un éclair écarlate aveuglant. Deux autres suivirent dans la foulée, puis un petit coup de tonnerre perçant.

Les yeux de Hecht accommodèrent. Trois silhouettes noires ornaient à présent trois des murs du salon, chacune près d'un angle. Elles arrivaient à peu près à la hauteur des genoux, étaient presque aussi larges que hautes et de forme vaguement humaine, bien que privées de cou. Et démoniaques, en fonction de tous les critères religieux adoptés ou rejetés par les personnes présentes.

Quelque chose de beaucoup plus tangible gisait derrière Hecht, à un pas de lui. Vingt livres de chair verdâtre putréfiée d'où montaient des volutes de vapeur de couleur citrine. Des extrémités sectionnées, d'une nuance jaune évoquant le ventre d'un lézard, s'éparpillaient autour de la masse nauséabonde.

« C'est à cela que nous avons affaire, Pella, dit Héris. C'est le moins dangereux de tous. Quand tu sors sans protection, des choses de cette espèce t'accompagnent. Certaines pourraient te donner l'aspect de cette masse verdâtre si leur maître le leur ordonnait. » Elle claqua des doigts. « Piper, tu viens d'assister à la revanche de l'enseignement technique sur l'absence de talent. Les anciens peuvent faire une arme mortelle d'un parfait macaque. »

Hecht décocha à Pella un regard noir chargé de promesses puis demanda à Héris : « Pourquoi es-tu venue ? Et comment ces choses sont-elles entrées dans la maison ? Je croyais que le principaté avait protégé les entrées contre l'irruption de la Nuit.

— Il existe des moyens de transgresser les sortilèges qui les protègent. Pourvu que celui qui franchit le seuil soit pressé et ne prenne pas de

précautions. Pella.

— Il y a peut-être là-dehors des choses encore plus malfaisantes, Pella, lâcha Hecht. Des choses qui pourraient te tuer avant même que tu ne constates leur présence.

— Il va falloir qu'on parle, Titus, déclara Noë Consent. Dès qu'on sera rentrés. »

Pas franchement prometteur. « Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu étais là, Héris, reprit Hecht.

— C'était une des raisons. Purger la vermine.

— S'il te plaît.

— Toujours pour la même raison, celle qui m'amène ici quand tu es en ville. Je suis la messagère de grand-père. Cette fois, outre l'extermination des cafards qui hantent la maison d'Anna, il veut que je te prévienne d'une chose. Tu vas bientôt avoir des nouvelles de Sérénité. Il te demande de te montrer prudent. L'autre vieux est déjà reparti. Non sans avoir semé une certaine confusion avant son départ. »

Tout en parlant, Héris pivotait lentement sur elle-même en braquant son goujon sur tous les recoins sombres. Et sur Titus, Noë et tous les enfants. Sans s'inquiéter le moins du monde d'offenser quelqu'un.

Marchant en cela sur les brisées de ses ancêtres mâles survivants.

« Rien n'est sorti quand je suis entrée. Anna, allons jeter un coup d'œil. Il y en a peut-être d'autres. Pella, reste à l'écart. »

Anna sortit du salon avec Héris, éberluée. Les enfants et les Consent eurent l'intelligence de rester sur place. « Quelqu'un peut m'expliquer ? demanda Titus.

— Tu as vu la même chose que moi. »

La timide Noë se tordit les mains, rassembla son courage et dévisagea les hommes, quêtant un indice.

« Pella, dois-je te ligoter pour t'empêcher de toucher à tout ? s'enquit Hecht.

— Je voulais juste voir.

— Et qu'y aurait-il eu à voir si tu avais fait ce qu'on t'avait demandé ? Tu as laissé ces choses entrer avec toi. Les conséquences pourraient être redoutables, mon garç… »

Un féroce éclair rouge. Un *crac !* qui ébranla la maison. Un rugissement de fureur et de souffrance. Dans la cuisine, Anna poussa un glapissement terrorisé.

Hecht et Consent piquèrent dans cette direction. Comme s'ils pouvaient faire mieux qu'Héris !

La blonde réapparut. « Ça devait être le dernier. Le plus gros. » Elle fit un pas de côté et jeta un regard noir à Pella. Manifestement, elle avait des commentaires à ajouter, mais se l'interdisait en présence des Consent. « Grand-père enverra quelqu'un nettoyer. Il viendra probablement lui-même pour empêcher que ça ne se reproduise. » Pella commençait à se recroqueviller. « J'aurais fait le ménage moi-même, mais… il voudra sans doute de meilleures informations que celles que je pourrais lui fournir. Je ne suis que la messagère.

— Tu avais une bonne raison de venir ?

— Je te l'ai donnée. Il soupçonnait un problème de la même espèce que celui que je viens de régler. Et il voulait aussi te faire savoir qu'il se passe quelque chose au Krois. Que tu allais voir Sérénité et que tu devais prendre garde. »

Hecht était persuadé que ça ne s'arrêtait pas là et qu'Héris refusait de développer devant Titus.

« Va réconforter Anna, lui conseilla-t-elle. Mais ne fouette pas Pella. Contente-toi de le faire asseoir devant la chose qui est dans la cuisine, pour la contempler. La raison pourrait lui revenir. » Elle sortit par l'entrée principale dans la brillante lumière du matin. Prudemment.

Anna était méchamment secouée. Les mains croisées sur la poitrine dans un angle de la cuisine, elle fixait une horreur semblable à celle du salon, mais cinq fois plus grosse. C'était en train de s'évaporer. Ça puait. Hecht se demanda s'il ne vaudrait pas mieux ouvrir une fenêtre.

Pas encore. Pas tant qu'un expert ne leur aurait pas affirmé que c'était sans danger.

« Comment cette chose pouvait-elle être invisible ? demanda Anna avec les accents d'une petite fille terrifiée. Ne faire aucun bruit et ne rien sentir du tout. » Puis, plus ferme et déterminée : « Je ne peux pas vivre ainsi, Piper. » Après une courte pause « C'est à cause de toi que tout cela arrive. Et seulement quand tu es là. »

Ce n'était probablement pas la stricte vérité mais il n'ergota pas. « Je ne resterai pas longtemps. J'emménagerai au Castella si ça peut te rassurer. »

Il la regarda faire l'effort de se comporter en femme adulte. Elle aurait sans doute aimé l'incendier, lui reprocher d'être si pressé de l'abandonner. Même après avoir suggéré que sa présence lui était devenue intolérable. Et

peu de temps après avoir refusé de quitter cette maison pour une autre, le déménagement dût-il la placer hors de portée de ceux disposés à déployer contre elle les Instrumentalités de la Nuit.

Anna inspirait goulée d'air sur goulée d'air. Elle reprenait des couleurs. Le masque hideux de la colère s'évanouit. Hecht savait qu'elle attendait de lui qu'il prononçât les paroles magiques qui clôtureraient proprement le chapitre. Il garda le silence. Ça n'entrait pas dans son domaine d'expertise. En sa qualité de sha-lug, il avait conscience de n'être qu'un rouage dans un plus vaste mécanisme. Il prenait ce qu'on lui donnait et ne regardait pas au-delà. Faute de quoi, Dieu risquerait de le trouver coupable du péché d'orgueil.

« Nous nous contentons tous de compter les points dans cette partie, reprit-elle. Nous n'avons guère le choix, si haut que nous nous récriions contre l'injustice. Je n'ai jamais regretté de t'avoir suivi ici. Mais il m'arrive parfois de me languir de ma vie paisible d'avant. »

Hecht la prit dans ses bras. Ça lui faisait un bien fou de la savoir là. D'avoir réussi à rassembler contre vents et marées cette famille de bric et de broc : autant de bois flottés à la dérive dans le maelström humain, tout comme lui-même. Bien qu'il se fût déjà trouvé aussi une famille consanguine.

« On a encore de la compagnie, Piper. »

Mais pas pour longtemps. Noë Consent avait connu en une matinée toute l'excitation à laquelle pouvait aspirer la femme timide qu'elle était. En suivant son épouse dans la rue, Titus se confondait en excuses.

« Je comprends, Titus, lui dit Hecht. Si j'étais Noë et que je devais m'inquiéter de trois bambins, je n'aimerais pas non plus m'attarder dans les parages. Bon. Continue de fouiller. »

La voiture du principaté Delari approchait, entourée de cavaliers équipés d'armes à poudre. Des mèches lentes grésillaient à leur chapeau.

« Comment diantre a-t-il fait pour arriver si vite ? grommela Consent.

— Il devait déjà être en chemin. »

Titus lui lança un regard suspicieux. Il ne marchait pas. Pas complètement, du moins, même si c'était sans doute vrai. Il se passait quelque chose. On ne se fiait pas assez à lui pour le mettre dans la confidence.

« Il y a ce prurit qu'on appelle le besoin de savoir, Titus.

— Je comprends. » Mais il n'était pas content. Il observait voiture et escorte de cavaliers. « On le dit sorcier. Et il savait déjà qu'on trouvait des entités espionnes dans les locaux.

— C'est effectivement un sorcier. Et foutrement plus effrayant que ne le croient les gens. Je te tiendrai informé de mes projets.

— Soyez prudent. Je n'ai pas envie de me chercher un autre boulot.

— Un vote de confiance. Excellent. » Hecht inspecta la rue du regard, en quête de curieux qui s'intéresseraient à la maison d'Anna Mozilla. Ce qu'il vit le stupéfia. Deux de ses anciens gardes du corps traînaient un peu plus haut dans la rue en s'efforçant de passer inaperçus.

Ils ne s'y prenaient pas très bien.

Serait-il toujours sous la protection de la Fraternité ? Si oui, pourquoi ? Les castellans, les grands maîtres des commanderies et leurs supérieurs de Runch appréciaient tous que leur patriarche fût un passionné. Ils avaient à présent un homme de ce calibre aux commandes. Sauf que l'obsession de Sérénité n'était pas les Terres Saintes.

« Piper ? Tu t'es perdu dans l'au-delà ? »

Il battit des paupières. Le visage d'Héris n'était qu'à un pied du sien. Et voilà que Titus se retournait en se demandant manifestement comment la blonde avait bien pu rouler avec le principaté Delari. « Non. Dans ce monde-ci. »

Le Onzième Inconnu descendit de voiture avec l'aide de son cocher et se dirigea vers la maison. À petits pas et tout voûté.

« Que lui est-il arrivé ? demanda Hecht.

— Rien. Mimétisme de protection. Nul n'a besoin de savoir qu'il est encore ingambe. Surtout pas les gens qui vivent au Krois.

— Je comprends. Ils se montreront plus patients s'ils le croient sur le point de casser sa pipe. »

Delari se redressa dès que la porte se fut refermée. Il dévisagea toute la maisonnée. Il n'avait pas l'air de bonne humeur. Le regard qu'il jeta à Pella fit frémir le garçon. Il ne restait plus rien en lui de son indulgence habituelle lorsqu'il s'arrêta sur Vali et Lila. « Allez vaquer à ce que vous feriez si je n'étais pas là, les filles. Pella ! Va nettoyer le foutoir que tu as causé. » Il montrait la viande verdâtre. « Tout de suite ! » aboya-t-il en voyant Pella ouvrir la bouche pour protester.

Le jeune homme ne savait pas trop ce qu'il devait faire ni par où commencer. Héris le tira par l'oreille et l'entraîna dans la cuisine.

Delari fixa si longuement Anna qu'elle finit par demander : « Quoi ?

— Te sens-tu enfin prête à emménager en sécurité dans la maison de ville ?

— Quoi ? Non ! C'est ici chez moi.

— Je ne peux pas t'y protéger. Tu es trop loin.

— Je n'ai pas besoin de protection quand Piper n'est pas là. Et il va bientôt filer à Alten Weinberg.

— Si c'est ainsi que tu vois les choses, je m'incline devant ta sagesse féminine supérieure. De toute manière, c'est de Piper que je m'inquiète. Je ne t'offre amitié et protection que parce que tu comptes beaucoup pour lui. Je ne le fais pas de gaieté de cœur. Et je n'ergoterai pas non plus. Si tu veux rester seule, tant mieux pour toi. »

Anna fixait Delari, ses grands yeux sombres écarquillés.

Pella traversa en trombe le salon vers l'entrée. Il trimballait un pot de chambre rempli à ras bord de chair de démon à l'odeur pestilentielle. Héris lui ouvrit la porte.

« Je ne discuterai pas non plus avec toi, Piper. Tu habiteras chez moi jusqu'à la fin de ton séjour. Stop ! Ce n'était pas une requête mais un constat. C'est ainsi que ça se passera. Ne gaspille pas ta salive. »

Piper Hecht préféra éviter une chamaillerie. Pour l'instant. Il n'aurait pu en sortir vainqueur qu'en s'aliénant également le principaté. D'autant que ça faisait sens. Si l'on partait du principe qu'il avait encore des ennemis. Quelqu'un d'assez puissant, disons, pour envoyer des créatures de la Nuit espionner la maison d'Anna.

Il croisa le regard d'Anna puis jeta un coup d'œil vers le tas de barbaque qui gisait non loin de lui. Cette chose était entrée avec Pella, pas avec Piper Hecht.

Anna rengracierait. Du moins l'espérait-il.

En dépit de sa féroce animosité, Anna pressentait elle aussi qu'elle ne pourrait remporter ce combat. Elle quitta le salon pour aller voir à quoi s'occupaient les filles.

Pella rentra avec un pot de chambre vide. Il s'employa à nettoyer le gâchis du salon.

Le principaté Delari écouta le compte rendu que lui fit Hecht des événements. « La balance penche légèrement en notre faveur à présent, fit-il observer. Provisoirement.

— Je ne comprends pas. »

Delari haussa les épaules. « Peu importe. Tant que tu fais preuve de la prudence requise. Sérénité va te convoquer. Attends-toi à ce qu'il se montre désagréable et mal embouché, sans pour autant brûler ses ponts. Je veux que tu profites de cette entrevue pour repérer ses mesures de précaution.

— Il ne me confiera rien qui puisse le mettre en péril, vous le savez bien.

— Il n'y aura aucun danger. Juste de ces créatures qu'Héris a éradiquées ici. Pella ! Ce garçon chipote, Piper. Il a besoin qu'on l'encourage de façon plus directe.

— C'est un gosse. C'est comme ça qu'on se conduit à son âge. »

Delari grogna. « Peut-être. Je ne me rappelle pas avoir jamais été aussi jeune. »

Pella et Héris revinrent d'un autre voyage au caniveau. Pella portait le pot de chambre, Héris un plat de grès couvert. Elle le tenait comme s'il était brûlant. « Tu es prêt, grand-père ?

— Oui. Pose-le sur ce guéridon. »

Héris s'exécuta. Delari ôta le couvercle. Une vapeur odorante s'en échappa.

« Bon sang ! s'écria Hecht. Ça sent bon ! » Il se pencha sur le plat.

Il semblait contenir un mets à base d'agneau, de riz, de haricots rouges et de légumes émincés, fortement assaisonné d'ail, de fenouil et d'un condiment moins familier.

« Sans doute un des chefs-d'œuvre de madame Creedon », affirma Delari. Il sortit un paquet de sa poche et ajouta ce qui ressemblait à une douzaine de champignons de couche séchés. Il touilla le tout avec une cuiller en bois que lui présenta Héris. « Laissons reposer une minute. » Héris replaça le couvercle. « Je suis sûr qu'Anna t'a rassasié. Tu t'es déjà bien rempli le ventre.

Mais il faudra avaler ça quand je te le dirai. Les champignons surtout sont importants.

— Pourquoi ?

— Je te l'expliquerai à ton retour. Tu devras aussi ôter l'amulette de grand-père avant de sortir. C'est le genre de truc qu'ils chercheront. Bronte Doneto se demande déjà comment tu t'y prends pour survivre si longtemps. On te la remettra à ton retour. Montre-toi spécialement prudent tant que tu en seras privé. »

Hecht avait des volumes de questions à la bouche mais il n'eut pas l'occasion d'en poser une seule.

« Il est temps de manger. » Delari souleva le couvercle de grès. Héris apporta une petite cuiller. Pella passa, les épaules basses, en maugréant parce qu'il devait s'appuyer tout le boulot.

Du raffut se fit entendre dehors la voiture du principaté s'éloignait précipitamment. Héris se tourna de profil et disparut. Elle réapparut de face quelques secondes plus tard. Anna et les enfants écarquillaient les yeux comme si c'était une première. « Le messager du patriarche ne se trouve plus qu'à quelques pâtés de maisons, grand-père. Activons. Les curieux, dehors, devront oublier tout ce qu'ils ont vu depuis le départ du lieutenant Consent.

— Exact. Fais de ton mieux pendant que je vaque ici. Piper. Sois franc avec le patriarche. Mais n'avance rien de ton propre chef. Oblige-le à tout deviner. Mange, bon sang ! Ces champignons. Et tends-moi la main gauche que je t'enlève cette amulette. Anna ! Venez ici une seconde, toi et les filles. »

Le martèlement à la porte trahissait une grande arrogance. Anna alla ouvrir, sidérée. Elle souffrait de cette confusion qu'on peut éprouver quand on se rend dans une chambre pour y faire quelque chose de précis dont on ne se souvient plus en y entrant. Les enfants affichaient la même mine désorientée.

Hecht était assis dans son fauteuil habituel. Il était victime du même trouble quelque chose s'était passé mais il ne savait pas quoi exactement. Il se frotta le poignet gauche. Il lui faisait un effet bizarre. Et il était moite. En outre, ça le démangeait.

Une légère crampe d'estomac le fit tressaillir. Il rota.

L'homme qui se tenait sur le seuil se montrait agressif avec Anna. Hecht se leva, repoussa les enfants, écarta Anna et lui écrasa le nez d'un coup de poing. « Pella, apporte-moi mon épée. Et un torchon pour le sang. » Il ne portait qu'un glaive lorsqu'il vaquait à l'extérieur. Sa lame avait déjà vu le feu, bien sûr, mais elle était plus symbolique que fonctionnelle.

« Ne commence pas, Piper, supplia Anna.

— Je m'en garderai bien, ma douce. Grosso modo. Sauf pour ce trouduc. Qui semble avoir oublié les bonnes manières que lui a inculquées sa mère. » L'emploi du terme « trouduc » semblait destiné à retenir

davantage l'attention de l'impétrant que le ramponneau sur le pif. Tout Brothe savait que le capitaine général – désormais émérite – ne recourait aux mots grossiers que poussé à bout. « À moins que nous puissions compter sur leur retour, monsieur Silo ? »

Hecht connaissait plus ou moins le bonhomme. Silo l'Approfondi. Apparenté au nouveau patriarche. Un ambitieux malfrat dénué de toutes les qualités requises pour briguer la situation qu'il croyait mériter. Il avait été repoussé par la Fraternité, avait poursuivi une carrière de trois semaines dans les forces patriarcales du capitaine général Piper Hecht, puis avait été prié de démissionner, pour n'y avoir guère brillé, des constabularii du régiment de la Ville. Ses relations familiales restaient ses seuls atouts.

Aucun de ses problèmes n'était de sa faute, bien entendu.

Hecht se demanda ce que Silo pouvait bien faire pour Sérénité, parent ou non. Bronte Doneto permettait rarement aux sentiments de prendre le pas sur la compétence.

Il était probablement destiné à jouer les verres perdus dans quelque intrigue en sous-main.

« Ai-je votre attention, monsieur Silo ? Ou dois-je encore briser quelque chose ? »

La haine brilla, venimeuse, dans les yeux de Silo l'Approfondi. Il se vengerait un jour de cette humiliation. Mais, pour l'heure, il tenait surtout à ne pas aggraver sa douleur.

« Oui, capitaine. Non, capitaine. Je voulais seulement… »

Hecht recula d'un pas, prêt à se faire de nouveau plaisir.

« Le patriarche m'envoie vous quérir, capitaine. Il veut vous consulter. En personne. »

Curieuse formulation. Une convocation, mais déguisée en invitation.

« Vraiment ? Je ferais mieux d'y aller, en ce cas. » Hecht boucla l'épée que lui tendait Pella. Il éprouva l'aisance avec laquelle il la dégainait. En guise d'encouragement pour monsieur Silo. « Merci, fiston. »

Un trajet intéressant que celui jusqu'au Krois. Les hommes du patriarche n'étaient pas venus en voiture ni à cheval. Ils marchaient au soleil du matin, baignant dans sa lumière. Le patriarche avait voulu adresser un message à la populace. Hecht n'aurait pas juré qu'elle recevait celui que lui destinait Sérénité. Il voyait partout la colère, soulevée par ce qui semblait l'arrestation d'un héros.

Bon. Peut-être Bronte Doneto se sentait-il menacé par Piper Hecht comme naguère Gordimer le Lion par Else Tage.

Partout où il posait les yeux sur la route, Hecht apercevait une grande blonde aux yeux durs qui guettait dans l'ombre. Silo et ses hommes n'avaient pas l'air de la remarquer. Héris avait dû se familiariser avec chaque pouce carré de Brothe.

Privé de son amulette, il sentait d'innombrables points de convergence de la malfaisance, toutes concentrations à très faible degré de la Nuit qu'il n'aurait pas perçues ordinairement. Ses compagnons, toutefois, ne percevaient strictement rien, ou bien se bornaient à l'ignorer.

Sans doute avait-ce à voir avec l'amulette de Cloven Februaren.

Où donc était passé le vieillard ces derniers jours ?

On fouilla Hecht en quête d'armes ou de sortilèges tant défensifs qu'offensifs, et on ne trouva rien. Il rota bruyamment, à deux reprises, pendant cet examen. Le problème n'avait pas cessé de s'accentuer durant le trajet à pied jusqu'au Krois. Il rota encore violemment en entrant dans la salle d'audience du patriarche.

Il présenta des excuses en même temps que ses respects « Mon estomac refuse de s'acclimater à la cuisine brothienne.

— Est-ce douloureux ? » Un autre rot, moins fort, venait de lui échapper.

« Oui, Votre Sainteté. Ça l'est. »

Sérénité parut s'en satisfaire. Il entra dans le vif du sujet. « Je ne vais pas tourner autour du pot, Hecht. Je ne suis pas content de vous. »

Sans rien en dire ni faire mine de le défier, Hecht lui fit comprendre qu'il n'en avait cure. Il aurait pu ergoter mais il s'en abstint. C'eût été vain. L'univers de Bronte Doneto tournait autour de Bronte Doneto. Le reste du monde n'existait que pour faire progresser ses ambitions.

« Vous n'avez rien à dire ?

— Non, Votre Sainteté.

— Le Pénital répand le bruit que vous transféreriez votre allégeance à l'empire.

— Je me retrouve sans emploi. L'impératrice m'a offert du travail.

— Je crois comprendre qu'elle vous avait déjà offert un poste. Vous l'aviez décliné.

— J'avais déjà un engagement.

— Supposons que je vous l'interdise ? »

Hecht haussa les épaules. « Je ne travaille plus pour vous.

— Je suis le patriarche. »

Nouveau haussement d'épaules.

« L'impératrice risquerait d'y voir une ingérence déplacée de l'Église dans les prérogatives impériales. Alors qu'elle s'efforce précisément de renouer avec la politique de son père.

— Essaieriez-vous de me forcer la main ? »

Hecht lâcha un rot tonitruant, doublé d'un vent émis par l'orifice inférieur. « Votre Sainteté ? Non ! J'essaie de vous faire comprendre comment d'autres pourraient percevoir vos interventions. Et comment certains risqueraient d'y réagir. Je ne voudrais pas réveiller de douloureux souvenirs…

— Mais ? »

Hecht agita la main pour accélérer la dispersion des gaz qu'il venait de lâcher. « Veuillez vous remémorer ce qui vous est arrivé au Connec quand vous avez eu affaire à des gens qui ne vous admiraient pas autant que vous vous admirez vous-même. »

Ouch ! Pas la plus subtile des formulations.

La colère s'afficha fugacement sur les traits de Sérénité puis s'effaça. Le patriarche devait se douter qu'on cherchait à l'appâter, peut-être inconsciemment. « Il y a un autre problème. Bon… deux autres. Le premier, c'est la disparition de l'armement et de l'équipement appartenant à nos forces.

— Votre Sainteté ? Tout a été inventorié lorsque j'ai rendu mon commandement. Mon état-major tenait des comptes méticuleux. La corruption qui règne dans la plupart des forces armées n'était pas autorisée à s'installer sous mes ordres.

— C'est ce que j'ai entendu dire, admit Sérénité avec une grande réticence. Mais, durant l'interrègne, des plaintes sont parvenues jusqu'à mes oreilles.

— Les gens se plaignaient de ce que je ne les laissais pas piller l'Église ?

— En effet. Mais ils sous-entendaient tout autre chose. »

Hecht lâcha d'autres flatulences, plus discrètes cette fois.

« Votre Sainteté, si des armes ou des équipements ont disparu, vous devriez peut-être en toucher deux mots à ceux que vous avez envoyés les

récupérer. » Il laissa s'échapper ce disant une longue et silencieuse enfilade de perles et bougea pour se soustraire au pire.

« J'espérais trouver une solution plus simple.

— C'est Pinkus qui détient les archives. » Il espérait que Ghort ne se livrait pas au coulage. « Des numéros d'inventaire ont été apposés sur tout. Par nous. Correspondant à ce qu'on trouve dans les archives.

— Je vérifierai ça.

— L'autre problème ?

— La relation que vous avez nouée avec Muniero Delari. Elle a éveillé ma curiosité. Et ce qui se passe dans cette maison de ville m'intrigue encore davantage.

— Vous espérez que je m'en ouvre à vous ? Je dois beaucoup au principaté Delari.

— J'ai cru le comprendre. Il a choisi de vous financer à la mort de Grade Drocker. Encore que l'intérêt que vous portait Grade Drocker m'ait toujours paru dénué de sens. Et j'apprends à présent qu'une autre fripouille hante cette même maison de ville. Un certain Cloven Februaren, qui s'autoproclame le Neuvième Inconnu. Mais Cloven Februaren est censément mort avant ma naissance.

— Vous parlez sans doute du vieux monsieur qu'on a découvert occupant une aile de la maison fermée depuis des décennies. Il se prétend le grand-père du principaté. On ne le voit plus beaucoup dans les parages. Le principaté ne l'aime pas. Il en parle comme s'il souhaitait le voir déguerpir. Je crois qu'il lui fait peur. »

Hecht se souvint brusquement que Delari lui avait recommandé de ne rien avancer de son propre chef. Y avait-il quelque chose dans l'atmosphère ? Destiné à lui délier la langue ? « Oh, mon Dieu !

— Quoi ?

— Mon estomac. Oh, doux Aaron ! » Hecht s'empoigna le ventre. Cette fois, le pet excéda de très loin tout ce qui l'avait précédé. La puanteur subséquente fut la pire qui eût jamais agressé les narines de Piper Hecht. Elle réussit à détourner le patriarche de la colère qui grondait en lui. Hecht réitérant presque aussitôt, Sérénité demanda : « Ça dure depuis longtemps ?

— Pas avec une telle acuité, Votre Sainteté. » Une crampe le secoua. S'il y avait effectivement quelque chose dans l'atmosphère, ces gaz devraient l'oblitérer.

Le patriarche entreprit de beugler des ordres à ses parasites : « Faites passer un courant d'air dans la salle. Apportez des chandelles et des torches. Réagissez ! »

Rien n'y fit. Cela empira même. Sérénité aurait aimé bousculer et harceler son ex-capitaine général, mais la perturbation était trop forte. Même pour Hecht, qui finit par supplier : « Pardonnez-moi, Votre Sainteté, je vous en prie. Il y a vraiment un très gros problème. Je dois trouver un frère soignant. » Il ne parvint pas à réprimer la flatuosité suivante, plus férocement tonitruante encore que les précédentes, mais réussit à afficher une mine de profonde suspicion. « Qu'est-ce que vous m'avez fait ? »

Ce pet monstrueux fut le précurseur d'une enfilade de perles à l'orient moins prononcé. Chandelles et torches n'en pouvaient mais. Le patriarche ordonna d'une voix courroucée qu'on expulsât Hecht du Krois puis grommela quelques mots à propos d'une entrevue ultérieure. Il nia catégoriquement toute responsabilité dans l'affliction de son hôte, à la barbe de sa souffrance croissante.

Les gardes du patriarche ne semblaient guère enclins à croire leur maître.

La digestion de l'ex-capitaine général redevint normale dès qu'il atteignit la rive sud du Teragi. Il s'assit en tremblant sur un des bancs de pierre, au bord du Mémorial, et contempla les milliers de monuments élevés à des victoires ou personnages de l'Antiquité. Il s'efforçait de rester sur le qui-vive, mais ses derniers spasmes l'obligeaient à se concentrer sur ses intestins.

Il ne prit conscience de la présence d'Héris que lorsqu'elle s'assit à côté de lui. « C'était bien plus violent que grand-père ne l'avait escompté, Piper.

— Humm ?

— J'observais. Je me suis approchée d'aussi près que je le pouvais sans me retrouver prise dans la trame de sortilèges. Tu devais seulement souffrir d'une crise massive de pets silencieux.

— Tu étais là ?

— Bien sûr.

— Ils le sauront. Doneto est le plus puissant sorcier du Collegium.

— Il est censé savoir qu'il y avait quelque chose. Qui est entré et ressorti en même temps que toi. Tu avais une Instrumentalité gardienne. Ils n'iront pas chercher une autre officine extérieure. Nous nous bornons à renforcer leurs soupçons. »

Hecht lâcha un gaz. La brise le dissipa. « Alors qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu as fait entrer un paquet d'espions dans le Krois. En toi. Si bien que personne ne savait que tu les passais en douce. Très futé de la part de grand-père.

— Ouais. D'accord. Devons-nous vraiment en parler ici ?

— Alors que le soleil brille si haut dans le ciel ? Euh… peut-être pas. On pourrait se demander ce que nous faisons ensemble.

— Vraiment ? » Héris n'était pas très connue. Ainsi assise à côté de Piper Hecht, elle n'en risquait pas moins d'attiser les curiosités. « Sérénité tenait sérieusement à me poser des questions sur le principaté, notre relation et Cloven Februaren. Sauvé par les gaz.

— Pour l'instant. » Elle éclata de rire. Hecht en resta baba. Héris n'avait apparemment aucun sens de l'humour. « Peut-être te fait-il surveiller de façon à te surprendre quand tu ne seras pas d'humeur météorique. » Nouveau hennissement. « Je me cachais derrière une tapisserie, à une cinquantaine de pas de la salle d'où vous êtes tous sortis. Tu m'as obligée à me boucher le nez et la bouche. Je ne manquerai pas de faire savoir à grand-père qu'il a inventé une nouvelle arme. Très puissante.

— S'il tient à en faire usage de cette façon, il vaudrait mieux qu'il administre ces champignons à des gens qu'il ne craint pas de perdre. » Il lâcha un léger grondement. « La douleur était inutile. Et j'ai l'impression que ça recommence.

— Oh ! Marchons, alors. De toute façon, tu dois regagner la maison de ville. Il faut qu'on te remette ton amulette. Il vaut mieux que tu ne restes pas vulnérable plus longtemps qu'il n'est nécessaire. »

Hecht péta de nouveau. Doucement. Il inspecta du regard le Mémorial et repéra plusieurs observateurs. Nul ne pouvait se cacher assez près pour les épier. « Si le seul fait que nous soyons ensemble déclenchait des alarmes, alors la cloche devrait déjà tinter. » Un dernier regard au Mémorial. « Je ferais mieux de le contourner. Il pourrait y avoir du grabuge là-dedans. » Tout en marchant, il confia à Héris qu'un archer lui avait naguère tendu une embuscade ici et qu'il avait aussi combattu les pirates calzirins parmi ces monuments.

« Si le Neuvième Inconnu est à moitié honnête, ce qui reste sujet à caution, tu devrais ressentir partout la même impression. Te maintenir en vie l'occupait à plein temps à l'époque.

— Ça devrait changer maintenant que je me retrouve sans emploi. »

« Tu devrais songer à quitter la ville avant que Sérénité ne te rappelle au Krois », laissa tomber le principaté Delari après avoir soumis Hecht à une séance d'interrogatoire sur sa visite au patriarche deux fois plus longue que l'audience qu'on lui y avait accordée. Le vieil homme se félicitait abondamment d'avoir introduit des ombres espionnes dans le palais patriarcal. « S'il ne peut pas t'interroger, il ne pourra pas non plus obtenir de réponses.

— Vous avez sans doute raison. Mais mes séances à la Structure vont me manquer.

— Je prends bonne note du sarcasme.

— Désolé. Je commence seulement à apprendre son maniement dans la conversation.

— J'ai une solution de rechange. Reste-t-il du café dans ce pot, Héris ?

— Oui, grand-père. Mais il faudrait que nous trouvions un contrebandier. Nous n'avons pratiquement plus de grains.

— Informes-en Turking. Il connaît un homme qui connaît un homme qui sait où en trouver. Voilà ce qu'on va faire. »

Les gens de Hecht commencèrent à se présenter au rapport quelques heures après qu'il eut fait connaître son intention de franchir les Jagos avant l'arrivée de l'hiver. L'ambassadeur impérial lui avait fourni une suite au Pénital pour y établir son quartier général. Le personnel indépendant était invité à emménager. Pour y travailler dix-huit heures par jour en échange du gîte et du couvert.

Titus Consent frappa à l'huisserie de la porte de la petite chambre que Hecht avait réservée à son propre usage. « Il me semble que tous ceux qui devraient nous répondre se sont fait connaître. Ils sont plus nombreux que je ne m'y attendais. Kaït Rhuk avait des fourmis dans les jambes. Je l'ai laissé partir ce matin avec Vircondelet et une douzaine d'hommes. Dont Hagan Brokke. Les autres sont des espions ou des intendants. Oh, Drago Prosek est partant. La Fraternité devrait survivre sans lui, affirme-t-il.

— Efficace, comme toujours.

— C'est ma malédiction. Deux choses se sont produites aujourd'hui. Des surprises, en quelque sorte. D'abord une lettre de Smolens. Il écrit qu'il a fait une erreur en restant travailler pour Ghort. Il aimerait savoir si vous auriez un poste à lui confier s'il quittait les patriarcaux.

— Qu'en penses-tu ?

— J'aime bien Smolens. Il a fait du bon boulot. Mais je ne pourrai pas m'empêcher de me demander s'il ne nous aurait pas rejoints dans le seul but d'espionner pour Ghort ou Sérénité.

— Mais nous étions sûrs de lui naguère, non ? Il nous a été imposé au début. Et, comme tu l'as dit, il a bien bossé. J'ai regretté sa perte. Je te laisse le choix. Si tu trouves un moyen de l'employer qui lui interdirait toute chance de nous nuire, rappelle-le.

— Je trouverai une solution. Tout de suite après, seconde surprise. Je viens à l'instant de discuter avec Clej Sedlakova. Il prétend avoir convaincu Addam Hauf que la Fraternité doit impérativement garder un homme à elle à vos côtés. En dehors de Prosek, qui ne s'intéresse qu'à ses faucons. »

Hecht éclata de rire. « Ça ne m'étonne pas. Je connais Clej. Son mobile réel, c'est qu'il tient surtout à s'épargner la montée en puissance de la Fraternité en Terres Saintes. Il y est déjà allé. Il y a perdu un bras. Il est le bienvenu. Mais je m'enflamme surtout pour Prosek. C'est vraiment notre maître artilleur. Dans les deux domaines.

— Que Kaït Rhuk ne vous entende jamais dire cela ! Il est persuadé d'avoir décroché le titre.

— Tous deux se valent. Rhuk est plus ferré en théorie. Mais Prosek l'était aussi au départ. Quand serons-nous prêts à partir ?

— Dans une demi-heure ? Non. Disons plutôt une heure. Je dois culbuter Noë avant de faire mes valoches. Ne prenez pas cet air dégoûté. Affirmez-moi que vous n'allez gratifier Anna d'adieux spécialement tendres. »

Hecht frissonna ; ces conversations le mettaient mal à l'aise. « Je ne peux pas dire exactement quand nous partirons. Pas avant d'avoir une idée précise de ce dont je dois disposer et de qui je dois emmener. Des officiers moyennement gradés, assurément. Et je tiens à ce que tout le monde voyage par petits groupes. Le pays ne pourrait pas nourrir une grosse masse d'hommes se déplaçant de conserve. » Avec la meilleure volonté du monde, nulle armée ne pouvait prévenir les troubles et les dégâts.

« Si je comprends bien, vous comptez éviter d'offenser les États patriarcaux jusqu'à ce que Katrin vous ordonne de mettre les pieds dans le plat ? »

Hecht hocha la tête. Il espérait persuader l'impératrice de reprendre à son compte les vieilles querelles qui opposaient son père à la patriarchie.

« J'aimerais en savoir davantage sur le fonctionnement de son cerveau, déclara Consent. Nous pourrions bâtir un avenir passionnant si nous savions par où la prendre. »

Hecht éclata d'un rire sonore. « Sache que toute la noblesse de l'empire du Graal nourrit exactement la même pensée, Titus. Et que, jusque-là, elle s'est toujours montrée la digne fille de Hansel en la manipulant.

— Maintenant que vous en parlez… Mais l'idée reste valable.

— Mettons-nous au boulot. »

Les derniers moments que passait Piper Hecht à Brothe incluaient une nuit passionnée – peut-être la dernière – avec Anna Mozilla et une ferme discussion avec le principaté Delari dans la chambre insonorisée de sa maison de ville. Il évita toute nouvelle entrevue avec Sérénité en s'efforçant de se trouver ailleurs chaque fois que les messagers du patriarche venaient le chercher. Il n'y parvint que parce qu'Héris semblait lire dans les pensées de Bronte Doneto.

« On dit le Krois hanté, fit-elle observer. On a raison. C'est moi qui le hante. Moi et les enfants de tes pets.

— Surveille ton langage, ma fille, grogna le principaté Delari. Tu deviens aussi mal embouchée que mon grand-père. »

Héris ne répondit pas mais elle parut mortifiée.

« Je regrette que nous n'ayons pas consacré plus de temps à la Structure, Piper, reprit Delari. Mais celui que nous y avons passé portera ses fruits. Héris. Va chercher le médaillon. »

Elle rapporta un pendentif d'ambre et d'or, incrusté de jade et de lapis-lazuli, et le présenta à Hecht. « C'est lourd », dit-il.

La partie métallique adoptait une forme assez complexe connue sous le nom de nœud ihrien, celle d'une sorte de turban central entouré de quatre bras égaux. Le nœud ihrien était un des premiers emblèmes de la foi chaldaréenne.

« Montre-lui, ordonna Delari.

— Tu es maintenant relié à la Structure. Où que tu sois. Sers-t'en pour la contacter. En tapotant sur les incrustations dans le bon ordre, tu peux envoyer un message, un caractère à la fois. Là. Ça, ce sont les feuilles de code. Je me suis efforcée de les rédiger de manière à ce que la connexion entre le code et le pendentif ne saute pas aux yeux. Quiconque s'emparerait

des feuilles chercherait des lettres écrites selon le même chiffrement par substitution. »

Hecht étudia les pages puis les incrustations du médaillon. « Je vois. Je peux les mémoriser.

— Parfait.

— Juste pour rire… pourquoi ne pas envoyer mes messages en brothien d'église ? »

Delari ignora la boutade. « Sois prudent. Piper. Jamais tu n'auras été plus vulnérable qu'au cours des prochaines semaines. » Surtout eu égard à la nécessité de voyager par petits groupes. « Héris a eu vent de plusieurs conspirations potentiellement déplaisantes.

— Des gens que tu n'as jamais rencontrés veulent ta mort pour la seule raison que tu es Piper Hecht, lâcha Héris.

— Je serai la prudence même. Nous nous déguiserons et nous emprunterons un itinéraire qui traversera surtout les territoires impériaux. Dès que nous aurons franchi la passe de Remayne, nous serons hors de danger.

— Garde-toi des faux amis. Sérénité chouchoute des girouettes comme Germa fon Dreasser.

— Je sais à qui je ne dois pas tourner le dos, grand-père. Et je serai armé de tous les documents légaux que peut fournir le Pénital.

— Ainsi Still-Patter se serait pris d'affection pour toi ? »

Héris renifla dédaigneusement. « Il espère que Piper l'aidera à réaliser ses propres ambitions.

— C'est une base compréhensible pour une alliance. »

Il ne faisait pas encore nuit. « Titus est dehors, déclara Hecht. Il va commencer à s'impatienter. Je ferais mieux d'y aller avant que Sérénité ne me trouve et ne me fasse embarquer. C'est quoi son problème, au fait ?

— Il s'inquiète très sérieusement pour ses faucons et sa poudre, répondit Héris. Ghort affirme qu'il ne peut retrouver que quelques faucons. La plupart sont endommagés. Sérénité comptait en employer des dizaines contre Antieux.

— Il ne lâchera pas le morceau, hein ?

— Pas tant qu'il vivra.

— Je n'aurais pas pu l'aider pour les faucons. Je lui ai dit d'enquêter sur ses gens de façon un peu plus approfondie. Il y a toujours des escrocs dans l'entourage des patriarches natifs de Brothe. Nombre d'entre eux

seraient prêts à vendre armureries et magasins d'équipement militaire pour arrondir leur escarcelle.

— Je vais faire courir un bruit pendant quelques jours avant de soulever la question au Collegium, déclara Delari. Nous avons le droit d'exiger qu'on nous rende des comptes sur l'emploi qu'on fait de l'argent de l'Église. Il se retrouvera sur la défensive.

— Accentuez encore la pression en insistant pour qu'on vous dise d'où il vient.

— D'Anne de Ménand ?

— Elle se planque toujours quelque part dans la brume, non ? »

Quatorze cavaliers quittèrent Brothe avec Hecht et Consent. La troupe était plus importante que ne l'avait souhaité Hecht. Mais ses hommes ne l'auraient pas laissé partir avec une escorte plus réduite.

Héris prit vite l'habitude d'apparaître quand personne ne regardait, imitant en cela son lointain ancêtre. Elle tenait Hecht informé des malfaisances qu'on préparait au Krois. Comme Sublime V avant lui, Sérénité n'avait pratiquement aucune idée des méfaits que son entourage commettait en son nom. Peut-être ne voulait-il pas savoir. Il refusa d'écouter ce que le Collegium avait à dire. Il était quasiment obnubilé par le prochain printemps au Connec.

« Et quel serait le plan pour aujourd'hui ? » s'enquit Titus Consent au cinquième matin. Il devenait chaque jour un peu plus aigri et suspicieux. Hecht le tenait trop manifestement à l'écart de ses projets secrets.

« À toi de voir, Titus. Chacune de ces deux routes nous amène après-demain à la passe de Remayne. » Ils traversaient les riches terres cultivées de la plaine alluviale de l'Aco, très à l'est de la route directe menant de Brothe à cette passe. Se fiant aux avertissements d'Héris, Hecht faisait prendre un itinéraire sûr à sa compagnie. Il ne s'en était pas expliqué. Pas en détail du moins. « Ces scélérats auront sans doute décidé à présent de nous surprendre à l'entrée de la passe.

— Je ne vous demanderai même pas comment vous le savez. Vous ne me répondriez pas franchement. Mais j'aimerais savoir pourquoi vous êtes résolu à éviter ces "scélérats". Nous sommes seize. Et aucun de nous n'est puceau.

— D'accord. J'ai un ami. Un sorcier. Il veille sur nous et me tient informé. J'évite le combat parce que je ne tiens pas à ce que ça rejaillisse

sur l'impératrice. » Ce qui était la stricte vérité. Mais surtout pour la galerie. Il ne voyait aucun inconvénient à rallumer les hostilités entre le patriarche et l'empire.

« Les temps changent. Et certains de ces changements me perturbent. »

Hecht haussa les épaules. « Tout reviendra à la normale quand nous atteindrons Alten Weinberg. » Du moins l'espérait-il.

Vexé, Consent garda le silence plusieurs heures, persuadé qu'on ne se fiait plus à lui. Ce qui risquait de poser problème un de ces quatre. Cela dit, Titus devait comprendre que la confiance n'était pas en cause. Ce qu'un homme ignore, il ne peut le révéler.

Il alla trouver Hecht un peu plus tard : « Je sais comment nous pourrions nous débarrasser de ces gens qui vous inquiètent tant.

— Explique.

— Nous avons un millier d'hommes sur la route. Voire davantage. La plupart se trouvent derrière nous. Pourquoi ne pas tout simplement nous asseoir et attendre qu'ils nous rattrapent ? Vos fameux "scélérats" ne s'en prendront pas à toute une armée, n'est-ce pas ? » Consent peinait à croire que Sérénité ou ses nervis prendraient le risque d'offenser l'impératrice Katrin en attaquant Piper Hecht. Mais l'ex-capitaine général soutenait catégoriquement le point de vue opposé.

Une certaine faction du Krois prônait un anti-impérialisme aussi farouche que l'anti-patriarchisme d'une certaine faction d'Alten Weinberg. Elle n'avait guère recueilli de suffrages durant le règne des trois derniers patriarches. Mais Sérénité n'y prêtait aucune attention. Sérénité avait d'autres hantises.

« Tu as raison, Titus. Pourquoi ne pas tout bonnement leur montrer tant de lances qu'il ne leur restera plus que le choix de fuir ? »

Hecht entra dans la passe de Remayne accompagné des membres clés de son état-major et de trois cents vétérans, et armé d'un rapport de reconnaissance fraîchement remis à jour par Héris.

Des gens les attendaient plus haut. Leurs intentions n'étaient pas pacifiques.

Drago Prosek avait trouvé quelque part une douzaine de faucons. Hecht n'avait pas vérifié leurs numéros d'inventaire. Prosek les installa en première ligne. Quelques salves aléatoires de galets de la rivière arrosèrent la pente broussailleuse où se planquaient les embusqués. Qui, de toute

façon, n'auraient rien tenté contre un tel nombre d'adversaires. Ils étaient à peine deux douzaines.

Prosek amena des prisonniers. « Dois-je les soumettre à la question, commandant ? » Hecht n'ayant plus aucun titre officiel, ceux qui avaient affaire à lui lui donnaient celui qui leur passait par la tête.

« Dans quel but ?

— Savoir qui les a recrutés pourrait être édifiant.

— Je le sais déjà. Rester dans l'ignorance ne pourra pas te nuire.

— Vous croyez ? »

Titus Consent secoua lentement la tête. « Discussion stupide.

— Les prisonniers, là ! fit Hecht. Deux d'entre vous ont participé avec nous à la croisade connécienne. Ils savent donc parfaitement où ils en sont. Rafraîchissez la mémoire de vos amis. Et gardez cela en tête quand le lieutenant Consent vous interrogera. »

Consent ne perdit pas de temps. Il posa des questions. Les captifs y répondirent. Ils n'avaient rien à dire de bien révélateur. Ils avaient été recrutés par un certain Race Buchels. Buchels payait bien. La moitié en acompte.

Il n'y avait plus aucune trace de ce Buchels. Il avait disparu dès que la fumée des faucons de Drago Prosek s'était répandue sur sa position.

La plupart des prisonniers croyaient qu'il travaillait pour quelqu'un du Collegium. Certains penchaient pour Anne de Ménand. Et un seul leur préféra ces nobles de l'empire du Graal qui ne tenaient pas à voir l'impératrice monter en puissance.

« Buchels travaille pour un des comparses de Sérénité, confia Hecht au cercle de ses intimes. Un sombre crétin, qui a sans doute décidé de faire une fleur à son patron en éliminant une nuisance dont Sérénité ne cesse de se plaindre. Un idiot qui ne voit pas assez loin pour se rendre compte qu'il risque de déclencher une guerre avec l'empire. »

Héris lui précisa que le nom de l'imbécile était Fearoé Durgandini. Durgandini signifiant « femme puante » dans une des langues qu'elle parlait. Ce Durgandini-là était le fils illégitime d'un cousin de Doneto. Il était résolu à imposer sa marque en se chargeant des basses œuvres de Sérénité. Héris le soupçonnait d'obéir à des ordres aisément contestables.

« Peu importe au bout du compte, fit observer Titus Consent. Nous irons là où nous devons aller. Ceux qui nous barreront la route seront piétinés. »

Il n'y eut plus d'interventions humaines. Les routes étaient très fréquentées maintenant qu'un monstre ne rôdait plus dans les Jagos. Et la saison très avancée. Les voyageurs s'efforçaient de passer avant que le mauvais temps leur coupât la route. La Nuit ne leur portait qu'un intérêt normalement espiègle. Elle finit par feindre l'indifférence après avoir essuyé quelques menus châtiments.

« Bayard va Still-Patter a offert de nous héberger chez lui », déclara Hecht alors qu'ils approchaient d'Alten Weinberg. Aux serviteurs envoyés par le père de l'ambassadeur et chargés de dissuader le spadassin étranger d'abuser de la générosité de son fils. « Il m'a remis des lettres pour le prouver et je n'ai nullement l'intention de ne pas en profiter. Je ne permettrai pas à mes hommes de voler ce qu'ils ont dédaigné la dernière fois. »

Il feignait une humeur légère. Badine. Il n'était guerre pressé de participer aux incessantes querelles politiques qui infestent tout centre du pouvoir. Il était épuisé. Si les dangers avaient été réduits au minimum, les montagnes ne l'en laissaient pas moins désireux de s'éclipser pour récupérer.

Il avait fait plus froid dans la passe qu'il n'était de saison. Et, si la Nuit elle-même ne s'était guère intéressée à eux, quelqu'un avait envoyé de nombreuses Instrumentalités inférieures, toutes plus odieuses l'une que l'autre, pour lui pourrir la vie, sans doute dans l'espoir de lui faire tourner casaque.

Héris n'avait rien pu faire.

Hecht n'avait pas encore eu le temps d'ôter ses bottes que pétitions et invitations commençaient d'affluer chez Bayard va Still-Patter. « Tu es là depuis une semaine, déclara-t-il à Rivademar Vircondelet. Tu es reposé et tu t'es familiarisé avec la situation locale. À toi de te charger de ce merdier. Si quelqu'un demande une audience, dis-lui de passer par l'impératrice. Je travaille pour elle. Si c'est Katrin elle-même, dis-lui que je suis trop mal foutu. » Il ne mentait pas complètement à cet égard.

« Ça ne sera pas l'impératrice, patron. Elle est en pleine cambrousse pour une tournée. Qui consiste surtout à se montrer à ses sujets pour leur prouver qu'elle existe. À leurs frais, évidemment. J'ai cru comprendre que Johannes avait lancé ces tournées afin d'économiser sur ce que lui coûte la cour. Quoi qu'il en soit, nous allons disposer de quelques semaines où le fardeau sera allégé.

— Tant mieux. Franchement. Ça me permettra de me remettre sur pied. »

Il n'aimait pas être malade. Ne se souvenait plus de la dernière fois où il l'avait vraiment été.

Titus lui en donna la date exacte trois jours plus tard lorsqu'il se releva, rétabli mais encore faible. Titus avait consulté ses journaux personnels. Mais c'était sans grande importance, à part que ça soulignait un fait : les gens ont tendance à chasser les mauvais moments de leur mémoire.

« Qu'est-ce qui est prévu ? s'enquit Hecht.

— Ça s'est vraiment accumulé pendant que vous lézardiez, patron. Maintenant que vous êtes là, tout le monde en veut sa part. Tous.

— Quoi ?

— Presque tous ceux qui ont un nom accompagnent l'impératrice dans sa tournée. Si le vieux va Still-Patter n'est pas là pour nous harceler, c'est parce que sa crise de goutte est si douloureuse qu'il ne peut pas sortir de son lit.

— De nouveau, hein ? Parfait. Je veux que vous appreniez tout ce que vous pourrez sur cette ville pendant que vous en avez l'occasion. Bien. Aide-moi à me remettre au lit. »

18
Cap Tondur, Andoray

Un vent surnaturel soufflait sud-sud-est le long de la côte de l'Andoray. Une infime quantité de l'énergie sous-marine parvenait à l'intérieur des terres, où des dizaines d'Instrumentalités voraces rôdaient à la lisière des glaces éternelles en esquivant leurs congénères ou en se nourrissant d'elles.

Pour toutes, un moment d'inattention un peu trop prolongé signifiait une mort certaine.

La menace la plus terrifiante était l'énorme crapaud blanc qui trônait au sommet d'un promontoire de glace saillant de la mer à plusieurs lieues du rivage. Cette glace s'étendait en craquelant d'un mètre ou deux par jour. Et s'élevait verticalement de plusieurs pieds. Voire davantage quand Celui-qui-marche-avec-le-vent captait une heureuse bouffée de pouvoir. Ou si quelque Instrumentalité inférieure, poussée par la faim, passait à portée de la langue fulgurante de Kharoulke.

Des adorateurs humains veillaient au début sur le dieu. Froid et inanition les avaient pratiquement tous emportés. Leurs dépouilles gelées s'éparpillaient autour du crapaud géant. La plupart ressemblaient aux anciens Seatts du Septentrion.

Tous les Choisis n'optaient pas pour périr auprès de leur vivante idole. Une famille avait profité d'un instant de distraction de sa part pour fuir par le détroit d'Ormo à bord d'une barque prise dans la glace d'une banquise récemment formée. Ces fugitifs furent les premiers à échapper au contrôle du dieu dément. Ses forces étaient limitées et son attention se concentrait ailleurs sans faillir.

Il n'y avait aucune place dans la divine conscience de Kharoulke, Celui-qui-marche-avec-le-vent, pour autre chose que la faim faim de l'énergie qui jaillissait là-bas et soif vorace de revanche, désir féroce de se venger de ces nouvelles venues, de ces divinités immondes qui avaient maintenu sa génération dans une effroyable captivité.

Le temps du monde du milieu s'écoulait très vite. Ceux qui avaient connu Kharoulke en d'autres circonstances ne déploraient pas son absence.

Il était accroupi sur le rebord de l'iceberg, quelque cinq cents pieds au-dessus des eaux indigo glacées de la mer andorayenne. Seules quelques lieues le séparaient à présent du portail du royaume des dieux. Il voyait au travers. Les eaux, de l'autre côté, étaient subtilement différentes. Il les voyait mais ne pouvait pas les atteindre. C'était sans doute un dieu puissant et ténébreux, mais il ne lui restait pratiquement plus de pouvoir. Il ne parvenait pas à s'en gorger davantage. Il risquait de ne pas arriver à temps pour saboter la restauration de ses ennemis les plus exécrés.

Un dieu peut-il désespérer ? Surtout quand il sait ce que signifie un emprisonnement d'un millénaire ?

Peut-être pas. Mais ressentir en tout cas quelque chose de très voisin du désespoir, né sans doute de cette prise de conscience que les Instrumentalités de la Nuit ne sont pas équipées, comme ces mortels éphémères qui ont façonné les dieux, de ce sens de l'écoulement du temps si crucial à leurs yeux.

Il n'y avait plus rien pour garder les arrières de Kharoulke, sinon la terreur qu'il inspirait. Parmi les Choisis gelés qui s'éparpillaient à présent sur des lieues derrière lui, on trouvait aussi plusieurs Crêpenuit, l'Élu. Eux non plus n'avaient pas eu la force de survivre aux rêves glacés du dieu qui les avait imaginés.

Quelque chose clignota fugacement derrière le grand crapaud blanc et disparut presque aussitôt. Le même miroitement éphémère se reproduisit une bonne douzaine de fois avant que le dieu affamé et gelé ne se rendît enfin compte qu'une créature n'appartenant pas à la Nuit s'activait dans son dos quand il ne regardait pas.

Kharoulke entreprit de se retourner. De changer de forme.

Le tonnerre gronda, perçant et méthodique.

Un millier d'aiguilles de fonte et d'argent transpercèrent le dieu et se plantèrent profondément dans sa chair. Il n'avait jamais enduré une telle souffrance. Elle oblitérait toute raison.

Kharoulke continua de se transformer, de grandir et d'adopter une apparence de plus en plus humaine. La douleur empira. Ces aiguilles étaient barbelées. Chacun de ses mouvements les enfonçait plus profond dans la chair divine. Elles continueraient de le blesser et de saper le peu de pouvoir qu'il lui restait jusqu'à ce qu'elles fussent toutes expulsées ou dissoutes.

Une douzaine de barils de poudre libérèrent leur énergie chimique en une salve déchiquetée ; non pas dirigée contre Kharoulke lui-même mais

contre l'iceberg sur lequel sa masse titanesque commençait à se métamorphoser.

L'Instrumentalité fit un mouvement de trop. Une fissure s'étira en zigzags d'une explosion l'autre, filant d'est en ouest sur le promontoire. La glace grogna, gronda, rugit.

Celui-qui-marche-avec-le-vent hurla de fureur, si fort qu'on perçut son mugissement à cinq cents lieues de là. Il vit. Il comprit. Il entreprit d'adopter une autre forme, angélique celle-là, en se faisant pousser une paire d'ailes blanches. Mais il était la proie d'un froid intense. Il ne pouvait pas se transformer vite. Il n'y parvint pas à temps.

La pointe de l'iceberg s'inclina vers la mer. Kharoulke plongea avec elle et s'enfonça profondément dans les eaux indigo, toxiques et douloureuses. La souffrance qui déchirait les entrailles du dieu ténébreux se répandit à la surface de son corps.

En se débattant furieusement, il ne réussit qu'à aggraver davantage les dommages causés par les aiguilles. Les lames tempétueuses qu'il déchaîna furent assez fortes pour faire sombrer de petits bateaux lorsqu'elles atteignirent les rivages de Santérin.

19
Lucidie. Guerre frontalière

Rogert du Tancret était peut-être tout ce dont on l'avait jamais accusé, voire deux fois plus noir et deux fois plus affreux. Mais l'homme était aussi rusé, et il anticipait toute menace personnelle avec la prescience d'un oracle. Si succulent que fut l'appât qu'on lui tendait, il n'était pas question de l'attirer en personne dans un traquenard mortel. Lorsqu'il ne pouvait y résister, il envoyait un tiers déclencher la chausse-trape.

« Serait-ce également vrai si nous portions la menace jusqu'à lui ? » s'enquit Azir.

La Montagne haussa les épaules. Les quelques derniers mois avaient été éprouvants. Il était épuisé. « J'ai vécu trop longtemps. Ces guerres-là doivent être menées par des jeunes gens.

— Tu n'as pas besoin d'être là. Tu pourrais être à Shamramdi en ce moment même. »

Nassim grogna. Il n'était pas d'accord. La pointe de la lance était ici. C'était ici que devait se trouver Nassim Alizarin. La Montagne ne mourrait pas dans son lit.

Il comptait bien ne mourir qu'après s'être vengé de Gordimer et d'er-Rashal. À sa grande tristesse, il voyait ce but s'éloigner. Sa mission, désormais, était d'ouvrir la route de Tel Moussa. « J'y détonnerais. Je n'y serais pas le bienvenu. Les émirs savent déjà tout ce qu'il y a à savoir.

— Tu cherches seulement des excuses pour éviter qu'on ne te confie de plus grandes responsabilités. »

C'était si près de la vérité que Nassim en resta muet. Ce garçon était finaud. Il ferait un digne successeur d'Indala.

Azir rit franchement. L'expression de Nassim l'avait trahi. « On lit parfois en toi comme dans un livre ouvert, général. Je sais bien que ton cœur a d'autres aspirations. Tu as ma parole que tu jouiras de tout le soutien dont tu auras besoin. Au moins la mienne. »

Nassim se renfrogna. Les promesses des princes… Mais celui-là, si l'on pouvait lui accorder ce titre, avait été choisi par Indala al-Sul Halaladin,

dont la parole valait celle de Dieu. Dont la parole, qui désormais prenait lentement forme, promettait la destruction de Roger du Tancret.

« Messire La Montagne, tu es un puissant guerrier et un grand capitaine, reprit Azir. Tes ennemis jurés eux-mêmes le reconnaissent. Mais tes aptitudes personnelles sont plus douteuses. Sans doute parce que l'un des objectifs des sha-lugs est d'arrêter le développement des guerriers à l'âge de quinze ans.

— Ah ! Voilà que tu répètes ce que tu as entendu dire au lieu de l'avoir découvert par toi-même. »

Azir fit osciller ses mains comme les plateaux d'une balance, l'air de dire « un peu de ci, un peu de ça », ou, plutôt, « six d'un côté et une demi-douzaine de l'autre ».

Nassim fronça de nouveau les sourcils. Ce gamin était trop malin.

La scène se passait près d'une source de montagne à la lisière de l'Idiam. Les combattants avaient fui à plusieurs reprises dans cette contrée hantée en tentant d'échapper à l'ennemi. Les guerriers de la Fraternité étaient tenaces. Une forte brise soufflait ce soir-là sur les feux de camp et faisait voler des escarbilles pareilles à des étoiles éphémères. La lune était presque pleine et encore assez basse. Nassim trouvait qu'elle ressemblait à une grande roue de glace ébréchée d'un côté.

« Mon oncle enverra d'autres troupes, déclara le gamin. Les milices d'une centaine de villes et de cités qu'il avait levées dans l'espoir de libérer les Terres Saintes. »

Villes et cités qu'Indala avait conquises à la pointe de l'épée ou de la langue, selon La Montagne. Et qui s'étaient inscrites dans ses visions comme une solution de remplacement au feu et à l'épée.

En vieillissant, Indala al-Sul Halaladin tolérait de moins en moins le tribalisme étroit des croyants.

Nassim se garda bien de rappeler au garçon que les Occidentaux aussi étaient persuadés qu'ils libéraient les Terres Saintes. Et que les Dévédiens y avaient précédé les pramans et les chaldaréens. Que les Dèves étaient les enfants de ces Dainshaukins qui avaient envahi les Terres Saintes deux mille ans plus tôt, parce qu'un dieu violent et psychopathe, qui exigeait parfois de ses fidèles qu'ils assassinent leur propre progéniture pour le glorifier, leur en avait garanti la possession.

« Général ?

— Quoi ?

— Vous étiez ailleurs. L'espace d'un instant.

— Le malheur d'avoir continué à mûrir après l'entraînement normal d'un sha-lug.

— Autrement dit ?

— Je réfléchissais aux tourments incessants infligés aux Terres Saintes. Et je me demandais si les puits ne se tarissaient pas délibérément afin de débarrasser cette terre de la vermine humaine.

— Idée intéressante. Mais à ce point hérétique que, si vous l'exprimiez ailleurs, elle vous vaudrait le fouet ou la lapidation. »

Nassim haussa les épaules. Ça n'arriverait jamais. Il était trop précieux. Pour l'instant. Et il avait un arrangement personnel avec Dieu. Dieu n'avait pas l'air de s'offusquer des spéculations peu orthodoxes d'Alizarin. « Pourquoi ces généreux effectifs ?

— Il veut élargir son vivier de vétérans. Repérer les meilleurs guerriers. Et disposer de la meilleure armée possible lorsqu'il décidera d'expurger les Terres Saintes de l'Infidèle. »

Ce n'était pas tout. Il y avait bien plus là-dessous, Nassim en avait la certitude. Lui-même n'était qu'une modeste pierre dans l'édifice de la stratégie d'Indala.

La Montagne resterait docile. Il se fierait à Indala. Il jouerait son rôle. Il se plierait aux ordres, en se préparant pour le jour où toutes les conditions seraient réunies et où il pourrait enfin se baigner dans la chaleur engendrée par la restauration de l'équilibre qu'avait compromis le meurtre d'Hagid.

« Quoi qu'il arrive, notre mission sera de harceler Rogert le Noir, déclara le jeune Az. Tous les jours. Nous devons nous montrer plus agressifs. Mon grand-oncle ne voudrait pas que du Tancret se retrouvât dans une position lui permettant d'influencer les autres Arnhandais. Aucun n'est aussi féroce. »

Nassim hocha la tête, bien qu'à ce stade de son existence il ne nourrit plus d'ambitions aussi fatales. Pour avoir, encore une fois, dépassé le gel de la croissance chez les sha-lugs.

« Première affaire à l'ordre du jour, les lignes de siège autour de Tel Moussa », reprit le garçon.

Disposant dorénavant de davantage d'hommes et ne ressentant pas le besoin de les ménager, La Montagne harcela constamment Rogert du Tancret. Il renvoyait à Indala des guerriers ensanglantés. Et des cadavres à Rogert. Qui

ne jouissait que d'un bien maigre soutien de la part de ses coreligionnaires. Son ignoble comportement les avait tous révoltés.

Les effectifs de du Tancret s'amenuisaient. Chaque jour, un homme ou deux se faufilait hors les murs pour aller se mettre au service d'un capitaine plus honorable. Moins susceptible de faire massacrer ses gens.

Les faucons intervenaient fréquemment dans les frappes rapides de Nassim, par exemple quand l'ennemi était sur ses talons. Les chevaux des croisés refusaient de charger tonnerre et fumée.

Nassim découvrit un jeune croyant fanatique parmi les contingents de la milice. Un garçon aspirant au titre de héros ; résolu à connaître la gloire. Rogert du Tancret avait offert une grosse récompense pour un faucon ou un stock de poudre. Le jeune sauta sur l'occasion pour relever le défi. Il n'aurait jamais imaginé qu'il pût finir en martyr.

Il était tellement persuadé d'avoir Dieu à ses côtés qu'il insista pour que Nassim l'accompagnât dans les meilleurs bordels et tavernes de Shamramdi au retour de sa mission.

Nassim le lui promit.

Nassim Alizarin ne se pliait formellement aux normes de la religion que par pur intérêt politique. Secrètement, son intime et sincère conviction lui soufflait que la plupart de ses contemporains n'étaient pas moins hypocrites. Mais, durant la nuit qui précéda le grand jour du martyr, il resta longuement éveillé, à supplier Dieu de guider sa main.

Le Nassim Alizarin de Tel Moussa n'était plus celui qui avait commandé à mille sha-lugs. Ce Nassim-là était mort le jour où son fils bien-aimé avait été assassiné pour promouvoir les ambitions d'er-Rashal. Le nouveau Nassim n'était que par trop conscient qu'un martyr était toujours le fils de quelqu'un.

Comme toujours, Dieu ne prit pas la peine de s'émouvoir des supplications d'un seul impétrant.

La douleur était profonde dans la mesure où seuls deux êtres vivants savaient que ce martyr restait fidèle à son Dieu et à son peuple. Azir lui-même n'avait pas été informé du complot.

Nassim se refusait à nommer le martyr. Parler du garçon ou du martyr déchargeait sa conscience.

Au début, le plan se déroula correctement. Le garçon rassembla des chameaux, les chargea de barils de poudre et se faufila hors du campement

sans se faire remarquer. D'autant plus aisément qu'il était précisément le guerrier chargé de monter la garde de ce côté cette nuit-là.

On ne remarqua son absence que longtemps après ; Nassim s'était attendu à ce qu'on s'en aperçût bien plus tôt. La disparition simultanée d'un chargement de poudre et de six chameaux fut constatée encore plus tardivement. L'amour-propre de La Montagne en fut froissé. Il aurait cru ses hommes mieux entraînés et davantage à l'affût. Il s'était chargé lui-même de leur formation.

Un soldat apparut. « Nouvelle noire, seigneur ! Ambel semble avoir déserté. Et il manque six chameaux. Ainsi que la plus grande partie de la poudre. J'ai comme l'impression qu'il compte toucher la récompense de Rogert le Noir. »

Nassim tempêta comme il l'aurait fait si tout cela avait été vrai. Et la réaction débraillée du camp le fit encore davantage fulminer de dépit. Nul ne semblait se décider à agir. On voulait juste palabrer. Ceux qui connaissaient le garçon du pays étaient catégoriques : jamais il n'aurait fait ce que suggéraient les apparences.

Éperonnée par les insultes de son commandant, la majorité de la compagnie finit par se lancer en hurlant aux trousses d'un traître. Ainsi que Nassim l'avait espéré.

La traque devrait être aussi bruyante que réaliste. Faute de quoi Rogert le Noir serait à nouveau sauvé par son sixième sens.

Nassim se joignit à la chasse, mais il se contenta de suivre, à une allure plus conforme à celle d'un vieil homme.

Rattraper le martyr était bien entendu une tâche insurmontable, encore qu'une paire de freluquets natifs de sa propre ville faillirent y parvenir en tuant leurs chevaux sous eux.

Nassim Alizarin arrivait lui-même en vue de Gherig – alors que Tel Moussa et les lignes de siège affaiblies qui la cernaient restaient visibles – quand le dernier acte trouva son dénouement.

À force de palabres, le martyr réussit à entrer avec quelques pas d'avance sur des hommes manifestement déterminés à le tuer. Un de ces derniers, atteint par une flèche tirée du mur de la barbacane, poussa d'ailleurs un glapissement.

La Montagne n'aurait su dire à quel moment le plan avait capoté. Il savait seulement qu'un chargement de près d'une tonne de poudre porté par

six chameaux avait explosé avant que le martyr n'eût eu le temps de pénétrer dans la forteresse proprement dite.

La barbacane massive, plus large que la tour de Tel Moussa, s'était majestueusement affaissée, tandis qu'un nuage de poussière de proportion mythique masquait en grande partie son effondrement.

« Malédiction ! jura Nassim *sotto voce*. Trop tôt. Beaucoup trop tôt. Impossible que Rogert le Noir se soit trouvé assez près. »

Il avait parlé sans même réfléchir, toute son attention focalisée sur Gherig.

« Je te demande pardon ? » lâcha Azir. Son ton appelait à de plus amples explications.

Nassim s'exécuta. Plus besoin de garder le secret maintenant.

Des cavaliers chargèrent le nuage de poussière en expansion et s'y engouffrèrent. Cet assaut spontané les porta au-delà des décombres et leur permit d'investir le pont-levis, encore abaissé, enjambant la périlleuse douve sèche qui fendait la roche entre la barbacane et Gherig.

La Montagne n'avait nullement eu l'intention d'investir cette citadelle imprenable, le martyr eût-il mené sa mission à bien. Sans Rogert le Noir, Gherig resterait de toute façon inattaquable. Mais, bien qu'il ait déjà vu parler la poudre à Arn Bedu, Nassim n'avait pas prévu l'étendue de la destruction. Son seul objectif avait été le meurtre de du Tancret. Le reste lui était inimaginable. Et il avait perdu le contrôle de ses hommes.

Inexpérimentée, la milice surtout céda à l'excitation et au tintamarre.

Depuis toujours Gherig restait imperméable aux sièges et aux assauts. Ça n'avait pas changé. Mais on avancerait plus tard que la forteresse n'avait survécu que parce que les troupes qui assiégeaient Tel Moussa avaient dû rompre son encerclement pour la sauver. Leur contre-attaque avait contraint les Lucidiens à déguerpir. Mais le décompte final resterait : avantage à la Lucidie. Le siège de Tel Moussa avait pris fin. Il ne reprendrait pas. Gherig s'était retrouvée sur la défensive. Plusieurs chevaliers de la Fraternité périrent dans les explosions. D'autres encore, plus nombreux, trouvèrent la mort dans les combats qui suivirent.

Rogert du Tancret était rentré en toute hâte célébrer son coup d'éclat quand la poudre avait parlé. Le malfaisant chevalier en avait perdu l'audition, le sens de l'équilibre et son aptitude à donner des ordres rationnels.

Il se remettrait. Mais il avait des ennemis chez les croisés comme chez les croyants. La Fraternité lui ordonna de quitter Gherig en prétextant de ses handicaps. Rogert tenta de refuser. Il était par trop amoché pour résister aux hommes qui vinrent le chercher.

La Montagne regagna Tel Moussa. Les assiégés l'accueillirent avec des acclamations et de spectaculaires témoignages de gratitude. « Rogert doit réellement être furieux à présent, déclara Nassim au jeune Az alors qu'il se vautrait encore dans cette adulation. Il va chercher le moyen de nous nuire. Il nous en faut davantage.

— Les hommes ne savent que faire le mal. Celui-là plus encore que les autres. Mais tu as remporté des succès surpassant les espoirs les plus fous de mon grand-oncle.

— Des succès ? Je n'en vois pas beaucoup, mon garçon.

— Le grand Roc du Mal a été jeté à bas de son nid, général. Rogert le Noir a quitté Gherig, où nul pouvoir au monde n'aurait pu faire entrer une épée pour le frapper. Ses propres gens l'ont chassé par la force de sa coquille. On peut désormais l'atteindre. La moitié des Arnhandais doivent sans doute l'espérer. » Puis le jeune Az demanda : « Qu'entends-tu par "il nous en faut davantage" ?

— Davantage de guerriers. Davantage d'armes. Davantage de bêtes. Et surtout davantage d'argent. Si parcimonieux que je sois, si l'on en croit certains, je n'en ai pas moins vidé mon trésor de guerre. » Nassim Alizarin avait une réputation de frugalité. Mais, s'agissant de faucons et de poudre, il n'avait pas regardé à la dépense. Principalement de poudre. Et il n'en restait plus.

Il avait mieux retenu que la plupart la leçon d'Arn Bedu. Il aurait aimé que quelqu'un parmi les croyants connût le secret de la fabrication de cette substance. Un croyant qui ne fût pas er-Rashal al-Dhoulquarnen, du moins. Il ne disposait que d'une unique source de poudre et elle se trouvait très loin dans le Royaume de la Guerre. Chaque baril coûtait une petite fortune.

Mais c'était de la bonne poudre.

« Maintenant que j'ai vu ce dont elle est capable, je te soutiendrai, déclara le jeune Az.

— Merci.

— Ne me remercie pas encore. J'ai dit que je te soutiendrais. Mais tu devras te rendre à Shamramdi pour défendre ta cause. »

Nassim n'en avait aucune envie. Après avoir passé tout ce temps dans la nature sauvage, dont une bonne partie dans la terreur de l'Idiam, il ne lui restait plus beaucoup d'allant. La haine suscitée par le meurtre de Hagid ne l'avait pas encore déserté, mais elle était devenue moins irrésistible. D'autres centres d'intérêt avaient trouvé une place dans son cœur. Il avait appréhendé le concept de délassement, encore qu'il lui manquât les moyens de s'y abandonner.

« Je suis un handicapé, déclara-t-il. Obsédé depuis trop longtemps par une idée fixe. Je serais incapable de vivre à la cour.

— Peut-être, admit Azir. Nous découvrirons cela cet hiver. Mon grand-oncle entamera la libération des Terres Saintes dès la première pousse des herbes du printemps », confia-t-il dans un souffle.

Nassim poussa un soupir. Il était épuisé. Il ne lui restait plus grand-chose. Pourtant ses alliés continuaient d'exiger qu'il employât ce qui subsistait contre n'importe qui, sauf ceux qui avaient fait de lui leur plus mortel ennemi.

20
Royaume des dieux. Temps et marée

Le Neuvième Inconnu ployait sous le poids de toutes ses années, bien qu'il en eût pratiquement tout oublié sauf le plus passionnant. Il n'était même pas sûr, d'ailleurs, que ces souvenirs-là fussent fidèles. Pouvait-on vraiment atteindre un âge aussi avancé ? Et il n'était que dans une forme légèrement supérieure à celle où il se trouvait en s'enfuyant du royaume des dieux.

Cette fois, il avait épuisé ses dernières forces en tentant de retrouver le fils d'Arlensoul.

L'ascendant, sous sa forme humaine, rejoignit Cloven Februaren dans un établissement transformé en taverne par la magie des Aelen Kofer. Ou, plutôt, en l'idée, rêvée ou idéalisée, qu'on pouvait se faire d'une taverne. Jamais Februaren n'était entré dans une taverne plus « taverne ». Il y avait là des hommes et des nains, et même, l'espace d'un bref instant, un des plus audacieux des siréniens. Vacarme et paillardises. L'impression intense et pénétrante qu'un honnête homme n'avait pas sa place dans un pareil établissement. Que c'était là un séjour destiné à vous faire oublier tous les autres mondes.

Était-ce un autre monde de poche ?

Non. Comme beaucoup de ce que tissaient les Aelen Kofer, la taverne était presque entièrement illusoire.

« Hors de propos, déclara l'ascendant. Comment êtes-vous venu ?

— J'ai laissé ma marque dans le monde du milieu, répondit Februaren. Sous la forme d'un échec. J'ai repéré avec succès dix mille endroits où notre homme ne se trouve pas. D'ailleurs, est-ce un fait avéré ? Arlensoul a-t-elle réellement engendré un fils ? » S'il avait négligé de rechercher une fille en partant de ce principe, c'eût été pour le moins embarrassant.

« Oui. Un fils. Selon la légende. » L'ascendant avait appris à ne pas gaspiller sa salive en répondant, ni même en réagissant à ce en quoi il voyait une provocation du Neuvième Inconnu.

« Pourquoi teniez-vous tant à ce que nous nous retrouvions ici ? Pour que je vous donne mon assentiment quant à la qualité de la bière ? Pas moyen, mon frère. Ces nains la font trop épaisse et amère pour mon goût. »

Il mentait. La bière était extrêmement bonne, surtout pour un estaminet paumé dans la cambrousse d'un autre monde. Mais elle devait aussi parfaitement s'adapter à tous les goûts.

L'ascendant haussa les épaules avec indifférence. « Les Aelen Kofer sont des artisans aussi souples qu'habiles. La bière est la perfection même. Tout défaut serait à rejeter sur le buveur. Je voudrais vous présenter certaines personnes. »

Cloven Februaren sécha prestement sa pinte. « Goûteuse. » Il songea à en commander une autre. Probablement pas très avisé. Il ressentait déjà l'effet de la première. « D'accord. Passez devant. »

L'ascendant s'exécuta sous la forme de Svavar. Il sortit de la taverne pour se diriger vers la grande barge.

« Il s'est produit ici des changements spectaculaires », fit observer Februaren.

Le royaume des dieux tout entier avait perdu son aspect lugubre. La ville bâtie sur le front de mer avait repris vie. La couleur se répandait partout, comme un printemps faisant renaître toutes choses. D'épave périlleuse, le vaisseau des dieux s'était transformé en une opulente chaloupe.

Un bateau était amarré devant. De là où se tenait Februaren, seul son mât témoignait de sa présence. Il n'y prêta pas attention.

« D'autres se produiront si l'énergie continue de s'infiltrer. Ce monde est encore loin d'être redevenu tel qu'en lui-même. Mais… » Il arrêta le vieil homme, le fit se retourner et montra du doigt.

Februaren observa la montagne. Des nuages masquaient partiellement la grande citadelle céleste. Ils apparaissaient sur sa droite, filaient devant le foyer des dieux comme s'ils étaient chassés par un vent violent puis se dématérialisaient sur sa gauche. Ils enflaient et se dissipaient très vite.

« Le pont ! éructa Februaren. Les Aelen Kofer ont réparé le pont de l'arc-en-ciel. » Il montait du sol, étincelant et superbe, jusqu'au portail de la forteresse.

« Remarquablement bien. On peut désormais l'emprunter. Si vous voulez essayer…

— J'y tiens ! Beaucoup ! » La grande citadelle céleste elle-même semblait avoir rajeuni. « Si cette vieille carcasse peut survivre à l'escalade… » Son petit tour de profil ne fonctionnait pas dans le royaume des dieux, bien que la porte fût désormais ouverte. Il lui fallait sauter à l'intérieur. Puis marcher. Et même jusqu'à la porte pour ressortir. Mais emprunter la barge laissait à présent ses vêtements un petit peu moins humides.

« La charrette à chèvre des Aelen Kofer pourra vous conduire jusqu'en haut quand vous serez décidé.

— Mais nous allons ailleurs, non ?

— Oui. À la barge. »

Une famille de cinq personnes, telle était leur destination. Toutes pâles de teint, squelettiques et blondes quand elles avaient des cheveux : un grand-père ; sa fille ; le mari de sa fille ; leurs enfants (un garçon de onze ans et une fille de huit). Une unique Aelen Kofer les surveillait. Februaren ne reconnut pas la naine. L'ascendant se dispensa des présentations. « Ces gens ont fui en traversant le détroit de l'Ormo. Ce sont d'anciens fidèles de Kharoulke. Ils ont trouvé une barque, se sont échappés et retrouvés ici. » Il échangea un regard avec Februaren pour lui faire comprendre qu'il nourrissait quelques réserves.

« Je vois. Pas ordinaire.

— Non. Mais Celui-qui-marche-avec-le-vent n'avait montré jusque-là aucun don pour inspirer le fanatisme. Ses adorateurs ne se plient à sa volonté que parce que ce qui les guette est moins effroyable que ce qui les éperonne. Kharoulke est un dieu cruel.

— Les autres ne sont guère nombreux, fit observer Februaren. On peut leur parler ?

— Museau connaît leur dialecte. On le parlait en Andoray avant l'arrivée des Anciens.

— Séatt ?

— Une langue de ce genre.

— Je croyais les Seatts bruns et trapus.

— Certains le sont. Ce nom se rapporte à toutes les anciennes tribus du Septentrion. Ces gens… Peu importe ! Leurs ancêtres se sont entièrement soumis à la volonté de la Nuit. Leur sorcellerie sert Kharoulke et les siens.

Ils ont perdu leurs terres et leurs dieux à l'arrivée des Andorayens. Cette bande-là se réduit à presque rien. Ils n'ont pas de sorcellerie.

— Voyons ce qu'ils peuvent nous apprendre. »

Museau se leva de la place qu'elle occupait sur l'écoutille de la soute et alla rejoindre Februaren et l'ascendant. Februaren se demanda comment il savait que l'Aelen Kofer était une femelle. Quel indice l'avait mis sur la voie ? Impossible de s'en souvenir sciemment. « Ces gens sont avides de coopérer, déclara-t-elle. Ils sont conscients de leur situation. Nous les avons nourris. Ils savent que nous pourrions cesser de le faire. Ils ont aussi perdu beaucoup d'amis et de parents à cause de Kharoulke.

— Sais-tu qui je suis, Museau ? demanda Februaren.

— Oui. » Non sans marquer un certain mépris discret, serait-ce pour le plus dangereusement mortel du monde du milieu.

Le Neuvième inconnu lui fit un clin d'œil. « Alors dis-le-leur, mon doux cœur. Ils n'ont pas l'air complètement rétablis, confia-t-il à l'ascendant pendant qu'elle s'exécutait.

— Ils étaient en très mauvais état. Je n'aurais pas cru qu'ils survivraient. Les Aelen Kofer leur ont administré une magie très intense, mais, à voir tous les morceaux qui leur manquent, on se rend compte que le gel avait déjà opéré trop profondément pour que même la magie des nains y pût quelque chose. »

L'ascendant lui raconta ce que les Seatts leur avaient rapporté jusque-là : en gros que Kharoulke était furieux et affamé. « C'est pratiquement son état normal, sauf qu'il l'est peut-être davantage maintenant qu'il sait ce que nous faisons.

— Je leur ai appris, sorcier, dit Museau. Ton nom n'a engendré aucune terreur.

— Quel dommage ! » Il entreprit d'interroger les Seatts, Museau lui servant d'interprète.

Depuis la barge, Februaren apercevait au loin les falaises de glace de l'Andoray. Il voyait des silhouettes et des ombres se découper à leur sommet. L'ascendant suivit son regard et saisit sa pensée. « Il se rapproche. Il va falloir adopter une nouvelle tactique. Très vite.

— On fait déjà quelque chose. Pour gagner du temps.

— Ils veulent savoir pendant quel délai nous comptons les garder captifs. Ils ne tiennent pas à se trouver là à l'arrivée de Kharoulke.

— Ils n'y seront pas. Dans un cas comme dans l'autre.

— Quoi ? » Museau se retourna pour voir ce qui les laissait ainsi bouche bée et la mâchoire pendante.

Un bateau de pêche venait d'apparaître de l'autre côté de la porte. Il fonçait droit dessus.

« Va chercher Œil-de-Fer, ordonna l'ascendant. Dis-lui d'amener tous les gens qu'il pourra. Régler ce problème va exiger quelques sérieux stratagèmes. »

Februaren ne voyait rien de bien excitant. Hormis la progression délibérée du smack.

Normalement, dans le mythe, les visiteurs du royaume des dieux ne s'y rendent pas de leur propre gré. Jusqu'à très récemment. Mais, dernièrement, c'était la ruée.

Korban Jarneyn et une douzaine de nains trapus et costauds se matérialisèrent invraisemblablement vite. « On les a sentis traverser », expliqua Œil-de-Fer.

Le Neuvième Inconnu parvenait à présent à « les » distinguer. « J'ai entendu parler de ces choses. Mais jamais de plus d'une à la fois au même endroit. »

Le bateau était rempli de Crêpenuit, l'Élu. Chaque fois qu'il tentait de les dénombrer, Februaren obtenait un compte différent. Avec une moyenne de douze. Ils étaient si nombreux que le smack n'avait presque plus de franc-bord. Februaren voyait mal comment ils avaient pu faire la traversée sans être submergés.

Des Aelen Kofer ne cessaient d'apparaître, tous aussi lourdement armés que peut l'être un nain. Ils apportaient aussi toute la magie disponible.

Le nombre des nains était stupéfiant. Ils étaient beaucoup plus que lorsqu'ils avaient fait l'escalade avec Februaren et Œil-de-Fer. Ils se préparaient à quelque chose.

Tout comme l'ascendant. Il avait reculé pour se donner de la place, afin de faire l'essai de plusieurs féroces formes animales.

Un musc déplaisant précédait le smack. Animal, lui aussi. Évoquant à Februaren le nid d'une énorme bête répugnante. La tanière d'un ours, peut-être.

« Là, faudrait pas merdoyer », marmonna Œil-de-Fer dans sa barbe. Il beugla des ordres dans une langue que Februaren ne connaissait pas.

Le smack jaillit hors de l'eau. Il poursuivit sa route vers l'intérieur des terres à la même allure régulière, mais grimpa de plus en plus haut dans les

airs.

Œil-de-Fer aboya un commandement qui devait être : « Maintenant ! »

Le bateau retomba. De quatre-vingts pieds. Il s'abattit sur le quai. Débris et créatures s'éparpillaient encore quand les Aelen Kofer investirent le site de sa chute.

« Tâchez d'en garder deux pour interrogatoire, conseilla Februaren.

— Va apprendre à ta grand-mère à gober des œufs, mortel. »

La boucherie ne dura pas longtemps. Neuf créatures glabres à la peau rayée de tigre furent démembrées puis très vite confiées à un bûcher dressé spécialement pour elles. Trois captifs furent saucissonnés. Ils ne pouvaient ni fuir ni combattre.

Ils ne parlaient pas non plus. Sans qu'on sût clairement s'ils l'auraient pu.

« C'est un mystère qui me dépasse, déclara Œil-de-Fer. Ces êtres ont été construits. Pas très différents en cela d'innombrables autres créatures mythiques créées par les dieux pour se distraire. Sauf que ce sont des armes mortelles. Elles n'ont ni sentiments ni peurs, rien que l'obsession résolue d'exécuter la volonté de Kharoulke. Qui a instillé assez de son souffle en chacune pour lui donner la force de faire ce qu'il exige d'elle. »

Februaren alla trouver l'ascendant, qui semblait fermement décidé à se transformer en un crabe sauteur géant. Il n'avait pas participé à l'extermination des créatures rayées. « Vous n'auriez pas un moyen de lire en elles ? »

La question parut surprendre puis irriter l'ascendant. « Pourquoi me le demandez-vous ?

— Parce que vous êtes ce que vous êtes. Avec des fragments de dieu entassés en vous. Votre rembourrage divin pourrait être en mesure de fracturer le leur.

— Je n'y trouverais que du froid. Et la certitude qu'elles me déchiquetteraient si elles parvenaient à mettre la main sur moi.

— J'ai peut-être un autre moyen, affirma Februaren. Mais il faudrait que j'en emmène une ailleurs.

— Encore un délai, grommela Œil-de-Fer.

— Encore un délai, monsieur Gjoresson. Mais vous allez disposer de temps. J'ai quelque chose en train. Qui nous permettra d'en gagner beaucoup. » Cela étant, il était mal à l'aise. Foutrement inquiet, et chaque seconde davantage.

Cela aurait déjà dû se produire.

Cloven Februaren était dans un état voisin de l'affolement ; il n'avait pas ressenti une telle panique depuis des siècles. Ses plans partaient en quenouille. Héris aurait dû en faire sa part trois jours plus tôt. Il lui fallait sortir du royaume des dieux. Pour découvrir où il s'était trompé. Et ce qui était arrivé à Héris.

Il aurait mieux fait de l'écouter quand elle s'était portée volontaire.

Il devait aussi aller vérifier comment se portait Piper. Qui devait se trouver maintenant à Alten Weinberg.

C'était peut-être la raison du retard d'Héris. Piper s'était peut-être fourré jusqu'au cou dans un pétrin dont elle s'efforçait de le tirer.

Debout sur le quai, le vieil homme fixait le bateau seatt qui avait franchi la porte pour entrer dans le monde du milieu. Korban Jarneyn se joignait à lui. « Pas grand-chose à voir au large, hein ? »

Effectivement. Rien que de la brume et une mer sombre et lugubre où les vagues se faisaient de plus en plus hautes, annonçant une tempête prochaine. À mesure que le véritable hiver s'installait, il devenait de plus en plus difficile de distinguer la terre de l'hiver éternel, avec ses habitants monstrueux désormais non loin.

« Pourquoi te montres-tu si morose et distant depuis peu, l'ami ? demanda Œil-de-Fer, le vieil homme ne répondant pas.

— La Nuit a peut-être choisi de m'édifier sur le chapitre de l'orgueil.

— Intéressant. Je ne vois pas bien ce que tu veux dire, mais intéressant malgré tout. Je suis venu t'annoncer que les Aelen Kofer touchent à un mur. Nous ne pouvons plus rien faire.

— Quoi ?

— Nous avons joué notre rôle jusqu'au point où nous ne pouvons rien faire de plus tant que tu n'auras pas joué le tien.

— J'ai trop regardé mes compétences du seul œil du pédagogue », déclara Cloven Februaren. Mais ça ne cadrait pas.

« Trouve le chiard d'Arlensoul, sorcier. Sinon le seul recours sera la fuite. Cette chose, là-bas, cet horrible crapaud dans la brume, va apporter la glace jusqu'ici avant le printemps. Si le printemps revient jamais. Sauf si… »

Une lueur rouge mordoré fulgura très loin dans la nuit. Un second éclair suivit, plus bref, brillant et jaune. Douze autres, de forme différente, lui succédèrent très vite de la droite vers la gauche.

« Qu'est-ce que ça peut bien être ? » marmotta Gjoresson.

Une pensée soudaine traversa le cerveau du Neuvième Inconnu. Dégrisante. « Peux-tu fermer la porte ? En vitesse ?

— Après tout le temps que nous avons mis à l'ouvrir, un pouce après l'autre ?

— Si tu n'arrives pas au moins à rétrécir le trou, nous serons bientôt mortellement trempés. »

Le nain prit soudain conscience de l'urgence. « D'accord. J'imagine que tu t'inquiètes pour ta propre peau. »

Februaren s'expliqua pendant qu'Œil-de-Fer s'adonnait à ce que font les Aelen Kofer quand ils recourent à la magie. Ce n'était pas spectaculaire. Ça ne l'était jamais, jusqu'à ce que ce fût terminé quelque chose se dressa devant eux, pareil au pont de l'arc-en-ciel. Œil-de-Fer ne comprit rien aux explications du Neuvième Inconnu.

Le diamètre de la porte avait rétréci de dix pieds avant même que le craquement ne se fût fait entendre, étouffé, à peine audible, précurseur d'une succession de chocs, craquètements et autres crépitements, échos, eux, de grands vacarmes ayant pris naissance très, très loin, de l'autre côté de la mer cruellement glacée.

Le mugissement d'un dieu courroucé suivit. Si chargé de colère qu'on dut l'entendre à des milliers de lieues de là.

L'humeur du Neuvième Inconnu se modifia de façon spectaculaire. « Elle l'a fait ! Elle l'a éliminé ! J'avais raison. Rien ne surveillait ses arrières ! » Mais la peur revint lorsqu'il prit conscience des conséquences certaines de ce succès.

« Il faut fermer la porte.

— Qui vient de faire cela, sorcier ? s'enquit Œil-de-Fer.

— Rétrécis l'ouverture autant que tu le peux sans pour autant nous emprisonner à l'intérieur. »

L'ascendant arrivait au trot ; des mois qu'il ne s'était pas déplacé aussi vite. « Mieux vaut faire ce qu'il dit, Gjoresson. »

Le nain aurait aimé se rebiffer, mais il dut sentir que toute perte de temps risquait de se traduire sous peu par des désagréments. Il n'était plus temps de palabrer, discuter ni ergoter.

Februaren n'était pas déraisonnable. Il tenta de nouveau de s'expliquer pendant que le nain opérait. Gjoresson ne comprenait tout bonnement pas.

Nouveau charivari divin : un staccato de barrissements évoquant à Februaren une centaine d'éléphants passés vivants à la broche.

« C'était quoi ? demanda l'ascendant.

— Kharoulke, piquant bien involontairement une tête dans la mer andorayenne. Continue de rétrécir l'entrée, Œil-de-Fer. En vérité, nous devrions tous nous réfugier sur un terrain plus élevé. Ouste ! cria-t-il à l'intention des autres nains. Décampez tous ! Gagnez un sommet. Courez ! Vous discuterez ensuite, si jamais je me ridiculise ! »

Œil-de-Fer réduisit encore la largeur de l'entrée de dix pouces et sa hauteur de cinq avant l'arrivée de la lame de fond. Celle-ci était plus haute et large que l'ouverture. L'eau fit irruption par le trou. Elle brisa la barque seatt, martela la barge et coula le smack appartenant aux tueurs tigrés. Mais il ne lui restait plus assez d'énergie pour s'engouffrer dans les terres.

« Fêtons nos pieds mouillés, proposa Cloven Februaren. Puis remettons-nous au travail. »

L'eau était redescendue. La porte recommençait à s'ouvrir. Le port n'était plus qu'une plaine de verre couleur de jade. Au large, la mer était paisible, parée de ses ternes couleurs hivernales.

Kharoulke continuait de hurler. Februaren se dépeignit le dieu en train de contourner les falaises de glace, cherchant à happer de ses griffes quelque chose qui lui permettrait de se hisser hors de l'eau pour se soustraire à sa torture. « On dirait qu'il a de sérieux problèmes.

— La mer le ronge comme un acide dilué, déclara Gjoresson. Elle finira par le dissoudre. S'il n'arrive pas à en sortir. Mais ça pourrait prendre des années. Il est très volumineux. Et la mer est en train de geler. Chaude, elle le dévorerait bien plus vite. Cela dit, il souffre tant qu'il n'arrive plus à se concentrer suffisamment pour recourir à son pouvoir divin. Si bien que, pour l'instant, il n'est plus qu'une grosse brute stupide torturée par la douleur. »

Le Neuvième Inconnu et l'ascendant étaient satisfaits. Plus longtemps Kharoulke resterait immergé, plus grande serait sa faiblesse lorsqu'il réussirait à remonter sur la glace.

« J'ai gagné du temps, déclara Februaren. Maintenant, prête-moi une des brutes de Kharoulke et fais-moi franchir la porte. »

Des heures passèrent. La barge avait besoin de réparations. Les Aelen Kofer finirent par la sortir dans la mer andorayenne. Ils ne s'éloignèrent de

l'ouverture que d'une centaine de brasses. Ils envahirent les ponts pour s'imprégner de la riche magie du monde du milieu.

Februaren avait emmené deux des créatures artificielles de Kharoulke. Il n'aurait donc pas besoin de revenir chercher un remplaçant si l'un des deux venait à mourir. Il craignait de faire une bêtise.

L'ascendant et une douzaine d'Aelen Kofer observaient. Tous prêteraient désormais une étroite attention à ses actes.

Il n'en pouvait mais.

Il rapprocha ses captifs de lui, songea à un emplacement précis et se tourna de profil.

Il entra dans un petit bois de Friesland. Héris l'y attendait. Elle avait fait une flambée. Elle ne risquait pas d'être découverte. Tous les gens étaient partis. Grandes ou petites, les Instrumentalités s'étaient ruées vers l'énergie déclinante de la mer andorayenne. « Rentrons à la maison, lui dit-elle. J'ai besoin de me réchauffer. Et de jeter un œil sur Piper. »

Il vérifia les sangles de son chargement. « Qu'est-ce qui t'a retenue si longtemps pour les explosions ?

— Je devais m'assurer que Piper était installé en toute sécurité. C'est quoi, ces choses ? Un poil plus moches, il nous faudrait les tuer pour mettre fin à leur souffrance. Pourquoi sont-elles saucissonnées comme ça ? » Et : « Tu as besoin de repos. Tu fais peur à voir. »

Februaren ne voyait pas pour quelle raison il aurait présenté un aspect anormal. « Raconte-moi ! aboya-t-il.

— Ton plan exigeait que je fasse exploser la poudre en douze points différents. J'ai opté pour quatorze. Mais tu ne m'avais fourni aucune aide pour trouver la poudre. J'ai dû m'en charger moi-même, en sus de tenir lieu de nourrice à Piper.

— Tu aurais dû te servir chez lui.

— Il surveille la sienne de près. Bon. J'ai dû faire une razzia dans huit armureries différentes, dont cinq que j'ai dû dénicher toute seule. Alors ne fais pas ta chochotte. J'en connais deux autres encore que je pourrais piller pour allumer un pétard sous ton cul osseux. » Elle lui fit les gros yeux, le mettant au défi de dire quelque chose.

« D'accord, d'accord. Le boulot a été fait. Le grand méchant dieu a bu la tasse. Et il souffre trop pour se livrer à ses vilains tours de grand méchant dieu. On a gagné du temps.

— Merci, Héris !

— Merci, Héris.

— Parfait. Bon, maintenant… que sont donc ces choses empaquetées dans des cordes, des couvertures et tout ce fatras, bon sang ? »

Februaren le lui expliqua, puis : « Si je me charge d'un et toi de l'autre, on pourrait rentrer chez nous en quelques bonds.

— Ils puent franchement, pas vrai ?

— En effet. Ils sont en train de crever. Kharoulke est trop occupé à sauver son cul de froussard pour les maintenir en forme.

— En ce cas, on ferait mieux de ne pas perdre notre temps à bavasser. »

Februaren se permit un petit sourire en même temps qu'il s'emparait d'un des artefacts et se tournait de profil. En deux ans, cette fille avait mûri de façon spectaculaire. Peut-être – peut-être – parviendrait-on même à la préparer pour assumer les fonctions dont Piper ne pouvait s'acquitter. Muno n'était plus un enfant au berceau.

Le Neuvième Inconnu conduisit un des deux captifs au cœur de la Structure et le soumit à l'épreuve de la destruction. Lorsqu'il y amena le second, il en savait assez pour saper les souvenirs collectifs des Crêpenuits, les Élus, qui n'étaient qu'une seule et même bête.

Jarneyn Gjoresson sauta littéralement en l'air. « Pardon, s'excusa Februaren. Je n'avais jamais assisté à une réaction de surprise aussi spectaculaire. »

Le nain le fixa encore plus férocement que d'habitude. « Tu as quelque chose à m'apprendre ? gronda-t-il.

— J'ai trouvé où chercher le bâtard. C'était dans la mémoire collective du monstre. Un des premiers Élus accompagnait un groupe de pillards Choisis au cœur de l'empire. Ils étaient censés tuer un homme précis, qu'ils trouveraient dans certaine forteresse rustique. Celui-qui-marche-avec-le-vent n'en avait pas spécifié la raison. Mais on sentait que Kharoulke prévoyait quelque menace diffuse. La mission échoua. Depuis, le dieu a été trop occupé pour envoyer une autre expédition contre une cible désormais informée des intérêts de la Nuit. »

Œil-de-Fer sidéra aussitôt Februaren : « C'est quoi, l'empire ? » De sorte qu'il consacra plusieurs heures à mettre le nain au courant des changements intervenus dans le monde du milieu.

« Tout se passe très vite là-bas, déclara celui-ci. La dernière fois que j'y ai effectué un séjour un peu prolongé, c'était pendant la quête de Grinling.

— Oh ? » Februaren avait entendu Piper faire allusion à l'anneau magique. « Et ?

— Il nous a échappé. Même à moi, et je l'ai pourtant forgé en grande partie. Une Instrumentalité inférieure l'a balancé pardessus bord dans la région la plus profonde de ce que vous appelez la mer Utérine. »

Februaren grogna. Mauvais, ça. On ne devait pas se débarrasser ainsi d'artefacts magiques légendaires. Ils refaisaient toujours surface.

« J'ai besoin que tu viennes avec les Aelen Kofer dans le monde du milieu, déclara Februaren. Pendant quelque temps. »

Au tour du nain de grogner.

« Investir la place forte du bâtard exigera force et intelligence. Trente Choisis triés sur le volet et un Crêpenuit, l'Élu, s'y sont cassé les dents.

— Encourageant.

— C'étaient les esclaves d'un dieu. Pas des Aelen Kofer.

— Transparent, mortel. Mais ça exige toujours une réponse. Dis-moi où nous devrions aller et ce que nous devrions y faire.

— J'ai trouvé où c'était, affirma Cloven Februaren. J'ai tourné autour avant de revenir ici. » Il décrivit ce qu'il avait vu à Œil-de-Fer et lui expliqua ce qu'il attendait de lui. Après mûre réflexion, le prince de la couronne des Aelen Kofer admit que la stratégie de Februaren convenait. Pour l'instant. Compte tenu des informations dont on disposait.

Les préparatifs commencèrent. Hâtivement.

La mission serait longue. La seule manière d'atteindre l'objectif serait la marche à pied. En hiver. À travers un royaume exécré des Aelen Kofer. À travers un monde où, dans la plupart des cas, les Aelen Kofer étaient oubliés.

21
Ville impériale. Nouvelle existence

Alten Weinberg était extrêmement calme. L'impératrice et la princesse héritière étaient au loin, en tournée, encore que la grossesse de Katrin fût soi-disant déjà très avancée. La plupart des parasites de la cour l'accompagnaient, rampant de ville en château et de château en ville comme une nuée de criquets. Les quelques hauts personnages restés dans la capitale prenaient soin de ne surtout pas se faire voir à proximité du nouveau général de Katrin. Ils étaient persuadés qu'il ne subsistait plus en ville que des espions de l'impératrice, de sa sœur ou de Ferris Renfrow. Nul ne tenait à figurer sur une liste de suspects.

Hecht était content. Relativement. Tant qu'on lui fichât la paix que de constater que les deux sœurs avaient réussi à se faufiler hors d'atteinte du Conseil privé.

Les filles de Johannes Bottenoire rendaient tout leur entourage nerveux. Si elles persistaient dans cette voie, elles finiraient par égaler leur père dans quelques années.

Les espions de Titus Consent affluaient chez lui pour rendre compte. Certains œuvraient depuis la visite officielle du capitaine général. Rares étaient ceux qui avaient glané des informations intéressantes. L'absence de la cour impériale avait laissé Alten Weinberg dans un état proche de l'hibernation.

« Il y a d'autres espions partout, patron, affirmait Rivademar Vircondelet. Quiconque n'est ni un apprenti ni un employé épie tout le monde pour le compte de quelqu'un qui ne peut pas se trouver là en personne. »

Vircondelet se mit à divaguer.

« Stop ! le coupa Hecht. J'ai compris. Tout le monde surveille tout le monde. Je le savais déjà. Tu n'aurais rien de plus passionnant et de moins flagrant ?

— Si. Il y a quelque chose de louche dans la grossesse de l'impératrice.

— Explique-toi.

— Elle persiste à se dire enceinte. À affirmer qu'elle porte le fils de Jaime de Castauriga, qui unifiera en une seule grande dynastie les lignées dirécienne et impériale.

— Mais ?

— Les gens commencent à se demander si ce ne serait pas un pur fruit de son imagination. »

Hecht demanda à son état-major de plancher sur l'arithmétique biologique – soit en tenant compte du facteur Jaime, soit en l'excluant. Il ordonna à ses gens de déterrer toutes les rumeurs, qui couraient au demeurant par centaines, en quête de tout indice vérifiable. Que Katrin simulât serait énorme. Ses relations avec Jaime étaient à ce point tendues qu'il était peu probable qu'elle le revît un jour. Il se pouvait d'ailleurs que cette tension ne fût pas entièrement due au peu de goût que manifestait Jaime pour les charmes maigrelets de son épouse. Il y aurait eu un incident, farouchement tenu sous le boisseau, impliquant la princesse héritière. Jaime lui aurait fait des avances déplacées qui, à son grand étonnement autant qu'à sa fureur, auraient été fermement repoussées. Un perpétuel harcèlement aurait contraint Helspeth à prendre des dispositions pour que Katrin assistât en personne à ce qu'elle aurait sans doute refusé de croire autrement.

Ferris Renfrow avait peut-être mis la puce à l'oreille du roi Jaime. Jaime était trop arrogant pour écouter mais, autour de lui, des gens entretenaient une relation plus intime avec la réalité.

« Notre nouveau prince de la couronne devrait donc arriver la semaine prochaine… ou dans dix semaines si Katrin met une année entière à le mener à terme, lâcha Hecht.

— Elle est toujours en tournée, patron, déclara Sedlakova. Peut-être n'est-elle pas aussi enceinte qu'elle le croit. Les dames de l'aristocratie gardent d'ordinaire la chambre dès que ça commence à se voir.

— Si j'étais le roi Jaime, je commencerais à avoir des doutes sur ma paternité, avança Kaït Rhuk.

— En effet. » La conduite des dames de la haute était un objet de mépris dans toutes les couches populaires du monde chaldaréen.

« Peut-être ne se conforme-t-elle pas à l'usage parce qu'elle craint de se retirer, suggéra Titus Consent. Elle est entourée de chacals.

— Cela nous amuse tous pour le moment mais, au final, ça aura des conséquences, déclara Hecht. Je dois en savoir plus sur l'entourage de

l'impératrice. Sur ceux qui pensent avoir de l'influence sur elle ou qui aimeraient en exercer une. Ceux qui sont convaincus que l'avenir de l'empire devrait se refléter dans leur petit miroir personnel. »

Hecht aurait aimé rentrer sous terre. Cette fois, il lui faudrait bel et bien participer au jeu de la politique. « Titus. Trouve-moi Algrès Drear.

— Drear ?

— Le capitaine brancequenet.

— Je sais qui c'est. Ça m'a juste étonné. »

L'état de Katrin contraignait sa tournée à se dérouler plus lentement que d'habitude. La date de son retour était sans cesse repoussée. Un temps hors de saison n'arrangeait pas les choses. Les voies de communication à travers les Jagos furent coupées six jours plus tôt que d'ordinaire. Les intendants de Hecht veillèrent de bonne heure à se réapprovisionner complètement avant que les prix ne commencent à monter. Son statut de favori de l'impératrice lui donnait du crédit.

« L'hiver risque d'être très mauvais, fit observer Consent. Quand il sera terminé, personne ne s'intéressera peut-être plus à aller crapahuter en Terres Saintes.

— Au contraire. Ils tiendront peut-être à y aller parce qu'il y fait plus chaud qu'ici. »

Titus haussa les épaules. « Je pensais tout haut, sans plus.

— Difficile de s'en empêcher, hein ? »

Titus alla vaquer à d'autres affaires, non sans se demander s'il n'aurait pas dû s'offusquer. Hecht marmotta *sotto voce* quelques mots déplorant que Consent fût en train de se changer en vieille commère. Il faudrait peut-être ramener Noë et les enfants dans le Nord au printemps prochain. Titus se montrait plus souple quand sa famille était proche.

Une fois qu'il eut choisi ses quartiers, Hecht donna l'ordre qu'on ne laissât entrer personne sans une invitation. Il tenait à se réserver un espace où Héris et Cloven Februaren pourraient apparaître subrepticement. Il ne tenait pas à ce qu'on l'accusât de copuler avec la Nuit.

Héris se montra peu après le départ de Titus. « Tu n'as pas très bonne mine, lâcha Hecht.

— Le grand-père de grand-père nous fait passer à tous l'épreuve de la destruction. Et c'est difficile de discuter avec un homme qui a deux siècles

de plus que vous et en fait davantage que ce qu'il exige de votre personne. Ce vieux salaud ne croit pas au sommeil, Piper.

— Il crâne, voilà tout.

— Je dirais plutôt qu'il cherche à se prouver quelque chose.

— Bon. Quoi de neuf ?

— Anna va bien. Elle t'adresse tout son amour. Les filles aussi. Pas trop excitées par l'école. Pella a la coqueluche. Les autres attendent leur tour. Grand-père s'est peut-être montré un peu trop téméraire au Collegium, selon moi. Il provoque délibérément Sérénité.

— Bien sûr. Ils ont un passif. Et il espère que Sérénité se ronge les sangs à mort quant à la pérennité de la vie de Cloven Februaren. Le Neuvième Inconnu avait très mauvaise réputation de son jeune temps. Plusieurs patriarches de l'époque ont regretté d'avoir provoqué son courroux.

— Sérénité ne sait rien de tout cela, Piper. Il ignore complètement l'existence des Inconnus. Et tout ce qui a précédé l'époque de son propre grand-père. Il ne s'intéresse pas à l'ancien temps. Et il n'a pas non plus été invité à participer au projet de la Structure. Hormis les ordres qui sont impliqués dans ce projet et ceux qui l'ont financé – soit quelques membres du Collegium –, personne ou presque n'est au courant. Outre quelques copains de grand-père, persuadés que la fin du vieux monde nous guette au tournant. Le dernier patriarche qui s'est intéressé à la Structure est Pacificus Sublime. À l'époque où il était encore l'Auditeur. Il voulait savoir où partait l'argent, mais il ne s'est jamais réellement penché sur le projet. Quelque chose aveuglait son jugement.

— Quelque chose comme le Neuvième Inconnu ?

— Probablement. Grand-père affirme qu'Hugo Mongoz avait bien quelques lueurs à cet égard mais uniquement parce qu'il avait vécu si longtemps que le contraire eût été étonnant. Belliqueux ne savait rien. Sérénité n'en saura rien non plus. Ni celui qui lui succédera. C'est ainsi que les anciens veulent que ça se passe. Ils envisagent même de sceller l'accès au palais Chiaro. »

Quel effet cela aurait-il sur les moines et les nonnes qui travaillaient sur le projet ? se demanda Hecht. Certains n'avaient rien fait depuis cinquante ans.

Il existait d'autres moyens d'accéder à la Structure. Pour un travailleur zélé. Évidemment. Puisque les nonnes n'étaient même pas censées entrer au

palais Chiaro.

« Tu n'as rien d'excitant à me rapporter ?

— Si, bien sûr. Nous avons donné un bain à Kharoulke. Et le très vieil homme croit savoir où vit le bâtard. Cela dit, se rendre là-bas pour exploiter cette information risque d'être problématique. »

Bon. On avait enfin mis une étiquette sur l'homme qu'on recherchait. « Développe, s'il te plaît. » Il n'avait aucune idée de ce que préparaient Héris, le Neuvième Inconnu et Muniero Delari. Seule Héris se montrait un peu loquace. Et elle n'avait jamais grand-chose à dire.

Sauf, cette fois, une très longue histoire.

« Tu as été très affairée.

— Nous allons l'être plus encore. Je ne pourrai plus surgir douze fois par jour pour te livrer des renseignements à la petite cuiller. Tu vas devoir recourir au pendentif. C'est à cela qu'il sert. » Elle parlait comme une mère à son cabochard de gamin. À bout de patience.

« J'espérais te persuader de hanter Alten Weinberg comme tu hantes le Krois et le palais Chiaro.

— J'aimerais beaucoup, Piper. Sincèrement. Tu obtiendrais qu'ils me fassent la politesse de s'exprimer en firaldien ou en brothien d'église ? Voire en melhaïque ?

— D'accord. J'ai pris note du sarcasme avec lequel a été défini l'obstacle. Je me chargerai moi-même de hanter les couloirs.

— J'étais sérieuse à propos du pendentif, Piper. Je suis vraiment très occupée.

— Je comprends. Ça me va à moi aussi. On me posera moins de questions sur les gens avec qui je m'entretiens dans ma chambre. »

Questions il y avait eu. Questions soucieuses. Jusque-là, des demi-vérités avaient suffi à y répondre. Il avait une espionne dont lui seul connaissait l'identité. L'espionne préférait rester anonyme. L'état-major s'interrogeait sur la méthode qu'elle employait pour entrer et sortir.

Une manière de garde officieuse avait été instaurée.

L'impératrice Katrin rentrait de sa tournée. Enfin. Des hérauts arrivaient depuis des jours, obéissant tant à leurs objectifs personnels qu'aux siens. Lorsque la nouvelle lui parvint que Katrin avait atteint la porte Orientale, Hecht ordonna qu'on cessât le travail et qu'on s'alignât sur le trajet de

l'impératrice pour lui rendre les honneurs. On s'exécuta promptement, ce qui plut tant à Katrin qu'à sa sœur.

Le cortège impérial passa.

« On la trimballe dans cette berline pour que les gens puissent la voir, chuchota Titus. Mais elle n'a pas l'air d'une femme sur le point d'accoucher. »

Hecht en convenait, bien que la princesse héritière eût détourné son attention de Katrin. Il ne pouvait s'empêcher de s'imaginer avoir lu désir et promesse dans ses yeux. Il se tourna pour répondre à Consent.

Quelque chose le frappa violemment dans le dos. Il sentit le métal traverser sa cotte de mailles. Le sentit pénétrer dans sa chair, dévier sur son omoplate et manquer ainsi son cœur.

Il avait déjà été blessé. Il savait que son corps ne réagirait pas aux dommages avant un bon moment.

Il tituba sur quelques pas, conscient de percevoir des clameurs. Sa première réaction fut l'incrédulité. Son amulette ne l'avait pas prévenu. Mais, quand l'agression était d'origine temporelle, elle ne donnait pas d'avertissements. Il s'excusa silencieusement auprès de Madouc, où qu'il fut.

Les méchants avaient enfin réussi à l'avoir.

Il commença à s'inquiéter pour ses hommes, Anna, les enfants, et même pour la femme d'al-Qarn et ses filles. Il n'avait pas su subvenir à leurs besoins.

Sa main droite plongea machinalement sous sa chemise.

Des mains se saisirent de lui. Des corps l'entouraient. Des pavois le protégeaient d'une tortue.

Les cris continuaient de retentir. Il n'était pas le seul blessé. Et les hommes ripostaient.

Chaos. Son cerveau refusait de fonctionner correctement. Son cœur ne faisait pas non plus son boulot. Il n'en continua pas moins à tapoter son pendentif jusqu'à ce qu'il perde conscience.

Piper Hecht se réveilla entouré d'hommes au visage lugubre, parfois légèrement blessés ; tous étaient furieux et pétrifiés comme des statues. Mais ce n'était pas le temps qui s'était arrêté. Plusieurs étaient tombés, fauchés à mi-pas.

« Ça marche, dit Héris. Il se réveille. »

Hecht ne la voyait pas. Mais le Neuvième et le Onzième Inconnus entrèrent dans son champ de vision. « La flèche était empoisonnée, déclara l'aîné. Rien de très rapide, fort heureusement. Tes organes n'ont pas été endommagés. »

Februaren était visiblement mécontent. Il ne pouvait pas s'exprimer pleinement. Impossible de prévoir ce dont se souviendraient les hommes tétanisés lorsqu'ils reviendraient à eux.

« Il commence à reprendre des couleurs, constata Héris.

— De fait, le poison l'a gardé en vie après l'arrêt cardiaque.

— Son cœur bat maintenant la chamade.

— Le tien ferait pareil. On a eu de la chance. On a réagi très tôt. Il survivra.

— Je me demande comment ça va le changer, hasarda Delari.

— Il va peut-être enfin comprendre que des gens cherchent réellement à le tuer, grommela Februaren.

— Je parlais de changements survenus parce qu'il ne fait plus qu'un avec la Nuit. »

Hecht aurait voulu dire au principaté qu'il se trompait. Qu'il n'avait pas copulé avec la Nuit. Qu'il était inconscient.

« Purge ces esprits, Muno. Vite. Qu'on puisse virer ton cul d'ici. On s'est déjà trop attardés. C'est un miracle que personne ne soit encore tombé sur nous.

— Ça n'a rien d'un miracle. J'ai ensorcelé la porte. Tous ceux qui s'en approchent oublient la raison de leur venue. Ils s'en éloignent ensuite en s'efforçant de s'en souvenir. Là. Ça devrait suffire jusqu'à l'arrivée d'un soignant. Je suis prêt. »

Héris apparut. Elle toucha la joue de Hecht. « Sois plus prudent, Piper. » Februaren et elle se placèrent de part et d'autre de Muniero Delari. Tous se donnèrent le bras et, en dépit de l'inélégance de cette configuration, réussirent à se tourner de profil.

Ils disparurent dans un léger *pouf !*

Vacarme et confusion : une douzaine d'hommes s'interrogeant les uns les autres, s'aidant mutuellement à se relever, se demandant ce qui s'était passé et si tous allaient bien.

« Sainte chiasse ! Regardez ! Le patron respire. Bon sang ! Il est réveillé ! »

Tous s'attroupèrent autour de Hecht. Certains en aidaient encore d'autres à tenir sur leurs jambes. Hecht prit note de plusieurs blessures pansées, toutes moins graves que la sienne.

« C'est pas dingue, ça ? s'interrogea Kaït Rhuk. Jamais rien vu de plus dingue de toute ma vie. Cet homme était raide mort. J'en aurais mis ma main au feu.

— L'était foutrement temps qu'vous rameniez votre cul, *padre* », râla une voix hors du champ de vision de Hecht.

Un frère soignant y pénétra. Le visage rond et rougeaud couvert d'une éteule blanche, il était âgé, avait sans doute dépassé la soixantaine. Sa calotte crânienne s'ornait d'une tonsure naturelle. Il donnait l'impression d'avoir toujours un sourire en magasin. Bien qu'il fût seul, il parut se rassembler autour de Piper Hecht. Il apposa sur lui ses mains de guérisseur tout en prêtant l'oreille au récit qu'on lui faisait de l'attentat. Quelque chose le perturba. Il fit un bond en arrière comme s'il venait de se brûler en apprenant que son patient était mort et ressuscité.

Plusieurs témoins affirmèrent qu'ils croyaient avoir vu des esprits se déplacer parmi eux pendant qu'ils étaient… Euh ! Bon, ils n'auraient su expliquer ce qu'ils étaient exactement, sauf qu'ils ne pouvaient rien faire. La plupart n'en gardaient aucun souvenir.

« Je ferais mieux d'aller exercer mon talent ailleurs, lâcha le prêtre. N'importe où. Les morts qui se relèvent ne peuvent qu'être des créatures de la Nuit. De ce côté de la Nuit régi par les démons, les non-morts et l'Adversaire. »

Clej Sedlakova se plaça en faction devant la porte. Il était manchot, certes, mais restait un habile bretteur. « Pas par ici, frère. Retournez-vous. Soignez cet homme. »

Quelques autres remarques émanant de ses camarades firent comprendre au prêtre qu'il n'avait pas le choix. Et que, dès qu'il en aurait fini avec Hecht, ils lui permettraient généreusement de panser les blessures plus légères qui leur avaient été infligées.

Hecht s'était rendormi. Il se réveilla en sentant sur lui les mains du frère soignant. Leur toucher était presque sensuel. Il engendrait de douces sensations, une impression de bien-être, d'énergie renouvelée. Au bout de quelques minutes, il se sentit assez fort pour s'asseoir. Et parler. « Racontez-moi, messieurs, s'enquit-il d'une voix rauque. Qu'est-il arrivé ? Comment avez-vous réagi ? »

Pour toute réponse, il n'obtint que silence et regards terrifiés.

Il était désormais assez remis pour réfléchir. « Bon sang ! Tas de crétins superstitieux ! Regardez-moi ! Je ne suis pas mort. Ça crève les yeux. Je ne l'ai jamais été. Qu'est-ce qui vous prend, par l'enfer ? Vous allez faire croire à des ignares sans cervelle que je suis ressorti de ma tombe et ils nous jetteront tous dans une fosse remplie d'huile bouillante. Réfléchissez ! Ne vous conduisez pas en ânes bâtés crédules. Toi, le prêtre ! Que se passe-t-il quand on meurt ? »

Le frère soignant marmonna un vague dogme de l'Église chaldaréenne brothienne.

« Rien de tout cela ne s'est produit. Pas de lumières brillantes. Pas de tunnel obscur. Ni anges, ni démons, ni voix. Pas non plus de noir nocher tendant la main. Strictement rien à part une monstrueuse migraine. J'étais inanimé. Et en état de choc. » L'énergie qu'il pompait au prêtre commençait à lui monter à la tête. Il divaguait.

Il perçut comme un frémissement de bonne volonté.

Hecht préférait assurément sa situation présente à celle qui prévalait un instant plus tôt. Mais sa résurrection allait très certainement lui compliquer la vie.

« On a eu les assassins, déclara un Titus Consent frissonnant.

— Quoi ? Plusieurs ?

— Deux. Des amants, je crois. On ne le leur a rien fait. À part les boucler.

— Séparément, j'espère. J'irai leur parler quand je me sentirai mieux. Prêtre. Applique ta magie à cette blessure. Qui a extrait la flèche ?

— Moi, patron », répondit Hagan Brokke. Brokke faisait partie de ceux dont les blessures étaient les plus légères.

« Merci. Tu l'as gardée ?

— Elle est en petits morceaux. Mais oui.

— Parfait. Je ne veux que la pointe. En souvenir. Pour l'amour de Dieu, prêtre ! Je ne suis pas en sucre. J'ai survécu à une flèche qui s'est plantée dans mon… Ouille ! Ça fait mal. Les prisonniers ont-ils quelque chose à dire ?

— Pas encore, répondit Titus. Mais ils parleront.

— Pas de tortures. Maintenez-les simplement dans l'obscurité. Que leur imagination les travaille au corps. Aïe ! Recule, Clej ! Il fait son boulot. »

Un subalterne s'encadra dans la porte. Sedlakova le fit entrer. Il fit son rapport. Et constata qu'on soignait son commandant.

« Bien joué, Clej. » Après le départ du garçon. « Ça devrait étouffer les plus folles rumeurs. Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Ils veulent savoir, en bas, ce qu'ils doivent dire aux gens qui viennent sans cesse prendre des nouvelles. Il affirme que l'impératrice et la princesse héritière se sont montrées particulièrement insistantes.

— Prends note des noms si ce n'est déjà fait. Savoir qui est intéressé pourrait nous être utile. Ce sera encore long, mon frère ?

— Quelques petites minutes, monsieur. Ensuite, je devrai vous bander et immobiliser votre bras gauche.

— Rien contre la douleur ? Elle commence à se faire sentir.

— Je recommande l'inactivité. Si vous restez sagement assis sans chercher à forcer, vous devriez pouvoir tolérer cette gêne. Sinon vous en pâtirez. »

Hecht inspira profondément tout en cherchant une réponse ulcérée. La douleur fulgura le long du trajet emprunté par la flèche.

« Laissez la nature faire son travail. Le vôtre s'accomplira sans vous. Si vous ne suivez pas mon conseil, vous souffrirez. Et vous n'arrêterez pas de rouvrir la plaie, qui ne guérira pas correctement. Si bien que vous finirez par perdre l'usage de votre bras.

— Mais il va guérir, non ?

— Si vous le lui permettez. Je lui ai donné une chance d'y réussir. » Le frère soignant entreprit de bander lentement la blessure de Hecht, en montrant à tout le monde comment s'y prendre. Il faudrait changer le pansement.

« Je dois d'abord m'habiller, le coupa Hecht alors qu'il s'apprêtait à immobiliser son bras.

— Je vous demande pardon ?

— Je dois sortir pour me montrer aux gens. Afin d'en rassurer certains et d'en épouvanter d'autres.

— Autrement dit, vous songez déjà à contrevenir à mes conseils ?

— Seulement cette fois-ci. C'est important.

— Très bien. Et ce sera important chaque fois, n'est-ce pas ? Heureusement, ce ne sera pas à frère Rolf Pressé d'en payer le prix. Mais je reste persuadé qu'on viendra se plaindre à lui d'un bras qui ne fonctionne pas correctement. » Le frère soignant refusa d'aider Hecht à se rhabiller.

Titus intervint : « Nous veillerons à ce que cela ne se reproduise pas, mon frère. »

Hecht ne put réprimer un grognement quand Consent lui déplaça le bras pour lui passer une chemise. Propre. « Tu pourras la couper quand je l'ôterai. »

Hagan Brokke apporta la cotte de mailles ensanglantée que portait Hecht quand il avait été blessé. « Si vous voulez la mettre, je la ferai nettoyer.

— Je vais m'en passer. Je n'en supporterais pas le poids de toute façon. Je commence à avoir sérieusement sommeil, messieurs. » Il examina la cotte de mailles. « Elle n'a pas arrêté la flèche, hein ?

— Elle l'a traversée. Sa pointe était conçue pour transpercer une armure. À courte portée. Les archers ne se servent pas beaucoup de ce modèle. »

Quelques minutes plus tard, Hecht était habillé et le frère soignant avait sanglé son bras. « Et maintenant ? demanda Titus. On rassemble les troupes ? Vous avez dit au frère soignant que c'était important.

— Titus… » Piper Hecht se surprit à se mépriser lui-même. « Non. Je vais d'abord faire une sieste. Je dois l'admettre. Je ne pourrai jamais rester éveillé. Demande à quelqu'un de confiance de veiller sur moi. Vous autres, retournez tous au travail. Nous n'avons que six mois… »

Il dormit quatorze heures. D'un sommeil agité, s'il fallait en croire Titus.

« Je parle en dormant ?

— Non. Vous êtes même très doué pour vous en abstenir. » Sur un tel ton que Hecht se demanda si Consent n'aurait pas tenté de l'interroger.

« Où en sommes-nous ? La fin du monde n'est pas arrivée pendant que je ronflais, n'est-ce pas ?

— Non. Le monde semble avoir continué de tourner sans vous.

— C'est bien son genre, non ?

— Et il est même revenu à la normale depuis que la nouvelle de votre survie s'est répandue. » Titus avait toujours l'air mal à l'aise. « L'impératrice et la princesse héritière veulent en avoir la preuve en chair et en os. Elles craignent que nous ne leur cachions votre décès de peur de perdre notre emploi. Au fait, la trésorerie impériale vient de nous verser notre premier acompte.

— Je verrai Katrin dès que je m'en sentirai capable. Pour une brève visite. À moins qu'elle ne préfère venir me voir ici. Où je ne resterai d'ailleurs pas très longtemps conscient. Combien de temps suis-je resté éveillé ? Et j'ai déjà envie de me rendormir. »

Le droguerait-on pour son bien ?

« Une lettre de Buhle Smolens est arrivée, lui apprit Titus. Il est en chemin. Le mauvais temps risque de le ralentir. Un de mes agents affirme qu'il aurait eu un affrontement assez long et violent avec le capitaine général Ghort quand il a démissionné.

— Pas bon, ça. » Mise en scène ?

« Ghort l'a pris personnellement. Il a refusé d'écouter tout prétexte selon lequel Smolens ne pourrait pas travailler avec Sérénité.

— Mauvais, encore une fois.

— En effet, compte tenu du taux de défections qu'il enregistre parmi ses vétérans. Ces hommes sont déjà allés au Connec. Ils ne tiennent pas à y retourner. Le Connec ne mérite pas ce que Sérénité veut lui infliger. »

Hecht réussit à hocher la tête en grognant.

« Votre ami pourrait bien être mouillé là-dedans jusqu'au cou.

— Et ce ne serait bon ni pour lui-même, ni pour Sérénité, ni pour l'Église, ni pour le Connec. » Hecht n'avait aucun mal à s'imaginer un Ghort et Sérénité dépités déclenchant un massacre équivalant au bain de sang impromptu d'Antieux lors de la première incursion patriarcale au Connec.

« Rien de bon ne saurait se produire au Connec, Piper. Le roi Regard a laissé une force d'invasion aux portes de Khaurène. Elle n'est pas assez nombreuse pour un siège, mais elle dévaste les campagnes et rend la vie difficile aux Khaurénais. Et les rois et princes diréciens s'en sont irrités. Le roi Jaime a conseillé au roi Regard et au patriarche de battre en retraite ou de se préparer à en affronter les plus redoutables conséquences. Il a d'ores et déjà conclu une trêve avec les princes pramans survivants. Qui ne sont que trop heureux de gagner du temps afin de se remettre du désastre de Los Naves de las Fantas. Les principatés diréciens font aussi entendre énergiquement leur voix au Collegium. Où Sérénité a perdu presque tout soutien. Ils ont admis avoir fait une grave erreur en élisant Bronte Doneto.

— Une époque passionnante. Très bien. Je retourne me coucher. Autant il me répugne de l'admettre, autant je me rends compte que quelqu'un doit veiller sur moi jusqu'à mon rétablissement.

— La tournée est rentrée en ville depuis assez longtemps pour que les prostituées se soient rattrapées.

— Titus !

— Pardon. Ce sont mes fréquentations.

— Tu m'as dit que Pinkus était encore à Viscesment. C'est son style de boutade.

— Vous auriez dû laisser Pella venir avec nous. Ce serait pour lui le boulot idéal. »

Hecht grogna sourdement. Il ne tenait pas à penser à sa famille. « As-tu localisé Algrès Drear ?

— Oui. Il est disposé à s'entretenir avec vous dès que vous serez rétabli.

— Tu te souviens de la raison pour laquelle je désirais le voir ?

— Vous ne l'avez pas mentionnée. Il y a un problème ?

— Certains souvenirs m'échappent. Pas grand-chose. Surtout des détails relatifs aux quelques derniers jours.

— Vous vous rappelez qui est Drear ? »

Il s'en souvenait. « Ça m'est resté.

— Alors votre réponse devrait tenir à son identité.

— Peut-être la politique. Il connaît les acteurs principaux et les règles occultes. Il pourrait faire un bon conseiller officieux.

— S'il le désirait.

— Bien entendu. » Mais Hecht restait persuadé que ce n'était pas la question.

L'impératrice insistait pour voir son mercenaire de général avant d'entrer en réclusion. Hecht se fit transporter en chaise à porteurs jusqu'à la salle d'audience puis y pénétra en fauteuil roulant, poussé par Terens Ernest, un des employés de Titus. Ernest était devenu l'ange gardien de Piper Hecht. Ange gardien qui enregistrerait et rapporterait indubitablement son moindre souffle à son patron.

Sa résurrection laissait encore indécis nombre de ceux de son état-major.

Hecht s'était servi de son pendentif, de sa main valide, pour prévenir Héris qu'il ne serait plus seul la nuit. Quand Ernest ne lui bourdonnait pas autour, un autre des mignons de Consent s'en chargeait.

Isolé, sombrant dans l'ennui, il jouait la plupart du temps avec son pendentif. Peut-être un petit peu trop. Les réponses de Héris se firent brèves et énervées.

Son bras et son épaule gauches étaient pris dans des bandages et des attelles qui lui conféraient un aspect plus dramatique que la réalité. Même si cette réalité était déjà suffisamment éprouvante. Il en avait marre de souffrir.

Le spectacle n'aurait peut-être pas un très fort impact. Frère Rolf Pressé était devenu récemment le soignant le plus populaire d'Alten Weinberg. Tout le monde voulait le bombarder de questions sur l'état de santé du nouveau général.

On avait pris des dispositions pour permettre à Ernest d'aider Hecht à remplir certaines obligations officielles. L'impératrice était d'humeur avenante. Elle avait choisi de le recevoir au palais d'Hiver, là même où elle lui avait demandé de se mettre au service de l'empire. Bien que peu nombreux, les témoins l'étaient pourtant davantage que la dernière fois.

La princesse héritière était assise à la droite de sa sœur et un peu plus bas. Légèrement affalée, elle ne s'en montrait pas moins discrètement attentive. La trêve qu'elle avait conclue avec Katrin perdurait. Un héritier allait voir le jour. Katrin ne se sentait plus menacée.

Helspeth croisa hardiment le regard de Hecht.

« Avez-vous retrouvé ceux qui vous ont agressés ? » s'enquit l'impératrice dès la fin des formalités. Elle affichait un mince sourire. Elle connaissait déjà la réponse, bien entendu.

« Oui. Je leur ai parlé moi-même cet après-midi. Un couple bien étrange. Mes informateurs des quartiers chauds me disent qu'il s'agit de criminels locaux de bas étage, portés sur les crimes audacieux. Ils avaient un commanditaire, un certain Willem Schimel, qui leur trouvait du travail. On a aperçu maître Schimel juste avant que la flèche ne me frappe. Depuis, mort ou vif, il demeure introuvable. Nous n'en savons pas plus. »

Faux. Piper Hecht n'arrivait qu'en sixième position sur la liste des assassins, avec l'une des plus médiocres récompenses sur sa tête. Les cibles les plus lucratives, c'est-à-dire les sœurs impériales et quelques membres du Conseil privé, étaient passées devant le site de l'embuscade avant qu'elle ne fût tendue.

Les tueurs n'avaient aucune idée des raisons pour lesquelles leurs cibles étaient visées. Peu leur importait au demeurant. S'ils avaient réussi à effacer

toute l'ardoise, ils se seraient retrouvés cousus d'or. Schimel s'était fié à l'intégrité de son contact. Les assassins, eux, s'étaient fiés à leur capacité de disparaître dans la confusion consécutive à des attentats aussi spectaculaires. Mais ils n'avaient pas filé assez vite.

Hecht garda tout cela pour lui.

L'impératrice ne donnait guère l'impression d'être sur le point d'accoucher. Bien que des domestiques surnuméraires s'affairassent, tandis que, prêts à intervenir au premier appel, des sages-femmes tournaient en rond dans une chambre attenante et des soignants dans une autre. Katrin s'apprêtait à dire quelque chose quand elle éructa violemment : « Oh ! Il a bougé. Je l'ai vraiment bien senti cette fois. Ça ne va plus tarder. »

Hecht observa les plus proches voisines de Katrin. Tous les visages évoquaient une étude de l'impassibilité. Ces femmes étaient résolues à ne rien faire qui pût susciter la colère de l'impératrice.

Ces masques impavides s'affichaient si unanimement et avec une telle application que Hecht en tira ses déductions : le soupçon de plus en plus fort qu'entretenait la capitale était le strict reflet de la vérité.

L'impératrice n'était pas enceinte.

Elle se croyait enceinte. S'imaginait enceinte. Tenait si âprement à l'être qu'elle en présentait la plupart des symptômes. Elle était convaincue qu'elle allait engendrer un fils. Et que Jaime, dès sa naissance, lui reviendrait pour redevenir l'amour de sa vie.

« Pardonnez-moi, capitaine général.

— Certainement, Votre Grâce. » Katrin en fut charmée. Le titre, outre le statut impérial, suggérait une position religieuse élevée.

« Notre chair à tous les deux, chacune à sa manière, nous dénie tout potentiel. Avez-vous un pronostic pour votre état ? » Elle était extrêmement vigilante. À l'affût de tout indice de corruption par la Nuit.

Hecht en avait l'habitude. Tout le monde observait cette réserve secrète. Tous sans exception. Peut-être ne s'en affranchirait-il jamais, ni même ne parviendrait à composer avec elle.

La franchise était son seul recours. Elle savait tout ce que savait frère Rolf. « Prudemment optimiste. On me dit qu'un jour je serai complètement rétabli. Pourvu que je n'abuse pas trop prématurément de mes forces. Je ne pense pas en avoir jamais l'occasion. Les gens de mon état-major sont passés maîtres dans l'art de me harceler.

— Serez-vous prêt à temps pour la campagne de printemps ? »

S’ensuivit une longue discussion sur les mesures à prendre par l’impératrice avant de lancer son expédition destinée à purger les Terres Saintes de l’infection pramane. Katrin renonça à toute formalité en abordant les questions d’ordre militaire. Ses connaissances et celles de sa sœur – surtout celles d’Helspeth – impressionnèrent Hecht.

La princesse héritière lui décocha un grand sourire. « Nous devions devenir les fils que le féroce Petit Hans a toujours désirés. »

Katrin acquiesça. « Nous avons grandi en regardant pardessus son épaule. Et en baignant dans cette ambiance. Nous étions les mascottes du quartier général. Quand nous avions cinq ou six ans, tous les chefs de guerre trouvaient ça adorable.

— Puis Helspeth a commencé à s’épanouir et c’est brusquement devenu scandaleux. »

Katrin dodelina de la tête. « L’heure de la revanche a sonné. » Elle agita la main. « Suffit. Général, j’ai été très impressionnée par ce que vous avez accompli, compte tenu du temps limité qui vous était imparti et du peu de collaboration dont vous disposiez. Et de votre blessure, bien entendu.

— J’avais déjà fait le plus gros en constituant mon état-major, Votre Grâce. Même s’il a eu parfois un peu de mal à composer avec ce qu’on appelle les frictions.

— Autrement dit ?

— L’absence de coopération. La politique, j’imagine. Les gens s’efforçant de tirer d’un côté ou de l’autre, d’obtenir ceci ou cela. Les miens ont l’habitude qu’on les laisse tranquilles lorsqu’ils font tourner la machine. »

Ce n’était pas entièrement vrai. Mais ici, dans l’empire, les « frictions » risquaient de poser davantage de problèmes que quand elles n’étaient encore que patriarcales.

« Nous pouvons y mettre le holà. Ces tiraillements dilapident les réserves d’énergie. Si cela devient un obstacle sérieux, faites-m’en part. En ma qualité d’impératrice, j’ai les moyens de m’y opposer. Je peux leur demander comment, selon eux, mon père réagirait et ce qu’il ferait d’eux. S’ils ne saisissent pas l’allusion, je peux encore les déférer à Ferris Renfrow. »

Hecht aurait aimé poser des questions sur Renfrow, qu’on ne voyait plus depuis un bon bout de temps. Mais l’impératrice sursauta, grogna et se massa le ventre. « Je vais devoir vous trouver un titre plus prestigieux.

Celui de capitaine général était bel et bon, mais il sentait un peu trop sa patriarchie. Par votre faute. » Elle ne lui demanda pas d'en suggérer un. « Revenons à nos "frictions". J'ai songé à huiler les rouages en vous confiant un de mes duchés. Un duc n'aurait pas à en affronter autant. Mais ce que nous savons de votre famille ne nous le permet pas. Même mes alliés parmi les Grands Électeurs toléreraient mal une promotion aussi outrancière. »

Hecht était stupéfait. Voire choqué. Et, au regard suffisant d'Helspeth, il déduisit que la princesse héritière était sans doute l'instigatrice de cette proposition d'anoblissement.

« Je suis flatté, Votre Grâce. Au-delà de toute expression. Qu'un tel honneur puisse seulement m'échoir… Je regrette que mon père n'ait pu vous l'entendre dire. » Grade Drocker ou le fantasmatique Rother Hecht.

« Je pourrais vous faire chevalier. Cela faciliterait déjà les choses. Mais j'ai décidé d'édifier ma croisade en dehors de l'Église et de la noblesse. Si nous y parvenons, je connais plusieurs prêtres susceptibles de prêcher leur cause à la manière d'Aaron. »

Cette femme était plus intelligente qu'il ne l'avait cru. Bien plus.

Il devait absolument oublier son sexe. Tout comme celui d'Helspeth. Il craignait que la cadette ne fut encore plus brillante que son aînée. Et plus perverse.

Les dignes filles du féroce Petit Hans, décidément.

« Comme il vous plaira. Qu'il en soit ainsi. »

L'impératrice tressaillit puis parut trouver la formule à son goût. « Si vous ne vous trompez pas – et je ne vois aucune faille dans votre exposé –, nous disposons d'un an et demi pour mater mes Grands Électeurs et ma noblesse.

— Il y a de nombreux aristocrates, aussi intelligents que talentueux, qui pourraient faire de remarquables chefs de guerre. Ils sont élevés dans ce but. Formés dès l'enfance à ces fonctions. » Cela plairait certainement aux époux des suivantes de l'impératrice.

« Pourvu qu'ils soient capables de se voir tels qu'ils sont censés être. » Katrin ne fournit aucune définition. On ne pouvait se méprendre sur son attitude elle éprouvait un mépris profond, indéracinable, pour les hommes, résolument séditieux et obstructionnistes, appartenant à cette caste. « Ces arrogantes jérémiades…

— Je ne suis pas encore très solide, Votre Grâce. Ma blessure me fait beaucoup souffrir…

— Oui. Bien sûr. Ainsi que vous l'avez confié au grand amiral et au grand-duc quand vous avez décidé que vous n'aviez plus rien d'autre à leur dire. »

Hecht commençait à se sentir très mal à l'aise. Katrin était bel et bien devenue le fils à la dent dure de Johannes. Quand elle n'était pas complètement cinglée.

L'impératrice aboya des instructions à ses femmes, coupant court à leur langueur. Elles s'égaillèrent en trottinant. Piper Hecht se vit bientôt entraîné dans la chambre insonorisée qu'il avait déjà partagée avec les sœurs impériales.

« Je n'ai pas grand-chose à vous confier ici, déclara l'impératrice, mais je tenais à ce que ces dames se l'imaginent. On servira du café dans une minute. » Elle poussa encore un grognement, s'installa dans le plus grand fauteuil et posa les mains sur son ventre. Helspeth alla se placer derrière elle et entreprit de lui pétrir la nuque et les épaules. Non sans audacieusement croiser le regard de l'ex-capitaine général.

« Je suis la proie d'un effroi mortel, général. En premier lieu de voir ma grossesse prendre aussi vilaine tournure que la précédente. D'y perdre la vie, même si je donne le jour à un bébé en bonne santé. »

Hecht n'avait rien à répondre à cela. La moue d'Helspeth le prévint de rester coi.

On était en terrain sensible.

Une des suivantes de Katrin apporta du café. Elle ne s'attarda pas. La porte se referma. L'impératrice fit un geste. Helspeth s'empara de ce qui ressemblait à une urne funéraire posée sur une table basse de marbre. Elle en ôta le couvercle et la renversa. Des gouttes de noirceur en tombèrent comme une pluie de miel visqueux. Aucune des deux sœurs n'offrait d'explications. La princesse héritière coucha l'urne sur le parquet. Katrin versa du café.

Les gouttes de noirceur firent ce qu'elles étaient censées faire puis regagnèrent l'urne en rampant comme de grosses limaces.

« On n'a rien caché ici cette fois, déclara l'impératrice. Délectez-vous, général. »

Helspeth réussit à prolonger le contact oculaire avec Hecht lorsqu'elle lui apporta son café. Elle avait l'air d'une condamnée à mort dont le grand

jour n'allait plus tarder.

Quelques minutes s'écoulèrent en silence. L'impératrice avait une idée derrière la tête. Elle finit par y venir : « Je vais garder la chambre jusqu'à la naissance du bébé. Pendant au moins un mois. Voire plusieurs. »

Hecht se raidit. En fin de compte, l'impératrice avait bel et bien une raison de s'enfermer avec lui dans la chambre insonorisée. Et il craignait de ne guère apprécier ce qu'il allait entendre.

« Au lieu de vous bombarder de quelque titre pompeux et honorifique, pourquoi ne pas aller droit au but ? Quelque chose comme "commandeur" ? Ou "commandeur de l'impératrice", pour marquer un peu plus le coup ?

— Que dirais-tu de "haut commandeur de tous les commandeurs" ? suggéra la princesse héritière.

— Tu fais ta maligne, Ellie.

— Pardon. Commandeur des croisés, alors ? Ou commandeur des Justes ?

— Tu n'as pas l'air de t'excuser. Je ne crois pas que tu en aies l'intention. Pour ta punition, je te confie les rênes jusqu'à ce que je sorte de ma réclusion. Chut ! Tu dois absolument avoir un avant-goût de ce rôle épouvantable. Commandeur des Justes. Helspeth va faire un travail magnifique. Apportez-lui tout le soutien dont elle aura besoin pour réussir. Gardez vos hommes en ville au lieu de les envoyer à Hochwasser. Les nobles vont geindre. C'est la tradition. Ignorez-les. Vous comprenez ?

— Bien sûr, Votre Grâce. » Tout bien réfléchi, folie mise à part, l'impératrice était très intelligente. Elle œuvrait dans ce but précis depuis la première fois où elle avait tenté de le recruter. Elle disposait à présent d'un pesant contrepoids aux Grands Électeurs, au Conseil privé et à tous ceux qui chercheraient à profiter d'une faible fille.

Helspeth protesta : « Je ne veux pas…

— Tu y insistes depuis la mort de Mushin, Ellie. Sans arrêt. Je ne t'ai jamais crue. Je ne suis pas certaine de te croire aujourd'hui. Mais je persiste, commandeur des Justes. Devenez l'ombre de la princesse héritière. Veillez à ce qu'elle ne se laisse pas emporter. »

Hecht s'inclina de son mieux. Guère commode pour un homme en fauteuil roulant. Il y parvint néanmoins. En évitant de montrer son visage de crainte de laisser deviner ses pensées secrètes. « Comme il vous plaira, Votre Grâce. Qu'il en soit ainsi.

— Excellent. C'est exactement ce que j'aimerais entendre dans la bouche de tous mes officiers. Ellie ! Cesse de trembler. Ce que tu redoutais te guette. J'ai déjà rédigé l'acte officiel. Orchard Vale devrait instruire le grand-duc des réalités de la vie alors même que nous devisons. »

Orchard Vale devait être l'un des plus obscurs secrétaires de Katrin, un prêtre appartenant à la suite de l'évêque local. Brion d'Urenge, cet évêque nouvellement en fonction, était tout dévoué à la patriarchie brothienne. Il avait passé un certain temps en exil quand Johannes régnait encore. « C'est ce que tu deviendras dès que tu quitteras cette chambre, Ellie. »

Hecht regarda Helspeth lutter contre elle-même. Constata qu'elle estimait avoir été cruellement manœuvrée. On l'avait placée d'autorité à un poste où rien de ce qu'elle ferait ne serait convenable. Et il vit aussi que Katrin en éprouvait une joie mauvaise.

L'autre fille du féroce Petit Hans, celle qu'on avait si souvent accusée de trop ressembler à son père, ne voyait aucune échappatoire. « Comme il te plaira, ma sœur. Qu'il en soit ainsi jusqu'à ce que tu redeviennes apte à reprendre tes fonctions. »

Hecht parcourut mentalement, à toute allure, la liste de ce qu'il lui faudrait faire. Des diverses opportunités auxquelles un homme intelligent prendrait soin de se soustraire. Et flaira plus ou moins ce que Katrin s'était bien gardée de déclarer : le commandeur des Justes ne devrait en aucun cas permettre à un complot contre elle de se fomenter pendant son absence.

Katrin semblait à chaque seconde plus contente d'elle-même.

« Tout a changé », déclara Hecht à son état-major qui l'attendait, déjà rassemblé. Il s'expliqua.

« L'aspect militaire ne devrait pas être très ardu, commenta Titus. Nous disposons ici d'effectifs assez importants. Ajoutez à cela que l'empire du Graal fonctionne avant tout sur l'inertie. Le fait que l'impératrice ne soit plus sur le devant la scène pendant une brève période ne devrait laisser à personne le temps de préparer de bien gros forfaits.

— Ce sera notre mission d'y veiller. À cette fin, j'aimerais voir Algrès Drear. Et Ferris Renfrow, si quelqu'un réussit à mettre la main dessus.

— Il se fait rare depuis des mois, patron. Ce n'est pas inhabituel, je crois. Ils ont un dicton ici : "L'homme arrive le jour venu." Autrement dit, quelqu'un saisira l'occasion au vol, quelle qu'elle soit. C'est en quelque sorte le surnom de Ferris Renfrow. Si l'on a besoin de lui, il surgit. »

Hecht grogna. Ce n'était pas ce qu'il espérait entendre. Il préférait de loin voir Ferris Renfrow quand il avait envie de le voir.

« Commandeur des Justes ? demanda Titus. Vraiment ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai choisi. »

La régence de la princesse héritière ne fut en rien la pénible épreuve qu'elle attendait, pas plus qu'elle ne constitua pour le commandeur Hecht l'effort débilitant qu'il avait prévu. Les vieux messieurs de l'empire firent preuve d'une retenue bien atypique. Titus Consent rendit compte d'une anxiété croissante, d'une menace diffuse dans tout l'empire. Personne ne put en définir précisément la cause. Tous semblaient bien décidés à attendre la suite et à rester unis, au cas où l'inconnu accoucherait de quelque affreuse certitude.

L'hiver neutralisait toutes les menaces extérieures, à l'exception peut-être de celles qui venaient du Nord. Toutes les prémonitions néfastes se concentraient sur le Nord.

L'accroissement flagrant du nombre d'incidents provoqués par l'espièglerie d'Instrumentalités inférieures était un bouleversement qui n'aurait pu échapper au cerveau le plus bouché ni à l'œil le plus aveugle.

« On a l'air de deux molosses en train de se regarder en chiens de faïence », déclara Titus à Hecht. Il parlait de la noblesse aux alentours d'Alten Weinberg. Titus, le commandeur des Justes, Hagan Brokke, Drago Prosek et Clej Sedlakova assistaient à un banquet organisé en l'honneur de Buhle Smolens, arrivé l'après-midi même avec vingt-deux ex-patriarcaux écœurés. Hecht était encore faible mais il pouvait marcher pendant de courtes périodes.

« Leurs nez ont tous été tordus dans le mauvais sens, mais notre légende est telle qu'ils prennent garde de tout faire correctement, poursuivit Consent.

— Correctement ? » C'était Smolens, les mains posées sur son ventre plein. L'ex-lieutenant de Hecht était d'un tempérament laconique ; il avait rarement quelque chose à dire. Mais il tenait ce soir-là à se mettre au courant. À parler et poser des questions.

Hecht se contentait d'observer et de s'étonner.

Et de s'interroger en même temps sur lui-même. Récemment, il était devenu passablement paranoïaque.

Smolens avait viré à l'écheveau de contradictions. Il avait pris du poids mais donnait malgré tout l'impression d'être décharné. Son visage s'était fait plus lunaire. Il avait perdu des cheveux. Avait rasé la barbe peu fournie mais bien taillée qu'il arborait depuis des années.

Et il sucrait les fraises.

Pas de manière flagrante. Ni tout le temps. Et sans qu'il y eût d'ailleurs un rapport évident avec ce qui se passait autour de lui. Mais tremblements il y avait bel et bien. Ils allaient et venaient, sans jamais durer plus de quelques secondes.

Tous l'avaient remarqué. Nul n'en parla. Mais Smolens se rendit compte que ce n'était plus un secret pour personne.

« Très bien », dit-il. Il prit une profonde inspiration et s'efforça de se détendre. « Vous êtes tous suspicieux parce que j'ai quitté les patriarcaux alors que j'émarge au Krois depuis que je suis une jeune pousse. La plupart d'entre vous doivent s'imaginer que je suis venu vous espionner.

— Ça m'a traversé l'esprit, reconnut Consent.

— Pinkus Ghort est sans doute mal dégrossi, mais travailler pour lui n'a rien de pénible, lâcha Hecht.

— Le capitaine général n'est pas en cause, répondit Smolens. Sommes-nous à l'abri ici ? Ou craignez-vous qu'on nous écoute ?

— Je vous interromprai si vous abordez un sujet dont je ne tiens pas à ce qu'on le chante sur les toits.

— D'accord. Vous avez raison. Il n'est nullement difficile de travailler pour le capitaine général. C'est même souvent plus facile qu'avec vous. Il est moins exigeant. Ce n'est pas lui le problème. Mais plutôt ceux qui s'agglutinent autour de lui. Contre son gré. Chasseurs de sorciers et autres nervis patibulaires de la Société. Entrer dans la clandestinité ne les a pas améliorés. Et plusieurs sorciers se sont récemment présentés. Pas des gens de l'Office spécial. Ils ne se sont même pas prétendus des agents de Dieu. Ils se saluent entre eux par ces mots : "Soumettez-vous à la Nuit." Pourtant, ils sont arrivés avec des lettres patentes de Sérénité. Il matera le Connec même s'il doit s'allier à l'Adversaire pour cela. Je n'ai pas supporté la pression.

— Et Pinkus ?

— Le capitaine général a choisi d'apaiser sa conscience avec des spiritueux. Ce qui mécontente sans doute ces fripouilles, mais elles n'y

peuvent rien. Les troupes restent loyales à Ghort parce que les frères de la Société se rendent exécrables. »

Hecht regretta que le Neuvième Inconnu ne fut pas dans les parages pour prêter l'oreille à ces propos. Ou, mieux encore, le principaté Delari. Muniero Delari était pour Bronte Doneto un repoussoir naturel.

Les origines de leur rencontre dans les catacombes commençaient peut-être à paraître au grand jour.

« Donnez à un homme le moyen de s'excuser et sa véritable nature finira toujours par transparaître, marmonna Consent.

— J'ai pris la décision de partir après avoir entendu des frères de la Société échafauder des plans pour cet hiver. J'ai tenté de m'en ouvrir au capitaine général. Il n'a rien voulu entendre. Je ne pouvais plus rester après.

— Nous débattrons des détails en privé, dit Hecht. Bienvenue à bord.

— Vous avez un poste pour moi ?

— Je vous ai répondu par l'affirmative. Mais pas celui que vous occupiez naguère. Il a été réparti entre Hagan, Clej et Titus. Hagan a hérité de la charge la plus pénible. Vous serez mon prévôt en ville. Nous avons trop de soldats et pas assez de cadres pour les empêcher de faire des sottises. Nous n'avons pas eu de problèmes sérieux jusque-là. Ça ne saurait durer. Je tiens à les prévenir. Choisissez cinq sous-offs costauds pour vous épauler. J'attends de vous finesse, fermeté et équité. Et pas de favoritisme. Ni envers vos gars, ni envers les locaux. Ne vous laissez pas marcher sur les pieds. Vous ne rendrez compte qu'à moi. Je ne rends compte qu'à l'impératrice. » Cela pour la gouverne des éventuels curieux. « Si jamais vous avez des emmerdes avec quelqu'un qui a vraiment le bras long, faites-le-moi savoir. L'impératrice est gourmande de prétextes qui lui permettraient de tenir en laisse certains de ces animaux. »

Autant qu'il s'en souvînt, le commandeur des Justes ne s'était jamais senti plus mal à l'aise, bien que la princesse héritière fît de son mieux pour lui faciliter la tâche. Elle avait des suivantes avec elle. Tout geste déplacé serait interdit. Ils se faisaient face de part et d'autre d'une table en bois noir précieux, polie comme un miroir. Cette protection le réconfortait.

Il s'était préparé à une longue et sérieuse conversation portant sur l'aspect financier de la croisade de Katrin. Estimation des coûts. Proposition d'envoi d'une petite troupe d'intendants en éclaireurs, au début de l'été, pour reconnaître les itinéraires possibles. Suggérer que des

missions diplomatiques s'emploient à négocier les droits de passage. L'empire oriental serait le point névralgique. L'armée de Katrin devrait traverser tout le continent. Elle serait trop importante pour les quelques vaisseaux disponibles. Mais il faudrait tout de même affréter des bateaux pour l'approvisionner. Elle ne pourrait ni emporter ni acheter en route tout ce dont elle aurait besoin. L'achat du matériel destiné à remplir ces soutes chargées du renfort logistique devrait commencer bientôt, car rassembler le tout et l'acheminer jusqu'aux ports les plus commodes prendrait beaucoup de temps.

Et ainsi de suite. Une guerre de cette nature n'a rien d'une partie de chat perché.

« Nous devons absolument trouver un moyen de leur mettre martel en tête, déclara Hecht, la gorge nouée. Nous ne pouvons pas permettre à des ducs, des barons et leurs contingents de lâcher le gros de la troupe pour se livrer au pillage. Monestacheus Deleanu n'est en rien la mauviette que fut Anastarchios. »

Monestacheus était l'actuel empereur d'Orient. Anastarchios l'avait précédé quatre-vingts ans plus tôt, à l'époque où une dernière armée croisée avait traversé le continent pour gagner les Terres Saintes.

Cette croisade avait viré au chaos. Trop de rois orgueilleux. Trop de pauvres au bout du rouleau. Pas de hiérarchie fermement établie, pas de préparatifs détaillés, pas de plan d'ensemble.

Née dans le plus éclatant des idéalismes, elle avait connu une hideuse adolescence avant même que ses derniers rangs n'eussent quitté l'empire du Graal. Les seigneurs opulents qui avaient pris sa tête achetaient au passage des surplus aux indigènes. Il ne restait plus aux pauvres qui arrivaient derrière qu'à fourrager. Ce qui menait droit au pillage. La lente progression (quelques lieues par jour) laissait dans son sillage une zone de dévastation large de quinze lieues. Et, une fois dans l'empire oriental, des cités entières saccagées ou détruites. Les villes natales de bons chaldaréens qui, eux aussi, voulaient qu'on arrachât les Terres Saintes aux griffes cruelles de l'Incroyant.

« Nous espérons que vous ferez mieux qu'à l'époque », déclara la princesse héritière d'une voix tendue. Ses mains ne restaient pas en place, sauf lorsqu'elle en prenait conscience et les contraignait au repos. Mais ça ne durait jamais très longtemps. « J'ai appris que vous aviez retrouvé Algrès Drear. »

Drear ne s'était pas caché.

« Oui. Je l'ai fait revenir ici. Je veux en faire le chef de vos gardes du corps. Je me sentirais plus rassuré s'il s'interposait entre le danger et vous. » D'autant que rapprocher le brancequenet d'Helspeth lui permettrait en même temps de placer auprès du siège du pouvoir une paire d'yeux redevables. Drear devait beaucoup à Hecht.

« Chef de mes gardes du corps ? Je n'en sais trop rien. Mais j'ai une dette envers le capitaine Drear. J'ai ruiné sa carrière.

— Effectivement, non ? »

Poussée de colère aussitôt refoulée. « Je ne suis plus la gamine que j'ai été. Toujours aussi volontaire, sans doute. Mais pas au point d'en entraîner d'autres dans ma chute.

— Content de l'apprendre. Le bien-être de millions de gens…

— Oui. » Regard aigu. Évaluation. Calculs. Helspeth se pencha en avant « Ça ne se passe pas bien pour ma sœur. » D'une voix destinée aux seules oreilles de Hecht.

Il y flaira de la peur. Suscitée par sa remarque sur le bien-être de… « Comment ça ?

— Je ne sais pas exactement. Des bruits de couloir. La plupart de ses suivantes ne sont pas autorisées à quitter la tour de Quill. Celles qui le peuvent refusent de parler. Mais elles sont chaque jour un peu plus lugubres. Une chose au moins est sûre : le bébé n'est pas venu. On n'aurait pas pu garder ça secret.

— Je vois.

— Ma sœur peut devenir affreuse quand elle est perturbée. Ce qui explique l'humeur de ses femmes. Elles sont les premières à subir le plus gros de sa colère. » Helspeth lui raconta l'épisode de son exil hivernal. « Et, s'il n'y avait pas eu Ferris Renfrow, je serais morte de froid ou d'inanition. Et pas à cause de la méchanceté de Katrin. Pas entièrement du moins. C'est sa méchanceté qui m'avait mise dans cette posture. Mais elle m'a pardonnée dès que sa colère est retombée. » D'une voix encore plus basse. « Ma sœur n'est pas saine d'esprit, commandeur. Et ça empire chaque fois qu'elle est déçue. »

Hecht regarda autour de lui. Il se retourna trop vite. Sa blessure se rappela à lui de façon cuisante.

« Vous allez bien ? » Souci angoissé.

« J'ai bougé trop vite et trop fort. On dit de la douleur qu'elle est un excellent professeur. Je n'en suis pas si sûr. Quand je ne souffre pas, je n'y prête aucune attention. Jusqu'à quel point vous fiez-vous à ces femmes ? » C'était elle, après tout, qui avait baissé la voix.

« Elles négligeraient toute imprudence. » Sur le ton du défi craintif. « Mais rien de politique. Toutes ont mari et amant. »

Tout en s'efforçant de chasser de ses muscles la douleur qu'y instillait leur tension, Hecht comprit ce que voulait réellement dire Helspeth. Ses femmes ne colporteraient pas de ragots, mais, dans le domaine politique, tout était permis ? Étranges, ces gens.

« Je n'arrive pas à retrouver Ferris Renfrow, déclara Helspeth.

— Moi non plus. Surprenant, non ?

— Surprenant ? Pas tant que cela. Quand on grandit ici, on finit par s'habituer à Ferris Renfrow et ses apparitions inopinées. Cela frustrait père au plus haut point. Mais il était toujours présent quand ça comptait vraiment. »

Hecht voyait rarement Héris ces derniers temps, et jamais le Neuvième Inconnu. Néanmoins, il communiquait souvent avec eux par le truchement de son pendentif. Eux non plus n'avaient rien de nouveau à déclarer sur Ferris Renfrow. Ils affirmaient y travailler.

Hecht était comme affamé d'informations.

Sans doute était-il mieux et plus finement informé que la plupart, sauf peut-être Ferris Renfrow, mais il n'en restait pas moins douloureusement conscient de l'amplitude de son ignorance.

Les informations sont comme l'opium. Plus on en tâte, plus on en veut. Pas moyen de combler ce besoin.

La séance ne franchit jamais les bornes de la décence. Mais elle se poursuivit. Helspeth avait toujours une autre question à poser. Hecht se surprit à laisser échapper des bribes de pensées qu'il n'avait même pas encore partagées avec Titus Consent.

Toujours, lui aussi, pour prolonger leur entretien. Avant qu'ils ne se séparent, Helspeth suggéra d'inclure ces réunions du soir dans leurs emplois du temps respectifs. Afin qu'à son retour Katrin pût constater que sa croisade prenait bonne tournure.

Les hommes de Hecht avaient de dures journées. Ils s'entraînaient. S'exerçaient au maniement des armes. S'appuyaient des corvées. Aidaient à déblayer la neige des allées. Participaient à la restauration des fortifications

de la ville, à l'inventaire de ses arsenaux et réserves. Ces dernières, en l'occurrence, comme dans tant de cités qui n'ont pas été menacées depuis longtemps, n'existaient d'ailleurs qu'à l'état de vœux pieux. Le coulage avait déjà déclenché plusieurs scandales. Aucun nom connu n'avait fait surface, bien entendu, de sorte que les châtiments étaient draconiens.

Le commandeur tenait surtout à rendre ses hommes visibles. À ce qu'on fût sans cesse conscient de leur présence. À ce que les fripouilles éventuelles s'aperçoivent qu'un nouveau facteur entrait en ligne de compte, et qu'on ne devait son existence qu'aux sœurs Ege.

Il ne voulait certainement pas régner sur une garde prétorienne. Toutefois, la politique de l'empire du Graal le contraignait à jouer le double rôle de bouclier et de molosse impérial.

Il ne l'acceptait que parce qu'il tenait à mener la prochaine croisade. Laquelle, si l'impératrice avait les mains libres, serait la plus grande de toutes.

Katrin comptait bien acheter son billet pour le paradis.

Ses diverses allégeances recouvraient Hecht d'autant de couches superposées. Il était plusieurs personnes à la fois, la dernière créée se faisant la plus réelle. Il oubliait complètement Else Tage pendant de longues périodes, tout comme Else Tage avait oublié Gisors. La Duarnénie et une enfance passée avec Rother et Tindeman Hecht lui apparaissaient d'ordinaire plus vraies. Il ressassait ce passé tous les jours. Et de nouveaux détails venaient s'agréger chaque fois qu'il parlait de sa jeunesse.

Alten Weinberg jouit d'un hiver paisible. Celui des Jagos fut effroyable. Ce ne fut pas le cas dans la capitale. Les gens se contentaient de marquer le pas. Des hommes importants apprirent à Hecht qu'Alten Weinberg n'avait pas été aussi calme depuis l'âge d'or du règne de Johannes. Le peuple appréciait. Mais ça risquait de changer dès que Katrin sortirait de réclusion.

Les suivantes d'Helspeth ne se montrèrent pas aussi discrètes qu'elle l'avait prévu. La tension sans cesse croissante entre la princesse héritière et le commandeur des Justes faisait l'objet de délicieuses spéculations. Il ne s'était encore rien passé, mais, oh… qu'en serait-il demain ?

En secret, plusieurs Grands Électeurs supplièrent leur dieu d'y pourvoir… assez publiquement pour attirer l'attention officielle.

Les documents instaurant la lignée Ege héritière de la succession au trône impérial avaient de bonnes chances de capoter si la princesse héritière

se retrouvait prise la main dans le sac, lors d'une sordide liaison avec un soldat de fortune de basse extraction et d'origine étrangère.

De plus cruelles réalités, aux crocs et griffes répugnants, hantaient les ombres du lendemain. La première en surgirait longtemps avant le dégel.

* « Faire le sale boulot de Dieu. »